REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

JUILLET-DÉCEMBRE 1934

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER et Charles PICARD

Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'École du Louvre.

Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME IV

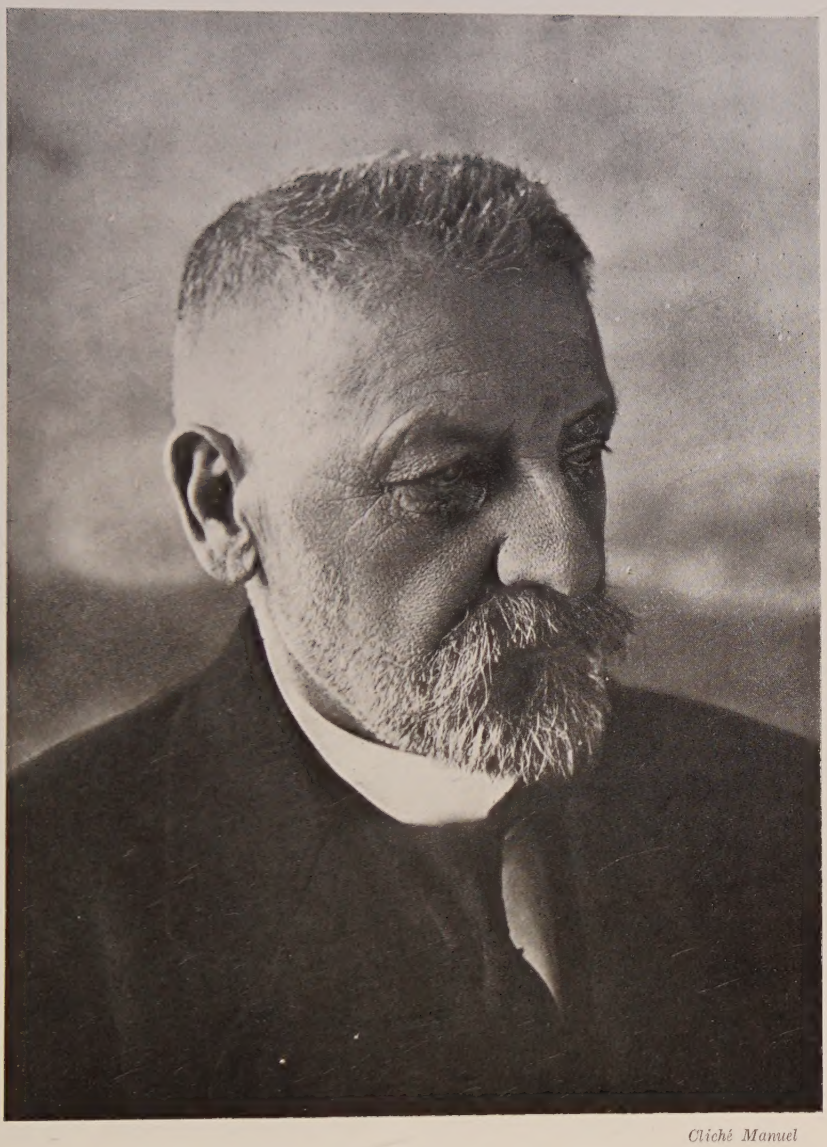
JUILLET-DÉCEMBRE 1934

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1934

Tous droits réservés



Cliché Manuel

Edmond POTTIER
1855-1934

Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/revue-archeologique_july-december-1934_4

EDMOND POTTIER

(1855-1934.)

Deuil sur deuil : la « Revue Archéologique » est privée, à si peu d'intervalle, de ses deux directeurs. En 1932, on disait ici ce qu'avait été, pour notre périodique, l'activité, au vrai, prodigieuse de Salomon Reinach, qui suffisait, lui seul, à ce qu'eût fait, combien plus malaisément, toute une équipe choisie ; lui dont la compétence ne s'embarrassait jamais des limites du temps ni de l'histoire. Il nous faut maintenant déplorer, et non moins encore, la disparition d'Edm. Pottier, qui creuse un nouveau vide irréparable dans les rangs de la science française. Mais ne croirait-on pas que la mort a voulu rapprocher, ne pas désunir, sachant ce qu'ils avaient été à travers leur vie, ces deux grands érudits désintéressés ? Leur amitié avait eu, dirions-nous volontiers, quelque chose de la noblesse « antique », si le souvenir de La Boétie et de Montaigne ne se présentait certes, lui aussi, à nos mémoires. Ils apportaient l'un et l'autre, à la « Revue Archéologique », — avec leur bonne entente, leur immense travail commun, — des mérites différents et comme complémentaires ; l'un qui savait tout, voulait tout comprendre, et mettait à la conquête, parfois à la divination du passé intégral une ardeur aussi combative s'il le fallait, que charitable, en bien des cas ; l'autre, dont le sourire bienveillant rayonnait, ainsi que l'a dit excellemment M. Paul Mazon, de cette φιλανθρωπία des Grecs, « courtoisie de langage et de manières fondée sur un sentiment profond et supposé réciproque de la dignité humaine[1] ». Quelle forte collaboration dans une grande tâche, et comme l'on sent bien, disons-le tout d'abord, que cette belle association détruite laisse aux successeurs une tâche trop ardue, mais aussi le meilleur exemple, en vérité !

François-Paul-Edmond Pottier était né à Sarrebrück en 1855. Sorti de l'École Normale supérieure, le premier, à l'agrégation des Lettres, il bénéficia de la coutume qui envoyait vers Athènes les « caciques ». Mais rarement privilège traditionnel vint favoriser une vocation d'avance plus sûre. Helléniste et archéologue, Pottier l'eût été, on peut dire, en tout état de cause. En Grèce, de 1877 à 1880 — premier

1. *Comptes rendus Acad. Inscr.*, 11 juillet 1934.

« Athénien » dont la pension se soit intégralement écoulée en Grèce — il eut aussi la chance d'être placé d'abord sous la direction d'Albert Dumont, vers la fin du célèbre et trop court triennat de ce maître, que n'oublièrent aucun de ses collaborateurs : respect significatif. Edm. Pottier l'éprouvait à l'extrême, et il l'a souvent manifesté à l'un de nous. Si l'on cherche à démêler ce que le jeune missionnaire de 1878 a pu devoir à son initiateur, ce n'est pas, du moins, l'enthousiasme pour une histoire et un pays, dont on a dit si justement que l' « idéal rationnel répondait à ses aspirations profondes »[1]. Au contact de la méthode d'Albert Dumont, Edm. Pottier, déjà bien doté pour la conviction philhellène, prit plutôt le sens précis et décisif des réformes à introduire dans la manière, encore un peu romantique et fantaisiste, dont la science française avait jusqu'alors abordé sa tâche, en Orient. Le souvenir des générations des « Argonautes », assez tumultueuses, parfois trop littéraires, s'effaçait. L'École française d'Athènes prenait le sens de sa tâche, qui, sans exclure, bien au contraire, l'amitié du pays et le goût de l'exotisme levantin, devait s'orienter — pour le meilleur profit national, voire celui de l'hellénisme même, — vers la recherche historique, la découverte archéologique, l'exploration rationnelle des sites.

Pendant ses années athéniennes, Edm. Pottier voyagea beaucoup, et ce ne fut pas l'arrivée en 1878 de P. Foucart, nouveau directeur — spécialiste de l'épigraphie, mais non pas seulement en chambre ! — qui interrompit cette activité si curieuse et fructueuse. Les campagnes de Myrina ont tellement intéressé le grand public, tellement enrichi nos Musées de France, parmi d'autres, qu'on détache assez volontiers — du groupe des explorations d'Edm. Pottier en Anatolie, — cet épisode capital, pour en montrer la portée. N'oublions pas ici, du moins, qu'en se reportant, par exemple, à l'excellent « Mémento » de G. Radet, sur « L'Œuvre et l'histoire de l'École française d'Athènes », on est à même de mieux replacer les années de fouilles à Myrina dans le cadre d'une exploration singulièrement étendue, et qui devait ouvrir, de façon décisive, au futur conservateur des antiquités grecques et orientales du Louvre, les portes du Levant anatolien auquel il s'intéressa toujours : « Lux ex Oriente », aimait-il à redire. — De 1879 à 1882, il s'était rapproché en quelque sorte d'Asie, par l'exploration de la zone des colonies grecques, et c'est ainsi qu'il avait fait avec Beaudouin à Chypre, en 1878, une passionnante tournée[2]. Une escale à Mersina lui permettait, dès alors, de prendre pied sur la côte voisine, et l'on sait qu'il atteignit Pompéiopolis. En 1879, avec Am. Hauvette cette fois, Edm. Pottier explora Lesbos et la côte éolo-mysienne,

1. J. Carcopino, *Le Temps*, 8 juillet 1934.
2. G. Radet, *l. l.*, p. 373 (avec les itinéraires).

d'Adramyttion et de Pitané à Smyrne : préparation des campagnes de Myrina, qu'il devait faire avec son ami Sal. Reinach. Si nul n'ignore, mondain ou professionnel, le nom de Myrina, volontiers associé à celui de Tanagra, c'est grâce à ces travaux à travers la Nécropole, qui rendirent au jour, par milliers, ces miniatures du grand art sculptural que sont les figurines funéraires polychromes, partout représentées aujourd'hui. Peu de fouilles ont eu une célébrité si immédiate et si étendue, de bon aloi d'ailleurs, car le seul reproche qu'on leur puisse faire est d'avoir coûté la mort de Veyries, le troisième fouilleur. Avant que de les illustrer pièce à pièce avec Sal. Reinach dans les deux in-quarto exemplaires de « La Nécropole de Myrina » (1886), Edm. Pottier avait dû déployer, pour leur succès et leur achèvement, bien des qualités hors pair qui n'étaient pas seulement celles de l'archéologue et de l'historien. M. G. Radet a discrètement relevé « son industrieuse finesse, son ferme sang-froid, incomparable dans les alertes où d'autres que lui se seraient effarés ». Le résultat de ces efforts — disons aussi de ces épreuves, qu'Edm. Pottier ne fit jamais connaître par suite de cette réserve modeste qui lui était si ordinaire — ce fut, en 1886, l'inauguration au Louvre de la salle des terres-cuites de Myrina. En 1888, un nouveau voyage en Orient aboutissait au partage, avec les Universités de Lyon, Bordeaux, Lille, Montpellier, de nouvelles séries précieuses pour l'enseignement, et par elles-mêmes.

Les statuettes de Myrina n'ont fait que gagner en intérêt aujourd'hui, depuis que l'on sait de mieux en mieux qu'elles nous conservent, avec d'autres, le reflet de la sculpture hellénistique, si souvent perdue ; elles instruisent au même titre que la sculpture dite d'appartement, mais combien plus en abondance ! On doit pourtant peut-être reconnaître que le principal profit des campagnes de la célèbre Nécropole fut de déterminer Edm. Pottier vers ce qui devait être son apanage, sa double grande tâche : faire étudier d'un côté les arts d'ornementation en Grèce ; marquer, par ailleurs, les voies et moyens de l'extension des forces de l'hellénisme dans le monde antique, par une perpétuelle confrontation du « doit et avoir » de la Grèce dans ses rapports avec les peuples de la Méditerranée orientale, de l'Asie, de l'Égypte. Relever ici que, pour ces deux ordres de recherches, Pottier a repris la tâche de Léon Heuzey, n'est nullement amoindrir son mérite, puisque l'un après l'autre, sinon un peu ensemble, ces deux savants ont été reconnus maîtres incontestés de la forme d'archéologie qu'ils avaient choisi de représenter. Jusqu'à sa sortie de l'École d'Athènes, Edm. Pottier aurait pu encore hésiter sur ses voies. N'avait-il pas à l'occasion d'une fouille entreprise en 1878 dans la région du Monument de Lysicrate et dans la Rue des Trépieds — pour aider à la restauration de Loviot — jeté un regard perspicace d'épigraphiste sur la chorégie et les monuments chorégiques, transporté aussi sa curiosité à Téos,

au centre même des associations dionysiaques ? Mais, le moment venu, il s'est déterminé, fixé, dans son double et immense domaine ; tout cela lui laissait, comme on l'entend assez, une besogne si lourde qu'elle eût pu décourager tout autre qu'un homme voué à la science avec un désintéressement, lui aussi, sans limites.

On ne pourra ici que marquer brièvement les résultats généraux obtenus au cours d'une vie si régulière et continue que, tout en représentant près d'un demi-siècle d'études, elle semblerait n'avoir pas même atteint les limites de la vraie vieillesse, celle où la production fléchit. Jusqu'au dernier jour — et l'on en trouvera témoignage dans le précédent numéro de cette « Revue », qu'il contribua à diriger effectivement jusqu'à la fin de 1933, Edm. Pottier a été ce qu'il était : le maître consulté par tous, en France comme de l'étranger, et qui poursuivait, avec une ténacité modeste et aimable, sa double tâche. Mais il n'y a triomphé, M. J. Carcopino l'a bien dit, que par « la supériorité d'un esprit où se fondaient, en une parfaite harmonie, les aptitudes les plus rares et les plus rarement associées : une spécialisation poursuivie avec acharnement, et l'enrichissement continu d'une vaste culture, le souci des détails et le goût des idées, une méthode rigoureuse et la sensibilité la plus fine et délicate[1] ».

La céramographie ancienne et l'étude des figurines de terre-cuite ont amené Pottier, après Heuzey, à un point de vue très neuf et fructueux, sur la qualité d'esprit des artistes grecs. Il aura fait tout le nécessaire — avec succès — pour ruiner l'expression inadéquate d'arts « mineurs », en montrant comment doit être comprise la supériorité de la création hellénique : dans un pays où l'art est non pas toute l'expression de la vie quotidienne — au vrai difficile et très humble ! — mais la perpétuelle transposition ailée et sublimée du réel, il n'y a pas eu de hiérarchie entre les producteurs de beauté. Une même inspiration a pu animer tour à tour les grands maîtres de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et aussi ceux de la décoration, de la coroplathie, de la céramique. Comme les œuvres les plus précieuses et monumentales sont aussi celles qui ont été le plus gravement atteintes par le temps et le vandalisme humain, il y a un profit égal, sinon supérieur, à chercher les réalités de la vie, de la pensée antique, dans les menus arts qu'on avait été tenté, d'abord, de sous-estimer ; ils ne sont pas moins « de l'élite » ; ils sont aussi les plus instructifs. En partant de cette vérité, qu'on lui devra, Edm. Pottier a su tirer de la céramographie, de l'étude des œuvres des coroplathes, techniques au domaine en apparence très étroit, la plus large instruction historique et humaine. Il n'est genre de recherches où

1. *Temps, l. l.*

les hellénistes de tout ordre ne soient tributaires, désormais, de ce qu'il nous a appris si diversement : notons seulement par exemple, ce qu'il a fait pour l'histoire des religions populaires antiques : c'est ce qu'avait reconnu la Société Ernest Renan qui, dès que fondée, lui accorda à l'unanimité la première présidence.

Dès 1883, la thèse de doctorat, consacrée aux « Lécythes attiques à fond blanc », marquait l'amplitude et le sens de la méthode, où Edm. Pottier n'a trouvé que peu d'imitateurs, et, jusqu'ici, nul rival. Il ne s'agit pas seulement de cataloguer sèchement un objet l'un après l'autre, besogne qui n'exige, à la rigueur, qu'un minimum d'attention et nulle intelligence. La précision technique n'est, ne doit être, que la condition préalable d'une étude historique qui veut atteindre le tréfonds de l'esprit antique. Ainsi les lécythes attiques prouvent la qualité du goût des décorateurs grecs, des acheteurs, au même degré que les sculptures de Phidias ou la peinture d'un Parrhasios ; mais il faut surtout, là aussi — comme pour l'étude des figurines de terre-cuite — utiliser les vases pour interpréter les croyances, pour dégager l'état social, que la plupart des œuvres littéraires, ou celles dites du « grand art », transposent davantage ; on a meilleure chance d'atteindre ces substrats si instructifs avec des documents faits par le peuple et pour le peuple, directement mêlés à la vie, et aux cultes des morts. Les faits matériels, seuls, sont des témoins véridiques, dès que l'on sait en extraire la connaissance de l'homme, qui est l'objet le plus digne de notre curiosité d'humanistes. Un catalogue, ainsi, peut s'achever en leçon morale, et Edm. Pottier répétait la phrase de Pascal sur la suite des générations humaines, considérée comme un même homme « qui subsiste toujours et qui apprend continuellement[1] ». « En dépit de l'étymologie, ajoutera-t-il un jour (« Art du dessin chez les Grecs »)... l'archéologie a aussi pour but le présent. » M. P. Mazon[2] a bien mis en valeur la nouveauté et la richesse de cette idée-programme : « à la fois une méthode de recherche et une règle de vie ».

Pour qu'on ne le soupçonnât pas, comme font si volontiers les érudits les moins capables de sortir de leur spécialisation, d'aimer trop les vues générales, Edm. Pottier se devait de montrer qu'il pouvait être aussi l'homme du détail. Il n'est pas de plus attrayante, de plus habile démonstration, de ce qui, en ce cas — en ce cas seulement — devient aussi une supériorité, que la série des « Catalogues des vases du Louvre ». Sous un titre des plus modestes, sous une forme qui paraissait vulgarisatrice au point d'en être trompeuse, le public

---

1. Cf. aussi *L'Adieu :* « Au moment de mourir, comme on comprend bien que derrière chaque homme, il y a des armées en marche qui l'entraînent... »
2. *Comptes rendus, l. l.*

et les doctes eurent la surprise de découvrir d'emblée le plus suggestif, le plus pénétrant des traités d'histoire et d'archéologie grecques : ouvrage d'une critique serrée, où, sur bien des points, l'humble céramographie, maniée par un maître, venait mettre en cause, rectifier des jugements d'historiens patentés, qui apprenaient ainsi à connaître, s'ils le voulaient, qu'on n'est historien de la Grèce qu'à condition d'être un historien « complet », prêt à ne rien négliger, ni archéologie, ni épigraphie, ni le reste.

Quel profit n'avons-nous pas tiré de ces petits livres denses et compacts, dont l'illustration, malheureusement, n'a pu être publiée que tardivement et à part ! Du moins prenaient-ils tout leur charme devant ces riches vitrines du Louvre qu'Edm. Pottier, entré au Musée en 1884, après deux courts stages d'enseignement dans les Facultés de Rennes et de Toulouse, réorganisait à mesure, selon le progrès de son enseignement à l'École du Louvre, et ses propres recherches. C'est ici le lieu de noter ce que le maître disparu a fait pour nos Musées nationaux, où, apportant tous ses dons d'expert, de professeur, d'administrateur, il était entré au mépris de ses intérêts de carrière ; où il travailla et professa trente-cinq ans pour se hausser, au moment de la retraite, après guerre, jusqu'à un traitement annuel de 14.000 francs. Donnons ici ce chiffre pour montrer, en passant, une fois de plus, que la France républicaine ne s'est jamais ruinée pour ceux qui l'honorent. — On avait reconnu, au Louvre, la valeur de l'effort d'Edm. Pottier, en attachant, de son vivant, son nom, à côté de celui de Courajod, à l'une des deux salles actuelles de conférences. Nul choix qui s'avère plus justifié ! Il faudrait encore dire au passage, ainsi que nous le rappelait récemment le digne successeur du maître, M. Ét. Michon, tout ce que les fonctions de Pottier comportèrent, au Louvre, de dévouement silencieux, destiné à n'être point connu : tenue quotidienne, si astreignante de l'inventaire, diplomatie délicate dans la réception des savants étrangers, des aimables donateurs ; et l'expertise pour l'admission des nouvelles pièces, et les recherches poussiéreuses dans les caisses de la Collection Campana, etc. ! Tâche ingrate qu'on dirait au vrai « formidable », et qui fait qu'on s'étonne qu'un conservateur en chef du Département des Antiques — surtout quand il s'occupe aussi des antiquités orientales, — puisse encore écrire, ou professer.

Que de choses pourtant dans les « Catalogues » ! La vivante lumière qui éclaire la civilisation antique ne laisse nul recoin où elle ne sache pénétrer ; elle est la seule dont on puisse bénéficier, d'ailleurs, au début, à travers les périodes proto-historiques, anépigraphes ou de langues indéchiffrées : les produits de l'art témoignant dans le silence des textes. Avec prudence, avec pénétration, le long interrogatoire attentif détache pourtant, comme du flanc du vase, un grand tableau historique

nuancé et sûr, appuyé par une juste et modeste reconnaissance des lacunes, hostile doucement aux hardiesses des imaginatifs et des visionnaires, si nombreux en toutes sciences. Car Edm. Pottier alliait au goût des idées larges une fermeté critique, honnête et obstinée, qui a fait de lui un redoutable démolisseur de thèses aventureuses, à l'occasion. Mais sa bienveillance n'opérait avec le scalpel que poliment, et pour un souci de charitable chirurgie scientifique. Et il n'a jamais triomphé avec ironie ou malice, sachant combien il est difficile au savant digne de ce nom d'éviter à jamais l'erreur[1]. Tout intervenait dans son enquête : histoire, littérature, cultes ; mais, rouges ou noirs, les humbles vases lustrés, examinés ainsi de près, à la loupe, renvoyaient au centuple les vifs reflets qu'on faisait ainsi courir, miroiter, chatoyer en quelque sorte, sur eux ! A travers deux premiers tomes d'un intérêt toujours soutenu, on passe sans arrêt et sans fatigue du monde créto-mycénien à l'Ionie d'Asie et à l'Étrurie, à la Corinthie commerçante, inventive et bavarde. Le troisième volume, paru dès 1907, prolongeait cette magistrale histoire de la céramique, qui était, en bref, toute une histoire grecque par le document figuré, jusqu'à la fin du V^e^ siècle attique. Le reste du « Catalogue », préparé, n'a jamais pu être publié ; qu'on lise, pour l'Attique, certaines notices consacrées aux chefs d'œuvre du Louvre, de la salle G, par exemple : à la coupe de la « Descente de Thésée chez Amphitrite », rapprochée de l'ode de Bacchylide ; au commentaire de l' « Ilioupersis » de Brygos, rapprochée de l'épopée homérique : sûreté de science, délicatesse de goût, on n'est jamais allé plus loin dans la connaissance de l'art antique. — Si l'on ajoute l'effet puissant des monographies de potiers, de coroplathes, « Douris », « Diphilos », que suggérait à mesure l'enseignement donné aux élèves des Beaux-Arts, et que le maître du Louvre a publiées pour le grand public, — voulant ainsi, art difficile, se concentrer et se répandre à la fois, propager hors des bibliothèques et des réunions d'érudits des leçons de goût décoratif et d'intelligence historique, — on comprend le prestige acquis par Edm. Pottier[2] ! On venait le consulter de partout, dans son vaste bureau du Louvre, tout en haut du redoutable escalier noir en colimaçon, si bien fait jadis pour ne rendre la consultation des conservateurs accessible qu'aux non-cardiaques ! Sa porte était ouverte à tous, débutants ou maîtres, étrangers ou chercheurs français provinciaux, pour qui il est tant

1. Certaines de ses études sont à ce sujet des modèles, qu'on pourrait mettre en parallèle avec celles d'autres érudits moins modestes : qu'on relise, par exemple, l'étude récemment consacrée au « Vase Vagnonville », et aux excès triomphants de certaine méthode de classement des produits céramiques grecs, attribués arbitrairement, et souvent coûte que coûte, à des maîtres plus ou moins fictifs.

2. Sur sa simplicité de ton, cf. la parfaite notice de M. P. Mazon, *l. l.* : « Il ne joue pas le savant devant des artistes, ni l'artiste devant des savants. »

intervenu. On a justement rappelé son rôle, notamment à Ensérune[1]. Jusqu'à l'approche des quatre-vingts ans, nulle brusquerie chez lui ; jamais nulle causticité : le seul souci de vérité et d'étude. Il faisait une confiance obstinée aux travailleurs : il savait les tirer parfois du découragement ; on sentait en l'abordant, malgré qu'il eût aussi ses deuils et ses justes réserves, l'esprit d'un grand humaniste européen, prêt à accueillir tout ce qui était humain en Europe. A ses qualités de cœur, autant qu'à celles de l'esprit, l' « Union académique interalliée », fondée après la plus barbare des guerres — elle lui avait coûté son fils unique — avait rendu d'emblée un touchant hommage : l'immense inventaire total des vases antiques qu'il a d'ailleurs lui-même projeté et voulu, sous le titre de « Corpus Vasorum », lui fut confié, comme à l'indispensable directeur de cette tâche mondiale. Nous demandons qu'on relise à l'occasion, de quelle façon mesurée et sage, victorieuse assurément, il a répondu chaque fois aux critiques nées en Allemagne à l'occasion de cette entreprise, et de son immédiate réalisation[2] : avec les détracteurs, — qui n'épargnèrent rien, au seul pays où l'on aurait dû, coûte que coûte, se taire, — Edm. Pottier n'a jamais eu que le ton de la discussion la plus courtoise. Mais, songeant à son fils sacrifié, il avait rompu les rapports individuels. Qui le lui reprochera ?

Ce n'est jusqu'ici encore qu'un des deux aspects cruciaux de l'œuvre d'Edm. Pottier, et de sa pensée supérieure. Myrina, Téos, Chypre, nous l'avons dit, avaient tout de suite attiré ses regards vers l'Orient. Il ne les détacha plus, — et fort heureusement pour la science française, — de ce domaine asiatique, où L. Heuzey, comme il aimait le reconnaître, avait été aussi son précurseur, son initiateur. Dès la thèse sur les lécythes attiques, on eût pu sentir que le jeune docteur de 1883 ne se satisferait plus très aisément de la conception, un peu conventionnelle, de l'atticisme qui était trop de mode en son temps, depuis le triomphe de la formule renanienne du « miracle grec ». N'y eût-il que l'amitié de Sal. Reinach, la curiosité encyclopédique de l'auteur des « Chroniques d'Orient », pour l'avertir, Pottier eût deviné que le temps était venu, pour expliquer la Grèce des origines, voire toute la Grèce, de sortir un peu des cadres rigides d'une supériorité ethnique crue faussement autochthone, des limites mêmes d'un domaine jugé privilégié et étudié trop isolément. Sal. Reinach, au sortir de l'École d'Athènes, avait commencé à annexer à ses dossiers ceux des antiquités proto-historiques, spécialement gauloises, tout le passé de l'art celtique occidental. Sans rester trop exclusivement fidèle au

1. R. Demangel, *Rev. Deux-Mondes*, 1er août 1934, p. 678 sqq.
2. Le *Corpus vasorum* a affirmé son succès ; mais quelle tâche que de le continuer après son fondateur !

miracle grec, Ed. Pottier sentit aussi de son côté que l'hellénisme n'avait rien à perdre à être vu des confins, sous le prisme méditerranéen : importateur et exportateur tour à tour, mais selon une « balance » plutôt favorable à son ingéniosité, à sa force. — Continuateur aux « Antiquités orientales » du Louvre, de L. Heuzey, dont il avait été l'adjoint, Edm. Pottier, à partir de 1902, vise à appliquer aux arts de l'Asie une méthode qu'il avait formée en Grèce, et dans les régions gréco-asiatiques de la mer Égée : n'avait-elle pas fait ses preuves, dans un domaine difficile et choisi ? Toutefois, le risque était grand : certes, il ne doit pas être tu, car il accroît le mérite de l'effort : rien de plus partiel et chancelant, au début du XX^e siècle encore, que notre connaissance des peuples d'Anatolie ; si l'Égypte était plus sûrement explorée, la révélation de la Crète allait débuter seulement. Que d'inconnues en ces problèmes nouveaux, où le progrès des fouilles commençantes pouvait, à tout instant, démolir les constructions intuitives des chercheurs !

Il n'y a peut-être pas de meilleure justification pour la pensée d'Edm. Pottier que la constatation des vérités qu'il a pu atteindre et fixer, dans les sables mouvants, dirions-nous, de ces domaines asiatiques, aux aspects, il y a peu encore, quasi désertiques. Certes, des rectifications de détail seront proposées, que le magnifique progrès des fouilles en Syrie, par exemple, nécessite de jour en jour, avec une insistance dont nul ne se plaindra. Mais si, jusqu'aux moments derniers de sa vie, Edm. Pottier a pu être — aux côtés de R. Dussaud, grand maître en ce domaine — l'initiateur des recherches dont la revue « Syria » nous apporte chaque année le riche bilan, le vivant tableau, n'est-ce point que la méthode transférée de Grèce en Orient a tenu ses engagements, et qu'elle pouvait être ainsi celle d'une archéologie nouvelle, quasi-naissante ? Le problème des rapports entre Chaldée et Égypte, qui avait préoccupé les directeurs de « Syria » dès 1902, passait par la Syrie, par la Palestine, où Edm. Pottier fit tant pour le développement de nos institutions scientifiques, de l'École française de Jérusalem, en particulier. L'entente de deux mondes orientaux, les combinaisons de leurs influences, n'étaient-ce pas la Syrie, la Phénicie — sans oublier Chypre — qui en offraient les multiples aspects, et, dirait-on, le jeu millénaire ? Pottier put suivre attentivement les campagnes de Sir Arthur Evans en Crète, les efforts de De Morgan et de ses successeurs en Susiane. En 1912, le tome XII des « Mémoires de la Délégation en Perse » apportait, par exemple, sous sa signature, un classement resté quasi définitif — avec quelques retouches — des céramiques d'Élam et de Mésopotamie. — Or, tout récemment encore[1], les recherches et constatations de M. Contenau

1. *CRAI*, 1934, 13 avril.

vinrent en montrer la rectitude. La refonte des « Catalogues des Antiquités de la Susiane » au Louvre, puis des « Antiquités assyriennes » lui donnèrent occasion — avec le regretté Maurice Pézard, l'auteur des fouilles de Qadesh, ami auquel il resta attaché jusqu'à sa fin — de faire passer dans le domaine public quelques-uns des aperçus originaux qu'il répandait dès 1906, à travers son enseignement du Louvre, et dont nous avions ainsi gardé la mémoire. Des Élamites aux Assyriens, l'œuvre d'Edm. Pottier embrassait déjà ainsi une fort vaste étendue, espace et temps. Il y ajouta encore en entreprenant l'étude de l'art hittite, domaine presque nouveau, où il lui semblait justement que les méthodes de l'archéologie classique pouvaient aider à classer, à clarifier une masse de documents dont la date même restait, et reste parfois, énigmatique. Son premier recueil d'études sur « L'Art hittite », consacré à la sculpture, — quoique antérieur aux trouvailles de Tell-Halaf, — donne du moins pour Carchemish, Sendjirli, maintes précisions historiques décisives. Avant qu'il pût continuer en cet ordre de recherches, les problèmes de la céramique hittite l'attirèrent. Là aussi, que ne pouvait-on attendre d'une mise au point entreprise par lui ! Le tome II de « L'Art hittite » déborde de beaucoup son cadre ; il aborde ou règle maintes questions historiques, touchant l'Asie du second millénaire av. J.-C. — On ne croit pas se tromper en suggérant qu'avec ces travaux, Ed. Pottier avait conscience, d'ailleurs, de ne pas se détourner trop de l'histoire même de l'hellénisme classique. Il faisait sentir l'originalité grecque par contraste, et même au milieu des emprunts ; et cette proto-histoire lui permettait de mieux dégager, du côté de l'Iran et de l'Ionie, les préparations de l'art européen. Personne n'a été si justement sensible à ce côté essentiel de l'étude des civilisations classiques ; en un temps où les découvertes de Cnossos inclinèrent peut-être un peu trop exclusivement à regarder vers l'Égypte, Edm. Pottier, parmi les premiers, avait eu le sentiment de la part nécessaire à rendre au monde anatolien, parmi les « composants » de l'esprit grec. Ce n'était alors ni sans originalité, ni sans hardiesse. En ce domaine aussi, le maître du Louvre aura bien mérité de la science française.

Que d'aspects de sa pensée qu'il n'est permis ici que d'effleurer ! On en aura le sentiment vif en parcourant ci-après les listes d'une bibliographie aussi riche que variée. Sans doute, d'autres notices diront plus spécialement, avec la documentation et la chaleur nécessaires, ce qu'a été Edm. Pottier dans son enseignement au Louvre et aux Beaux-Arts, et comme conservateur, et comme membre de l'Institut, depuis qu'en 1899, il avait été élu par l'Académie des Inscriptions au fauteuil de Devéria. Déjà, ci-dessus, nous avons cité au passage, utilisé des appréciations éminentes, qui montrent ce qu'ont pensé les meilleurs juges de sa sûreté d'information et d'enseignement, tout aussi bien que de sa mesure hel-

lénique, de son commerce si bienveillant à tous. Encore faudrait-il ajouter ici les témoignages reçus de partout par les directeurs de cette « Revue » après la mort, et qui attestent combien a été ressentie, à l'étranger comme en France, l'étendue de notre perte. — Parce que l'humanité antique et moderne apparaissait à Pottier comme en continuel apprentissage, parce que, on l'a dit excellemment, « sa délicieuse modestie naturelle s'affermissait de la conviction que le progrès scientifique résulte moins des brillantes réussites individuelles que du rassemblement des dévouements à une tâche commune[1] », il a été, au premier plan, un animateur brillant et tenace d'entreprises collectives. En dehors de ses directions de revues, de ses tâches proprement académiques, — et celle du « Corpus Vasorum », par elle seule, paraîtrait surhumaine ! — en dehors même du travail qui lui était assuré par de multiples commissions[2], où, parmi mille difficultés, se déployait son énergie bienveillante et décisive, pour le meilleur profit du droit de tous les chercheurs, et de la science française, Edm. Pottier — qui a tant fait aussi pour l'Association des Études grecques — n'avait pas hésité à charger enfin ses épaules, malgré une santé qui fut toujours délicate, d'entreprises étendues pour lesquelles on ne saura jamais assez ce qu'il a été. Le Dictionnaire des Antiquités, lancé par Daremberg et Saglio, amorcé un peu imprudemment, puis délaissé, languissait, lorsqu'avec Lafaye, mais surtout par ses propres moyens, Edm. Pottier vint à son secours[3] : véritable sauvetage, qui lui coûta, malgré la fatigue déjà ressentie, des peines infinies, et auquel nous devons d'avoir vu une œuvre française dûment achevée : cette « somme » en douze mille pages de l'érudition archéologique, dont un résumé récent n'a fait que renforcer la valeur originale.

Émouvante continuité d'une pensée maîtresse du corps qu'elle anime, et parfois semblerait ranimer ! A l'égal des frères Reinach, Edm. Pottier, qui savait dédaigner « même l'appât des récompenses éternelles », s'est classé avec gloire parmi ces grands laborieux dont l'exemple, difficile, devrait être un modèle pour tous. On n'a jamais saisi en lui une petitesse. Si « la continuité dans l'effort est peut-être le tout de la science comme de la civilisation[4] », quel magnifique type de savant et de civilisé ! Sa qualité d'humaniste conditionnait la bonté de son âme, l'exquise courtoisie de ses manières, et cette sollicitude pour les « jeunes », que l'approche du grand âge n'avait pas émoussée[5]. En 1934 encore, n'avait-il pas revu et corrigé de sa

1. J. Carcopino, *l. l.*
2. Nommons seulement : École d'Athènes, Publications de Delphes et Délos, Commission des missions, des monuments historiques, etc.
3. 156 articles sont de lui, quelques-uns véritables mémoires.
4. J. Carcopino, *l. l.*
5. On l'a reconnu en termes émouvants, cf. *Rev. Deux-Mondes, l. l.*

main un mémoire de futur « Athénien », élève de l'École Normale supérieure ? A la « Revue Archéologique », à laquelle on nous excusera de surtout penser ici, il s'astreignait à la révision des manuscrits et des épreuves, tout aussi attentivement, même en 1933 : encore qu'il s'adressât dès lors à une troisième génération d'ouvriers de la science! Jamais une critique — on en jugerait par son dernier article[1] — qui ne manifestât les qualités de sa nature : largeur, sécurité, simplicité du bon sens et de la bonne foi... A mesure qu'il vieillissait[2], dans le deuil de sa vie familiale à jamais assombrie par un trépas glorieux, lorsqu'il avait perdu aussi bien des amitiés chères, où il se dépensait — celle de Th. Homolle compta au premier rang, — Pottier avait ajouté à sa philosophie personnelle, qui faisait de la science sa seule religion, une indulgence infinie, trempée d'humour parfois, pour les infirmités de l'esprit et du cœur de ceux qu'il appelait parfois collectivement avec un doux sourire apitoyé : « les hommes ». — En lui, la science française, encore qu'on s'en soit trop peu douté là où il eût fallu le remarquer le plus[3], perd un de ses représentants les plus respectueusement écoutés au dehors, une de ses plus nobles figures d'expérience et de sagesse.

Cette belle vie trouvera dans un cadre familial digne du souvenir dont il est devenu dépositaire — et l'on sait ce que Mme Edm. Pottier, elle-même écrivain réputé, a su être près de son mari — le plus sûr reliquaire. Il n'est permis ici que de rappeler, à ceux, nombreux, qui voudront comme nous conserver à Edm. Pottier une mémoire ardemment reconnaissante, deux écrits où il a mis son âme la plus intime : pages consacrées à définir — non certes à résoudre (il n'avait pas tant d'orgueil) ! — les plus difficiles problèmes de l'inquiétude humaine ; les unes dédiées à la mémoire de son fils « au doux visage », les autres qui furent l'« Adieu aux parents, aux amis », lu près du corps, le jour des obsèques. Mais il est un trait du caractère de Edm. Pottier que nous avions le droit, tout spécialement, de relever avec un affectueux respect : le maître qui avait tant donné de sa pensée aux autres, vivait avec le constant souci de ne jamais léser, fût-ce à son insu et involontairement, un droit qui ne fût pas le sien. Nous conservons une lettre qu'il nous écrivit, la dernière, le 3 juillet 1934, de sa petite écriture toujours ferme, pour nous « reprocher », avec une douceur amicale, d'avoir maintenu son nom sur la couverture de la Revue, depuis que nous avions cru devoir, au début de cette année, le déchar-

1. *Rev. Archéol.*, 1934, I, p. 237-241. Cf. aussi, à propos de la publication des vases de Wurzbourg, *ibid.*, 1934, I, p. 130-133 (n. 1 de la p. 133).

2. Edm. Pottier a étudié en sage tous les problèmes de la vieillesse : on s'en apercevrait par quelques-uns de ses derniers articles (cf. *Mél. Bidez*).

3. Une ambulance américaine a porté pendant la guerre, en souvenir de l'enseignement du maître et du sacrifice de son fils, le nom d'*Ambulance J. Pottier*.

ger, à ce sujet, de tous soins matériels. Son souci de protester contre notre « complot », afin de ne plus paraître partager indûment, même un jour, une tâche — qui, certes, ne sera à jamais bien faite, pourtant, que sous l'inspiration de son exemple ! — l'affectueuse insistance qu'il mettait à nous exprimer sa douce « contrariété », tout cela est de la générosité d'une élite bien rare. Disons à Edm. Pottier, malgré l' « Adieu », qu'il ne sera jamais oublié ni parmi nous, ni après nous.

R. LANTIER et CH. PICARD.

TRAVAUX ET PUBLICATIONS D'EDMOND POTTIER

Conservateur au Musée du Louvre de 1884 *à* 1925

I. — Enseignement

1880-1883. — *Conférences de littérature grecque* aux Facultés de Rennes et de Toulouse.
1884-1889 et 1892-1925. — *Cours d'archéologie et d'histoire de l'art* à l'Ecole des Beaux-Arts.
1886-1925. — *Cours d'archéologie orientale et de céramique antique* à l'Ecole du Louvre (suppléance de L. Heuzey jusqu'en 1907).
1901. — *Conférences* aux membres de l'Ecole française d'Athènes.
1897-1934. — *Conférences et Communications diverses.*

II. — Directions

1884-1919. — *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* (avec Daremberg, Saglio et Lafaye), 5 t. en 10 vol., Paris, Hachette.
1915-1933. — *Revue archéologique* (avec S. Reinach et R. Lantier).
1920-1934. — *Corpus vasorum antiquorum.*
1920-1934. — *Syria* (avec R. Dussaud et G. Migeon).

III. — Livres et Brochures

Thèse latine : *Quam ob causam Graeci figlina sigilla in sepulcris deposuerint,* Paris, Thorin, 1883.
Thèse française : *Les lécythes blancs attiques à représentations funéraires,* Paris, Thorin, 1883.
De la place que doit occuper l'archéologie dans l'enseignement de l'art, Paris, 1884. (Leçon d'ouverture du Cours d'archéologie à l'Ecole des Beaux-Arts.)
Catalogue des terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina (avec S. Reinach), Paris, Motteroz, 1886.
La nécropole de Myrina (avec S. Reinach), 2 vol., Paris, Thorin, 1887.
Les céramiques de la Grèce propre (avec Dumont et Chaplain), 2 vol., Paris, Didot, 1888-1890.
Les statuettes de terre cuite dans l'antiquité, Paris, Hachette, 1890.
Collection de vases grecs au Musée de Boulogne, Paris, Leroux, 1892.
Catalogue des vases antiques du Louvre, 3 vol., Paris, Motteroz, 1896-1906 ; 2e éd. du t. III en 2 vol., 1928.
Vases antiques du Louvre, 3 vol., Paris, Hachette, 1897-1922.
Douris et les peintres de vases grecs, Paris, Laurens, 1905 ; 2e éd., 1911 ; 3e éd., 1924 ; trad. angl., 1908.
Conseil aux instituteurs sur les nouveaux programmes de l'enseignement du dessin (avec Mlle Servier), Paris, Hachette, 1909.

Diphilos et les modeleurs de terres cuites grecques, Paris, Laurens, 1910 ; 2e éd., 1923 ; 3e éd., 1931.
Céramique peinte à Suse et petits monuments de l'époque archaïque (avec J. de Morgan et R. de Mecquenem) : *Mémoires de la délégation en Perse*, t. XIII, Paris, Leroux, 1912.
Musée du Louvre : Les antiquités de la Susiane (avec Pézard), Paris, Leroux, 1913 ; 2e éd., 1926.
Musée du Louvre : Les antiquités assyriennes, Paris, 1917 ; 2e éd., 1924.
La Pensée libre, Paris, Union pour la vérité, 1918.
Corpus vasorum antiquorum, France, Louvre, 8 fasc., Paris, Champion, 1922-1933.
Catalogue des figurines antiques de terre-cuite au Musée du Louvre (avec L. Heuzey), 2e éd., Paris 1923.
Le dessin chez les Grecs, Paris, Les Belles-Lettres, 1926.
L'art hittite, 2 fasc., Paris, Geuthner, 1926-1931 (= *Syria*, 1920, p. 169-182 ; 264-286 ; 1921, p. 6-39 ; 96-119 ; 1924, p. 1-8 ; *Journ. Sav.*, 1930, p. 5-13 ; 49-69 ; 241-252 ; 289-306 ; 433-446).
Lettre sur les indices de groupements dans le Corpus vasorum antiquorum, Paris, 1929.
Adieu, 7 juillet 1934.

IV. — **Articles**

A) Généralités

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines (avec Daremberg, Saglio, etc.), Paris, Hachette, 1873-1919 : 176 articles.
Fouilles au monument de Lysicrate : B. C. H., 1878, p. 412-418.
Description de quelques monuments figurés de l'Ile de Chypre : B. C. H., 1879, p. 83-96.
Fragments de monuments choragiques à l'est du théâtre de Bacchus : B. C. H., 1879, p. 221-229.
Hypogées doriques de Nea Paphos : B. C. H., 1880, p. 497-505.
Topographie de Myrina : B. C. H., 1882, p. 197-209.
Acquisitions du Louvre : Arch. Anz, 1899, col. 92-96.
Compte rendu de : H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles : Rev. Et. Gr.*, 1903, p. 140-142.
L'Histoire par les monnaies, Essais de numismatique ancienne (d'après Th. Reinach) : *Gaz. B.-Arts*, 1903, I, p. 348-352.
Rapports sur les travaux de l'Ecole française d'Athènes : C. R. Ac. I., 1905, p. 566-577 ; 1915, p. 53-72 ; 1924, p. 105-111 ; 1930, p. 74-85 ; 1931, p. 153 ; 1933, p. 96-104.
La collection Louis de Clercq : Ann. Mus. Guimet, Bibl. Vulg., XIX, 1906, p. 223-257.
Collection Albert Maignan : Les Arts, sept. 1906, p. 11-19.
Les origines populaires de l'art : Gaz. B.-Arts, 1907, II, p. 441-455.
Le problème de l'art dorien : Ann. Mus. Guimet, Bibl. vulg., XXIX, 1908, p. 123-187.
Histoire d'une bête : Rev. Art Anc. Mod., 1910, II, p. 419-436.
Compte rendu de : G. Fougères et J. Hulot, *Sélinonte : Rev. Et. Gr.*, 1911, p. 361-362.
Note sur des fouilles de tombeaux grecs aux Dardanelles : C. R. Ac. I., 1915, p. 281-282.
Compte rendu de : G. E. Rizzo, *Storia dell'arte greca : Rev. Arch.*, 1915, I, p. 340-341.

Compte rendu de : G. Vasseur, *L'origine de Marseille : Rev. Arch.*, 1915, II, p. 386-387.
Fouilles à la nécropole d'Eléonte : C. R. Ac. I., 1916, p. 40-47.
Les origines de la caricature dans l'antiquité : Ann. Mus. Guimet, Bibl. vulg., XLI, 1916, p. 173-199.
La question des ciceroni et des visites dans les Musées : Rev. Arch., 1917, II, p. 274-277.
L'origine des Musées et leur rôle dans l'éducation de l'artiste moderne : Gaz. B.-Arts, 1917, p. 9-24.
Un livre sur l'organisation nouvelle des Musées (d'après Gilman) : *Gaz. B.-Arts*, 1918, p. 327-340.
Le Musée du Louvre pendant la guerre : Rev. Arch., 1919, I, p. 367-375.
Compte rendu de : G. M. A. Richter, *The metropolitan Museum of Art : Rev. Et. Gr.*, 1920, p. 116-117.
Compte rendu de : A. D. Keramopoullos, *Thébaïka : Rev. Arch.*, 1920, II, p. 152-154.
Compte rendu de : Fr. Poulsen, *Les fouilles de Delphes : New-York Herald*, 10 févr. 1921.
Compte rendu de : Ch. Picard, *Ephèse et Claros : Syria*, 1923, p. 327-329.
Compte rendu de : G. E. Rizzo, *Il teatro greco di Siracusa : Rev. Arch.*, 1924, II, p. 264-265.
Rapports sur les travaux de l'Union académique internationale : C. R. Ac. I., 1925, p. 207-214 ; 1926, p. 148-155 ; 1927, p. 178-185 ; 1928, p. 196-209 ; 1929, p. 179-187 ; 1930, p. 184-191 ; 1931, p. 193-202 ; 1932, p. 216-223 ; 1933, p. 268-276.
Compte rendu de : F. Courby et Ch. Picard, *Recherches archéologiques à Stratos d'Acarnanie : Rev. Crit.*, 1926, p. 466-469.
Compte rendu de : A. Gotsmich, *Studien zur ältesten griechischen Kunst : Rev. Arch.*, 1930, II, p. 187-189.
Compte rendu de : Chr. Blinkenberg, *Lindos : Rev. Arch.*, 1931, II, p. 218-220.
Au monastère de saint Jean à Patmos : Rev. Arch., 1933, I, p. 256-257.
Compte rendu de : C. L. Woolley, *Mit Hacke und Spaten : Rev. Arch.*, 1933, II, p. 178-179.

B) Antiquités orientales

Les antiquités de Suse rapportées par la mission Dieulafoy au Musée du Louvre : Gaz. B.-A., 1886, II, p. 353-374.
Le lotus dans l'architecture égyptienne (d'après G. Foucart) : *Gaz. B.-A.*, 1898, I, p. 77-86.
Les fouilles de Suse par la mission de Morgan : Gaz. B.-A., 1902, II, p. 17-32.
Musée national du Louvre : Catalogue des antiquités chaldéennes (d'après L. Heuzey) : *Journ. Sav.*, 1903, p. 129-139 ; 193-202.
Les nouvelles découvertes de la mission de Morgan : Gaz. B.-A., 1906, I, p. 5-20.
Les cylindres chaldéens (d'après de Sarzec et Heuzey) : *Journ. Sav.*, 1908, p. 561-569.
Les Sumériens de la Chaldée : Rev. Art Anc. Mod., 1909, II, p. 409-420 ; 1910, p. 39-52.
La France en Chaldée (d'après L. Heuzey) : *Journ. Sav.*, 1916, p. 193-201.
L'Asie antérieure vers le XIV^e siècle avant notre ère : Rev. Intern. Sociol., 1919, p. 449-453.

Compte rendu de : C. Autran, *Phéniciens : Syria*, 1920, p. 329-332.
Note sur la statue de Métellé : Syria, 1921, p. 203-206.
Observations sur quelques objets trouvés dans le sarcophage de Byblos : Syria, 1922, p. 298-306.
Rapports sur la fondation et les travaux de l'Ecole française de Jérusalem : C. R. Ac. I., 1922, p. 359-369 ; 1923, p. 255-264 ; 1925, p. 79-81 ; 1926, p. 53-55 ; 1927, p. 65-67 ; 1928, p. 52-56 ; 1929, p. 63-66 ; 1930, p. 36-39 ; 1931, p. 51-53 ; 1932, p. 88-91 ; 1933, p. 50-55 ; 1934, p. 32-38 ; *Syria*, 1922, p. 329-337 ; 1923, p. 316-323.
L'expédition scientifique et artistique de Mésopotamie et de Médie, 1851-1855 (d'après Pillet) : *Rev. Crit.*, 1923, p. 142-145.
Carchemish II (d'après Woolley) : *Syria*, 1922, p. 264-266 ; *Journ. Sav.*, 1923, p. 97-111.
Les fouilles de Sardes (d'après Butler et Shear) : *Rev. Arch.*, 1925, I, p. 162-164 ; 1927, I, p. 256-258.
Découvertes archéologiques en Abyssinie : Illustration, mai 1925.
Une théorie nouvelle sur les vases de Suse : Rev. Arch., 1926, I, p. 1-39.
Compte rendu de : Cl. Huart, *La Perse antique et la civilisation iranienne : Syria*, 1926, p. 94-96.
La nécropole de Cheikh-Zénad (avec de La Bassetière et Brossé) : *Syria*, 1926, p. 193-208.
Note complémentaire sur le rhyton de Cheikh-Zénad : Syria, 1927, p. 174.
Compte rendu de : R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale : Syria*, 1927, p. 357-358.
L'écriture primitive sur les vases de Suse : Mél. Glotz, 1932, p. 739-750.
Compte rendu de : M. Freiherr von Oppenheim, *Der Tell Halaf : Rev. Arch.*, 1932, II, p. 116-119.
Compte rendu de : C. R. Williams, *The decoration of the Tomb of Per-Nêb : Rev. Arch.*, 1933, I, p. 269-270.
Compte rendu de : Th. Wiegand, *Palmyra : Rev. Arch.*, 1933, I, p. 275-277.
Les fouilles de Kakzu : Rev. Arch., 1933, II, p. 152.
Enrichissement des Musées d'Amérique en antiquités orientales : Rev. Arch., 1933, II, p. 152-155.
Suse et Chine : sous presse (cf. *C. R. Ac. I.*, 1934, p. 86).

C) Antiquités préhelléniques

L'orfèvrerie mycénienne : Rev. Et. Gr., 1894, p. 117-132.
Observations sur la céramique mycénienne : Rev. Arch., 1896, I, p. 17-32.
Le palais de Minos : Rev. Paris, 15 févr. 1902, p. 827-850 ; 1er mars 1902, p. 169-199.
Une excursion à Cnossos : Rev. Art Anc. Mod., 1902, II, p. 81-94 ; 161-172.
Le palais de Minos : Bull. Soc. Amis Univ. Lyon, 1904, p. 69-88.
Compte rendu de : Burrows, *Antiquities of Crete : Sat. Rev.*, 12 oct. 1907, p. 447-448.
Documents céramiques du Musée du Louvre : B. C. H., 1907, p. 115-138 ; 228-269.
Compte rendu de : R. B. Seager, *Explorations in the Island of Mochlos : Rev. Et. Gr.*, 1913, p. 101-103.
Compte rendu de : F. Sartiaux, *Troie : Rev. Arch.*, 1915, II, p. 363-365.
Compte rendu de : L. Franchet, *Rapport sur une mission en Crète et en Egypte : Rev. Arch.*, 1918, I, p. 196-198.
Alt-Ithaca (d'après Dörpfeld) : *Rev. Arch.*, 1928, I, p. 364-367.
Compte rendu de : E. Gjerstad, *Studies on prehistoric Cyprus : Rev. Et. Gr.*, 1929, p. 211-212.

D) Antiquités grecques

1. *Céramique et Peinture*

Amphore panathénaïque : B. C. H., 1882, p. 168-170.
Un lécythe blanc du Louvre : Mon. Assoc. Et. Gr., II, 1882-1884, p. 13-21.
Stèle peinte de Sunium : B. C. H., 1884, p. 459-461.
Lécythes du Cabinet des Médailles : Gaz. Arch., 1885, p. 277-285.
Vases à reliefs provenant de Grèce : Mon. Assoc. Et. Gr., II, 1885-1888, p. 43-59.
Vases peints inédits du Musée de Ravestein à Bruxelles : Gaz. Arch., 1887, p. 108-115.
Histoire de la céramique grecque (d'après Rayet et Collignon) : *Gaz. B.-Arts*, 1888, II, p. 255-262.
Etudes sur la céramique grecque (d'après Klein) : *Gaz. Arch.*, 1888, p. 167-181.
Les vases archaïques à reliefs dans les pays grecs : B. C. H., 1888, p. 471-509.
Œnochoè du Musée du Louvre signée par le peintre Amasis : Rev. Arch., 1889, II, p. 31-37.
Les sujets de genre dans la peinture de vases : L'Artiste, 1890, p. 34-48 ; 104-111.
Fragments de sarcophages en terre cuite trouvés à Clazomène : B. C. H., 1890, p. 376-382.
Compte rendu de : S. Reinach, *Bibliothèque des monuments figurés*, II : *Rev. Arch.*, 1891, I, p. 401-403.
Les sarcophages de Clazomène et les hydries de Caeré : B. C. H., 1892, p. 240-262 ; 346.
Documents céramiques du Musée du Louvre : B. C. H., 1893, p. 225-240 ; 423-424.
Le fabricant de vases Paidikos : Rev. Et. Gr., 1893, p. 40-44.
Cratère de style corinthien et rhodien : Mon. Piot, I, 1894, p. 43-49.
A quoi sert un musée de vases antiques : Rev. Paris, 1er juin 1894, p. 194-224.
Deux coupes à fond blanc de style attique : Mon. Piot, II, 1895, p. 39-56.
Compte rendu de : K. D. Mylonas, Πήλινος ἀμφορεὺς ἐκ Μήλου : *Rev. Et. Gr.*, 1895, p. 388-389.
La peinture industrielle chez les Grecs : Rev. Arts Décor., 1897, p. 65-72 ; 102-109.
Le dessin par ombre portée chez les Grecs : Rev. Et. Gr., 1898, p. 355-388.
Nouvelles acquisitions du Louvre : Rev. Arch., 1899, I, p. 1-14.
Le vase de Cléoménès : Rev. Arch., 1900, II, p. 181-203.
Compte rendu de : J. Endt, *Beiträge zur Ionischen Vasenmalerei : Rev. Et. Gr.*, 1900, p. 207-209.
Poteries rapportées du Caucase : Mém. Soc. Nat. Antiq., LX, 1901, p. 1-16.
Etudes de céramique grecque (d'après Hartwig et Furtwängler-Reichhold, I, 1) : *Gaz. B.-Arts*, 1902, I, p. 19-36 ; 221-238.
Sur un vase grec trouvé à Suse : C. R. Ac. I., 1902, p. 428-439.
L'auteur du vase grec trouvé à Suse : C. R. Ac. I., 1903, p. 216-219.
Epilykos : Mon. Piot, IX, 1902, p. 135-178.
Note complémentaire sur Epilykos : Mon. Piot, X, 1903, p. 49-54.

Petit vase archaïque à tête de femme : Mél. Perrot, 1903, p. 269-276.
Le commerce des vases peints attiques au VI^e siècle : Rev. Arch., 1904, I, p. 45-51.
Compte rendu de : M. Clerc et G. Arnaud d'Agnel : *Découvertes archéologiques à Marseille : Rev. Et. Gr.*, 1904, p. 279-280.
Le canon de proportions dans la peinture de vases attique : Rev. Arch., 1904, I, p. 214-221.
Etudes de céramique grecque (d'après Furtwängler-Reichhold, I, 2) : *Gaz. B.-Arts*, 1906, II, p. 441-455.
Trois vases peints de style attique : Musées et Monum. de France, 1906, p. 145-146.
A propos des vases de Genève : Rev. Et. Anc., 1908, p. 341.
Compte rendu de : O. Waldhauer, *Die Vasensammlung der kaiserlichen Ermitage : Rev. Et. Gr.*, 1909, p. 488-489.
Les fouilles de Montlaurès : C. R. Ac. I., 1909, p. 981-995.
Vases grecs trouvés en Perse : Florilegium Melchior de Vogüé, 1909, p. 505-510.
Etudes de céramique grecque (d'après Hauser) : *Gaz. B.-Arts*, 1912, II, p. 453-463.
Compte rendu de : G. Nicole, *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes : Rev. Et. Gr.*, 1912, p. 477-478.
Vases hellénistiques à fond blanc : Mon. Piot, XX, 1913, p. 163-179.
Documents céramiques du Louvre : C. R. Ac. I., 1913, p. 440-448.
Compte rendu de : G. Leroux, *Lagynos : Rev. Et. Gr.*, 1914, p. 344-346.
Etudes de céramique grecque (d'après Perrot, X) : *Gaz. B.-Arts*, 1914, II, p. 1-10.
Les fouilles de M. Mouret à Ensérune : C. R. Ac. I., 1916, p. 397 ; 469-484 (avec S. Reinach) ; 1918, p. 97-99 ; 1919, p. 223 ; 293-294 ; 1920, p. 31-37 ; 1927, p. 18-20 ; *Illustration*, 24 avril 1926 = *C. V. A., France, collection Mouret*, p. V-XIII.
Compte rendu de : G. Nicole, *Corpus des céramistes grecs : Rev. Et. Gr.*, 1917, p. 237-238.
Etudes de céramique grecque (d'après Hoppin) : *Gaz. B.-Arts*, 1917, p. 433-446 ; *Rev. Arch.*, 1917, II, p. 316-317.
Compte rendu de : G. H. Chase, *Catalogue of Arretine Pottery : Rev. Arch.*, 1918, I, p. 199-201.
Compte rendu de : J. C. Hoppin, *A handbook of Attic red-figured vases : Rev. Arch.*, 1919, II, p. 259-262.
Projet d'un Corpus des vases antiques : Organisation du Corpus vasorum antiquorum, Paris, Champion, 1921, p. 6-20.
Note complémentaire à un article de M. Johansen : Rev. Arch., 1921, I, p. 17-20.
Compte rendu de : S. Reinach, *Répertoire des peintures grecques et romaines : Rev. Et. Gr.*, 1923, p. 340-341.
Rapports sur la publication du Corpus vasorum antiquorum : Bull. Acad. Roy. Belg., Lettres et Sc. Mor. et Polit., 1922, p. 295-303 ; 1923, p. 83-94 ; 1930, p. 332-339 ; 1932, p. 300-312 ; 1933, p. 149-157.
A propos du Corpus vasorum : Rev. Arch., 1924, I, p. 280-294.
Compte rendu de : K. F. Johansen, *Les Vases sicyoniens : Rev. Arch.*, 1924, I, p. 424-426.
Compte rendu de : Ch. Dugas, *La céramique grecque : Rev. Crit.*, 1925, p. 62-63.
Un Corpus des vases chalcidiens (d'après Rumpf) : *Rev. Arch.*, 1927, II, p. 170-175.

Compte rendu de : A. Merlin, *Vases grecs (du style géométrique au style à figures noires) : Rev. Arch.*, 1928, I, p. 363-364.
Un livre sur les ornements des vases grecs (d'après Jacobstahl) : *Rev. Arch.*, 1928, I, p. 325-334.
Un livre sur Polygnote (d'après E. Löwy) : *Rev. Arch.*, 1929, I, p. 364-366.
Compte rendu de : Robinson-Harcum-Iliffe, *A catalogue of the greek vases in... Toronto : Rev. Hist.*, CLXVI, 1931, p. 332-333.
Compte rendu de : Paolino Mingazzini, *Vasi della collezione Castellani, Catalogo : Rev. Arch.*, 1931, I, p. 223-225.
Coupe attique d'Eléonte : B. C. H., 1931, p. 430-437.
Compte rendu de : W. Kraiker, *Katalog der Sammlung antiker Kleinkunst des arch. Inst. Univ. Heidelberg, I : Rev. Arch.*, 1932, II, p. 114-116.
Note sur un détail de technique employé dans les vases attiques à figures noires : C. R. Ac. I., 1932, p. 214-216.
Compte rendu de : E. Langlotz, *Griechische Vasen, Bildkataloge der Universität in Würzburg : Rev. Arch.*, 1934, I, p. 130-133.

2. *Plastique*

Objets de bronze conservés au Musée du Varvakeion : B. C. H., 1880, p. 191-194.
Stèle archaïque provenant d'Abdère : B. C. H., 1880, p. 256-259.
Un guerrier tégéate : B. C. H., 1880, p. 408-415.
Relief funéraire pour un athlète victorieux : B. C. H., 1881, p. 65-70.
Torse de femme au Musée de Smyrne : B. C. H., 1881, p. 279-282.
Bas-relief des Nymphes trouvé à Eleusis : B. C. H., 1881, p. 349-357.
Fouilles dans la nécropole de Myrina (avec S. Reinach) : *B. C. H.*, 1882, p. 388-433 ; 557-580 ; 1883, p. 81-95 ; 204-230 ; 440-447 ; 493-501 ; 1885, p. 158-160 ; 165-207 ; 359-374 ; 485-493 ; 1886, p. 81-94 ; 210-215 ; 315-325 ; 475-485 ; *Gaz. B.-Arts*, 1886, I, p. 261-279.
L'emploi et la fabrication des terres cuites dans l'antiquité grecque : Rev. Arts Décor., 1888, p. 345-350.
Note sur le style égyptisant dans la plastique grecque : B. C. H., 1894, p. 408-415.
Trois figurines de terre cuite au Musée du Louvre : Mon. Piot, II, 1895, p. 165-170.
Le satyre buveur : B. C. H., 1895, p. 223-235.
La tête au cécrycéphale du Louvre : B. C. H., 1896, p. 445-458.
La Peithô du Parthénon et ses origines : B. C. H., 1897, p. 497-509.
Compte rendu de : S. Reinach, *Répertoire de la statuaire grecque et romaine : Rev. Et. Gr.*, 1898, p. 433-435.
Documents relatifs à l'Hermès d'Olympie : Festschr. Benndorf, 1898, p. 81-85.
Tête archaïque de terre cuite : Mon. Piot, VI, 1899, p. 133-144.
Les sujets de genre dans les figurines archaïques de terre cuite : B. C. H., 1900, p. 510-523.
Compte rendu de : A. Joubin, *La sculpture grecque entre les guerres médiques et l'époque de Périclès : Rev. Et. Gr.*, 1902, p. 163-167.
Compte rendu de : H. Lechat, *Au Musée de l'Acropole d'Athènes : Rev. Et. Gr.*, 1903, p. 137-140.
Sur un bronze du Musée de Naples dit « Alexandre à cheval » : Mél. Nicole, 1905, p. 427-443.

Phidias et ses prédécesseurs (d'après Lechat) : *Rev. Art Anc. Mod.*, 1907, I, p. 117-132 ; 177-191.
Les terres cuites de Tanagre : Gaz. B.-Arts, 1909, I, p. 21-33.
La sculpture grecque : Soc. Artist. et Amateurs, 1909, p. 117-127.
Compte rendu de : W. Deonna, *Les Apollons archaïques : Rev. Et. Gr.*, 1909, p. 465-467.
Les statues funéraires dans l'art grec (d'après Collignon) : *Journ. Sav.*, 1912, p. 5-11.
Mater canum : Rev. Et. Anc., 1912, p. 307.
Compte rendu de : P. Perdrizet, *Bronzes grecs d'Egypte de la collection Fouquet : Rev. Et. Gr.*, 1914, p. 90-92.
Compte rendu de : G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines des Musées ottomans, I : Rev. Et. Gr.*, 1914, p. 211-213.
Compte rendu de : E. Babelon, *Trésor d'argenterie de Berthouville : Rev. Arch.*, 1916, I, p. 451-453.
Une réplique de la Vénus de Médicis (collection Vlasto) : Mon Piot, XXIII, 1918-1919, p. 45-61.
Un colosse « criophore » archaïque découvert à Thasos : C. R. Ac. I., 1920, p. 218-223.
Compte rendu de : P. Perdrizet, *Antiquités grecques de la collection du Vicomte du Dresnay : Rev. Et. Gr.*, 1920, p. 96-97.
Une terre cuite grecque (legs Baillehache) : B.-Arts, 1924, p. 5-6.
Note sur l'Egypte et la plastique grecque : Mon. Piot, XXV, 1922, p. 391-400.
*Le dernier livre d'*Henri Lechat, *Sculptures grecques antiques : Rev. Et. Gr.*, 1925, p. 205-210.
Les reliefs grecs de terre cuite dits plaquettes de Milo (d'après Jacobsthal) : *Rev. Arch.*, 1931, II, p. 186-189.
Compte rendu de : H. Diepolder, *Die attischen Grabreliefs des* 5. *und* 4. *Jahrh. v. Chr. : Rev. Arch.*, 1932, II, p. 189-191.
Un livre nouveau sur Praxitèle (d'après Rizzo) : *Rev. Arch.*, 1933, II, p. 319-325.

3. *Epigraphie*

Inscriptions de l'Ile de Chypre (avec Beaudoin) : *B. C. H.*, 1879, p. 163-176 ; 347-352.
Collection de M. Péretié, Inscriptions (avec Beaudoin) : *B. C. H.*, 1879, p. 257-271.
Décret des Abdéritains trouvé à Téos (avec Hauvette) : *B. C. H.*, 1880, p. 47-59.
Inscriptions de Pompéiopolis (avec Beaudoin) : *B. C. H.*, 1880, p. 75-76.
Inscription de Téos (avec Hauvette) : *B. C. H.*, 1880, p. 110-121.
Inscription métrique d'Athènes : B. C. H., 1880, p. 131-132.
Inscriptions d'Erythrées et de Téos (avec Hauvette) : *B. C. H.*, 1880, p. 153-182.
Inscriptions d'Asie Mineure (avec Hauvette) : *B. C. H.*, 1880, p. 375-382.
Inscriptions de Lesbos (avec Hauvette) : *B. C. H.*, 1880, p. 417-448.
Inscription de Mételin : B. C. H., 1880, p. 494.

E) Antiquités italiotes, ibériques et gétiques

Les fouilles de Vulci (d'après Gsell) : *Journ. Sav.*, 1892, p. 243-254.
L'art antique en Espagne (d'après Paris) : *Journ. Sav.*, 1905, p. 577-587.
La sculpture romaine : Soc. Artist. et Amateurs, 1909, p. 129-143.
Un plan de la Rome antique (d'après Bigot) : *L'Art et les Artistes*, XVI, 1913, p. 174.
Les fresques de la villa du fondo Gargiulo (d'après Rizzo) : *Rev. Arch.*, 1915, II, p. 321-347.
Le problème de la céramique ibérique : Journ. Sav., 1918, p. 281-294.
Le Musée Luigi Pigorini à Rome : Rev. Arch., 1926, I, p. 109-111.
Compte rendu de : V. Pârvan, *Getica : Rev. Arch.*, 1928, I, p. 220-223.
Compte rendu de : N. Putorti, *L'Italia antichissima : Rev. Arch.*, 1931, I, p. 205-207.
Le Museo civico de Rhegium (d'après Putorti) : *Rev. Arch.*, 1934, I, p. 237-241.

F) Histoire, littérature et religion

Les représentations allégoriques dans les peintures de vases : Mon. Ass. Et. Gr., II, 1889-1890, p. 1-31.
Une aventure d'Hercule sur un vase peint du Louvre : Mon. Ass. Et. Gr., II, 1893-1894, p. 41-48.
L'agrafe du manteau d'Ulysse (Hom., *Od.*, XIX, 225-231) : *Mél. Weil*, 1898, p. 385-394.
Sur un vers d'Horace (*Art Po t.*, 97) : *Rev. Et. Anc.*, 1900, p. 225-232.
Pourquoi Thésée fut l'ami d'Hercule : Rev. Art Anc. Mod., 1901, I, p. 1-18.
Sinister : Mél. Boissier, 1903, p. 405-413.
La danse des morts sur un canthare antique : Rev. Arch., 1903, I, p. 12-16.
La critique des traditions religieuses chez les Grecs (d'après Decharme) : *Rev. Et. Anc.*, 1905, p. 395-399.
Une clinique grecque au V^e^ siècle (vase de la collection Peytel) : Mon. Piot, XIII, 1906, p. 149-166.
La chouette d'Athénè : B. C. H., 1908, p. 529-548.
Borée ? Pan ? Hélicon ? : Rev. Et. Anc., 1908, p. 248-249.
Vases peints grecs à sujets homériques : Mon. Piot, XVI, 1909, p. 99-136.
Compte rendu de : L. A. Constans, *Gigthis : Rev. Arch.*, 1916, II, p. 460-461.
Thanatos et quelques autres représentations funéraires sur des lécythes blancs attiques : Mon. Piot, XXII, 1916, p. 36-53.
Quelques remarques sur un skyphos d'Hiéron et la religion d'Eleusis : Rev. Et. Gr., 1916, p. LIII-LIV.
Compte rendu de : E. Cuq, *Manuel des institutions juridiques : Rev. Arch.*, 1917, II, p. 318-319.
Compte rendu de : St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I-III : *Rev. Et. Anc.*, 1918, p. 261-265.
Lécythe à reliefs représentant les divinités d'Eleusis : Rev. Et. Gr., 1919, p. 406-414.
Compte rendu de : G. Méautis, *Recherches sur le pythagorisme : Rev. Arch.*, 1922, II, p. 348-349.
Compte rendu de : A. Jardé, *La formation du peuple grec : Rev. Et. Gr.*, 1924, p. 133-134.

Deux Silènes démolissant un tertre : Mon. Piot, XXIX, 1928, p. 149-192.
Ulysse navigateur (d'après V. Bérard) : *Rev. Arch.*, 1929, II, p. 300-307.
Compte rendu de : K. Bulas, *Les illustrations antiques de l'Iliade : Rev. Arch.*, 1929, II, p. 343-345.
Fragment d'une hydrie de Caeré à représentations homériques : Mon. Piot, XXXIII, 1933, p. 1-28.
La vieillesse des dieux grecs : Mél. Bidez, 1934, p. 729-743.

G) Art moderne

Grèce et Japon : Gaz. B.-Arts, 1890, II, p. 105-132.
Les salons de 1892 *: Gaz. B.-Arts*, 1892, I, p. 441-472 ; 1892, II, p. 5-44.
Lettre sur les nouveaux programmes de l'enseignement du dessin : Monit. du Dessin, 1909, p. 97-100.
La réforme de l'enseignement du dessin : Ann. Acad. et Coll. Perpignan, 1912, 6 p.
Le rôle social du maître de dessin : Notes sur les Arts, 1913, p. 177-184.
Le rôle du maître de dessin : Rev. Intern. Enseign., 1914, I, p. 405-421.
La tradition et le pastiche : Art social, 1914, p. 65-72.

H) Notices et Divers

Discours français au concours général, 1872, p. 54-59.
Gabriel Deveria : C. R. Ac. I., 1900, p. 127-143.
Louis Baize : Assoc. Anc. El. Ec. Norm. Sup., 1901, p. 94-102.
Comptes rendus divers : Bulletin des Bibliothèques populaires, 1906-1909 ; *Revue critique des livres nouveaux*, 1910.
Discours du président de l'Académie : C. R. Ac. I., 1910, p. 656-676.
Jubilé de M. Léon Heuzey : Rev. Paris, 15 nov. 1911, p. 277-294.
Notice sur Edmond Saglio : Dict. des Antiquités, V, p. 3-8.
Marian Himner, volontaire polonais : Rev. Pologne, déc. 1916, p. 129-136 = *Światowit*, XIV, 1930-1931, p. 17-25.
Madame Dieulafoy : Rev. Arch., 1916, II, p. 307-311.
A la mémoire de G. Vasseur : Ann. Fac. Sciences Aix-Marseille, XXIV, 2, 1917, p. 29-32.
Paul Milliet : Rev. Arch., 1918, I, p. 309.
Jean de Mot : Rev. Arch., 1918, II, p. 344-345.
Charles Bayet : Assoc. Anc. El. Ec. Norm. Sup., 1919, p. 33-37.
Préface de : Heuzey, *Histoire du costume antique*, Paris, Champion, 1922.
Hommage à Léon Heuzey : Le Temps, 10 févr. 1922.
Léon Heuzey : Rev. Arch., 1922, I, p. 324-331.
Paul Girard : Assoc. Anc. El. Ec. Norm. Sup., 1923, p. 114-118.
Charles Clermont-Ganneau : Syria, 1923, p. 83-84.
Maurice Pézard : Syria, 1923, p. 344-345.
Jacques de Morgan : Syria, 1924, p. 373-380.
J. Clark Hopkin : Rev. Arch., 1925, I, p. 338-341.
Théophile Homolle : Fouilles de Delphes, II, 4, 2, 1925, p. I-IV ; *Assoc. Anc. El. Ec. Norm. Sup.*, 1926, p. 27-34.
Bernard Haussoullier : Syria, 1926, p. 287-288.
Préface de : Maximova-Carsow, *Les vases plastiques dans l'antiquité*, Paris, Geuthner, 1927.
Adrien Legrand : Assoc. Anc. El. Ec. Norm. Sup., 1929, p. 23-24.
Gaston Migeon (1861-1930) : *Syria*, 1930, p. 309-310.
Raymond Kœchlin : Syria, 1931, p. 390-392.

Préface de : Azaïs et Chambard, *Cinq années de recherches archéologiques en Ethiopie*, Paris, Geuthner, 1931.
Salomon Reinach : Le Temps, 6 nov. 1932 ; *Rev. Arch.*, 1932, II, p. 137-154.
La vie d'un lycéen sous l'Empire : Rev. Deux Mondes, 15 oct. 1932, p. 880-900.
Joseph Replat : Rev. Arch., 1933, I, p. 99-101.
Ernest Hébrard (avec Ch. Picard) : *Rev. Arch.*, 1933, II, p. 148-150.

P., H. et J. W.

COMITÉ DE RÉDACTION

DE LA REVUE ARCHÉOLOGIQUE

I. *Préhistoire et Antiquités Nationales.* — R. Lantier, conservateur du Musée des Antiquités nationales, professeur à l'École du Louvre.

II. *Orient asiatique.* — R. Dussaud, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.

III. *Préhellénisme et Religions antiques, Art grec et romain.* — Ch. Picard, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

IV. *Sculpture grecque et romaine.* — E. Michon, membre de l'Institut, conservateur au Musée du Louvre.

V. *Céramiques antiques.* — Ch. Dugas, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon.

VI. *Histoire et Institutions grecques.* — G. Glotz, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

VII. *Épigraphie grecque.* — P. Roussel, directeur de l'École française d'Athènes.

— L. Robert, directeur d'études à l'École des Hautes-Études.

VIII. *Épigraphie latine.* — R. Cagnat, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire au Collège de France.

— A. Merlin, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.

IX. *Histoire et Antiquités romaines.* — J. Carcopino, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

X. *Epigraphie et Antiquités gallo-romaines.* — E. Espérandieu, membre de l'Institut, conservateur des Musées archéologiques de Nîmes.

XI. *Art gallo-romain et Numismatique.* — A. Blanchet, membre de l'Institut, bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.

XII. *Religions orientales.* — F. Cumont, membre de l'Institut.

XIII. *Antiquités chrétiennes.* — P. Monceaux, membre de l'Institut, professeur au Collège de France.

XIV. *Histoire et Art byzantins.* — Ch. Diehl, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

XV. *Histoire et Art du Moyen âge et de la Renaissance.* — M. Aubert, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre, professeur à l'École des Beaux-Arts.

XVI. *Histoire générale de la Peinture.* — P. Jamot, membre de l'Institut, conservateur adjoint au Musée du Louvre.

XVII. *Musées et Collections.* — Seymour de Ricci.

UN FOND DE CABANE NÉOLITHIQUE AU FORT-HARROUARD

Le plateau du Fort-Harrouard[1] est un triangle de sept hectares de superficie découpé par la vallée de l'Eure et la vallée Moulin, aujourd'hui desséchée, qui le contourne à l'Est, pour rejoindre à l'Ouest celle de l'Eure. Au nord, un large fossé surmonté d'un vallum le détache de la forêt de Dreux ; à l'Ouest, il suit la crête du coteau de la rive droite de l'Eure ; de l'Est au Sud-Ouest, il s'abaisse en pente douce vers la vallée Moulin et s'arrête à un glacis artificiel qui le protège en sa partie la plus accessible.

C'est de l'Est au Sud-Ouest que se rencontrent les couches archéologiques les plus nettement caractérisées et dont l'ampleur s'accroît à mesure que la déclivité du sol s'accentue. On y peut suivre, sur la coupe stratigraphique des tranchées, les différentes périodes du peuplement du Fort-Harrouard depuis sa première occupation jusqu'à son abandon définitif.

La couche supérieure recèle les vestiges d'une population gallo-romaine qui se servait de poteries rouges ornées à la molette, et, très rarement, de poterie chrétienne estampée ; ses monnaies étaient celles des derniers empereurs ; elle n'a laissé de ses maisons d'autres traces que des clous de charpente forgés et des tuiles à rebord.

L'occupation gauloise se limite à la période de La Tène III. Son niveau est reconnaissable à ses poteries peintes et à ses

1. Commune de Sorel, canton d'Anet (Eure-et-Loir).

monnaies ; son outillage en fer diffère si peu de celui du niveau gallo-romain que, sans la céramique et les monnaies, on pourrait l'attribuer également à l'une ou à l'autre des deux populations.

Il recouvre un important dépôt de l'âge du bronze qui contient les foyers et les mobiliers des périodes III et IV, les plus longues et les plus riches de celles qu'on retrouve au Fort-Harrouard.

On atteint ensuite un niveau où le métal n'était pas encore connu et dont la céramique commune s'apparente étroitement à l'énéolithique suisse de M. Paul Vouga, sans lui être entièrement assimilable, car, au Fort-Harrouard, cette poterie commune est accompagnée d'une céramique décorée plus évoluée que celle de l'énéolithique suisse.

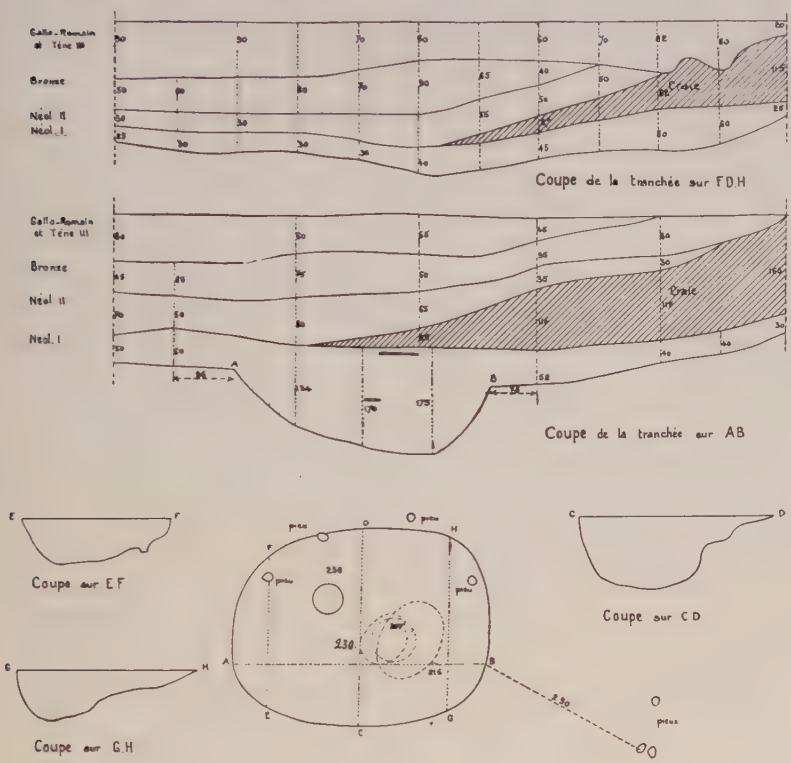
On arrive enfin à la dernière couche où s'accumulent les débris abandonnés par les premiers occupants : outils en silex, en os et en corne de cerf, céramique sans décor, à part quelques fragments de supports de vase ornés dans le style de Chassey qui la différencient encore de celle du néolithique ancien de la Suisse. Les habitations étaient des fosses creusées au-dessous de la couche archéologique ou simplement des cavités naturelles.

Un de ces fonds de cabanes, à industrie particulièrement typique, a été découvert au cours des fouilles de 1933.

Il s'ouvrait à la base du niveau inférieur en forme de cuvette à peu près circulaire de 4 m. 20 suivant son grand axe et de 3 m. 25 suivant son petit axe ; il descendait, dans sa plus grande profondeur, à 3 m. 90 de la surface du sol, et, à partir de la base de la couche néolithique, à 1 m. 34, 1 m. 70, 1 m. 75 (fig. 1). La cuvette avait été creusée dans un banc d'argile à silex, jusqu'à l'affleurement de la masse de craie qui constitue l'assise du plateau. D'un côté, sa paroi tombait presque à pic, et, de l'autre, remontait en pente douce en formant une ondulation très accentuée dans laquelle il faut voir le résultat du travail de l'homme pour l'aménagement intérieur de l'habitation, et non un simple accident de terrain. Elle se présente donc partagée en deux compartiments ; le

plus bas, avec son foyer entouré de rejets de cuisine ; le plus élevé, incliné pour y dormir.

Cette même disposition de cabane s'est rencontrée anté-



FORT HARROUARD

Echelle :

Fond de Cabane néolithique

découvert en 1933.

Fig. 1.

rieurement dans la même partie du Fort-Harrouard avec une forme et des dimensions à peu près identiques, mais en celle-ci le niveau le plus élevé suivait la pente naturelle du

sous-sol, et l'homme n'avait eu qu'à utiliser un accident de terrain pour y adapter son habitation[1].

Sur le bord du compartiment le plus élevé de la fosse quatre trous de pieux apparaissaient : trois à l'intérieur, et un à l'extérieur ; aucune trace n'en a été relevée sur le côté opposé. Ils avaient été creusés à 1 mètre, 1 m. 20, 1 m. 25 de distance les uns des autres ; leur diamètre, 0 m. 22 à 0 m. 25 environ, ne donne qu'approximativement la grosseur des pieux de chêne reconnaissables à leurs débris carbonisés maintenus au fond par les blocs de calage, mais leur emplacement en demi-cercle, sur un seul côté, semble indiquer que le fond de la cabane s'ouvrait à l'air libre et que la partie surélevée était seule abritée. Un pieu isolé et deux autres jumelés et enfoncés obliquement, à droite de la fosse, ont peut-être appartenu à la même charpente ; il fallait, pour les raccorder aux précédents, une poutre transversale d'environ 7 mètres de longueur, et ces dimensions n'ont rien d'exagéré quand on sait que certains pieux des palafittes atteignent actuellement encore 5 à 6 mètres de hauteur, et même 7 mètres dans le lac de Chalain[2]. Fixer une poutre sur ses supports était une opération moins compliquée que d'enfoncer un pieu aussi long dans la tourbe d'un lac. Cependant, l'aspect de ces vestiges de charpente n'en laisse pas moins l'impression de quelque chose d'imprécis et d'incomplet, et, en dehors de l'hypothèse d'une toiture partielle de la cabane, toutes les constatations faites sur le terrain, avec la certitude de n'avoir omis de relever aucune autre trace de pieu, n'aboutissent qu'à des conclusions énigmatiques.

De la toiture et de la clôture plus rien ne subsiste, mais peut-être se confondaient-elles ? Il suffisait de quelques perches partant obliquement du sol et s'appuyant de chaque côté sur la poutre transversale, recouvertes de paille, de roseaux

---

1. Elle est également signalée en Transylvanie, à Erösd (groupe excentrique de Brasso) et en Russie, dans la région de Kiew. Gordon-Childe, *A late Neolithic station with painted pottery in Bukovina*, dans *Journ. R. Anthr. Inst.* LIII, 1923.

2. Munro, *Les Stations lacustres d'Europe*, p. 120 (lac de Chalain).

ou de mottes de gazon pour obtenir un abri. Ces matières périssables ont disparu, et bien qu'on ait signalé ailleurs des huttes néolithiques à revêtements d'argile cuite avec empreintes de clayonnages, ce mode de construction reste inconnu au Fort-Harrouard jusqu'à la troisième période de l'âge du bronze.

Quatre foyers ont été trouvés dans le remplissage de la fosse : le premier, à 2 m. 30 de profondeur au-dessous de la surface du sol, les trois autres, superposés à 2 m. 16, 2 m. 30 et 3 m. 05. Le plus ancien, c'est-à-dire le plus profond, était circulaire et mesurait 0 m. 70 de diamètre, les deux autres, ellipsoïdaux, 0 m. 70 × 0 m. 90, 1 m. × 1 m. 40 ; le quatrième isolé et circulaire, 0 m. 50 de diamètre. Ils étaient formés d'une motte d'argile très fortement cuite dans toute son épaisseur.

Cette superposition de foyers n'est pas l'indice d'interruptions successives de l'habitation de la cabane mais plutôt celui de sa longue durée. Quand la couche de détritus laissés sur place s'élevait assez haut pour recouvrir le premier foyer, on l'abandonnait alors pour en reconstruire un autre, et ainsi jusqu'au remplissage complet de la fosse ; et c'est pourquoi le dernier foyer a été rencontré à 2 m. 16, au niveau même de la couche archéologique qui finit par le recouvrir à son tour. C'est la vie des kjökkenmöddings qui continue au Fort-Harrouard.

Les détritus ou rejets de cuisine se composent surtout d'ossements d'animaux[1]. La proportion des espèces domestiques prédomine : bœuf de grande taille, porc, chèvre, chien ; celle des animaux sauvages est très inférieure, on ne reconnaît nettement que le sanglier ; une seule mâchoire de petit poisson a été retrouvée. D'après l'examen sommaire de cet amas considérable d'ossements, les occupants de la cabane étaient avant tout des pasteurs, plutôt que des chasseurs et des pêcheurs. Mais à ces rejets de cuisine se mêlent aussi des

1. Ces ossements qui offrent un réel intérêt seront déterminés en détail par un spécialiste.

ossements humains, tous brisés anciennement et appartenant à plusieurs individus ; leur présence en ce milieu, maintes fois constatée ailleurs, et leur mutilation, excluent toute idée de sépulture ; faut-il en conclure qu'ils n'étaient, eux aussi, que des reliefs de repas ?

Des blocs de terre grise parsemés de points noirs firent croire un instant à des graines de céréales carbonisées, mais quand ils furent suffisamment desséchés pour qu'on parvînt à les tamiser, il ne resta plus que de menus charbons de brindilles agglutinés aux cendres du foyer. Pourtant, les céréales ne devaient pas être inconnues des premiers habitants du Fort-Harrouard comme semble le démontrer le grand nombre des broyeurs, des cuvettes à moudre et des plats-à-pain, mais c'est seulement autour des foyers et dans les silos de l'époque du bronze qu'on les trouve, parfois même en grande quantité.

Dans les débris du mobilier de la cabane, la première place appartenait à la céramique, réduite, il est vrai, à d'innombrables fragments ; les plus importants provenaient du fond sans modifier aucunement l'uniformité de l'ensemble.

Quand la stratigraphie d'une tranchée est clairement établie, la céramique devient alors le plus sûr des « fossiles directeurs » ; certains types d'outils et d'armes en pierre, en os ou en corne de cerf se maintiennent d'un niveau à l'autre et les plus archaïques voisinent souvent avec les plus récents, tandis que la poterie, si rare soit-elle, permet presque toujours de préciser l'âge de la couche archéologique qui la recèle. Ici, encore, l'observation s'est vérifiée et les conclusions imposées par la stratigraphie ne concordent pleinement qu'avec celles que suggère la céramique.

L'outillage de pierre et d'os est celui qui restera en usage, à peu près tel quel, pendant toute la durée de l'âge du bronze, la céramique seule est vraiment caractéristique du niveau inférieur du Fort-Harrouard. Elle comprend toute une série de vases sans décor, de forme biconique pour la plupart, à surface polie, à parois minces, à col plus ou moins évasé, et à fond arrondi ; un seul fragment de vase à fond plat, d'ailleurs

lourd et grossier, a été trouvé dans la partie supérieure de la couche. Leur teinte est noire, grise ou rougeâtre. On les maniait à l'aide de mamelons verticaux ou horizontaux posés sur la partie la plus saillante et on les suspendait avec des cordelettes introduites dans un bourrelet à perforation également verticale ou horizontale : un seul exemplaire de ce dernier mode de suspension a été trouvé. L'anse était inconnue ou inemployée.

Un gobelet en forme de cupule, 0 m. 55 de diamètre et 0 m. 03 de hauteur, a été recueilli intact avec les fragments de douze autres, le plus petit, 0 m. 03 de diamètre et 0 m. 05 de hauteur, était orné de quelques légères protubérances sur le rebord.

Les plats-à-pain, ces plateaux d'argile ainsi nommés par les archéologues allemands, et qu'on ne retrouve qu'aux deux niveaux les plus anciens du Fort-Harrouard, étaient très nombreux ; quelques-uns ont gardé l'empreinte des doigts qui les ont façonnés et celles des nattes de paille ou de jonc sur lesquelles ils ont séché.

Le lavage minutieux des plus petits tessons a fait découvrir trois débris de poterie du type de Chassey à triangles hachurés, proportion infime en face de la quantité de fragments de vases sans décor mais qui suffirait pour reléguer aujourd'hui l'ensemble de cette céramique dans une période postérieure au néolithique[1]. Un de ces débris appartenait à un vase quadrangulaire, semblable à l'exemplaire du Camp de Catenoy les deux autres à des vases-support du Camp de Chassey. Chaque fond de cabane du niveau inférieur en donne ordinairement quelques fragments assez rares et toujours du même type, comme s'ils avaient appartenu à des vases destinés à un usage précieux et peut-être cultuel. Cette hypothèse semble d'autant plus acceptable que leur présence coïncide également avec celle des figurines d'argile.

Trois de ces figurines ont été trouvées côte à côte, mais

1. Il est cependant avéré que les fouilles du Camp de Chassey n'ont donné aucune indication stratigraphique précise.

incomplètes, sur le bord de la fosse. Deux sont des reproductions des idoles dites en violon de Troie I et II, de Cnossos et d'El Garcel ; la troisième porte deux seins, deux moignons indiquent les bras (fig. 2, 1-3). Elles étaient faites de la même terre que les poteries communes, polies sur leur surface, mais sans aucune gravure. Les potiers de la cabane modelaient ces divinités domestiques dont le culte né en Orient se perpétuait de tribu en tribu, et dont l'image, déformée par l'éloignement et le temps, devenait de plus en plus schématique.

La fosse ne contenait ni fusaïoles ni pesons, mais seulement un menu bloc de terre pétrie cuite accidentellement.

L'outillage en corne de cerf était peu abondant ; il se composait surtout de déchets rendus spongieux par l'humidité de la couche de terre jaune qui les enveloppait : ceux qui en furent exhumés ne peuvent donc donner une idée exacte de l'emploi que firent de cette matière les habitants de la cabane. C'étaient une sorte de massue ou de casse-tête formé d'une branche de corne avec ses deux andouillers coupés à chaque extrémité et percé au centre, un andouiller paraissant évidé à la base, portant à quelques centimètres de la pointe une entaille circulaire pour la fixation d'un manche et pouvant avoir servi de gaine d'erminette, un fragment de hache-marteau ou de gaine rompue au trou d'emmanchement, un débris de manche très court, et trois pointes d'andouillers polies et découpées, dont une provenant d'un outil brisé et percé.

L'outillage en os n'est guère plus abondamment représenté : cinq petits poinçons, un outil grossier, à pointe écrasée, éclaté dans un tibia de gros animal, un poignard du type habituel taillé dans un cubitus de bœuf et un lissoir fait d'une côte refendue. Un os plat creusé dans toute sa longueur d'une rainure profonde est la pièce la plus curieuse parce qu'elle fait connaître une survivance de la technique préhistorique. Ils entamaient l'os à débiter avec une lame en silex à dos abattu, tirée toujours dans le même sens, puisque l'entaille, droite d'un côté et oblique de l'autre, s'adapte à la forme de l'outil, et quand la profondeur voulue était atteinte, il ne restait plus qu'à détacher d'un léger effort la plaquette découpée.

L'os et la corne de cerf n'entraient donc que pour une part restreinte dans la composition de l'outillage, l'essentielle revenant au silex qui la gardera jusqu'à l'époque de La Tène. On le taillait dans la cabane autour du foyer; nuclei, percuteurs, éclats de rebut le prouvent surabondamment. Il provenait

Fig. 2.
Fragments de statuettes néolithiques en terre cuite.

exclusivement, en celle-ci du moins, des gros blocs nombreux dans la couche d'argile ; le silex gris des bancs du sénonien moyen ne semble pas encore avoir été découvert. Sur 230 outils, nuclei et percuteurs exceptés, on a recueilli 143 grattoirs, 65 lames à dos abattu, 14 tranchets, 2 retouchoirs ou petits pics, 2 perçoirs, une scie, un bec de perroquet, un burin, une hache

polie brisée. Il faut y ajouter trois pointes de flèche : une seule, triangulaire à base arrondie, et deux à tranchant transversal, dont une n'est peut-être qu'un petit tranchet. Il n'a été trouvé avec les silex qu'un fragment de hache polie en roche verte importée, des broyeurs et des pilons en grès local.

On remarquera la rareté des haches polies, des perçoirs et des scies, bien que quelques lames à dos abattu, finement dentelées aient pu en servir. L'inventaire de ce mobilier lithique le reporterait presque à un Campignien aussi pur que celui qui prit naissance à Blangy-sur-Bresle, si la céramique qui l'accompagne au Fort-Harrouard, identique à celle qui a été retrouvée là-bas, ne lui assignait sûrement une origine plus récente.

De plus, à cet endroit, le contenu du fond de cabane était à l'abri de tout mélange et de toute confusion ; une couche de craie rejetée de l'extérieur du camp, fortement agglomérée par un feu violent et mesurant 0 m. 65 de hauteur dans sa partie la plus épaisse, le recouvrait sur toute sa largeur et sur presque toute sa longueur[1].

Le second niveau à industrie néolithique s'y superposait avec deux foyers, l'un à 2 m. 10, l'autre à 1 m. 65 ; et, toujours au même endroit, dans la couche de l'âge du bronze, une troisième superposition de six foyers à 1 m. 20, 1 m. 12, 1 mètre, 0 m. 90, 0 m. 90 et 0 m. 80 de profondeur ; enfin, le niveau gaulois à poterie peinte, et immédiatement au-dessous de la couche superficielle le niveau gallo-romain avec poterie rouge molettée et poterie chrétienne. C'est un fait maintes fois observé au Fort-Harrouard qu'un groupe de foyers se superpose souvent à d'autres, comme si l'emplacement choisi par les premiers occupants avait successivement attiré tous les autres.

Si, stratigraphiquement, ce fond de cabane appartient à la population dont on retrouve les vestiges industriels dans la couche inférieure du Fort-Harrouard, on ne peut cependant en conclure qu'il soit vraiment le plus ancien, car, au même

1. Cf. Abbé J. Philippe. *Cinq années de fouilles au Fort-Harrouard.*

niveau, d'autres habitations à industrie lithique semblable, ont donné une céramique plus primitive sans décor de Chassey, ni statuettes[1]. La formation de la première couche archéologique dut nécessiter une période d'une durée presque indéterminable ; et, à partir du moment où les premiers arrivants installèrent leurs foyers et finirent par s'agglomérer en village, d'autres immigrants s'introduisirent à leur tour, plus fortement influencés par les courants de la culture méditerranéenne. Une évolution se produisit, plus sensible dans la céramique que dans l'outillage, marquée par l'apparition de la poterie de Chassey et des figurines d'argile. Et c'est à cette phase avancée de la première période du Fort-Harrouard qu'il faut attribuer ce fond de cabane à industrie néolithique, mais toute proche de l'énéolithique.

Abbé J. Philippe.

---

1. Abbé J. Philippe. *Fouilles au Fort-Harrouard,* dans *Bulletin de la Société normande d'Et. Préhistoriques,* t. XVIII, XXI.

RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DANS LA VALLÉE DU SPERCHEIOS

I

LES THERMOPYLES

La région que l'héroïsme de Léonidas[1] a rendue célèbre est cependant mal connue, on peut le dire sans paradoxe, et malgré les études innombrables qui lui ont été consacrées[2]. Grâce à ces travaux, au vrai, nous pouvons reconstituer les faits dans leurs grandes lignes ; mais bien des détails ou des précisions topographiques nous échappent, dont nous souhaiterions n'être pas privés[3].

Nos ignorances sont dues d'abord à l'action du Spercheios. On sait que ce fleuve « travailleur », comme disent les géographes, apporte sans se lasser des alluvions à son embouchure, qu'il a ainsi reculée vers l'Est de plusieurs kilomètres depuis

1. Cet héroïsme est discuté par Beloch, *Griech. Geschichte*, II, 2, 2e éd., 1916, p. 105, qui estime qu'on l'a par trop vanté ; à mon gré, la renommée de Léonidas s'explique aussi par des raisons religieuses, dont Beloch n'a rien dit, et dont je parlerai ailleurs.

2. On trouvera une bibliographie très abondante dans l'ouvrage de Kromayer-Veith, *Antike Schlachtfelder*, IV, 1924-1931, Berlin, p. 21 sqq. — En revanche, celle que donne Munro, *Cambridge Ancient History*, IV, p. 637 et suiv., est très superficielle.

3. Macan l'a judicieusement marqué, d'un autre point de vue, dans son volume de commentaire aux livres VII, VIII et IX d'Hérodote, vol. 2, p. 263 (1908).

l'antiquité[1]. Par là, il a profondément modifié l'aspect du pays. Aussi, malgré sa précision, la description d'Hérodote ne s'applique-t-elle plus au paysage que nous avons maintenant sous les yeux, quoi qu'en pense Buchon[2]. Et les textes de Strabon et de Tite-Live, encore que postérieurs, sont eux aussi trop anciens... J'ajoute que la région est actuellement fort insalubre : les eaux qui ruissellent des montagnes voisines, ou qui jaillissent des sources chaudes, ne se jettent plus dans la mer comme autrefois. Mais, après avoir atteint la zone d'alluvions du Spercheios, elles demeurent stagnantes, faute de pouvoir se frayer un chenal, et le paludisme règne à l'état endémique dans cette contrée[3]. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles l'exploration archéologique est encore si peu avancée. Je ne citerai que les infructueuses recherches de Schliemann en 1883, et, après les événements de 1897, celles de Skias et de Kastriotis ; l'étude de A. Hauvette[4] ne fournit guère de précisions sur les Thermopyles. Le premier qui vraiment ait apporté des informations sérieuses fut Grundy qui écrivit son livre[5] après des observations personnelles et des travaux

---

1. Ces transformations seront exposées ailleurs, et avec plus de détails. Je me borne à renvoyer aux *Instructions Nautiques*, tirage de 1915, non revisé, *Bassin de la Méditerranée orientale*, 2e volume, n° 967, p. 153. Elles signalent que « la côte Sud et le fond du golfe sont irréguliers » ; ce sont « des baies à petits fonds... bordées par étendue considérable de terrains bas et marécageux » ; auprès d'Haghia Triada, le mouillage le plus rapproché des Thermopyles, « le fond... est de vase molle ». Du temps d'Hérodote, au contraire, « (dans le golfe maliaque), ἄμπωτίς τε καὶ ῥηχίη ἀνὰ πᾶσαν ἡμέρην γίνεται » (VII, 198).

2. *La Grèce continentale et la Morée*, p. 320 : « Il est *facile* de reconnaître encore le point désigné par Hérodote comme celui où combattaient et tombèrent Léonidas et ses trois cents Spartiates ». Je ne suis pas le seul à ne point partager cet optimisme.

3. On compte que les habitants sont immobilisés vingt jours par an en moyenne par les fièvres ; la plus mauvaise saison dure d'août à septembre. La *Notice sur la Grèce centrale*, publiée par le Service géographique français, a signalé la basse vallée du Spercheios comme un des « centres de prédilection » de la *malaria*.

4. *Hérodote historien des guerres médiques*, Paris, 1894 ; et, du même, *Rapport sur une mission scientifique en Grèce* (sept.-octobre 1891), dans les *Archives des Missions*, t. II, 1892, 323-376.

5. B. G. Grundy, *The Great Persian war and its preliminary*, Londres, 1901.

de levés exécutés sur le terrain. Depuis lors, Kromayer[1] a utilisé les données de Grundy, et Fr. Stählin[2], qui a pourtant vu les lieux, n'en a pu donner un plan. Il faut dire aussi que la cartographie manquait de précision, et que la nouvelle carte de l'État-major de l'armée hellénique n'est pas encore dans le commerce[3].

Ainsi, l'étude des Thermopyles, plus que toute autre peut-être, exige une présence aussi prolongée que possible sur place, et, il va de soi, une équipe d'ouvriers. M. Ch. Picard s'en était avisé, voilà déjà longtemps, et il me l'avait signalé, non sans raison[4].

Aussi, au cours des premières recherches que j'ai exécutées pendant l'été de 1933[5], n'ai-je pas eu l'illusion de retrouver les restes de Léonidas ! Je n'oubliais pas non plus que la région avait été parcourue par des invasions fort nombreuses, et que les édifices antiques avaient dû souffrir de pillages répétés. Mes ambitions se bornaient à préciser certains problèmes, et, peut-être, à les résoudre. Je ne me dissimule pas que cette tâche n'est pas encore terminée.

***

Comme le montre le croquis de la figure 1, la région des Thermopyles est située sur les contreforts Nord du Mont *Zastáni* (ancien *Callidromos*), et elle est aujourd'hui, comme jadis, parcourue par la route de Lamia à Molo, — sauf que cette route carrossable passe un peu au Nord de l'ancienne voie. Mais, dans l'antiquité, c'était, au vrai sens du mot, un lieu de passage : en effet, la route était tracée entre la mer, au Nord, et la montagne, au Sud. Même, on y distinguait trois

1. J. Kromayer, *Antike Schlachtfelder*, IV, p. 21 et suiv., Berlin, Weidmann, 192-11931.

2. F. Stählin, *Das hellenische Thessalien*, Stuttgart, 1924, p. 198 et suiv.

3. Je n'en suis que plus reconnaissant au Service géographique d'avoir bien voulu m'en concéder un tirage.

4. Je dirai mieux, un jour, tout ce que ces études doivent à M. Ch. Picard.

5. Grâce à une mission du ministère de l'Éducation nationale, et avec l'autorisation du Gouvernement hellénique.

Fig. 1. — La région des Thermopyles : croquis de situation (1933) établi d'après la carte de l'Etat-major de l'armée hellénique (la réduction donne une échelle de 1/11.5000).

passages[1] : le passage Ouest, dans le voisinage des *Chytroi* (χύτροι), le passage Est, quelque peu à l'Est des *Kalyves* de Drakospilaea, auprès de l'*Alpénoi* antique, et le passage du milieu, auprès des sources chaudes (Loutra), qui constitue les *Thermopyles* proprement dites. En ces trois endroits, le chemin était particulièrement facile à garder, en raison de son étroi-

Fig. 2. — Le mur byzantin de la passe Est, aux Thermopyles. (Vue prise du Nord).

tesse, car il mesurait seulement un *demi-plèthre* de largeur (Hérodote, VII, 176 : ἡμίπλεθρον : 14 m. 85[2]).

Au passage de l'Est, le seul reste antique apparent est un grand mur qui surplombe la route (fig. 2), et dont le tracé général se laisse distinguer : le mur suit d'abord une direction Nord-Sud, puis Nord-Est/Sud-Ouest, enfin il revient à peu

1. Ceci ressort expressément du texte d'Hérodote (VII, 176) ; Grundy l'avait indiqué, et Kromayer l'a judicieusement précisé : *l. l.*, p. 31-32.

2. Pour l'évaluation des mesures d'Hérodote, il faut prendre garde que, chez cet auteur, le mot stade est employé avec trois valeurs différentes : nous acceptons donc le stade avec le sens de stade attico-romain, soit de 178 m. 20, ou 600 pieds, ce qui donne pour le plèthre ou 100 pieds : 29 m. 70, et pour le pied : 0 m. 297. Pour cette question de métrologie, cf., outre Ph. E. Legrand, *Introduction* à l'éd. d'Hérodote, Paris, 1932, p. 72 ; Westberg, *Klio*, XIV, 1915, pp. 338-344, et O. Viedebandt, *Klio*, XVI, 1920, p. 100-108.

près à la direction Nord-Sud, et sa longueur totale dépasse 1.800 mètres[1]. Dans sa partie Nord, il est couvert de petits chênes verts et d'arbustes épineux, mais, par endroits, les *revmata* (torrents), qui descendent de la montagne après les orages, l'ont entaillé et il est nettement visible. Un sondage, exécuté dans la partie du mur qui surplombait la route, a montré que la fondation reposait sur une sorte de marne. A la base du mur, on a trouvé des tessons d'époque romaine et d'époque byzantine (céramique de terre jaunâtre, à côtes circulaires et concentriques), dont quelques exemplaires ont été déposés à la mairie de Lamia. Le mur se compose d'un lit de pierrailles sur lequel est disposée une rangée de tuiles plates ; au-dessus est placée une nouvelle couche de pierres et de mortier, puis une autre de tuiles ; il y a ainsi 5 lits superposés de tuiles plates. L'épaisseur du mur atteignait là 8 mètres alors que par ailleurs elle est seulement de 3 m. 50 en moyenne ; il semble donc vraisemblable de reconnaître en cet endroit les restes d'une tour qui aurait été détruite lors de la construction de la route actuelle[2]. Cette tour renforçait le mur à son extrémité, puisque le marais, et auparavant la mer, interdisait l'accès par le Nord[3]. Des *pyrgoi* semblables ont dû se dresser en divers points du mur : en effet, à quelque 25 mètres de là, j'ai rencontré des soubassements d'une deuxième tour ; d'autres tours plus éloignées se remarquent plus loin. Faute d'avoir pu dégager le mur sur toute son étendue, je ne saurais dire si elles se succédaient avec régularité, ni si leurs dimensions étaient constantes. Le mur avait été bâti en un point heureusement choisi pour la défense, puisqu'en cet endroit le passage se rétrécissait ; de plus, on découvrait, du sommet de la fortification, la région vers l'Est avec l'acropole d'*Alpénoi* et le site d'Haghia-Triada, hameau moderne auprès duquel les restes[4]

1. Je ne sais pourquoi Kromayer l'évalue à 800 mètres seulement, *l. l.*, p. 149.

2. A quelques mètres du sondage, à l'Est, on voit encore les restes d'un four à chaux, aujourd'hui abandonné.

3. Je n'ai retrouvé aucune trace de construction dans le marais actuel.

4. F. Stählin, *l. l.*, p. 200, note 8.

d'un petit port auraient jadis été visibles, et à l'Ouest, les *Loutra* et *Hérakleia*.

Sur la date du mur, je crois qu'aucun doute n'est possible. Il fut bâti à l'époque où fut livrée la bataille entre Antiochus et les Romains (fin avril 191)[1], ainsi qu'en témoignent, outre ce texte, les fragments de céramique cités plus haut ; mais il fut rebâti par Justinien[2].

Le passage du milieu devait offrir des résultats plus intéressants.

Lorsqu'on y arrive en venant de l'Est (en suivant la route dans la direction Molo-Lamia), on rencontre d'abord cinq petites collines qui se dressent à gauche de la route[3] ; celle-ci, après avoir suivi pendant quelques centaines de mètres une direction Sud-Est /Nord-Est, fait un détour et passe au Nord d'une première butte, où la tradition place, avec Leake, Bursian, Kastriotis, la colline *Mélampygos* d'Hérodote (VII, 176 et 216) : au vrai, cette butte porte quelques rochers noirâtres noyés dans une terre crayeuse, mais je n'y ai rien vu d'autre. — On franchit un petit pont. — On range une deuxième butte avec une carrière et un four à chaux. — Nouveau pont. — Troisième butte, plus au Sud et presque directement rattachée aux contreforts de la montagne. On arrive alors au Nord d'une quatrième et d'une cinquième buttes, celle-ci plus basse, séparées l'une de l'autre par un petit étang, d'eau salée, dit-on (fig. 3). C'est sur ces deux dernières collines que la tradition reconnaissait le κολωνός dont parle Hérodote

---

1. Tite-Live, XXXVI, ch. 16, dont les détails topographiques ne satisfont pas notre curiosité.

2. C'est peut-être lors de cette restauration que disparurent les traces du double mur avec fossés, cité par Tite-Live. Pour les travaux de Justinien, voir le texte de Procope, *De aedificiis*, IV, 2, éd. *Corpus script. byz.*, t. III, 1838 : le mur existait encore à cette époque, et Justinien l'a fait élever à une grande hauteur, ce que confirme la fouille ; cf. aussi Cedrenus, *Corpus script. byz.*, 1839, t. II, p. 475, sur la réfection de ce mur. Pour ce type de mur, cf. l'étude de Choisy, *Art de bâtir chez les Byzantins*, Paris, 1882, p. 9.

3. L'échelle de mon croquis ne m'a pas permis de les situer avec toute la précision désirable.

(VII, 225). C'est là aussi que, selon F. Stählin[1], Skias et Kastriotis avaient jadis fouillé[2]. Il aurait été trouvé là quatre tombeaux d'époque inconnue, car ils ne renfermaient rien, et, au pied de la butte, cinq tombeaux, avec quelques *pithoi* et des cendres[3]. Les sondages que j'ai exécutés à mon tour n'ont donné aucun

Fig. 3. — Les Thermopyles (vus de l'Est). Au premier plan, l'étang d'eau salée ; au delà, la colline du *Polyandrion (?)* ; au fond, l'établissement thermal moderne ; à droite de la photographie, route de Lamia à Molo ; au dernier plan, l'Oeta.

résultat : à peine quelques pierres, dont la disposition et la taille ne permettent aucune conclusion, et pas un seul fragment de céramique. Si jamais il y eut là des vestiges anciens, ils furent détruits lors des événements de 1897 ; on voit encore les tranchées qui furent creusées en ce temps-là.

1. *L. l.*, p. 202.

2. Autant que le laissent comprendre leurs rapports de fouilles qui ne brillent pas par la clarté.

3. Kastriotis, Πρακτικά, 1899, p. 80.

Au delà de cette colline, et un peu au Sud-Est, s'élève une hauteur boisée, qui domine les autres, et au pied de laquelle se voient les restes d'un moulin désaffecté, dit *moulin de Tsani*. Le sommet présente l'aspect d'une plate-forme, et, ici et là, apparaissent des traces de murs. Il était permis de supposer en

Fig. 4. — La colline du *Polyandreion (?)*, aux Thermopyles. Au pied et à droite, le moulin de Tsani (vue prise du Nord-Ouest).

ce lieu la présence d'un édifice ; or, cette hypothèse a été vérifiée par la fouille.

Elle a permis de dégager les quatre côtés d'une construction qui semblait rectangulaire : les murs étaient d'appareil peu soigné, mais solide, et plusieurs assises étaient demeurées en place (fig. 4, et fig. 5, plan). Le mur Nord, d'une longueur totale de 11 m. 25, est coupé à 3 m. 58 de l'angle Nord-Est par une ouverture large de 2 m. 67 et ce passage est bordé par de grandes dalles en poros ; celles-ci sont bien conservées à l'Est (fig. 6) et elles étaient au nombre de deux, mesurant, l'une 1 m. 50 de long, 0 m. 65 de large et 0 m. 31 de haut ; l'autre, 1 m. 10 de long, 0 m. 65 de large et 0 m. 28 de haut. A l'Ouest, il ne restait en place qu'une seule dalle, longue de 1 m. 45,

large de 0 m. 60 et haute de 0. m 25. Il s'ouvrait donc là une véritable entrée. Les autres murs ne présentent aucune ouverture : le mur Sud (fig. 7) mesure 11 m. 80 de long ; en

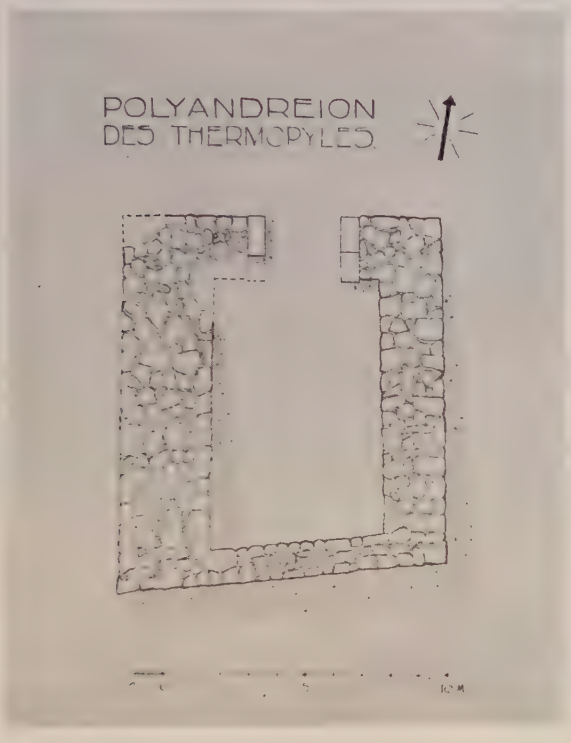


Fig. 5. — Plan du *Polyandreion (?)*.

son milieu, il atteint 0 m. 60 de haut, et il se composait en moyenne de 4 assises, dont les blocs ont environ 0 m. 67 de long, 0 m. 36 de haut et 0 m. 51 de large ; ils sont en pierre grisâtre, sorte de conglomérat qui rappelle celui des rochers de la région : ce qui suppose que les matériaux ont été pris sinon sur place, au moins dans le voisinage. La ligne horizontale des assises est respectée, sauf quand il se produit un dédoublement de l'assise, les blocs utilisés étant alors plus petits. Enfin le mur a un double parement et sa largeur totale atteint 1 m. 25.

Sur le côté Est, le mur, long de 12 m. 30, est en médiocre état aux environs de l'angle Sud-Est, mais il est bien conservé auprès de l'angle Nord-Est. A l'Ouest, le mur est beaucoup plus endommagé : long de 13 m. 45, il atteint une largeur de 3 m. 25. A l'intérieur de cet édifice, j'ai rencontré, près de l'angle

Fig. 6. — Dalles de poros bordant l'ouverture (côté E.) du *Polyandreion (?)*.

Sud-Ouest, un tronçon de petit mur et des ossements, à 0 m. 30 de profondeur. Par ailleurs, ici et là, des fragments de céramique à vernis noir. L'intérieur de cet édifice semble avoir été exploré. Mais je ne puis dire s'il s'agit de fouilles clandestines, ou encore d'un bouleversement beaucoup plus ancien. Il se pourrait aussi que ce soient les traces des sondages opérés par Skias[1] ou Kastriotis[2], mais les indications de ces auteurs ne sont pas suffisamment nettes, je l'ai indiqué plus haut (p. 21, note 2), pour permettre de rien identifier.

Quoi qu'il en soit, cette construction qui ne se rattache à aucun mur de rempart et qui semble isolée sur la plate-forme

1. Παρνασσός, II, 1898, 255-260.
2. Πρακτικά, 1899, p. 82.

supérieure de la colline, rappelle par son plan un de ces édifices commémoratifs qui furent élevés à Chéronée[1] ou à Thespies[2] et que l'on nomme *polyandreion* (πολυάνδρειον : sauf erreur, le mot n'est pas dans Hérodote, en revanche il se lit dans Strabon, IX, 4, 16 [429]). Mais ses dimensions sont

Fig. 7. — Le mur Sud du *Polyandreion (?)*. (Vue prise du Sud-Ouest).

plus petites[3]. Le plan n'est pas exactement rectangulaire, mais le mur Ouest étant un peu plus long que le mur Est l'édifice présente un déséquilibre, — plus choquant sur le croquis que dans la réalité, — auquel contribue encore la différence d'épaisseur des deux murs. Nous serions donc autorisés à reconnaître en cette colline le *kolonos* dont parle Hérodote, et où fut élevé le lion en l'honneur de Léonidas (Hér. VII, 225, 2 : ...ὅκου νῦν ὁ λίθινος λέων ἕστηκε ἐπὶ Λεωνίδῃ). Mais moins heureux que les fouilleurs de Thespies ou de Chéronée,

1. Cf. Laz. Phytalis, Ἀθηναῖον, IX, 1880, pp. 347-352.

2. P. Stamatakis, Πρακτικά, 1882, p. 67 et pl. 1, puis Ant. Kéramopoullos, *ibid.*, 1911 p. 153-163.

3. Le *polyandreion* de Thespies mesure 32 m. × 23 m. (A. Kéramopoullos, *l. l.*, p. 152), et celui de Chéronée 14 m. 75 (mesures extérieures) sur 23 m. 85 (L. Phytalis, *l. l.*, plan de la page 398).

je n'ai pu trouver aucune trace du lion. On dira que tout espoir n'est pas perdu puisque la fouille n'a pas été exhaustive. Cependant je crains fort que les invasions successives n'aient fait disparaître à jamais le symbole. On n'objectera pas non plus que les ossements étaient en petit nombre : le même fait s'est rencontré à Chéronée où les squelettes[1] ne furent découverts qu'au Nord et en dehors du mur de péribole ; à Thespies, on n'en a rencontré que très peu. C'étaient, en ces divers sites, bien plutôt des cénotaphes que de véritables ossuaires[2].

Ce qui renforcerait encore notre identification, c'est la découverte d'un mur, à l'Est de l'édifice, mur dont les restes apparaissaient au milieu des taillis[3] suivant un tracé en « dents de scie ». En l'un des sondages, le mur mesure 3 m. 10 de large sur 1 m. 40 de haut (fig. 8). Ce ne peut être que le mur dont Hérodote nous parle en plusieurs endroits et en particulier au chapitre 176 (l. VII) : ἐδέδμητο δὲ τεῖχος κατὰ ταύτας τὰς ἐσβολάς... Ἔδειμαν δὲ Φωκέες τὸ τεῖχος δείσαντες, ἐπει Θεσσαλοὶ ἦλθον ἐκ Θεσπρωτῶν..., et qui se dressait auprès du *kolonos* (Hérodote, VII, 225.)[4]

Le passage Ouest posait un problème plus important encore : le site d'Anthéla. C'est là, comme on sait, que se trouvait le sanctuaire amphictionique des *Pyles*, où se tenait une session annuelle. Si les inscriptions de Delphes nous ont beaucoup

---

1. Dont l'emplacement est noté avec soin sur le plan de Phytalis, *l. l.*, p. 352.

2. Je n'invoquerai pas le fait cité par Pausanias, III, 14, 1, en un passage discuté (cf. éd. Frazer, la note critique), que les restes de Léonidas furent transportés à Sparte en 440, ce qui expliquerait la maigre quantité des ossements découverts (cf. aussi Hérodote, *Introduction* de l'édition Ph. E. Legrand, page 32). Ce transfert se heurte à une observation faite par Wade-Gery (*J. H. S.*, LIII, 1933, p. 72) : les Grecs n'ont pu élever le monument avant le départ des Perses, environ dix-huit mois après les événements, et il est fort douteux que les Perses aient donné la sépulture aux Spartiates, après que Xerxès avait fait mutiler le cadavre de Léonidas (Hérodote, VII, 238).

3. Ce mur avait été vu par Grundy, *l. l.*, p. 288-289, qui, pour cette raison, supposait que la colline devait répondre au *kolonos ;* cette théorie avait été rejetée à tort par Kromayer, *l. l.*, p. 63, qui situait le *kolonos* sur la colline à l'Est de l'étang (cf. dans le *Schlachten-Atlas*, IV. Lieferung, 1926, la carte 6 et le carton 7).

4. Il y aurait lieu de dégager ce mur sur une plus grande étendue : je ne désespère pas de pouvoir faire cette fouille nécessaire.

appris sur les travaux qui y furent faits[1], elles ne nous ont rien dit de précis sur l'emplacement même du sanctuaire ; et ce silence n'est pas surprenant puisqu'il s'agissait alors d'une région bien connue. Force nous est donc, ici encore, d'en revenir au texte d'Hérodote. Il y est noté clairement (VII, 200) :

Fig. 8. — Le mur des Phocidiens, aux Thermopyles ; le contremaître Apostolos se tient sur le parement externe. (Vue prise du Sud-Est).

Ἀπὸ δὲ τοῦ Φοίνικος ποταμοῦ, πεντεκαίδεκα στάδιά ἐστι ἐς Θερμοπύλας. Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ Φοίνικος ποταμοῦ καὶ Θερμοπυλέων κώμη τε ἔστι τῇ οὔνομα Ἀνθήλη κεῖται, παρ' ἣν δὴ παραῤῥέων ὁ Ἀσωπὸς ἐς θάλασσαν ἐκδιδοῖ, καὶ χῶρος περὶ αὐτὴν εὐρύς, ἐν τῷ Δήμητρός τε ἱρὸν Ἀμφικτυονίδος ἵδρυται, etc. Ce texte n'implique pas du tout que

1. E. Bourguet, *L'administration financière du sanctuaire pythique...* Paris, 1905, p. 130 et suiv. ; du même, *Comptes de Delphes*, dans les *Fouilles de Delphes*, III, fasc. 5, nos 22, 29, 48, 50, 53, 58, 71, 74, 78, 81 et 87.

Anthéla soit une forteresse dominant le passage. Or le hasard a voulu qu'il n'y ait, dans cette région, aucun reste antique apparent, mais que subsistent les ruines d'une caserne turque, sur un escarpement voisin de la route moderne. De là vient, je pense, une tradition solidement établie d'après laquelle le site d'Anthéla est dans le voisinage immédiat de la caserne (fig. 9)[1].

J'ai voulu vérifier la valeur de cette identification et j'ai fait creuser des tranchées le long des murs de soubassement de l'édifice ruiné. Bien que le sol vierge ait été atteint, nous n'avons rencontré aucun reste antique, pas la moindre trace de tesson ; nous avons seulement pu constater deux états dans la construction de cette caserne, mais d'époque récente. Dans le voisinage, où des recherches analogues avaient été menées, même résultat négatif. Les pans des murs de la caserne n'ont jamais rien eu d'antique que les matériaux, qui peuvent n'avoir pas été pris sur place, mais qui auraient été transportés et d'assez loin. Je me crois donc fondé à écarter définitivement cette légende archéologique.

Il fallait dès lors chercher ailleurs. Dans le texte cité plus haut, Hérodote nous apprend qu'une distance de 15 stades sépare le Phoinix des Thermopyles, et que le bourg d'Anthéla est situé à mi-distance entre les deux. Le stade étant compté à 178 m. 20, on obtient 2 km. 673.

Bien qu'Hérodote ne donne pas de grandes précisions sur le Phoinix, pas plus au chapitre 176 qu'au chapitre 200, tous les géographes s'accordent à le reconnaître dans le petit cours d'eau, aux eaux rougeâtres, qui se déverse maintenant dans

---

1. Les affirmations des historiens sont catégoriques. Grundy écrit (*l. l.*, p. 284) : « *This must be the fairly level piece of land just inside the west gate, under the old Turkish cavalry barracks* » ; il insiste sur ce fait, p. 286. — Kromayer, plus prudent, se borne à dire que « *der einzige mögliche Ort in der Nähe des Ostausganges des Westtores (ist)* » (*l. l.*, p. 42). — Macan écrit : « *The « city » of Anthele may have been situate on the slope, or lower plateau (nowadays crowned by the remains of a Turkish barracks)...* » (liv. VII, p. 260). — W. W. How et J. Wells, (*A Commentary on Herodotus*, réimpression de 1928, Oxford, t. II, p. 221) reproduisent Grundy. C'est encore l'avis de F. Stählin, *l. l.*, p. 199 : « *Auf der östlichen Hälfte, wo jetzt die verfallende Kaserne steht, lag das Demeterheiligtum.* » — Je ne sais pourquoi Bortsela, Φθιῶτις, Athènes, 1907, p. 99, situe le κολωνός sur cette colline.

le marais, non loin du moulin de Zestano[1]. Quant aux Thermopyles, nous avons rappelé précédemment (p. 5) qu'Hérodote désignait ainsi les sources chaudes qui jaillissent au Sud-Est des *Loutra* modernes. Si précis soient-ils, ces renseignements manquent de fixité, peut-on dire. En effet, outre que nous ne savons pas de quel point du Phoinix Hérodote prend ses

Fig. 9. — Les restes de la caserne turque, au passage Ouest des Thermopyles. (Vue prise de l'Est).

mesures, songeons que ce petit cours d'eau se jetait alors dans l'Asopos, qu'il n'atteint plus maintenant. La source chaude a pu, elle aussi, se déplacer : la région volcanique, est sujette aux tremblements de terre qui ne sont pas sans effet sur les sources ; celui de 426 av. J.-C., bien connu par le texte de Démétrios de Callatis (F. H. G. Muller, IV, fr. 2 = Jacoby, 85 F 6), eut pour effet de tarir les sources pendant trois jours[2]. Enfin Hérodote ne nous dit pas non plus qu'Anthéla surplombe

1. F. Stählin, *l. l.*, p. 198 et 199, note 1.
2. J'ai observé un phénomène analogue à Hypata, en fin mai 1927.

le passage, il écrit seulement (VII, 176) : « ἔμπροσθε κατὰ Φοίνικα ποταμὸν ἀγχοῦ Ἀνθήλης πόλιος ἁμαξιτὸς ἄλλη... » ; Anthéla doit donc être située à un niveau supérieur à celui de la route de 480, mais rien de plus. — Enfin, dans toute cette région, qui n'a plus le pittoresque célébré par Buchon[1], mais qui offre l'aspect plus triste d'un steppe, avec des pentes couvertes de

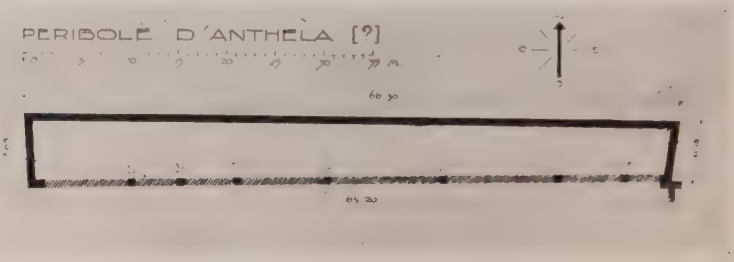


Fig. 10. — Le *péribole* d'Anthéla (?).

buissons piquants hauts de deux mètres parfois, aucune ruine, sauf celle de la fameuse caserne, n'attire l'attention.

Après avoir établi une zone de recherches, d'après les distances données par Hérodote, et tenté plusieurs sondages, j'ai pu « repérer » au milieu des broussailles, les traces d'un mur, et quelques fragments de céramique, sur une colline située à l'Est de la caserne turque et au Sud des *kalyvia*, mais à un niveau beaucoup plus élevé.

J'ai pu ainsi exhumer d'abord un mur de direction Ouest-Est[2] large de 0 m. 70, dimension qui ne convenait guère à un mur de rempart ; la recherche, ayant été poursuivie, permit d'exhumer un péribole de forme légèrement trapézoïdale (fig. 10), mesurant au Nord 66 m. 30, au Sud 65 m. 20, à l'Ouest 7 m. 65, à l'Est 6 m. 15. Le mur Nord est entièrement dégagé (fig. 11), ainsi que les murs Ouest et Est. Le mur Sud ne l'a été

1. *L. l.*, p. 319 : « De délicieuses vallées... une suite de collines verdoyantes qui, comme les flots de l'Océan, se fondent en se rapprochant... La vigne sauvage forme au-dessus de ma tête d'impénétrables berceaux... »

2. Exactement Nord-Ouest-Ouest /Sud-Est-Est.

que par places, mais assez pour permettre l'établissement d'un levé. Pendant ces travaux, j'ai remarqué, à l'intérieur de cette enceinte, la présence de divers murs. Il en existe certai-

Fig. 11. — Mur Nord du péribole (?) d'Anthéla, aux Thermopyles. (Vue prise de l'Est).

nement d'autres, puisque, à l'angle Nord-Est, où le mur de péribole s'appuie contre le rocher, il est doublé d'un mur supplémentaire qui est, à son tour, continué par un mur de poros et atteint 0 m. 65 en largeur ; un sondage pratiqué à l'intérieur du péribole, en cet angle Nord-Est, a montré la

partie supérieure du mur qui était solidement assise sur des plaques de poros, l'une était longue de 2 mètres environ, large de 0 m. 780, haute de 0 m. 70 ; le parement interne était fruste ; un éclat s'étant produit dans la pierre, sans doute lors de la pose, il a été masqué par un bouchon. A l'angle Sud-Ouest, le mur Ouest bute contre des rochers taillés, qui ont été disposés, suivant un alignement correct, sur de longs blocs de poros ; la hauteur moyenne de ces rochers atteint 0 m. 95, et leur longueur 2 m. 70. Au mur Ouest, la hauteur de l'assise de fondation est d'environ 0 m. 35, et la longueur des blocs varie de 0 m. 75 à 1 m. 30.

La plate-forme sur laquelle est bâti ce mur de péribole est rocheuse ; elle laisse voir ce caractère en maint endroit, à l'Ouest et à l'Est, en particulier, et l'on a déjà noté qu'à l'angle Nord-Est, le roc a été entaillé pour permettre la fondation. Ses dimensions sont d'environ 120 mètres en longueur et 20 mètres en largeur, c'est dire qu'elle offre un espace suffisamment vaste. Enfin elle domine assez la région pour que l'on découvre de là un beau panorama sur l'embouchure du Spercheios : à l'Ouest, on distingue sans peine les villages modernes de Moschochori et d'Imirbey ; le pont d'Alamanna est facile à surveiller ; au Nord, la vue porte au-delà du golfe sur les villages de Mégali-Vrysi, Haghia-Marina et Stylida ; à l'Est, la pointe de l'Eubée n'échappe pas aux regards d'un spectateur attentif.

Aussi le site semble-t-il bien répondre à la description rapide d'Hérodote, rappelée précédemment (p. 27) : car il est placé à égale distance du Phoinix et des sources chaudes ; sa superficie est grande sans excès ; et, s'il ne commande pas, à proprement parler, le passage Ouest, il le domine. En outre les constructions, dont le dégagement est à peine commencé, paraissent, par leur appareil et par leur disposition, être celles que relataient les textes delphiques invoqués plus haut (p. 27, note 1) : il est, notamment, question dans les comptes publiés sous l'archonte Démocharès (338-7)[1] des portes *du péribole de*

1. E. Bourguet, *Fouilles de Delphes*, III, fasc. 5, n° 48, l. 47.

Kora; je ne saurais, certes, affirmer que ce soit juste celui dont la figure 10 présente le plan[1]. Pourtant, d'après les indications des textes, épigraphiques et littéraires, et les résultats de la fouille, je me crois fondé à reconnaître le site d'Anthéla.

La suite des travaux permettra de juger si cette *hypothèse* est acceptable. J'ai dit que les travaux commençaient : il sera permis de souhaiter qu'ils soient poursuivis, et sans trop de retard. Les résultats de ces sondages préliminaires valaient la peine d'être signalés.

Alger, novembre 1933.

Y. Béquignon.

---

1. Le dispositif semblerait plutôt celui d'une *Stoa*. [L. R.]

JASON μονοκρήπις

Je ne connais aucune tentative moderne d'explication des récits suivant lesquels, conformément à un oracle, Jason cause en définitive la mort de Pélias, parce qu'il s'est présenté devant lui, un pied nu. On peut négliger provisoirement l'interprétation bizarre d'un scoliaste de Pindare (*Pyth.*, IV, 75. Drachmann, t. II, p. 118). « Les Étoliens aussi, écrit-il, sont tous chaussés d'une seule sandale à cause de leur caractère très belliqueux...[1] » La suite de la scolie est sans doute à la fois mutilée et interpolée ; elle a pu indiquer que l'oracle invitait Pélias à se défier d'un homme hardi. Évidemment c'est dans une autre direction qu'il convient de chercher[2].

Une piste plus sûre nous est, je crois, fournie par un des derniers articles de Salomon Reinach. (*Fossiles juridiques*, *Revue Arch.*, janv.-avr. 1932, p. 83-96.) Il s'agit de l'usage de donner ses chaussures, et plus souvent une de ses chaussures pour transmettre ses droits, son pouvoir, ou y faire participer quelqu'un. J'indique rapidement d'après l'article précité,

---

1. Εἰσὶ δὲ καὶ (καὶ om. Q) Αἰτωλοὶ (αἰτωλεῖς G) πάντες μονοκρήπιδες διὰ τὸ πελεμικώτατοι εἶναι· ἦν δὲ (B.E. γὰρ G. Q.) τὸ μάντευμα τοιοῦτον· (B seul ajoute le texte de Pyth. IV, 75, suivi des mots καὶ τὰ ἑξῆς).

2. On pourrait songer à une tenue rituelle attestée dans les cérémonies magiques. Ici en effet — je dois cette remarque à M. E. Bourguet — un seul pied nu est la règle. Voir Virgile, *En.*, IV, 518 « unum exuta pedem vinclis... » (cf. éd. P. Lejay, p. 425, note 7), et Ovide, *Met.*, VII, 184 où il s'agit de Médée. Cependant la Canidie d'Horace (*Sat.*, I, 8, 24) a les deux pieds nus. A vrai dire, je ne crois pas qu'en ce qui concerne Jason, il puisse être question de magie. Au moment de l'entrevue avec Pélias, Médée n'a pas encore apparu, si ce n'est chez Pindare dont la narration ne suit pas l'ordre chronologique (au v. 9, Médée a prophétisé la colonisation de Théra et, par Théra, de la Libye, et l'histoire des Argonautes est reprise dès ses origines à partir du v. 70).

auquel je renvoie pour le surplus, les exemples les plus nets. Chez nous, une chronique médiévale parle d'un chevalier qui, à ses derniers moments, restitua une terre *per caligam suam quam implevit de ipsā terrā* « c'est-à-dire, explique S. Reinach, en remettant à qui de droit sa chaussure remplie de la terre du fonds usurpé ». Les usages de ce type sont anciens et indo-européens, car dans le Ramayana, Rama pour abdiquer en faveur de son frère, lui cède sur sa demande ses propres pantoufles. Mais le rite se retrouve aussi en pays sémitique comme en témoigne le livre de Ruth : le plus proche parent de la Moabite, renonçant à l'épouser et à racheter le champ de son mari, donne son soulier à Booz. « Or c'était autrefois une coutume en Israël, en matière de droit de rachat et de mutation, que l'on ôtât son soulier pour le donner à l'autre[1]. »

On notera que de larges solutions de continuité existent, au moins pour nous, dans l'immense zone que jalonnent les faits attestés. En particulier, si les pays du Nord de l'Europe connaissent le symbolisme du soulier en matière politique et matrimoniale, rien n'a été signalé en Grèce. D'autre part il ne faut pas perdre de vue que nous sommes vraisemblablement en présence des débris d'un système de symbolisme légal qui a dû avoir plus de cohérence que ne le ferait croire ce qui en subsiste : rien ne semble transmis du rite de revendication qui correspondrait logiquement au rite de renonciation. L'appellation de *déchaussé* a été donnée à celui qui avait abandonné ses droits[2] : on s'attendrait aussi bien à voir nommé ainsi et effectivement sans chaussure un homme se disant dépouillé, ou croyant devoir réclamer une investiture. C'est cette idée que je voudrais poursuivre et tenter d'appliquer à l'interprétation de la légende de Jason. Il faut assurément commencer par l'étude des traditions qui le concernent et de leurs variantes.

Rien ne peut compenser pour nous la perte, quelques fragments mis à part, des récits antérieurs à Pindare. Leur

---

1. *Ruth*, IV, 7.
2. *Deutéronome*, XXV, 9, 10.

possession seule nous permettrait de mesurer avec certitude l'originalité de ses données. A défaut, nous devons comparer la version de Pindare avec celle de son contemporain plus jeune, Phérécyde, sans négliger Apollonios de Rhodes, Apollodore et Hygin.

Selon Pindare[1], Aison, légitime héritier de Créthée, a été détrôné par Pélias et a dû faire passer son fils Jason pour mort. Celui-ci, élevé secrètement par le centaure Chiron, vient de lui-même, quand il a atteint l'âge de vingt ans, à Iolcos. Pélias le voit sur l'agora, chaussé d'une seule sandale. Or un oracle, reçu jadis, a averti le roi de craindre quiconque arriverait de la montagne en pareille tenue. Pélias, cachant son effroi, interroge l'étranger qui raconte son histoire et, sans savoir à qui il s'adresse, déclare ses intentions. Puis il se rend chez Aison où arrivent bientôt ses oncles et ses cousins. Après cinq jours de festin il leur expose son projet, et avec eux va trouver Pélias dans son palais. Il réclame pour sa famille le trône qu'Aison avait occupé, mais fait abandon des richesses ravies en même temps. Pélias accepte le partage, ajoutant seulement cette condition que Jason lui rapportera la Toison d'or.

Phérécyde[2] est le premier à nous parler positivement de la perte d'une sandale. « Pélias, écrit-il, offrait un sacrifice à Poseidon et avait fait dire à tous de s'y trouver ; ils vinrent[3], et entre autres Jason. Celui-ci s'était trouvé labourer près du fleuve Anauros ; il le traversa sans sandales, puis voici qu'il se chausse le pied droit, mais oublie de chausser le gauche ; c'est dans cette tenue qu'il arrive au festin. A sa vue Pélias se rappelle l'oracle : il ne fit d'abord semblant de rien, mais le jour suivant il manda Jason et lui demanda ce qu'il ferait si un oracle lui avait prédit qu'il mourrait de la main d'un de ses concitoyens. Jason répondit qu'il l'enverrait en Colchide pour rapporter la Toison d'or de chez Aiètès. Cette réponse

1. *Pyth.*, IV, 71-168.

2. *Fragm. hist. græc*, I, p. 87, d'après une scolie à *Pyth.*, IV, 75 (édit. Drachmann, t. II, p. 117).

3. Je lis ἦσαν (et non ἦσαν que donne Drachmann).

est suggérée à Jason par Héra, afin que Médée vienne causer la perte de Pélias. »

On peut être tenté d'expliquer certaines divergences entre Pindare et Phérécyde, supposé moins personnel, par des innovations voulues du premier. Si dans la 4e *Pythique*, Jason ne se rend pas directement chez Pélias, c'est, dirait-on, parce que Pindare a voulu diminuer la part du hasard, augmenter celle de la sagesse réfléchie dans la conduite de son héros. On montrerait de même qu'il peut, sans ignorer réellement le sacrifice à Poseidon, avoir voulu effacer un trait de la jalousie des dieux. Mais à regarder les choses de près, la conciliation apparaît impossible entre Pindare et Phérécyde sur deux points qui commandent tout le reste. Pour Pindare, Jason avant de se présenter à Pélias passe cinq jours à festoyer en famille : de pareilles réjouissances sont étrangères aux usages de la Grèce classique, mais non aux traditions épiques qui reproduisent parfois un très vieux folklore : dans l'*Iliade*[1], on voit le roi de Lycie régaler Bellérophon pendant neuf jours : au dixième seulement, il lui demandera pourquoi il a été envoyé. Si on se refuse à croire que Pindare ait inventé à dessein un détail d'allure curieusement archaïque, il faudra bien en admettre les conséquences. Et les voici : ou bien Jason, qui avait perdu une sandale avant d'arriver à Iolcos, l'aura remplacée après sa première rencontre avec Pélias et avant de venir au palais — cinq jours plus tard —, ou bien il avait un pied nu volontairement. En réalité, ce que Pindare peut avoir inventé, c'est la première entrevue, si brillante, si originale dans son récit qu'on oublie sans peine qu'elle fait, au point de vue dramatique, double emploi avec la seconde dont elle est comme une ébauche. Mais on comprendrait bien que Pindare eût introduit cette scène pour pouvoir représenter Jason, un pied nu, à son arrivée seulement.

Phérécyde au contraire admet que Jason est venu directement de la campagne au palais, seule conception raisonnable, si on lie son arrivée au sacrifice offert par Pélias. La conclusion

1. Z. 174.

s'impose : Pindare ne connaît point ce sacrifice, ou bien il le place à une date antérieure[1]. Dans les deux cas, il suit une tradition nettement différente de celle de Phérécyde. Notons que sur ce point, et un détail mis à part[2], Apollonios, d'ailleurs très bref[3], est en accord avec Phérécyde, et qu'Apollodore[4] reproduit tout l'essentiel de son récit.

La deuxième divergence entre Pindare et nos autres auteurs est plus grave encore que la première. Dans la 4e *pythique*, Pélias est un usurpateur contre lequel Jason revendique les droits de son père Aison. Phérécyde ne dit mot de cette revendication qu'on ne saurait introduire dans son récit sans le déformer[5] ; Apollonios ni Apollodore non plus. D'ailleurs, selon Apollodore, Pélias a succédé directement à Créthée « τῆς δὲ Ἰωλκοῦ Πελίας ἐβασίλευσε μετὰ Κρηθέα[6] », et Valerius Flaccus écrit de même[7] : « Haemionam primis Pelias frenabat ab annis. » Au vrai, la question des droits de Pélias et d'Aison a dû être bien obscure, tous ne tenant sans doute pas Pélias pour fils de Poseidon. Hygin (fable 12) le donne pour fils de Créthée. Quoi qu'il en soit, Pindare n'a certainement pas inventé l'usurpation de Pélias, ni la revendication solennelle de Jason. On ne voit pas pourquoi il aurait fait une innovation de cette gravité pour le fond de la question comme pour la conduite de son récit, et surtout quelques traces subsistent en nos textes de la contestation du trône entre la lignée d'Aison et celle de Pélias. Il est déjà significatif que, suivant Apollodore, l'oracle ait été donné à Pélias, alors qu'il consultait non sur son propre

1. Supposition peut-être préférable ; en tout cas Pindare sait qu'Héra préside à la navigation des Argonautes (v. 184).

2. Chez Phérécyde, il y a, comme chez Pindare, deux entrevues de Jason et de Pélias, mais elles se placent, la première le jour du sacrifice, la seconde le lendemain, et toutes deux au palais. La coïncidence partielle entre les deux versions paraît ici encore sans portée — Apollonios et Apollodore fondent les deux entrevues en une seule.

3. *Arg.*, I, 13-17.

4. I, IX, 16.

5. Il admet toutefois l'usurpation mais non qu'Aison ait jamais régné par lui-même (fr. 59, *F. H. G.*, t. I, p. 87).

6. *Ibid.*

7. I, 22.

sort mais sur celui de son trône « ...ᾧ (Πελίᾳ) χρωμένῳ περὶ τῆς βασιλείας ἐθέσπισεν ὁ θεὸς τὸν μονοσάνδαλον φυλάξασθαι. » Or, pour certains, Jason s'emparait réellement, je crois, du trône qu'il revendique chez Pindare. Hygin (fable 24) écrit : « ...(les Péliades) voyant qu'elles avaient été trompées s'enfuirent. Mais Jason sur un signe de Médée *s'empara du palais*, et céda à Acaste, frère des Péliades, — parce qu'il l'avait accompagné à Colchos, — le trône de son père. »

Arrivés à ce point de notre enquête, nous pouvons tenter l'identification des sources. Le Catalogue hésiodique (3e livre, cf. *Scolie à Apollonios*, II, 181) est regardé avec raison comme ayant beaucoup fourni aux auteurs qui ont traité la légende des Argonautes. En ce qui concerne la 4e *Pythique*, il est sûr qu'elle lui doit deux détails notables, l'éducation de Jason par Chiron (*Scolie à Néméennes*, III, 53-54) et le transport du navire *Argo* à travers la Libye sur les épaules des Argonautes (*Scolie à Apollonios*, IV, 259).

A la date de la 4e *Pythique* (462), Pindare ne pouvait utiliser parmi les logographes que les plus anciens. Notons qu'Hécatée s'est occupé de la légende des Argonautes au 1er livre de ses *Généalogies* et qu'Acousilaos en a fait autant (fr. 9, dans *Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 101 = *Scol. à Apol.*, IV, 1147). Or il semble bien avoir sur d'autres points fourni des données à Pindare (voir fr. 7, 25 et 27). En conclusion, il est bien tentant de supposer que l'essentiel des éléments par lesquels Pindare s'oppose aux autres auteurs lui vient d'Hésiode. Quant au fait du pied nu, et à l'oracle qui le mentionne, on ne peut guère décider si Hésiode les connaissait, ou si Pindare les emprunte à une autre source.

Il me paraît, au contraire, presque certain qu'Hésiode ignorait la perte de la sandale dans la traversée du fleuve. S'il en avait fait mention, il est très vraisemblable que les scolies de Pindare renverraient à son texte plutôt encore qu'à celui de Phérécyde, ou en tout cas le nommeraient. D'autre part, la parenté visible des récits d'Apollonios, Apollodore, et Hygin, avec celui de Phérécyde, n'est pas telle qu'ils puissent en dériver. Ils doivent remonter à plusieurs rédactions paral-

lèles, mais distinctes, des traditions locales d'Iolcos ; celle de Phérécyde est plus ancienne, par sa forme peut-être seulement, que les témoignages des trois autres auteurs. Interrogeons-les maintenant sur la perte de la sandale.

Hygin *(fable* 13) écrit : « Héra, au bord du fleuve Evhénos, avait pris les traits d'une vieille femme et se tenait là pour mettre à l'épreuve les mortels. [Elle leur demandait] de la faire traverser et personne ne le voulait. Mais Jason, fils d'Aison et d'Alcimédè, la fit traverser. Et elle, irritée contre Pélias parce qu'il avait omis de lui offrir des sacrifices, fit que Jason laissa une sandale dans la boue. »

Dans Apollonios[1], Héra explique qu'elle aidera Jason « afin que Pélias ne se moque pas de moi après avoir échappé à la male mort, lui qui par orgueil m'a privée de ma part de sacrifices ; et d'ailleurs, dès avant ce jour, Jason m'était grandement cher, depuis que, sur les bords de l'Anauros en forte crue, alors que je voulais mettre à l'épreuve les bons sentiments des hommes, il me rencontra à son retour de la chasse ; la neige saupoudrait toutes les montagnes et les cimes immenses ; à leurs pieds les torrents allaient roulant avec fracas. J'avais pris le visage d'une vieille femme et il eut pitié de moi ; m'ayant soulevée lui-même sur ses épaules, il me porta à travers l'eau qui roulait vers la mer. » Chose curieuse, il n'est pas question ici de la sandale de Jason. Néanmoins, il ne faudrait point s'imaginer qu'Hygin a combiné à sa manière une tradition de la perte de la sandale (= Phérécyde) et une tradition de l'épreuve des mortels par Héra (= Apollonios). Sa narration, relativement indépendante, comme l'indique le nom du fleuve, sur lequel nous aurons à revenir, est certainement bien plus voisine de la source d'Apollonios, pour le livre III, que d'Apollonios lui-même. Car si le poète, contrairement à ce qu'il avait fait au livre I, rejette l'aventure loin dans le passé, c'est, je crois, pour que le lecteur ne songe pas ici à l'histoire de la sandale. Et il écarte cet incident parce que son explication tradition-

1. III, 64 sqq.

nelle est inconciliable avec la suite du récit. Pour que l'intervention d'Héra dans la perte de la sandale se justifie, il faut que cela suffise à fixer le destin. Dès lors elle n'a plus besoin du secours d'Aphrodite ou d'Erôs. Nous pouvons donc, en cherchant à retrouver la logique véritable de la légende de Jason, tenir compte du renseignement donné par Hygin sur le rôle d'Héra dans la perte de la sandale.

Héra voulait la mort de Pélias... Mais s'il devait de toute façon périr, ainsi que le disait l'oracle, à la suite de l'arrivée d'un homme chaussé d'un seul pied, Héra n'était pas obligée de faire perdre une sandale à Jason. Il serait toujours venu un homme, quel qu'il fût, dans la tenue annoncée. Si nous admettons qu'Héra a voulu en même temps récompenser Jason, comme il est naturel et comme Apollonios l'indique en seconde ligne, il faudrait penser que l'intervention d'Héra a appliqué à Jason ce que le destin avait décidé d'un μονοκρήπις quelconque. Encore devrait-on donner un sens à cette nudité d'un pied. Sinon, le fait qu'elle soit mentionnée dans l'oracle donne à croire que tous les détails de l'aventure, y compris la personnalité des acteurs, sont fixés d'avance.

On n'échappe donc point à cette conclusion : Héra elle-même fait perdre une sandale à Jason parce que cet événement doit prendre place dans une suite, naturelle en quelque sorte, de causes et d'effets : tel est du moins l'état de la légende que nous entrevoyons derrière les textes étudiés. Mais encore, quel rapport entre le fait que Jason a un pied nu et la perte de Pélias ? Je ne vois qu'une réponse : Pélias aura voulu rendre à Jason les bons offices attendus de la part d'un hôte et aura chaussé son pied nu, de sa propre sandale sans doute. Et Jason aura ainsi reçu son investiture — magiquement peut-être — sans que ni l'un ni l'autre l'aient voulu[1].

Cette reconstitution n'atteint certes pas la forme la plus ancienne de la légende. Elle attribue, en effet, au geste de

1. Il faudra naturellement admettre que la donnée suivant laquelle Jason s'est réellement emparé du pouvoir à son retour appartient à cette forme de la tradition.

chausser une importance qui reste encore inexpliquée : elle ne tient aucun compte de l'usurpation de Pélias ni de l'attitude que Pindare prête à Jason. Je propose donc, pour remonter plus haut, une autre hypothèse : Peut-être Pélias était-il déjà averti par un oracle de se méfier de l'homme « chaussé d'un seul pied », c'est-à-dire de celui qui viendrait revendiquer le trône. En tout cas, Jason se présentant un pied nu, pour indiquer qu'il avait été dépouillé et réclamer la sandale, c'est-à-dire le pouvoir, du spoliateur, Pélias aurait évité de l'indisposer par un refus, et le rite de renonciation signalé au début de cette étude aurait été accompli[1]. Après quoi, Pélias aurait cherché à se débarrasser de son rival, ne réussissant en réalité qu'à causer sa propre perte, par la ruse de Médée et la volonté de Jason.

L'explication qu'on vient de lire ne serait pleinement vérifiée que si la conduite que j'ai attribuée à Pélias était attestée, fût-ce indirectement, par un texte. Peut-être, après tout, la pauvreté du récit de la réception de Jason par Pélias chez tous nos auteurs est-elle due à ce que la tradition populaire contenait un détail incompris et jugé ridicule. Cette supposition ne peut vraiment pas tenir lieu d'argument, mais il y a mieux en faveur de notre thèse.

Un scoliaste, dont nous avons rejeté l'avis en commençant, prétendait comparer la tenue de Jason à celle des Étoliens. C'est une bévue[2], mais qu'il faut tenter d'expliquer. L'indication pourrait provenir de quelque vieille plaisanterie, de quelque dicton populaire qualifiant les Étoliens de μονο-

1. Pindare (*Pyth.*, IV, 96) et Phérécyde indiquent que le pied nu est le gauche. Cette précision, — sur un point bien secondaire s'il n'a pas de valeur rituelle, — est remarquable. Bien entendu, si notre interprétation est exacte, l'histoire de la perte de la sandale est un élément relativement récent (second état de nos traditions) et vise à expliquer ce qu'on ne comprend plus.

2. Elle ne lui est peut-être pas personnelle et certains ont, semble-t-il, transporté en Étolie une partie de la légende de Jason. Hygin, nous l'avons vu, nomme Evhenos le fleuve qu'Héra traverse avec Jason. Or c'est celui que le centaure Nettos faisait passer aux voyageurs (Soph. *Trach.*, 559), et ici nous sommes en Étolie.

κρήπιδες[1] et pris à tort au pied de la lettre. Si on admet ce point, il reste encore à chercher l'intention réelle de l'adjectif. La lecture de la scolie suggérerait qu'on a voulu exprimer le caractère belliqueux des Étoliens. Je vois mal le rapport des idées ; ce sont peut-être plutôt leurs habitudes de pillage, leur soif de rapines[2], qui sont ici notées d'un mot : il les aurait désignés, au temps où il était clair, comme d'éternels « réclameurs ». Il est d'autant plus facile de le croire que leur nom même se prêtait à un jeu de mot qu'on n'a pas manqué de prendre au sérieux. Nous lisons en effet dans l'*Etymologicum Magnum*, s. v. Αἰτωλός : « ἀπὸ τοῦ αἰτεῖν παραχθῆναι ἔοικε. » Et déjà Aristophane[3] disait que la main de Cléon était ἐν Αἰτωλοῖς, pour faire entendre qu'il savait bien quémander. Quoiqu'il en soit, si une même hypothèse, celle de l'existence en Grèce d'un rite de renonciation bien attesté ailleurs et du rite de revendication correspondant, permet de restituer une logique à la légende de Jason et Pélias, et si elle rend compte d'une erreur aussi étrange que celle de notre scoliaste, j'ai peine à croire que ce soit par une simple rencontre du hasard.

J. Brunel.

---

1. Ou d'un terme analogue. Apollonios emploie οἰοπέδιλος, Apollodore μονοσάνδαλος.

2. Leur caractère guerrier (voir Thucydide, I, 5, 3, et III, 94, 4-5) n'a rien de discipliné. Au v^e^ siècle, ils vivent dans des bourgades ouvertes et ne connaissent pas l'organisation proprement grecque de la πόλις ; certains assure-t-on, sont fort sauvages. A la fin du IV^e^ siècle, Hermoclès écrit : « Αἰτωλικὸν γὰρ ἁρπάσαι τὰ τῶν πέλας » (Diehl, *Anth. lyr.*, VI, p. 253). Et plus tard, la politique batailleuse de la Confédération étolienne semblera dictée surtout par le désir du pillage.

3. *Cavaliers*, 79.

LE TRÉSOR D'ARGENTERIE DONNÉ PAR SAINT DIDIER AUX ÉGLISES D'AUXERRE (VII^e SIÈCLE)

Lorsque les érudits du XVI^e siècle rassemblaient des collections d'antiques, ils ne faisaient que renouer une tradition ancienne qui remontait au Haut Moyen Age. En effet, jusqu'au XIII^e siècle, les inventaires de trésors d'églises, les testaments, les descriptions — trop rares — de collections particulières montrent l'existence de cabinets du même genre. On y voyait des pierres gravées, des vases d'argent ou d'or, des monnaies, de petits bronzes et même de grandes figures en ronde-bosse : un archidiacre anglais avait rapporté de Rome au XII^e siècle des statues antiques, et ses amis l'en raillaient doucement, lui appliquant le vers d'Horace :

Insanit veteres statuas Damasippus emendo.

Et l'on pourrait, si nous ne devions le faire ailleurs, évoquer ici l'importance de ces collections pour la transmission des formes classiques dans l'art du Moyen Age.

***

On sait que saint Rémi, Aétius, Sonnace, évêque de Reims, saint Ethelbert, saint Exupère, évêque de Bayeux, possédaient des pièces d'argenterie antique. Le *bouclier d'Hannibal* appartenait au VI^e siècle à Agnérius, gouverneur de la province de Vienne. Mais le trésor de saint Didier éclipsait tous les autres par la magnificence et le nombre de ses vases.

Ce Didier, un des seigneurs les plus riches de la Gaule

au début du VII^e^ siècle, possédait des biens immenses, des terres, des maisons, des troupeaux, qu'il distribua avec libéralité aux églises de Bourgogne et d'Aquitaine. Cette fortune énorme provenait, semble-t-il, moins de l'héritage de ses parents que de largesses royales : notamment de celles de Brunehaut à laquelle il était allié[1]. Le trésor d'argenterie qu'il donna aux églises d'Auxerre avait été, sans doute, découvert dans un de ces lieux-saints païens où s'établissaient les premières églises ; peut-être dans un temple de Mercure : sur plusieurs pièces, en effet, on reconnaît le dieu ou ses attributs ordinaires : le bouc, le coq. La cathédrale d'Auxerre conserva ces pièces au moins jusqu'au XIII^e^ siècle, car nous croyons les voir mentionnées en 1297. Elles disparurent au plus tard en 1567, lors du pillage de la ville par les protestants.

***

La description de ce trésor que nous tentons de traduire — ce qui n'a pas encore été fait — et de commenter, n'est pas complètement inconnue. On la trouve dans un passage des *Gesta Pontificum Autissiodorensium*, datant du IX^e^ siècle. Quand le P. Philippe Labbe, qui avait retrouvé le manuscrit à la Cathédrale d'Auxerre, l'eût édité, sans trop de soin d'ailleurs, dans sa *Nova Bibliotheca*, Du Cange releva quelques expressions et essaya de les expliquer. Au XVIII^e^ siècle l'Abbé Lebeuf étudia le trésor, suivi par les historiens d'Auxerre Duru et Molard[2]. Mais ces érudits n'ont pas compris qu'il s'agissait d'objets d'art antiques, et ils ont pris pour des calices et des patènes les coupes et les bassins, vaisselle rituelle d'un temple païen. Aussi l'étude du texte était-elle à reprendre sur de nouvelles bases.

---

1. Voir sa vie dans les *AA. SS., octobre* XII, p. 354 à 364.

2. Bibliothèque d'Auxerre, ms. 142, fol. 47 ss. Voir Labbe, *Nova Bibliotheca Manuscriptorum* (1657), p. 450 ss. — Lebeuf, *Mercure de France*, janvier 1726, et *Mémoires concernant l'histoire... d'Auxerre*, éd. Challe-Quantin, t. IV (1855), p. 5. L. — M. Duru, *Bibliothèque de l'Yonne* (1850), t. I, 334-337. — Molard dans *Bull. Société hist. Yonne*, t. XLVI (1892). p. 126-129. Récemment, M. Louis Bréhier rattachait d'un mot ces pièces à l'art des ateliers d'Antioche, *Gaz. B. A.*, 1920, I, p. 190.

*
* *

Le trésor se composait de deux services d'apparat *(ministeria)* ; les pièces étaient nombreuses et très belles, certainse plus grandes et plus lourdes que celles revelées par les fouilles jusqu'à présent. On y voit figurer des surtouts de table, des bassins, des coupes, des plateaux, des vases à verser le vin, des douzaines de cuillers. Selon l'usage, le poids devait être gravé sur chaque pièce, puisque le texte l'indique. Une fois au moins nous croyons voir une mention de nom de propriétaire ou une dédicace.

Si un bassin était en or, le reste était en cuivre argenté. C'est évidemment cette technique courante que l'auteur de la description a désignée par le mot *enacleum*, qui revient à chaque instant. Il a voulu exprimer que les pièces n'étaient pas en argent pur, et il a employé pour cela un mot inusité, à racine grecque, avec ce certain pédantisme qui n'est pas rare au IX^e^ siècle. Les figures en relief de la panse des vases étaient dorées, parfois des incrustations d'émail et de nielle relevaient la couleur. Ce sont là des procédés courants, et cette technique est la même que celle des objets retrouvés par exemple à Boscoreale ou transférés à Hildesheim.

Sur les vases étaient figurés des lutteurs, des combats d'animaux, des Amourets jouant avec des fauves, des griffons ou des poissons ; une scène homérique, quelques divinités : le Mercure déjà cité, Apollon et le serpent Python, Dionysos et Ariane avec la panthère à leurs pieds, Neptune au trident.

Le choix des sujets, la mention d'une inscription en grec, la présence sur un des vases d'un Éthiopien, sur un autre d'un crocodile, font penser à une origine alexandrine pour certaines pièces, sinon pour toutes. Une pièce étant ornée d'une croix *(crucem cum duobus hominibus)*, on a voulu en déduire que le trésor était chrétien : nous croyons qu'il s'agit seulement d'une croix ornementale, motif assez fréquent dans la décoration de l'argenterie antique, et qu'il n'y a guère de raisons d'abaisser la date du trésor plus bas que le premier siècle de notre ère.

***

Nous n'avons pas la prétention de résoudre toutes les difficultés qu'offre l'interprétation de ce texte ; on verra même que nous avons dû renoncer à comprendre quelques expressions. Nous avons simplement essayé de le traduire, le plus littéralement possible, afin d'en rendre l'étude plus aisée, et d'expliquer les termes à l'aide de comparaisons tirées des autres trésors d'argenterie, soit conservés, soit connus par des sources écrites.

I. Trésor donné a la Cathédrale d'Auxerre

Is itaque sanctus episcopus... basilicam beati Stephani... miro decore ampliavit... ubi et haec dona obtulit :

[1] Missorium[1] anacleum[2] deauratum, pensantem libras L[3], habentem in se septem personnas hominum cum tauro[4] et litteris grecis.

[2] Dedit et aliud missorium similiter anacleum, granellatum[5], pensantem libras XL et dimidiam, qui habet in medio rotam cum stephadio[6], et in giro homines et feras.

[3] Item missorium tercium anacleum pensantem libras XXXV, fusum, habet in se historiam Solis cum arbore et serpentibus[7].

Ce saint évêque... agrandit et embellit magnifiquement la Basilique de Saint-Étienne... à laquelle il fit les dons suivants :

[1] Un surtout d'anacle doré, pesant 50 livres, avec dessus sept figures d'hommes et un taureau, avec une inscription en grec.

[2] Il donna un autre surtout, également d'anacle, avec des incrustations d'émail, pesant 40 livres et demie, ayant au milieu une roue avec une couronne, et sur le pourtour des hommes et des fauves.

[3] Item, un troisième surtout d'anacle, pesant 35 livres, fondu (?), il a dessus l'histoire du Soleil avec l'arbre et les serpents.

---

1. Les *missoria*, souvent cités dans les textes à l'époque mérovingienne, sont ces grands surtouts de table auxquels les Romains donnaient le nom de *repositoria*, cf. *Gaz. Archéol.*, 1886, p. 180-185.

2. Sur la question de l'anacle, cf. Du Cange et surtout Labarte, *Hist. des Arts industr.*, t. I, p. 428.

3. Rappelons que le plus lourd cratère connu, celui d'Hildesheim, pèse 44 livres. Cf. Lenormant, *Le Trésor d'Hildesheim*, *Gaz. B. A.*, 1869, t. II, p. 412.

4. Scène de sacrifice assez fréquente sur les vases.

5. Incrustations d'émail. Cf. Lenormant, *op. cit.*, p. 422.

6. Il s'agit d'une bordure avec une couronne de chêne, de lierre ou d'olivier. Cette *rota* est très fréquente, cf. nos 23, 28, 40, 51.

7. C'est Apollon tuant le serpent Python, sujet célèbre dans l'antiquité ; on le voyait dans un édifice de Cyzique, au temple de Delphes, et souvent sur les vases.

[4] Item missorium quartum anacleum, pensantem libras XXX; habet in se Ethiopem[1] et alias imagines hominum.

[5] Item bachovicam auratam, pensantem libras XII, uncias II. Habet in se piscatorem cum fuscina[2] et centaurum cum opere maritimo.

[6] Item bachovicam aliam anacleam circulatam[3] et nigellatam, pensantem libras XIV et uncias IX.

[7] Item aliam bachovicam similiter anacleam, pensantem libras XIII; habet in se lusores[4].

[8] Item aliam bachovicam anacleam pensantem libras IX; et habet in se hominem cornutum, et arborem, et duos homuntiones infantes in manibus tenentes.

[9] Caucos anacleos IV, pensantes libras XI et uncias II. Habent in se homuntiones et feras; unus ex ipsis deauratus.

Dedit scutellas anacleas ex quibus [10] una, nigellata, pensat libras IV; habet in se ursum caballum tenentem[5].

[4] Item, un quatrième surtout d'anacle, pesant 30 livres; il y a dessus un Éthiopien et d'autres images d'hommes.

[5] Item, un bassin en or, pesant 12 livres et 2 onces. Il y a dessus un pêcheur avec son trident et un Centaure avec les divinités de la mer.

[6] Item, un autre bassin d'anacle rond et niellé, pesant 14 livres et 9 onces.

[7] Item, un autre bassin également d'anacle, pesant XIII livres; il y a dessus des lutteurs.

[8] Item, un autre bassin d'anacle pesant 9 livres; il y a dessus un homme cornu, un arbre, et deux Amourets tenant des enfants dans leurs bras.

[9] Quatre coupes d'anacle, pesant 11 livres et 2 onces. Elles ont dessus des Amourets et des fauves; l'une est dorée.

Il donna des plateaux d'anacle dont [10] l'un, niellé, pèse 4 livres; il y a dessus un ours tenant un cheval.

---

1. Sur ces nègres représentés souvent par les Alexandrins, cf. P. Perdrizet, *Les terres cuites d'Égypte de la Collection Fouquet*, 1921, t. I, p. 139-140; Miss G. H. Beardsley, *The negro in Greek... civilisation*, 1929; Thédenat et Héron de Villefosse, *Trésors d'argent trouvés en Gaule*, 1885, p. 85-86.

2. Le trident, amovible, est cité à part, n° 25. De même sur une coupe de Boscoreale, la déesse Rome avait une lance mobile; cf. Héron de Villefosse, *L'argenterie... du trésor de Boscoreale*, dans les *Mon. Piot*, t. V (1903), p. 240.

3. Le mot *circulata* se retrouve au n° 32. Il faut, croyons-nous, le rapprocher du mot *mediana* (n°s 18, 35, 36) et y voir des synonymes de rond.

4. Un grand plat retrouvé à Trèves avait également au centre une scène de pugilat, cf. Thédenat et Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 35.

5. A rapprocher des grandes coupes du trésor de Boscoreale qui représentent des sujets analogues (notamment le lion terrassant le taureau). Ces combats d'animaux, fréquents sur les vases, sont la reproduction de sujets célèbres peints ou sculptés, qui furent vulgarisés par les monnaies; cf. *Trésor de Boscoreale*, p. 215-216.

[11] Item aliam scutellam anacleam, pensantem libras III ; habet in se leonem taurum tenentem.
[12] Item aliam, pensantem libras II et uncias IX ; habet in se leonem capram tenentem.
[13] Item aliam scutellam similiter anacleam, pensantem libras II habet in se hircum cum cornibus.
[14] Item aliam, pensantem libram I et uncias VII ; habet in se cervum pascentem.
[15] Item aliam, pensantem libram I et uncias IX ; habet in se leopardum tenentem capram.
Dedit item [16] salariolas IV[1] anacleas quae pensant libras IV.
[17] Dedit et gabatas VI, quae pensant libras XVI.
[18] Item gabatam unam medianam anacleam, pensantem libras III et semissem ; habet in fundo sigillos IV[2] et in giro prunellas.
[19] Caucellos decoratos cum caputellis[3], pensantes libras VI et semissem.
[20] Dedit et hicinarios[4] II anacleos, pensantes libras IV et uncias III.
[21] Item hicinarios III anacleos, pensantes libras V.
[22] Item dedit cocleares IX[5], pensantes libras II et semissem.

[11] Item, un autre plateau d'anacle pesant 3 livres ; il y a dessus un lion tenant un taureau.
[12] Item, un autre, pesant 2 livres et 9 onces ; il y a dessus un lion tenant une chèvre.
[13] Item, un autre plateau, aussi d'anacle, pesant 2 livres ; il y a dessus un bouc avec des cornes.
[14] Item, un autre, pesant 1 livre et 7 onces ; il y a dessus un cerf paissant.
[15] Item, un autre, pesant 1 livre et 9 onces ; il y a dessus un léopard tenant une chèvre.
Il donna encore [16] quatre salières d'anacle qui pèsent 4 livres.
[17] Il donna aussi six plats creux qui pèsent 16 livres.
[18] Item, un plat creux rond d'anacle, pesant 3 livres et demie ; il y a au fond quatre figures en relief, et sur le pourtour des petits fruits en relief.
[19] De petites coupes décorées de petites têtes, pesant 6 livres et demie.
[20] Il donna aussi deux vases à verser le vin en anacle, pesant 4 livres et 3 onces.
[21] Item, trois vases à verser le vin d'anacle, pesant 5 livres.
[22] Item, neuf cuillers, pesant 2 livres et demie.

1. Voir aussi n[os] 42 et 44. Sur les salières antiques, cf. *Trésor de Boscoreale*, p. 253-255.

2. Figures en relief, dites généralement *emblemata*.

3. On s'est obstiné jusqu'ici à la lecture *cancelli* et *capitellis* sans penser à l'absurdité de ce *chancel* au milieu des coupes et pesant autant qu'elles.

4. Ce doit être ce que les auteurs antiques appellent *lagona*, cf. *Trésor de Boscoreale*, p. 47 ss.

5. Voir nos n[os] 46 à 48 d'autres cuillers. Dans le trésor de Boscoreale il n'y en avait que six ; mais au Veillon (Vendée), on en trouva trente (cf. Thédenat et Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 47).

[23] Item coclearem unam impesalem[1] pensantem libram I et uncias X ; habet in medio rotellam nigellatam, et in giro listram.

[24] Dedit et anapum unum, pensantem libras II ; habet leonem et taurum deauratos.
[25] Item fuscinam unam prescriptam ; habet caput leonis, pensat libras III.
[26] Dedit et urceum anacleum, qui pensat libras IV et semissem ; et agmanilis, pensat libras III et semissem[2].
[27] Item cannas II pariles deauratas, pensantes libras V ; habent in giro effigies et ferusculas[3].

[28] Dedit item missorium[4] planum, pensantem libras VIII et semissem ; habet in medio rotam, et in rota monogramma[5].
[29] Item aliud missorium, pensantem libras VIII ; habet in medio crucem cum duobus hominibus.
[30] Item bacchovicam anacleam, pensantem libras X ; habet in se homuntiones V cum duabus ferusculis pennatis.

[23] Item, une cuiller sans poids marqué, pesant 1 livre et 9 onces ; elle a au milieu une petite roue niellée, et sur le pourtour une bande ornée.
[24] Il donna aussi un hanap pesant 2 livres, avec dessus un lion et un taureau dorés.
[25] Item, un trident déjà mentionné ; il porte une tête de lion, et pèse 3 livres.
[26] Il donna une aiguière d'anacle qui pèse 4 livres et demie ; et le bassin qui pèse 3 livres et demie.
[27] Item, deux flacons dorés formant la paire, pesant 5 livres ; ils ont sur la panse des têtes et des petits fauves.
[28] Il donna un surtout plat, pesant 8 livres et demie ; il y a au milieu une roue, et dans la roue un monogramme.
[29] Item, un autre surtout, pesant 8 livres ; il y a au milieu une croix avec deux hommes.

[30] Item, un bassin d'anacle pesant 10 livres ; il y a dedans cinq Amourets avec deux fauves ailés (griffons).

---

1. Le poids, contrairement à l'habitude, n'était pas inscrit sur la cuiller. Ce n'était sûrement pas une cuiller à manger, car celles des convives de Trimalcion, qui leur paraissaient énormes, ne pesaient qu'une demi-livre (Pétrone, ch. XXXII). Ce devait être une cuiller à puiser, *trulla*, cf. *Trésor de Boscoreale*, p. 110, pl. XXVII.

2. L'aiguière et le bassin ne sont jamais séparés.

3. Voir des plats où des têtes alternent avec des animaux : dans Thédenat et Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 17 et 36.

4 On remarquera qu'ici commence une seconde énumération dans le même ordre que la première.

5. Un plat semblable, avec un monogramme niellé dans une bordure de feuilles de lierre, a été retrouvé à Kérynia (Chypre). Cf. Bréhier, *l. l.*, p. 179.

[31] Item aliam bacchovicam anacleam, pensantem libras VIII et semissem ; habet in medio hominem caballicantem, et ad pedes suos viperam[1].

[32] Item aliam bacchovicam anacleam circulatam, pensantem libras VII et semissem ; habet in se tres homines grandes, et in giro homuntiones et feras.

[33] Dedit item gabatas anacleas deauratas, pensantes libras XVIII, habent in se homuntiones cum pisciculis.

[34] Gabatam medianam anacleam deauratam, pensantem libras VIII, habet in medio homines et pisciculos maritimos[2].

[35] Item gabatas liliatas[3] V pariles, pensantes libras IX et semissem.

[36] Item gabatam medianam anacleam, pensantem libras III ; habet in medio caput hominis cum barba[4].

[37] Item gabatam medianam puram, pensantem libras II et uncias III ; habet in medio gallum.

[38] Item gabatam anacleam calimellatam, pensantem libras III ; habet in giro homuntiones et feras.

[39] Item scutellam anacleam pensantem libras II ; habet in

[31] Item, un autre bassin d'anacle, pesant 8 livres et demie ; il y a au milieu un homme à cheval et à ses pieds un serpent.

[32] Item, un autre bassin d'anacle rond, pesant 7 livres et demie ; il y a dessus trois hommes de grande taille, et sur le pourtour des Amourets et des fauves.

[33] Il donna encore des plats creux d'anacle doré, pesant 18 livres ; ils ont dessus des Amourets avec de petits poissons.

[33] Un plat creux rond d'anacle doré, pesant 8 livres, il y a au milieu des hommes et des petits poissons de la mer.

[35] Item cinq plats creux... formant la paire, pesant 9 livres et demie.

[36] Item, un plat creux rond d'anacle, pesant 3 livres ; il y a au milieu une tête d'homme barbu.

[37] Item, un plat creux rond d'argent pur (?) pesant 2 livres et 3 onces ; il a au milieu un coq.

[38] Item, un plat creux d'anacle avec son couvercle, pesant 3 livres ; il a sur le pourtour des Amourets et des fauves.

[39] Item, un plateau d'anacle pesant 2 livres ; il y a au milieu

1. Est-ce le cavalier à l'anguipède ?

2. A rapprocher du Cratère d'Hildesheim sur lequel des enfants nus, trident en main, poursuivent de grandes crevettes (*Gaz. B. A.*, 1869, II, p. 418), ou d'une tasse citée par Schreiber (*Die alexandrinisch. Toreutik*, 1er fasc., p. 54).

3. L'expression *liliata* qu'on retrouve au n° 52 est certainement un terme technique, dans le genre de l'anacle, qui nous est resté inconnu, malgré nos recherches.

4. Comparer avec un plat de Boscoreale dont l'*emblema* représente une tête.

medio homuntionem et caprolum cum arbore[1].

une petite figure d'homme et un chevreau avec un arbre.

[40] Item scutellam anacleam, pensantem libras II ; habet in medio duos homuntiones cum lanceis[2].

[40] Item, un plateau d'anacle, pesant 2 livres ; il y a au milieu deux petites figures d'hommes avec des lances.

[41] Item scutellam parvam, pensantem libram unam ; habet in medio rotelliunculam, in giro... nigellatam.

[41] Item, un petit plateau, pesant 1 livre ; il y a au milieu une petite roue, sur le pourtour une... niellée.

[42] Item salariolam anacleam, pensantem libram unam ; habet in medio hominem cum cane.

[42] Item, une salière d'anacle, pesant 1 livre ; elle a au milieu un homme avec un chien.

[43] Item concam anacleam, pensantem libras IX. Habet in medio hominem et mulierem, et ad pedes eorum corcodillum[3].

[43] Item, une coquille d'anacle, pesant 9 livres. Elle a au milieu un homme et une femme, et à leurs pieds un crocodile.

[44] Item salariolam parvam, cruciculam, pensantem libras IX.

[44] Item, une petite salière en croix, pesant 9 livres.

[45] Item suppositorum anacleum pensantem libram unam et semissem.

[45] Item, un dessous de plats (?) d'anacle, pesant 1 livre et demie.

[46] Cocleares XII, pensantes libras III et uncias II.

[46] 12 cuillers, pesant 3 livres et 2 onces.

[47] Item cocleares XII, pensantes libras II et uncias IX.

[47] Item, 12 cuillers, pesant 2 livres et 9 onces.

[48] Item cocleares XII, pensantes libras III. Habent caudas scriptas[4].

[48] Item, douze cuillers, pesant 3 livres. Elles ont une inscription sur leurs queues.

[49] Item ichinarios calimellatos III ; pensat unusquisque libram unam.

[49] Item, trois vases à verser le vin avec leur couvercle. Chacun pèse une livre.

1. Ne croirait-on pas lire la description du plat du Trésor de Berthouville, sur lequel on voit Mercure devant un autel ombragé d'un arbre, un chevreau à ses côtés (Bibl. Nat., Cabinet des Médailles) ?

2. Les Gémeaux. Parfois sur la vaisselle antique, on représenta les signes du Zodiaque. Voir un fragment du poète comique Alexis (*Athénée*, II, 18), plusieurs épigrammes de l'*Anthologie*, et surtout le Festin de Trimalcion.

3. Cette coquille mise à côté des salières doit être destinée à recevoir le poivre. Nous voyons Angilbert donner à saint Riquier une grande coquille en argent décorée de figures (d'Achery, *Spicilège*, t. II, p. 307). Cette figuration du crocodile n'est pas unique ; cf. Perdrizet, *op. cit.*, pl. L. ; E. Buschor (à propos d'un vase de Sotadès).

4. On avait dû écrire sur les queues le nom du propriétaire ancien ; à Boscoreale il figurait dans l'intérieur de la cavité de la cuiller.

[50] Item ichinarium unum pensantem libram unam et unciam unam.
[51] Item caucellum pensantem libram unam et unciam unam.
[52] Item urceum anacleum, pensantem libras III, et habet ansam prunellatam et in medio caput hominis. Agmanilis pensat libras II et uncias IX, habet in medio rotam liliatam et in cauda caput hominis.
[53] Item recentarium deauratum, pensantem libras II et semissem ; habet deforis cavaturas.
[54] Item alium recentarium, pensantem libram I et uncias IX ; habet in medio listellam et feras.

[55] Item schinonem[1] pensantem libram I ; habet caudam nigellatam.
[56] Item colatorium pensantem uncias II.
Sunt in summa libras CCCCXX, unciae VII.

[50] Item, un vase à verser le vin, pesant une livre et une once.

[51] Item, une petite coupe pesant une livre et une once.
[52] Item, une aiguière d'anacle pesant 3 livres ; elle a l'anse ornée de fruits en relief et au milieu une tête d'homme. L'aiguière pèse 2 livres et 9 onces, elle a au milieu une roue... et sur la queue une tête d'homme.
[53] Item, un vase à rafraîchir doré, pesant 2 livres et demie ; il a à l'extérieur des trous.
[54] Item, un autre vase à rafraîchir pesant une livre et 9 onces ; il y a au milieu une bande ornementale et des fauves.
[55] Item, une passoire pesant une livre, elle a la queue niellée.

[56] Item, une passoire pesant 2 onces.
Ce qui fait en tout 420 livres et 7 onces.

II. Trésor donné a Saint-Germain d'Auxerre

... basilicae Domni Germani ubi corpus suum sepeliri decreverat haec dona obtulit :

[1] Missorium argenteum qui Thorsomondi nomen habet ; pensat libras XXXVIII ; habet in se historiam Eneae[2] cum litteris graecis.

Il fit les dons suivants à la basilique de Saint-Germain où il avait décidé que son corps serait enseveli :
[1] Un surtout d'argent qui porte le nom de Thorismond ; il pèse 38 livres ; il a dessus l'histoire d'Énée avec des lettres grecques.

1. Passoire, selon Du Cange ; à distinguer cependant d'avec *colatorium* qui est une passoire à vin.

2. Nous croyons qu'il faut voir ici, la légende en grec nous y invite, une scène homérique ; les textes et les monuments en montrent des exemples : le *bouclier* de Scipion, l'aiguière de Bernay, un vase cité par Thédenat et Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 14. Voir aussi *Satyricon*, ch. LIII, C. Robert, *Homerische Becher*, 1890, p. 1-96 ; F. Courby, *Les vases grecs à reliefs*, 1922 ; *Revue Archéol.*, 1923,

[2] Item alium missorium planum pensantem libras XXX.
[3] Item bacchovicam anacleam, pensat libras XIII ; habet in medio leonem cum urso et in circuito homuntiones et feras.
[4] Item aliam baccovicam pensantem libras IX et semissem ; habet hominem et mulierem et ad pedes eorum ferusculas[1].
[5] Item scutellam anacleam pensantem libras V et uncias VI ; habet in se hominem caballicantem, serpentem in manum tenentem.
[6] Item scutellam anacleam pensantem libras III ; habet in medio rotelliunculam nigellatam cum fero.
[7] Dedit et gabatas II, ad intus liliatas, pariles, pensantes libras VIII et uncias II.
[8] Urceum anacleum pensantem libras IV ; habet ansam nigellatam, et in medio caput leonis. Agmanilis pensat libras IX et uncias IX. Habet in medio Neptunum cum tridente[2].

[2] Item, un autre surtout plat, pesant 30 livres.
[3] Item, un bassin d'anacle, pesant 13 livres ; il y a au milieu un lion avec un ours, sur le pourtour des Amourets et des fauves.
[4] Item, un autre bassin, pesant 9 livres et demie, il y a dessus un homme et une femme, et à leurs pieds de petits fauves.
[5] Item, un plateau d'anacle pesant 5 livres et 6 onces ; il y a dessus un homme à cheval tenant dans sa main un serpent.

[6] Item, un plateau d'anacle pesant 3 livres ; il y a au milieu une petite roue niellée avec un fauve.

[7] Il donna aussi deux plateaux ... formant la paire, pesant 8 livres et 2 onces.
[8] Une aiguière d'anacle pesant 4 livres ; elle a l'anse niellée et au milieu une tête de lion. L'aiguière pèse 9 livres et 9 onces. Elle a au milieu Neptune avec le trident.

Jean ADHÉMAR.

---

t. II, p. 168. Sur la pièce était gravé le nom de Thorismond, roi des Wisigoths, grand amateur d'argenterie antique, à qui elle avait appartenu. On peut penser que le vase passa à Athanagil, puis à Brunehaut, qui le donna à l'évêque Didier.

1. Sans doute Dionysos et Ariane, sujet emprunté aux vases en pierre du type du Cratère Borghèse.

2. Voir le pêcheur au trident, n° 5 du don à la Cathédrale, où il faudrait peut-être reconnaître les noces de Neptune et d'Amphitrite (?). Quoi qu'il en soit, une *patera* (casserole), retrouvée en Russie, portait sur son manche l'image de Neptune, debout, tenant un trident, avec autour de lui des poissons ; cf. Thédenat et Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 23.

VARIÉTÉ

Les fouilles du Domplein à Utrecht[1].

Il y a neuf ans, dans son beau volume *Nederlands Vroegste Geschiedenis*[2], J.-H. Holwerda, parlant des origines franques d'Utrecht, ne se ralliait pas à l'opinion, habituellement professée, que le *Trajectum* franc des textes aurait succédé à une ancienne forteresse romaine : il lui paraissait difficile d'admettre que semblable fortification ait pu exister si près du fort romain à enceinte de Vechten, révélé par les fouilles et cité en 722 comme *castrum*[3]. En 1929, toutefois, en rendant compte des constatations faites à Duurstede, où il avait mis au jour un *castellum* de l'époque romaine, comme à Vechten, le directeur du Musée royal d'Antiquités de Leyde avait admis l'existence à Utrecht, à la même époque, d'une forteresse, dont les murailles ruinées avaient encore pu abriter Willibrord lors de son installation dans la place, à la fin du VII^e^ siècle : de là l'appellation de *vetus Trajectum* donnée à la localité par les Annales de saint Bertin, à propos de la prise de Dorestad par les Danois, en 834[4].

On comprend dès lors l'intérêt passionné avec lequel les archéologues néerlandais suivirent les fouilles organisées dans la vieille cité épiscopale, à la place du Dôme *(Domplein)*, à la fin de 1929, l'année même de la parution du volume consacré par M. Holwerda à Dorestad.

Commencées le 6 novembre, sur l'initiative de l'archiviste de la ville, M. W.-C. Schuylenburg, pour retrouver l'emplacement exact de la chapelle de la Sainte-Croix, ces fouilles amenèrent bientôt

---

1. A.-E. van Giffen, C.-W. Vollgraff et G. van Hoorn, *Opgravingen op het Domplein te Utrecht. Wetenschappelijke Verslagen*. Haarlem, H.-D. Tjeenk Willink & Zoon N. V., 1934. Un volume in-f^o^ de III + 74 pages et 25 planches (Publications de la Société *Provinciaal Utrechtsch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen*).

2. Amsterdam, 1925, p. 260.

3. Chose curieuse, sur la troisième des cartes archéologiques annexées à son volume, l'auteur ne fait pas remonter Utrecht au delà de l'époque franque, alors qu'on a trouvé de la poterie romaine au centre de la ville dès le XVII^e^ siècle, et qu'en 1740 on y a mis au jour une pierre tombale de la première moitié du I^er^ siècle. D'ailleurs, la mention de *Trajecto* dans l'Itinéraire d'Antonin, sur la route de *Lugduno* (Katwijk-Leiden) à Strasbourg, après *Albanianis*-Alfen, fournissait déjà la preuve qu'Utrecht a dû exister dès la fin du III^e^ siècle.

4. *Dorestad en onze vroegste Middeleeuwen*, Leiden, spécialement aux pp. 88 et 89.

des constatations si curieuses que l'on se décida à les pousser plus avant ; ainsi se fit au mois de décembre, sous la direction de M. van Giffen, une prospection en profondeur, poursuivie jusqu'au sol ferme (couche de sable fluviatile, à 4 m. 30 sous le pavé du Domplein) et même plus bas.

La saison n'était guère favorable aux fouilles ; celles-ci n'en furent pas moins fertiles en résultats du plus haut intérêt : elles fournirent en effet la preuve que le site d'Utrecht connut dès le commencement du IIe siècle, peut-être déjà au milieu du Ier, une occupation militaire, sur une butte artificielle, surelevee, à l'endroit fouillé, d'un demi-mètre environ.

Les trouvailles faites dans les différentes couches rencontrées successivement sous le Domplein et, surtout, dans deux puits antiques, dont l'un descendait jusqu'à 6 m. 40 du sol actuel, décelèrent plusieurs niveaux d'habitat, dont la chronologie put être rétablie dans ses grandes lignes. C'est ainsi que l'on constata qu'une crue mit fin à la première occupation ; qu'au IIIe siècle un événement violent, une dévastation complète, termina brusquement l'histoire romaine d'Utrecht ; qu'au moyen âge (vers 800 ?) les ruines fournirent les matériaux d'un nouvel établissement, détruit au début de l'époque carolingienne ; qu'une petite église ou chapelle fut érigée là, — au Xe siècle, semble-t-il — à environ 2 m. 50 au-dessus du bon sol.

Le rapport provisoire de M. van Giffen, daté d'avril 1930, se complète d'un tableau des trouvailles et de leurs emplacements précis. Dans la liste, dressée très consciencieusement, des multiples objets mis au jour, nous relèverons parmi les plus intéressants des témoins chronologiques : de nombreux tessons, dont le type et l'époque sont toujours soigneusement établis ; des fragments de tuiles, *tegulae* et *imbrices*, avec estampilles de l'armée de la Germanie Inférieure (EXGERINF) ; une base de plat en terre sigillée, avec un cachet M... et le graffite EXGE, tracé probablement par un soldat de la même armée ; une *tegula* avec le cachet de la légion *Ulpia Victrix* (inscription rétrograde LEG XXX) ; deux pierres de grès avec inscription romaine de huit lignes (non reproduite malheureusement).

Les découvertes de décembre 1929 présentaient un tel intérêt pour l'histoire des origines romaines d'Utrecht qu'il fut décidé d'agrandir les fouilles sur un espace plus vaste et dans une saison plus propice : ce qui fut fait du 13 juin au 29 juillet 1933, sous la direction de M. C.-W. Vollgraff, assisté de M. G. van Hoorn, dans la partie occidentale de la place du Dôme et, non loin de là, dans un établissement d'horticulture nommé Flora's Hof.

Faites avant tout pour retrouver les fondations de la façade de la chapelle Sainte-Croix, les fouilles du Domplein mirent au jour, dès le 17 juin, les substructions cherchées, à 1 mètre de profondeur,

fournissant bientôt de précieuses indications sur les constructions érigées à cet emplacement à partir du xe siècle. Mais le 23 juin apparut, à 1 m. 65 sous le pavé de la place, un mur d'une brique d'épaisseur, construit négligemment, pour partie en matériaux de remploi ; au même niveau, d'autres fragments de murs, à la paroi intérieure recouverte d'un stuc colorié, se révélèrent bientôt comme étant les restes de baraquements d'un camp romain.

Les trouvailles faites à ce niveau et immédiatement au dessus ne laissaient aucun doute : on se trouvait en présence d'un camp romain du IIe siècle, qui ne semble pas avoir été détruit par un incendie général, bien que l'on y ait trouvé de-ci de-là des fragments de bois brûlé. Parmi les objets recueillis, des tuiles à estampilles et des terres sigillées avec cachets de potiers furent particulièrement précieuses comme témoins chronologiques d'autant plus que les monnaies, d'Hadrien (117-138) à Trebonianus Gallus (251-253), n'étaient pas assez nombreuses pour permettre des déductions sûres.

Les tuiles furent récoltées avec une abondance extraordinaire : le terrain de fouilles du Domplein, de 175 mètres carrés, n'en livra pas moins de 1.421 kilos, sans estampilles, soit plus de 8 kilos par mètre carré, les plus grandes parmi les intactes pesant 8 kilos 1/2 ; mais la découverte la plus précieuse fut celle de 87 fragments de tuiles à estampille militaire, dont 55 portent, avec des abréviations variées, EXERCITUS GERMANIAE INFERIORIS (ou EXERCITUS GERMANICUS INFERIOR), et proviennent d'une tuilerie des environs de Nimègue, d'où elles n'ont pas dû sortir avant l'an 150 après J.-C. ; huit autres portent les noms de deux généraux à rang consulaire de la même Germanie, Didius Julianus, qui l'a administrée vers 178 ou 180, représenté par cinq cachets (SUBDIDIOIVLI, etc.), et T. Fulvius Junius Macrianus, qui a dû s'y trouver entre 255 et 259 et figure sur trois marques (...MACRCOS). En fait de tuiles de légions, huit se rapportent a la legio prima Minervia — l'une porte l'inscription rétrograde LEG(IONIS) I M(INERVIAE) A(NTONIANAE) —, et deux à la 30e légion (LEGXXX), à laquelle M. Vollgraff voudrait aussi rattacher une autre estampille du Domplein, VEXL..., si on peut l'interpréter par VEX(ILLARIORUM) L(EGIONIS) [TRICESIMAE]. Comme la *legio Ia Minervia* a porté le surnom d'*Antoniana* de 212 à 222 et que la 30e légion, formée par Trajan vers l'an 100, a séjourné à Xanten (Vetera), depuis 120 environ jusque fort avant dans le IIIe siècle, ce camp a dû être occupé au IIe et au IIIe siècle.

Ces indications chronologiques sont confirmées, et quelque peu précisées, par les poteries. De celles-ci, les non sigillées portent entre autres noms de potiers, ceux de Diseto, Serva et Peregrinus ; les deux premiers travaillaient entre 120 et 180, Diseto dans le Nord-Est de la Gaule, Serva à Trèves, tandis que l'atelier de Peregrinus

était en activité à Rheinzabern entre 140 et 180. Quant aux terres sigillées avec représentations figurées, elles comprenent, à côté de tessons du milieu du IIIe siècle, quelques fragments isolés antérieurs, qui reportent l'établissement de ce camp au début du siècle précédent, sinon plus haut encore, jusqu'à l'époque de Trajan (98-117).

Là ne s'arrêtèrent point les découvertes du Domplein.

Sous les restes de ce camp, dont elles étaient séparées par une couche d'argile, furent dégagées des baraques d'un camp plus ancien, du Ier siècle après J.-C., non plus en pierres, mais en torchis. Une couche noire d'incendie témoigne des circonstances dans lesquelles le premier camp disparut ; cet incendie, à en juger par une couche de fumier s'étendant sous une partie de la précédente et contenant des coques de *musca domestica* en partie vides, a dû éclater en été, de mai à août-septembre, époque où les mouches peuvent se propager en Néerlande. D'autre part, l'état des couches sous-jacentes semble bien indiquer que l'emplacement n'avait pas encore été occupé lorsque les soldats romains vinrent s'y retrancher au Ier siècle.

Des constructions de ce premier camp on a pu dégager une écurie, longue de plus de 15 mètres, et une partie, de 4 mètres de longueur, d'une baraque de 3 mètres de large (intérieurement ; 4 mètres à l'extérieur) ; des parois de celles-ci on a retrouvé des pieux en bois d'aune, espacés de 3 pas, et des rameaux de peuplier, ainsi que des fragments d'argile brune, cuite par la chaleur de l'incendie ; pas de tuiles, les baraques ayant dû avoir une couverture de chaume ou d'autre matière inflammable.

De même que pour le camp le plus récent, les témoins chronologiques n'ont pas manqué. La céramique d'abord, abondante, d'un type grossier, que l'on peut rapporter aux règnes de Claude et de Néron. Puis les estampilles de terres sigillées, qui sont celles de potiers ayant tous travaillé dans le sud de la Gaule, à La Graufesenque ou aux environs, pendant le Ier siècle, de Tibère à Domitien (14-96). Les monnaies, enfin, qui ont fourni les points de repère les plus précis : pas de pièces d'argent, mais 3 bronzes de l'empereur Claude et, surtout, dans la couche incendiée de la baraque, à 2 m. 80 de profondeur, un lot de 50 *aurei*, certainement abandonné lors de l'incendie du camp ; primitivement contenues dans une bourse ou dans une boîte dont toute trace a disparu dans le feu, ces pièces se répartissent comme suit : 1 d'Auguste, 4 de Tibère, 7 de Claude et 36 de Néron, dont 25 frappées de 64 à 68, plus deux datant de l'année 68, pendant la guerre civile ; de ces *aurei*, il en est deux, frappés en Gaule, qui se distinguent des autres par une surface moins lisse et des effigies plus nettes et qui, manquant au Cabinet des Médailles de Paris, ne sont connus au British Museum qu'en argent.

Point de doute, donc : le camp, établi sous Claude (41-54), a été

anéanti par le feu peu après 68, certainement lors de la révolte des Bataves en 69-70, en même temps que la plupart des *castra* de la région du Rhin. Comme c'est en 47 que Claude a décidé de faire du fleuve la frontière de l'empire et a retiré les troupes sur la rive gauche, le premier camp d'Utrecht date incontestablement des années 47 à 70.

Au Flora's Hof, les fouilles, faites pour vérifier si le camp du Domplein s'étendait jusque-là, ont fait rencontrer, entre autres substructions, un mur certainement romain, large de 50 centimètres, haut de 35, qu'on a pu suivre sur 6 m. 70 de long ; pied de la fondation à 2 m. 65 sous le niveau du sol, 5 assises (briques rouges alternant avec des pierres grises), mortier typiquement romain ; trop faible pour avoir fait partie d'un retranchement, c'était le mur d'une bâtisse dont on ne peut actuellement dire si elle se trouvait à l'intérieur du camp le plus récent, mais elle en dépendait certainement, comme le prouvent les trouvailles faites au niveau du mur et au-dessus, absolument analogues à celles mises au jour dans le second camp du Domplein : un grand bronze de Trajan (la plus ancienne des monnaies trouvées dans la couche romaine supérieure), de multiples fragments de tuiles (408 kg. 1/2), 26 estampilles de tuiles, dont une illisible, 24 de l'armée de la Germanie inférieure (postérieures à l'an 150) et une au nom du consulaire Junius Macrianus (milieu du IIIe siècle) ; un cachet du potier Vitalis (de l'époque 41-96).

Sous cette couche romaine plus récente et séparée d'elle par une couche d'argile, traces de constructions en bois : entre autres, à une profondeur de 3 m. 40 - 3 m. 45, quelques poutres, ainsi que des trous de pieux ; plus bas, sol vierge.

Des deux côtés, au Domplein comme au Flora's Hof, les deux couches romaines ont été, à peu de chose près, rencontrées aux mêmes niveaux ; au Hof, de plus, on a découvert, à 4 mètres de profondeur, un chemin romain en troncs d'arbres (frênes et aunes), large de 2 m. 60 au plus.

Dans l'ensemble, sauf pour les 50 *aurei* et pour un beau strigile de bronze, à l'inscription EROS SOLONES (= « Eros fils de Solon »), l'intérêt des trouvailles de 1933 réside avant tout dans l'importance de leur témoignage chronologique plutôt que dans leur valeur propre. Il faut louer à ce point de vue la méthode et la précision de la liste qui en est donnée. Relevons-y également, en fait d'objets romains, en dehors de ceux déjà signalés : de curieux tessons à glaçure intérieure, de différentes couleurs ; des clefs ; une boîte à sceau ; une bague en fer, avec cachet en agate ; de beaux fragments de terre sigillée ornementée. D'autre part, certains objets médiévaux méritent d'être mentionnés, telle une plaque mérovingienne en argent, — avec ornements incisés dorés et restes de grenats rouges de Bohême, — destinée à renforcer le bout d'une courroie et dénotant une influence venue du Sud-Est de l'Europe et des confins de l'Asie ; telle encore,

une inscription du début de l'époque carolingienne, malheureusement incomplète et dont il ne subsiste que quatre fragments, taillés sur autant de morceaux d'une pierre calcaire blanche qui a été utilisée comme couvercle d'un sarcophage : c'est l'épitaphe d'un certain *Ratger miles*, tracée sur huit lignes, en lettres classiques romaines (sauf la lettre Q, qui a la forme de la minuscule d'imprimerie actuelle) et conçue en distiques léonins.

En dehors des renseignements capitaux qu'elles ont fournis pour l'histoire de l'Utrecht romain, ces fouilles ont apporté une nouvelle preuve de l'importance des exhaussements successifs apportés au sol des villes, au cours des siècles, spécialement dans les Pays-Bas, où la lutte contre l'inondation a de tout temps exigé d'incessants travaux. Au Domplein, au-dessus des fondations du premier camp, une couche d'argile de 50 à 75 centimètres, qui contient la terre glaise des huttes des casernements, s'est déposée pendant la trentaine d'années qui sépare la destruction de ce camp (en 69-70) de l'établissement de la seconde forteresse : c'est l'indice d'une ou de plusieurs crues, qui ont emporté les cendres et les bois carbonisés du camp brûlé ; précisément, Tacite relate (*Hist.*, V, 23) une submersion de l'île des Bataves pendant l'automne de l'an 70, au cours duquel *castra in plano sita vi fluminis differebantur*. Par la suite, plus de dépôt naturel d'argile : les soldats romains surent, pendant toute la durée du second camp, se protéger contre les méfaits de l'eau ; aussi ne trouva-t-on sur les restes des murs de leurs baraquements qu'une couche de 50 centimètres de terre noire, avec les débris des tuiles de leurs casernes. Puis vient une couche d'environ 1 m. 1/2 de terre remuée : en dessous, sur 1 m. 10 environ, les dépôts de huit siècles à peu près, depuis le départ des Romains jusqu'au commencement du XII^e^ siècle (soit environ 13 centimètres par siècle) ; les 40 centimètres supérieurs constituent l'apport des huit siècles suivants (5 centimètres par siècle).

38 figures de texte et 25 planches, dont les plans, coupes, profils, esquisses, dessins et photographies permettent de se rendre parfaitement compte de la marche des fouilles et de la situation exacte des endroits de trouvailles, illustrent à merveille le bel album de MM. van Giffen, Vollgraff et van Hoorn ; c'est une contribution capitale à l'histoire de la Batavie romaine, encore si pleine de mystères[1].

J. VANNÉRUS.

1. Qu'une observation, toutefois, me soit permise, à propos des plans des fouilles. Pour les lecteurs auxquels la topographie du Domplein et de ses environs n'est pas familière, il n'est pas facile de se rendre compte de la situation relative des terrains de fouilles de 1929 et de 1933, d'autant plus que les plans ne sont pas tous orientés de la même façon ; l'addition de quelques indications supplémentaires sur ces différents plans, un plan d'ensemble même, auraient été bienvenus pour ceux qui ne connaissent pas Utrecht.

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

ÉDOUARD CUQ.

A la fin du mois de mai 1934, est mort à Paris Édouard Cuq dont l'érudition, au cours d'une longue et féconde carrière, a parcouru dans le domaine juridique, toutes les périodes de l'antiquité, depuis Hammourabi jusqu'à Justinien.

Reçu premier à l'agrégation de droit, au concours de 1876, il était, deux ans après, envoyé comme pensionnaire à l'École française de Rome ; professeur de droit romain à Bordeaux, il était nommé à Paris, en 1893, pour y enseigner la même discipline et, en 1898, la Faculté de droit lui confiait la chaire, nouvellement créée, d'histoire du droit romain qu'il devait occuper jusqu'à sa retraite. Il appartenait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1911.

Dans l'œuvre considérable qu'il laisse, Cuq apparaît comme un juriste et c'est presque uniquement du point de vue du droit qu'il a envisagé l'histoire. La rigueur et la finesse de sa critique, la sûreté de sa méthode ne lui ont pas toujours permis de se débarrasser de certaines préoccupations qui lui faisaient reconnaître le jeu normal des institutions, alors que bien souvent la seule explication rationnelle eût été le hasard ou les multiples impondérables qui conduisent les peuples vers leurs destinées. Il serait injuste cependant de ne voir dans cet historien du droit romain qu'un savant étroitement enfermé dans les cadres rigides de sa science. Son enseignement a donné naissance à un livre capital : *Histoire des institutions juridiques des Romains* (2e éd., 1904). Le titre de la première édition, *Les Institutions juridiques des Romains envisagées dans leurs rapports avec l'état social et les progrès de la jurisprudence*, témoigne du souci constant de rattacher l'histoire de la législation à celle de l'état social du peuple pour lequel elle a été codifiée. Une curiosité toujours en éveil lui ouvrit maints chemins nouveaux. La publication des textes épigraphiques africains relatifs à la propriété foncière le conduisit à étudier *Le Colonat partiaire dans l'Afrique romaine* et les modalités de l'exploi-

tation des grands domaines agricoles *(Sur l'inscription d'Henchir Mettich)*. C'est encore aux découvertes françaises, à Suse cette fois, que Cuq emprunta la majeure partie des matériaux de son *Étude sur le droit babylonien, les lois assyriennes et les lois hittites* (1929), dans laquelle il met en lumière l'évolution de la juridiction sacerdotale créée par Hammourabi, aussi bien que les causes multiples de conflit qu'eurent à régler les divers tribunaux.

Édouard Cuq fut un grand laborieux. La mort l'a surpris avant qu'il ait pu terminer le commentaire juridique aux *Discours* de Cicéron que lui avait demandé l'Association Guillaume Budé. On lui doit d'avoir achevé le volume de Borghesi sur les préfets du Prétoire, les articles *Jus* et *Lex* dans le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Saglio-Pottier. De nombreux mémoires traitent des sujets les plus variés et leur liste dépasse le cadre de cette notice. Quelques titres suffiront pour témoigner de la variété et de l'ampleur du savoir de ce grand travailleur : *Le Conseil des Empereurs d'Auguste à Dioclétien ; — L'examinatio per Italiam ; — L'examinatio per Aegyptum ; — Un règlement administratif pour l'exploitation des mines au temps d'Hadrien ; — Notes d'épigraphie et de papyrologie juridiques ; — Le Sénatus-Consulte de Délos ; — La juridiction des édiles d'après Plaute ; — Condition juridique de la Syrie méridionale au IIe siècle ; — L'Edit Publicien ; — Le mariage de Vespasien d'après Suétone ; — De la nature des crimes imputés aux chrétiens d'après Tacite*, etc.

R. L.

L. R. FARNELL (1856-1934).

Le 28 mars 1934 s'est éteint, à l'âge de 78 ans, le Dr L. R. Farnell, qui fut recteur de l'Exeter College, à Oxford, de 1914 à 1928. Il fut un des principaux représentants de l'archéologie classique en Angleterre. Ses voyages en Grèce et en Asie Mineure l'avaient préparé à des travaux très objectifs sur les manifestations artistiques et littéraires de l'ancienne civilisation méditerranéenne. Son érudition n'était point purement livresque. Elle s'était nourrie de l'étude du sol et des monuments, sans laquelle elle eût risqué de rester sèche et peu attrayante. Mais, durant sa longue vie de savant, il demeura en contact avec les grands esprits dont l'héritage constitue l'incomparable trésor des lettres helléniques. C'est seulement en 1932 qu'il donnait son édition et sa traduction de Pindare. La religion grecque, sous les multiples aspects de son évolution, avait depuis longtemps capté l'effort de son activité scientifique. Aussi peut-on considérer comme son œuvre fondamentale les cinq volumes, parus de 1896 à 1909, sur *The cults of the Greek states*, auxquels s'ajoutait, en 1921, un supplément sous le titre *Hero cult*. Autour du même sujet gra-

vitent des publications moins techniques, mais toujours intéressantes, comme *The higher aspects of Greek religion* (1914) et *The outline of the history of Greek religion* (1921), sans oublier la série de conférences pour le grand public qui paraissait, en 1911, et s'intitulait simplement *Hellenic religion*. La Grèce religieuse conduisait fatalement son historien à l'étude générale des religions, d'où les ouvrages sur *The evolution of religion* (1905) et *The attributes of God* (1925).

Farnell n'a pas cru devoir se cantonner dans l'hellénisme exclusif. Il savait que les spécialistes sont trop portés à des recherches en vase clos. On lui doit un livre des plus suggestifs pour la date où il parut : *Greece and Babylon* (1911). Depuis lors les traits communs entre la mythologie grecque et les mythologies orientales apparaissent de plus en plus nombreux et précis. Ce qui frappe dans ces études, c'est le souci de ne point séparer le monument du document et d'ajouter aux textes le commentaire d'une illustration qui parle aux yeux.

Nous n'insisterons point sur les étapes de la carrière universitaire du savant. On pourra en lire les détails dans la notice du *Times* du 29 mars 1934.

Tous les fervents de l'archéologie et de la philologie grecques savent combien ces disciplines sont redevables à Farnell. Ils déploreront la disparition de cet infatigable chercheur qui, malgré son grand âge, n'avait cessé de jouir de sa prodigieuse faculté de travail. Il laisse l'exemple d'une vie consacrée tout entière au culte de la vérité scientifique dans un domaine où l'Angleterre s'est toujours réservé une place de choix.

E. Dhorme.

CORRADO RICCI (1858-1934).

Le nom de Corrado Ricci, mort à Rome le 6 juin 1934, à l'âge de 76 ans, restera attaché à la résurrection des forums impériaux dont il fut le grand artisan. Critique et historien d'art, archéologue, il a occupé une place éminente dans la vie intellectuelle de l'Italie contemporaine. Conservateur des galeries d'art de Parme et de Modène, surintendant des monuments de Ravenne, directeur des musées de Milan et de Florence, directeur général des Beaux-Arts de 1906 à 1916, il a largement contribué à enrichir le patrimoine artistique de son pays. Dès 1911, il avait conçu et étudié le projet de dégagement des forums impériaux que le nouveau régime lui permit de mener à bien et auquel il consacra, pendant dix ans, son activité tout entière. Sénateur du royaume d'Italie, membre de l'Académie des Lincei, Corrado Ricci était également correspondant de l'Institut de France.

R. L.

SIMOS MENARDOS (1873-1933).

Simos Menardos appartient à l'histoire de l'archéologie par les efforts qu'il fit pour la constitution du musée archéologique de Chypre, son île natale, et par le rôle qu'il eut en 1930, comme Recteur de l'Académie d'Athènes, lors de l'organisation du III[e] Congrès byzantin. Spécialiste de philologie et de dialectologie chypriote, médiévale et moderne, il laisse des études de linguistique, de toponymie, de folklore, dont les principales concernent Chypre même, mais qu'il avait étendues parfois à Lesbos, Rhodes, Céphallénie, Tinos et Myconos. Il était traducteur et épigrammatiste à ses heures.

Ch. P.

Découverte de sculptures sumériennes.

Les *Illustrated London News* du 19 mai et du 9 juin derniers rapportent les intéressantes découvertes de M. H. Frankfort, de l'Institut Oriental de Chicago, à Tell Asmar et Hafaje. A Tell Asmar (l'ancienne Eshnunna), au Nord-Est de Bagdad, abondante trouvaille dans les substructions d'un temple, de statues sumériennes polychromes représentant le dieu de la végétation, la déesse et de nombreux adorants. Certains personnages sont figurés imberbes et la tête rase, d'autres chevelus et barbus, ce qui prouve qu'il s'agit d'une mode et non de la caractéristique d'une race. Ces statues d'environ 3000 à 3100 avant notre ère, sont d'un art supérieur à ce que nous rencontrons par la suite sur certains sites mésopotamiens.

A Hafaje, entre Tell Asmar et Bagdad, qu'une inscription vient d'identifier au site d'Opis, siège d'une dynastie de l'époque qui précède immédiatement le début de la période historique, découverte de statuettes sumériennes à coiffures variées, d'une plaque de pierre sculptée rentrant dans la catégorie des représentations de festins, et d'un brûle-encens en terre cuite, monté sur roues, reproduisant le temple de la déesse de fécondité et de fertilité avec les vases à offrandes. Nous ne voulons ici que signaler ces découvertes sur lesquelles nous reviendrons dans notre revue annuelle des fouilles en Asie occidentale.

G. Contenau.

Les bronzes chinois de l'Orangerie (1).

Les bronzes chinois exposés au musée de l'Orangerie sont une révélation pour le public ; ils le sont aussi pour le spécialiste. Le jour de l'ouverture, quand tant de personnes de goût se pressaient dans les trois salles du musée, la note dominante de leurs réflexions était

(1) Voir également les articles de G. Salles dans *L'Illustration* du 7 juillet 1934, p. 331-333 et *The illustrated London News* du 23 juin 1934, p. 1030-1031.

une admiration étonnée devant l'élégance des formes, la puissance sobre des décors, le chatoiement ou le poli des patines. Jamais on n'avait réuni un ensemble aussi riche ; à vrai dire, on n'aurait pas pu le réunir jusqu'à ces tout derniers temps.

La Chine a une grande tradition artistique en bien des domaines. Elle seule a su élever la céramique presque au rang d'un art majeur. Elle aussi, bien des siècles avant l'Europe, a conçu la peinture de paysage autrement que comme un cadre où situer une scène, et a créé ainsi l'instrument merveilleux où l'interprétation de la nature sert comme de véhicule à une conception poétique et philosophique de l'univers. Mais le grand art de la Chine antique, ce n'est pas la peinture, encore moins la céramique, c'est le bronze, qui atteint la perfection dès les origines, ou du moins aussi haut que nous puissions remonter.

Comment, où avait-il débuté ? Quelles influences extérieures s'étaient exercées ? Nous l'ignorons. Assurément, quand nous trouvons dans l'ancien monde méditerranéen et en Chine, à haute époque, des techniques communes aussi délicates que la fonte à cire perdue, nous sommes tentés de songer à des emprunts, dont on peut appuyer l'hypothèse par certaines analogies de thèmes et de styles. Tout cela est encore vague, et il serait vain de prétendre conclure dès à présent. Soyons contents de pouvoir suivre à peu près l'évolution du bronze en Chine même, depuis 1200 avant notre ère environ ; c'est déjà beaucoup plus qu'on ne pouvait espérer il y a trente ans.

Je me rappelle, peu après 1900, ces cabinets européens où les bronzes chinois, passés à la cire ou au jus d'abricot, brillaient de patines peintes que les amateurs croyaient un procédé normal des bronziers chinois anciens. Ce n'étaient là que des œuvres assez modernes, d'hier parfois, reflets plaisants, mais affadis, d'originaux que nul encore en Europe n'avait vus. Bientôt des antiquaires, chinois ou japonais le plus souvent, amenèrent sur le marché des bronzes classiques authentiques, que collectionneurs et conservateurs ne furent pas longs à apprécier. C'est alors que se constituèrent les grandes séries de bronzes archaïques des musées et des collections privées d'Europe et d'Amérique ; il y en a à l'exposition des spécimens hors de pair, tel le vase à tête de bélier si généreusement prêté par M. Eumorfopoulos.

Tous ces bronzes arrivaient sans état civil, et c'est à l'aventure qu'on les répartissait en bronzes Chang ou Yin (1500-1000 avant J.-C.), Tcheou (1000-250 avant J.-C.), ou même Han (200 avant-200 après J.-C.). Beaucoup sont inscrits, mais il n'y a pas encore un seul bronze chinois dont l'inscription fournisse un repère chronologique certain. Les hasards du labourage, le creusement de fondations, l'érosion des falaises avaient mis au jour les objets qui avaient

passé par des intermédiaires nombreux, volontairement discrets. La plupart des bronzes proviennent en effet de tombeaux, et le culte des morts interdisait l'exploration des anciennes nécropoles. L'ouverture des tranchées de chemins de fer a triomphé du sentiment populaire, et aurait ainsi, pour une fois, bien mérité de l'archéologie si, libérés du préjugé ancestral, les paysans ne s'étaient trop souvent mués en fouilleurs clandestins. Aujourd'hui encore, il ne se fait guère de fouilles scientifiques de l'ancien sol chinois, si ce n'est à la périphérie, là où Japonais, Russes, Français peuvent opérer librement.

Malgré ces conditions défavorables, nous ne laissons pas d'être informés assez exactement sur un certain nombre de grandes trouvailles faites depuis quinze ans.

En 1899, des paysans reconnurent le site d'une des capitales de la dynastie Yin et mirent la main sur des milliers d'os et d'écailles de tortue où étaient inscrites les consultations oraculaires de la dynastie. Mais c'est récemment que, sur cet emplacement de Ngan-Yang, on a recueilli en nombre des bronzes Yin (environ 1100 avant J.-C.), dont l'exposition montre une bonne série, grâce surtout à MM. Gutmann et Loo. Ce sont en majeure partie des armes, et leur aspect confirme la tradition chinoise que l'art des Yin était sobre et puissant, et celui des Tcheou plus raffiné et chargé d'ornements.

La dynastie Tcheou (environ 1000-250 avant J.-C.) a duré huit siècles ; c'est dire que les formes, le décor, les techniques ont eu le temps d'évoluer ; mais nous ne faisons qu'entrevoir les étapes de cette évolution. Le bronze Tcheou, sous toutes les variétés des vases rituels, est le bronze classique par excellence, avec son décor d'animaux stylisés à grands traits, d'apparence presque géométrique. Il y a relativement peu de saillies, car l'art chinois est essentiellement un art à deux dimensions, fait de surfaces planes ou d'éléments de surfaces planes.

Après les Tcheou, le style Han (200 avant — 200 après J.-C.) se distingue sans peine. Les formes ont changé parfois, mais surtout le décor ; les incrustations se multiplient ; la stylisation cède en même temps devant une sorte de naturalisme. Mais, entre les objets Tcheou classiques et ceux typiques de Han, se place un style intermédiaire, encore assez flottant pour nous dans l'espace et dans le temps, très reconnaissable d'ailleurs : c'est celui auquel on a donné en Europe le nom conventionnel de « Ts'in ».

La dynastie Ts'in n'a duré officiellement qu'une douzaine d'années, vers la fin du IIIe siècle avant notre ère ; elle est célèbre toutefois pour avoir donné l'empereur qui a abattu la féodalité et fondé l'unité chinoise. Il va de soi que les innombrables objets de style dit « Ts'in » n'ont pu être fabriqués sous une dynastie dont l'existence fut si brève ; le style « Ts'in » vaut aussi pour la fin des Tcheou et le début

des Han. Le décor animal y est stylisé moins géométriquement que sous le Tcheou, et déjà les animaux en ronde-bosse y sont traités avec le sens naturaliste qui caractérisera l'époque des Han. En même temps, les intervalles sont remplis de stries et de spirales ; le décor « Ts'in » semble avoir eu l'horreur du vide. C'est à ce style « Ts'in » qu'appartient l'admirable série des bronzes de Li-Yu, découverts par hasard dans le nord du Chansi lors de l'éboulement d'une falaise, et qui constituent l'ensemble le plus puissant et le plus représentatif de ce moment de l'art chinois.

Mais de nouvelles découvertes posent de nouveaux problèmes. Depuis quatre ans, des pièces somptueuses sortent d'un groupe de tombes ouvertes non loin de l'ancien Loyang au Honan, capitale orientale de la Chine sous les Tcheou et les Han. Ce sont les bronzes incrustés d'or et d'argent dont on peut voir à l'exposition les pièces superbes prêtées par la comtesse de Béhague et par M. Loo ; beaucoup sont des pièces d'armure ou de harnachement ; la destination d'autres demeure inconnue. Quoi qu'on en ait dit parfois, il est hors de question de faire remonter ces objets au VI^e^ siècle avant notre ère ; beaucoup annoncent déjà le style Han. Il s'agit de la tombe d'un seigneur de l'ancienne principauté de Han (différente de la dynastie), et la date n'en peut être antérieure à la fin du III^e^ siècle avant notre ère.

Cet exposé rapide ne peut guère donner une idée des richesses exposées à l'Orangerie. Si on a pu les réunir, c'est beaucoup grâce à la générosité de M. David-Weill, et aussi de nos amis belge et anglais, MM. Stoclet, Eumorfopoulos, etc. Mais on remarquera que nos musées nationaux font pauvre figure. Le Louvre a une excellente série de porcelaine, de bonnes sculptures, des peintures bouddhiques anciennes qui n'ont d'équivalent qu'à Londres, mais les bronzes archaïques y sont moins bien représentés qu'à Berlin ou à Londres, à Amsterdam ou à Stockholm, à New-York, à Boston, à Chicago ou à Philadelphie. C'est cependant dans le bronze que l'art chinois s'est affirmé le plus varié et le plus puissant. Il est grand temps que la France, qui a joué et joue un rôle d'initiatrice dans l'étude du monde chinois, comble une lacune aussi grave. Une occasion s'offre d'acheter à des conditions hier encore inespérées l'ensemble des bronzes de Li-Yu. Nous faisons appel à tous les amis du beau pour qu'ils apportent leur obole en aidant à une acquisition qui mettra d'un seul coup le département chinois du Louvre à son rang parmi ceux des autres grands musées.

(*Le Temps*, 8 juin 1934.)

Paul Pelliot.

Un nouveau « gorget » irlandais.

Le Musée national de Dublin a récemment acquis un très bel exemplaire de gorgerin en or, découvert, il y a déjà quelques années, aux bords de la baie de Galway, dans une région sauvage parsemée de mégalithes, à cinq milles de Ballyvaughan (c° Clare). L'objet avait été volontairement déposé dans une anfractuosité du rocher. Le collier qui mesure 30 ‰ dans sa plus grande largeur, est constitué par un alliage comprenant 79,05 % d'or, 14,50 % d'argent et 6,45 % de cuivre. Il se rattache à la série des gorgerins, probablement hallstattiens, dont le Musée possédait déjà cinq exemplaires. La forme se rapproche de celle d'un hausse-col, orné de bandes en relief formant godrons, à décor cordé. Les plaques terminales montrent des bossettes saillant au centre de cercles concentriques. L'excellente conservation et la finesse du décor font de ce nouveau gorgerin la pièce maîtresse sortie des ateliers qui travaillaient alors dans les comtés de Clare et de Limerick, sur le cours inférieur du Shannon. (*The illustrated London News*, 17 février 1934, n° 4948, p. 232).

R. L.

Les transformations de « Mnemosyne ».

La revue *Mnemosyne*, périodique réputé des philologues de Hollande, avait porté en sous-titre jusqu'ici : *Bibliotheca philologica batava*. Le premier exemplaire d'une troisième série qui commence en 1933-1934, s'annonce comme *Bibliotheca classica batava*. Évolution instructive de cette glorieuse publication d'un pays sagement décidé à maintenir, entre toutes choses, l'humanisme. De 1852 à 1862, la science des textes y avait été surtout hollandaise ; puis en 1873, sous la direction de Cobet et de ses collaborateurs, *Mnemosyne* devint plus internationale ; on y publia, dès lors, *en latin*. Mais l'activité restait surtout philologique ; encore qu'un sensible changement se fût marqué dans les dix derniers volumes, où, sous l'impulsion de M. W. Vollgraff, de M. M. F. Müller et Van Groningen, le comité directeur fit bonne place déjà à l'histoire, et à ses sciences auxiliaires (linguistique, épigraphie, papyrologie, archéologie, etc.). Aujourd'hui — tandis que *Mnemosyne* devient la revue des six Universités hollandaises, et non seulement d'Utrecht et Leyde (où elle paraît chez E. J. Brill) — elle consacre officiellement son caractère de périodique adonné à l'étude de l'antiquité gréco-latine *dans toute son amplitude*. On pourra publier non seulement en latin, mais en anglais, français, allemand, italien, et publier sur l'histoire, donner même des études d'archéologie figurée (ce que font déjà T. H. Thiel, avec des notes en français sur l'histoire des Gracques ; G. A. S. Snijder, par ses recherches en allemand : *Guttus und Verwandtes :* identification curieuse de

tire-laits antiques !). — La personnalité de M. W. Vollgraff, l'heureux fouilleur d'Argos, s'efface, trop modestement, du nouveau comité ; mais il continuera à veiller sur *Mnemosyne*, et l'on n'oubliera pas que c'est son à action même, à la valeur de sa direction, archéologique autant que philologique, que la célèbre revue a dû son élargissement.

Ch. P.

Sic vos non vobis...

Annoncé comme livre « d'enthousiaste » — par un avertissement où l'archéologie tout entière se voyait jugée sévèrement pour l'ennui qu'elle déchaîne, — un traité de M. Ch. Rallé, ingénieur, intitulé *L'Initiation à l'art grec* a paru en 1934, sous les auspices de M. P. Landowski, Directeur de l'Académie de France à Rome. Le préfacier, sans doute pour s'épargner un jugement plus scientifique, a comparé l'œuvre à une *Prière sur l'Acropole... L'Initiation* n'est malheureusement qu'une volumineuse compilation sans critique, bourrée d'innombrables fautes et d'erreurs déconcertantes : « Livre de lecture courante », nous dit-on. Mais il y est parlé d'Akhorsabad, de Chéos, d'Égène, de la Laéonie, de quadriges d'Héron sculptés par Onotos, de l'Éphastéion d'Athènes, d'Agatharcus de Sumos, etc. L'auteur s'est-il lui-même lu ? Un seul rez-de-chaussée aligne côte à côte (n. 1-2, p. 151) Déodat et Deonna, auteurs méconnus d'un même traité. Ce qui est plus fâcheux que toutes les inexpériences, et ce qu'on est bien forcé de relever, par faute du titre, c'est que trois pages entières de H. Lechat, *Phidias*, éd. 1924 (p. 173-175) sont passées textuellement, sans qu'on nous avertisse, aux pages 283-285 ! M. Ch. Rallé excepterait-il seulement de sa vénération pour le panthéon de la Grèce les « dieux-termes de la propriété littéraire » ? Et l'Académie des Beaux-Arts, par le prix Bernier, aurait-elle voulu récompenser surtout ce qui se distingue tant du reste : les quelques pages où l' « initiateur » (?) fut, *en silence*, comme il convient, l'initié ?

X.

Les fouilles de Doura-Europos en 1932-1933.

La sixième campagne des fouilles franco-américaines de Doura-Europos sur l'Euphrate (1932-1933) a été marquée par des découvertes nombreuses et de premier ordre. Le compte rendu détaillé des travaux menés en collaboration par l'Université d'Yale et l'Académie des Inscriptions sera publiée par MM. Baur, Rostovtzeff et Bellinger. Nous n'en donnerons ici qu'un bref aperçu.

Un premier chantier a été ouvert près de la citadelle, au Sud dans le vieux quartier de Doura antérieur au plan quadrillé imposé à la plus grande partie de la ville. On y reconnaît des maisons d'âges divers, depuis l'époque hellénistique jusqu'au milieu du IIe siècle,

et des fabriques de vases ou de tuiles avec leurs fours. Ce quartier a fourni quantité de vases en céramique vernissée et des trésors de monnaies et de bijoux cachés lors du siège (256). Une marmite contenait 2.300 pièces d'argent, un autre vase des bagues, des pendentifs en or, etc. Sous un seuil, un dépôt était constitué par une feuille d'or portant une figure humaine de caractère magique. Mlle Crosby, membre de la mission, a déblayé dans cette partie de la ville des bains très vastes avec mosaïques et dédicace « à la grande Tyché du bain ».

Dans le quartier romain, vers le Nord de la cité, M. Brown a découvert une vaste maison, des bains, et non loin, un amphithéâtre construit, suivant une inscription, par des *vexillationes* des IV^e^ Scythe et III^e^ Cyrénaïque. Cette partie de la ville était déjà connue par la découverte du prétoire romain, de temples et surtout par des archives de l'armée romaine [1].

Des recherches dans le temple d'Artémis-Nanaïa, jadis déblayé par M. Cumont, vers le centre de la ville, ont donné d'intéressants résultats ; c'est ainsi que le P^r^ Clark Hopkins, directeur principal de la mission, a pu reconnaître que plusieurs édifices s'étaient succédé sur cet emplacement depuis l'époque hellénistique représentée par des colonnes cannelées. Il a pu lire sur un pilier votif une date correspondant à l'année 30 avant J.-C.

Les fouilles qui se sont développées sur les deux côtés de la Porte de Palmyre, près des remparts, ont donné des résultats plus intéressants encore. Au Sud de cette porte, M. Hopkins en a reconnu une autre antérieure qui, à l'époque du siège, était, sans doute depuis longtemps, murée d'énormes blocs. Plus près de la Porte de Palmyre, le diwan d'une vaste maison contenait des fresques figurant des scènes de banquet. Trois tableaux sont conservés. Dans le premier à gauche, les convives couchés sur des litières boivent du vin dans des coupes d'argent ; la toge rappelle le costume grec, mais la coiffure bouffant sur les côtés est perse ; les convives paraissent assister à un mythe mimé : une femme est assise et derrière elle, un jeune homme nu avec de grandes ailes sur le dos figure Éros, une inscription nous en avertit. Plus loin, nous assistons à une chasse à l'onagre ; le nom du cavalier et celui du cheval étaient inscrits en grec et en palmyrénien. Enfin un texte peint nous avertit que ces convives sont des dévots des dieux El, Yaḥibol, ʿAglibol et Arṣou[2]. L'année indiquée ici nous reporte à la fin du II^e^ siècle. Les tableaux, suivant vers la

1. Ces pièces comprenant des calendriers de fêtes militaires, des états d'effectifs, des états signalétiques de chevaux, des instructions du commandement, etc., ont fait l'objet d'une récente communication de M. Rostovtzeff à l'Académie des Inscriptions.

2. Cette peinture a été offerte au Musée du Louvre par l'Université d'Yale.

Fig. 1. Synagogue de Doura-Europos. Une partie du deuxième registre, œuvre du Maître de l'Alliance. Tableau de droite : le Tabernacle et son enceinte à trois portes, Aaron, lévite et sacrificateur ; — tableau de gauche : le Tabernacle et les tentes dans le désert. Moïse donne miraculeusement de l'eau aux douze tribus.

gauche, représentent un groupe de femmes qui paraissent aussi occupées à une fête, puis un autre banquet de trois hommes couchés, encadrés de deux domestiques, dont l'un tend une coupe de vin. Le nom de chacun des personnages est inscrit en grec et en palmyrénien ; pour terminer, à droite et hors du cadre, une petite

Fig. 2. — Synagogue de Doura-Europos. Abraham, les mains repliées dans son manteau. C'est d'après les *Midrashim* le premier homme qui eut les cheveux blancs.

inscription grecque dit de ne pas oublier le peintre. Il se peut que nous ayons ici le souvenir d'une phratrie de caractère religieux, vouée au culte des dieux palmyréniens, mais il est plus probable qu'il s'agit seulement de scènes domestiques.

Les fouilles du Nord de la Porte de Palmyre ont fourni, le long du rempart, un grand nombre de papyri et de parchemins. Deux sont de caractère religieux : un fragment du texte de Tatien en grec, relatif à l'incident de Joseph d'Arimathie et des saintes femmes, et

une prière en hébreu à dire avant ou après le repas. Les autres textes sont des contrats, mariage, divorce, prêt d'argent, etc. ; la plupart sont en grec, mais l'un, qui n'a pu encore être déchiffré quoiqu'en parfait état, présente des analogies graphiques avec le pehlvi sassanide ; on remarque les sceaux apposés par les témoins. Ces papyrl

Fig. 3. — Synagogue de Doura-Europos. Le sacrifice d'Abraham, œuvre du peintre juif ; au-dessus de la niche centrale (personnages figurés de dos). A gauche, l'armoire de la Loi.

et parchemins paraissent provenir d'une maison voisine du lieu de ces trouvailles ; on y a découvert, en effet, des portraits peints représentant des scribes, actuaires, architectes, etc. La plupart étaient des sous-officiers de l'armée romaine.

Le long du rempart, on a encore recueilli une quantité d'étoffes, de pièces d'habillement ou de harnachement et d'objets usuels. La tour 19 du rempart contenait une collection de jarres portant des noms grecs ou sémitiques, inscrits au pinceau généralement, deux caparaçons militaires capitonnés, l'un en bronze, l'autre en fer, et

un magnifique *scutum* de bois contreplaqué, orné de fines peintures, lion, aigle, victoires, etc. Cette tour du rempart avait été incendiée et en partie renversée par un très curieux travail de sape, effectué par les Perses lors du siège de 256. Une partie des galeries habilement boisées a été retrouvée intacte, ainsi qu'une contre-mine établie par les habitants de la ville. Un groupe de soldats s'y trouva enseveli avec ses armes au cours des opérations.

C'est entre cette sape et la maison des scribes que fut déblayée la grande synagogue intérieurement couverte de peintures. L'inscription dédicatoire en araméen nous a appris que cet édifice avait été construit en 556 des Séleucides (244-245), deuxième année du règne de Philippe, sous le pontificat du prêtre Samuel. L'ensemble des peintures, dont il reste une centaine de mètres carrés, se présente en quatre registres correspondant, semble-t-il, à l'œuvre de quatre peintres ; celui du registre supérieur écrit ses légendes en araméen ; le troisième registre porte des inscriptions restées incompréhensibles comme celles du parchemin dont nous avons parlé. Si l'on fait abstraction du registre inférieur purement décoratif et des tableaux qui surmontent ou ornent la niche de la Torâh, les trois étages superposés des peintures paraissent se rattacher à trois cycles : introduction historique, cycle de l'Alliance et des promesses, cycle de la protection divine miraculeuse.

Voici de droite à gauche les scènes identifiées dans le premier registre (maître araméen) : *Le songe de Jacob*, *La sortie d'Egypte* en trois tableaux, *Moïse et le buisson ardent*, *Un personnage expliquant la loi* (par un autre peintre), *Josué* (?), *Le Trône de Salomon*, *La Reine de Saba ;* le second registre, cycle de l'Alliance, comprend les figures suivantes : *Abraham* (fig. 2), *Aaron et le Tabernacle*, *Moïse dans le désert* (fig. 1), *Procession de l'Arche*, *Anne conduisant Samuel dans la ville de Silo*, *La Prise de l'Arche par les Philistins*, *L'Arche délivrée*, *La ville de Beth-Šemeš*, *Jérémie* (?) ; au centre, au-dessus de la niche de Torâh, *Orphée charmant les animaux*, *figure de David ou de Salomon*, *Jacob bénissant Ephraïm et Manassé* et *Jacob bénissant ses douze fils* (ces trois scènes d'une autre main). Le troisième registre a été peint par le maître iranien, qui a représenté *L'Histoire d'Élie* d'un côté, de l'autre *La Prophétie des ossements desséchés dans Ézéchiel*, et autour de la niche, *Moïse sauvé des eaux*, *Samuel donnant l'onction à David*, *L'Histoire d'Esther*. Sur le mur opposé, enfin, on reconnaît *L'Histoire de Job*.

Le décor de la synagogue est complété par la belle architecture de la niche en relief accolée au mur du fond ; à côté d'enblèmes juifs connus, nous remarquons sur le fronton une très intéressante représentation du sacrifice d'Abraham (fig. 3) ; les personnages sont de dos, sans doute par scrupule religieux. Ce décor paraît dû à un peintre différent qui est peut-être le seul vraiment israélite.

Dans ces peintures, Dieu est figuré plusieurs fois par une main. Dans le sacrifice d'Abraham, la main sort d'un nuage ; dans les scènes de Moïse, on la discerne trois fois au-dessus du personnage principal. Elle ne figure pas dans les tableaux de l'Alliance, mais le peintre iranien l'a représentée une fois dans *La Résurrection du fils de la veuve Sarepta*, et trois fois au début de *La Prophétie des ossements*. Ici l'avant-bras est sectionné de telle manière qu'on ne peut supposer un personnage qui serait en dehors du tableau et dont on ne verrait que la main. C'est la traduction littérale de l'expression biblique bien connue יד־יהוה. Sur un bijou d'argent en forme de main, provenant de Kaiffa, on lit ces mots צינן שדי, « signe du Tout-Puissant », qui explique bien le sens de l'emblème. Cette façon de figurer la divinité est intéressante à noter.

Par cette simple et très incomplète énumération des découvertes de cette année, on se rend compte de l'importance historique des travaux en cours à Doura. Les premiers siècles de l'ère chrétienne, avec leur extraordinaire floraison dans le domaine religieux, nous apparaissent en vive lumière. A côté du mouvement des idées et des institutions révélées par les textes, nous retrouvons les habitudes de vie et les pratiques superstitieuses (spécialement en ce qui touche au mauvais œil et aux dépôts de fondation). Ces fouilles nous apportent aussi — et ce n'est pas leur moindre intérêt — des vues nouvelles sur la technique des métiers : le tissage et le décor des étoffes (l'étude en est faite par M. Pfister), l'art du tour sur bois et métaux, le travail du verre, de la céramique émaillée, du bois en feuille mince, etc., sans parler de la peinture et du dessin sous toutes leurs formes.

Comte du Mesnil du Buisson.

Les Romains connaissaient-ils le fer à cheval ?

Sous ce titre, M. Georges Méautis (*Revue des Études anciennes*, t. XXXVI, 1934, p. 87) s'inscrit en faux contre les affirmations négatives de Salomon Reinach, et plus récemment du commandant Lefebvre des Noëttes ; il attire l'attention sur deux groupes de trouvailles, faites en deux points divers du monde romain : l'une à Virunum en Carinthie où deux fers à chevaux ont été découverts ; l'autre à Vindonissa (Suisse), où six fers à chevaux ont été recueillis dans le Schüthügel, colline de débris qui ne contient que des objets appartenant au Ier siècle après J.-C. Mais il y a plus : une moitié de fer à cheval a été retrouvée, à Vindonissa, dans le corps même d'une voie romaine. Ce sont là des trouvailles qui doivent être prises en considération. On les rapprochera utilement de celles signalées par le marquis de Cerralbo (*Nécropoles ibériques*, dans C. R. de la XIVe session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie

préhistorique; Genève, 1912, p. 593-627) : au voisinage immédiat des nécropoles du second âge du fer, à Aguilar de Anguita, Luzaga et Arcobriga, on a recueilli de nombreux fers à chevaux[1].

R. L.

Les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1932.

Le résultat le plus marquant de la campagne a été l'identification du monument dont les substructions ont été mises au jour dans la partie méridionale de la propriété Vaqué (*Rapport sur les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges (Lugdunum Convenarum), en* 1932 ; in-4° de 75 p., avec 11 fig. et 9 pl. Toulouse, Privat, 1933). Il ne s'agit pas — comme on l'avait précédemment supposé — d'un monument triomphal, mais d'un temple à *cella* presque carrée, et à *pronaos* entouré de colonnes. La façade, hexastyle, orientée au Nord-Est, est précédée d'un autel monumental entouré d'une gradination plaquée de marbre. Le délabrement des maçonneries du *podium* n'a pas permis de retrouver les traces de l'escalier qui, à l'Est, conduisait à la *cella*. Autour du monument s'étend une enceinte bien délimitée par des murs reconnus au cours de campagnes antérieures, au Nord, à l'Est et au Sud. D'autres murailles, adossées au Nord et au Sud de la *cella*, la ferment au couchant. Sur la face opposée, sont appliqués les soubassements des trois trophées, dans l'axe même du temple qui est également celui de l'*area* du premier forum. Le monument appartient au même ensemble architectural que la place publique, mais avec un dispositif particulier : le temple ouvrait sur une rue, alors que les trophées regardaient vers le forum. On peut admettre la contemporanéité du temple et du forum, l'un et l'autre appartenant au début de l'Empire.

A proximité de la place, dans la partie Nord du même chantier, se poursuit le dégagement de thermes publics. Les sondages, pratiqués en divers autres points de la ville antique, ont permis de reconnaître les tracés de rues nouvelles, bordées de maisons qui ont subi parfois de multiples remaniements.

La découverte de tessons de céramique grise à vernis noir, décorée de croix ou d'un cerf estampé, tend à prouver que la basse ville n'avait pas été entièrement abandonnée par ses habitants aux v-vi^e^ siècles. On rattachera à ces trouvailles, celle de quatre nouvelles plaquettes d'argile, recueillies dans la région du Sud-Ouest, dans une zone peut-être occupée par un cimetière. Au centre d'une arcature supportée par deux colonnes, se détache une figure humaine, au visage

1. Cf. encore M. Hell, *Österr. Jahresh.*, XXVIII, 1933, *Beibl.*, p. 125 (fer de Salzbourg, du début de l'Empire romain).

triangulaire, terminée par un menton lourd et proéminent. Les yeux grands sont entourés d'une saillie ; la chevelure rejetée en arrière et côtelée recouvre en partie le front bas. Les colombes et l'inscription précédée d'une croix en font indiscutablement des objets chrétiens de caractère funéraire. Par le style, ils se rattachent à la renaissance des techniques indigènes dont la céramique décorée à la roulette représente l'une des manifestations les plus caractéristiques.

R. L.

Le Congrès archéologique de France.

Le Congrès archéologique de France a tenu ses assises à Paris du 24 au 30 mai 1934. Cette 97e session coïncidait avec le double centenaire du Service des Monuments historiques et de la Société française d'archéologie, fondée par Arcisse de Caumont, en 1834. A cette occasion, la direction générale des Beaux-Arts avait organisé, par les soins de MM. R. Planchenault et Francis Salet, à l'École des Beaux-Arts, une exposition comprenant des dessins et des photographies des principaux chantiers de fouilles et de restaurations exécutées par le Service des Monuments historiques, avant 1850, sous la direction de Violet-le-Duc, et après lui ; enfin des travaux effectués dans les régions dévastées par la dernière guerre. L'exposition, inaugurée le jour de l'ouverture du Congrès, montrait également quelques objets originaux remis en état par le Service des objets d'art, telle la magnifique chape de Chinon.

Les visites aux grands monuments de l'Ile-de-France commencèrent, comme il se devait, par celles de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle. Le lendemain était consacré à Chartres, le jour suivant aux cathédrales mutilées de Soissons et de Reims qui, grâce aux soins diligents et avertis de MM. Brunet et Deneux renaissent à la vie. Après une journée de repos bien méritée, les congressistes reprenaient la route, le lundi matin, en direction de Versailles où ils étaient reçus par MM. Patrice Bonnet, architecte en chef du château, et G. Brière, conservateur du Musée. On a beaucoup travaillé à Versailles et aux Trianons et ce ne sont pas seulement les bâtiments qui ont été remis en état. La lamentable dispersion des mobiliers pendant l'époque révolutionnaire, les déprédations et les aménagements plutôt malheureux de la Monarchie de Juillet avaient ruiné maints décors charmants. Les heureux et patients efforts des conservateurs ont réussi à nous en rendre plus qu'un reflet. On ne saurait trop les en remercier. Il n'est pas jusqu'à ce joujou qu'est le Hameau de Marie-Antoinette qui n'ait bénéficié des libéralités de la donation Rockefeller. Certains pourront regretter le pittoresque romantique de la ruine ; on applaudira à la restitution de cette paysannerie d'opéra-comique dont le

caractère artificiel a été savamment souligné. En fin d'après-midi, un excellent concert de musique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles eut lieu dans la chapelle du château sous la direction de M. Raugel.

L'avant-dernier jour conduisit les congressistes dans l'Ile-de-France, de Gonesse à l'abbaye cistercienne de Royaumont, en passant par le château d'Écouen. Hélas ! pourquoi faut-il que les toitures, couvertes de placards en carton bitumé, témoignent de l'indifférence coupable dans laquelle les occupants actuels de l'édifice se complaisent ? Il eut été piquant de montrer aux congressistes le mariage du béton armé et de la pierre taillée dans certain coin des douves qui s'enorgueillit aujourd'hui d'un bain-douche, sommé d'un court de tennis. Quand se décidera-t-on enfin à imposer, même aux établissements relevant de la Grande-Chancellerie, la saine politique de restauration ou d'entretien actuellement pratiquée par le Service des Monuments historiques ? Au terme de la journée, Senlis, avec son enceinte gallo-romaine et les ruines de son château royal, évoquait le souvenir des monarques qui commencèrent à doter l'Ile-de-France de sa parure de pierres.

Le dernier jour ramenait le Congrès à Paris pour la visite de Saint-Denis, de l'hôtel Lambert et de Saint-Gervais où se firent entendre les célèbres chanteurs et l'orgue historique des Couperin.

Dans les heures que nous vivons, où les valeurs spirituelles sont loin d'être placées au rang qu'elles devraient occuper, il est particulièrement réconfortant de constater qu'il est encore possible de réunir un public nombreux et désintéressé pour un pèlerinage aux monuments dont une nation a le droit d'être fière. Grâce en soient rendues à Marcel Aubert, l'animateur de ces réunions, à ses collaborateurs, et souhaitons que l'avenir réserve à la Société française d'archéologie des jours aussi heureux.

R. L.

Biographie de Theodor Mommsen.

M. le P^r^ D^r^ L. Wickert nous a fait parvenir, au nom de l'Académie des Sciences de Berlin, la notice que nous publions ci-dessous :

Preussische Akademie der Wissenschaften — Berlin, im Mai 1934 NW.7, Unter den Linden 88.

Biographie Theodor Mommsens

Theodor Mommsen soll nunmehr, da die von ihr testamentarisch festgesetzte dreissigjährige Sporre des Briefwechsels abgelaufen ist, eine umfassende Biographie erhalten. Mit der Abfassung der Biographie ist von einer Mommsen-Komitee der wissenschaftliche Beamte bei der Preussischen Akademie der Wissenschaften und Privat-

dozent der Alten Geschichte an der Universität Berlin Professor Dr. Lothar Wickert betraut worden. Die unterzeichnete Akademie, der Mommsen seit dem Jahre 1858 als ordentliches Mitglied angehört hat und deren beständiger Secretar er viele Jahre hindurch gewesen ist, bittet im Interesse des Unternehmene und im Einverständnits mit dem Biographen alle, die Mommsen persönlich näher gestanden haben oder in deren Händen sich Briefe oder Aufzeichnungen befinden, die für die Biographie von Wert sein könnten, Herrn Professor Wickert, Berlin NW. 7, Unter den Linden 38, alles irgend in Frage kommende Material unmittelbar zugänglich zu machen und ihm Erinnerungen an Mommsen mitzuteilen. Prof. Wickert verbürgt sich für die rechtzeitige und unversehrte Rückgabe der Originale.

Die Preussische Akademie der Wissenschaften.

Musées d'antiquités de Stamboul.

La direction générale des Musées d'antiquités de Stamboul vient de publier le nº 1 d'un *Annuaire* (*Istanbul asariatika Müzeleri Neşriyati*, XI : *Istanbul Müzeleri Yilliği*, Stamboul, 1934). Ce fascicule est rédigé moitié en turc, moitié en français, par les soins d'Aziz bey. Comme l'indique l'auteur dans la préface (p. 45 du texte français), il tiendra au courant « le monde de l'archéologie » de l'activité des musées turcs et des publications de Stamboul. L'idée est excellente, et l'on ne saurait que louer cette initiative. Dans ce premier numéro, nous trouvons des renseignements pratiques sur les musées d'antiquités, leur personnel, l'enrichissement des collections. Parmi les nouvelles acquisitions, on signalera une stèle, nº 4481 (dite « funéraire » ?) représentant « Apollon sur son char, au-dessous Dionysos », et avec une inscription grecque de 5 lignes (provenance : Inönü), la « partie supérieure d'une tête de l'empereur Commode » (nº 4492), un « socle de statue avec des inscriptions grecques » (nº 4516), provenant de Bolu ; une statue d'Hadrien en bronze, « entière ». Dans la collection assyro-babylonienne, installée dans le local de l'École des Beaux-Arts (ancienne pharmacie du Palais de Top-Kapou), et dirigée par le Dr E. Unger, on a exposé, entre autres documents, une stèle en grès du roi Sargon (nº 11850), d'Akkad-Kish (?), un bassin votif de Goudea, provenant de Lagash (nº 5555), une statue de Goudea (nº 5215), provenant de Lagash, des tablettes de Nippour, etc. — Souhaitons que cette publication continue à paraître régulièrement : précise et détaillée, elle pourrait rendre de grands services.

Y. Béquignon.

Opinions téméraires.

On lit dans *Excelsior* du jeudi 3 mai 1934 :

« *Découverte en Crète du plus ancien théâtre.* — On mande d'Athènes qu'au cours de fouilles effectuées dans l'île de Crète, on aurait mis au jour les restes du plus antique théâtre du monde. Les archéologues estiment, d'après ces vestiges, que cet édifice aurait été construit deux mille ans avant le théâtre d'Athènes. Il présente de grandes analogies avec le théâtre moderne. Un couloir central conduit au plateau destiné aux spectateurs et aboutit à la scène par un escalier. Les parois sont ornées de peintures en bon état de conservation. On croit qu'il y était donné des auditions musicales, des spectacles acrobatiques et des danses. »

Le Messager d'Athènes écrit dans son numéro du lundi 7-mardi 8 mai 1934 : Maurice Bedel, qui fit partie de la croisière des intellectuels français sur le *Patris II*, a publié dans *Le Journal* quelques notes de voyage : « ... Il n'y a qu'un chameau *dans tout le Péloponnèse*, et je crois bien dans toute la Grèce méridionale. Je désirais vivement le saluer, car je porte amitié à cet animal... C'est une de mes compagnes qui m'en fit faire la rencontre au village d'*Amphissa, non loin de Delphes.* »

Y. B.

On lit à la fois dans *Beaux-Arts*, 15 juin 1934, et dans *Mouseion, Bulletin d'informations mensuelles, Office international des Musées*, juin 1934, p. 17, à propos de la mort de Corrado Ricci : « Il n'aura eu qu'un regret : celui de n'avoir pu réaliser le déblaiement du cirque *de Maximilien*, qu'il avait projeté. » Regrettons aussi, et espérons qu'un autre archéologue, au *Circus Maximus*, reprendra la tâche. S'agirait-il d'effacer une trace, généralement ignorée, de l'occupation autrichienne à Rome ?

R.

BIBLIOGRAPHIE

Ch. Kuentz. *La bataille de Qadech* (Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire sous la direction de M. Pierre Jouguet, t.L V), 3e fasc. Le Caire 1934, petit in-folio de 201-398 pages, avec IX-XLII planches. — La victoire de Qadech, sur l'Oronte, remportée sur une coalition asiatique aux environs de l'an 1295 avant notre ère, fut le fait mémorable du règne de Ramsès II — celui, du moins auquel le monarque entendit donner, pour son prestige, la plus grande publicité. Le *Bulletin officiel* le relatant fut gravé dans les temples d'Abydos, de Thèbes et du lointain Abou-Simbel, en Nubie. Des artistes composèrent, pour l'illustrer, une imagerie complète, qui eut, à côté du Bulletin, les honneurs de la sculpture en bas-reliefs. Un poète inconnu transposa le Bulletin en épopée, et son œuvre, gravée souvent sur les monuments à côté de lui, a reçu abusivement le nom de *Poème de Pentaour*, du nom d'un copiste dont un manuscrit hiératique du texte porte la mention.

Plus encore que la littérature, cet ensemble intéresse l'histoire. Au moment surtout où, grâce aux fouilles exécutées en Orient, les peuples asiatiques commencent à sortir de l'ombre et où l'étude de leurs rapports avec l'Égypte est à l'ordre du jour, M. Kuentz a pensé qu'il était temps d'établir une édition aussi parfaite que possible d'un témoignage égyptien particulièrement important à ce sujet, textes et documents figurés. Il y a réussi, pour les textes du moins. Dans une première partie, il publie séparément les divers documents, en les accompagnant de toutes les notes utiles. Les mêmes textes, ainsi dûment établis, sont repris dans une seconde partie, groupés pour l'étude en synopses qui permettent la comparaison entre les différentes recensions.

Depuis l'apparition du tome II de l'*Atlas zur altaegyptischen Kulturgeschichte* de M. Wreszinski, un *corpus* de représentations relatives à la bataille de Qadech ne ferait, dans la majorité des cas, que rééditer à grands frais ce qui est excellemment publié dans le magistral ouvrage. M. Kuentz a eu la sagesse de ne pas l'essayer. Ses planches, nombreuses et pour la plupart exécutées en héliogravure, ne visent qu'à fournir des exemples de l'illustration du Bulletin ou du Poème et ne reproduisent *in extenso* que les bas-reliefs les moins connus, parce que les plus récemment découverts. En cela M. Kuentz ajoute

utilement à la documentation réunie par M. Wrezsinski et c'est dans son ouvrage qu'on ira désormais chercher les défilés de charrerie du mur Ouest de la Cour d'Aménophis III (pl. XV) ou de la Grande colonnade, face extérieure (pl. XXXVII), à Louxor, ainsi que certaines parties (pl. XXVII, 1-3 ; pl. XXVIII, 3-4 ; pl. XXIX ; pl. XXX), négligées par M. Wreszinski, des bas-reliefs qui décorent, à Karnak, le mur Ouest de la cour située entre le 8e et le 9e pylônes. Malheureusement le souci de publier le plus grand nombre possible de monuments a amené à réduire exagérément les photographies : dans bien des cas, malgré la perfection du tirage, la consultation en est difficile et nombre de détails échapperont même à un examen à la loupe. Il aurait mieux valu se résoudre à n'illustrer un tel ouvrage, philologique avant tout, que par des documents inédits, mais en les reproduisant à plus grande échelle.

Étienne Drioton.

Medinet Habu, vol. III : *The calendar, the « slaughterhouse », and minor Records of Ramses III* (The University of Chicago, Oriental Institute Publications, vol. XXIII), The University of Chicago Press, 1934 ; in-fo de XVI pages et 62 planches. — Ce volume, le troisième dans la magnifique série publiée par la Section épigraphique de la Mission de l'Oriental Institute de Chicago à Médinet-Habou, donne *in extenso* la paroi extérieure Sud du temple, la décoration de deux petites chambres situées à l'angle Nord-Ouest de la seconde cour, que les scènes figurées semblent désigner comme une officine de boucherie, et, rassemblées sous le titre de *Minor Records*, les frises monumentales d'hiéroglyphes, louanges emphatiques de Ramsès III, situées à différentes places à l'extérieur du monument.

Le document capital de cet ensemble est sans contredit le texte du Calendrier des Fêtes, qui occupe à lui seul toute la paroi extérieure Sud du temple, — le plus long texte hiéroglyphique connu, puisqu'il comporte plus de 1.400 colonnes d'écriture. Son importance égale son développement : avec ses rubriques circonstanciées sur les fêtes et les listes, exactement chiffrées, des victuailles assurées pour leur célébration, il constitue la base solide sur laquelle on peut édifier, en s'aidant des données archéologiques et des représentations figurées si nombreuses dans les temples, une étude sur le service liturgique à l'époque thébaine.

Car l'intérêt de ce calendrier dépasse de beaucoup les horizons de Médinet-Habou et de la XXe Dynastie. Si sa première partie donne le statut des fondations personnellement instituées, à des jours choisis par lui, par Ramsès III (1204-1172), sa seconde partie, la plus développée, énumère les fêtes introduites dans son temple funéraire conformément à un calendrier antérieur. Or de ce calendrier, des fragments

datant de Ramsès II (1300-1234), et provenant du Ramesséum voisin, sont connus depuis longtemps, encastrés dans des adjonctions ptolémaïques du temple de Médinet-Habou. Parmi ces fragments, les uns, relatifs à des fêtes fondées par Ramsès II, n'ont pas de passages correspondants dans le texte de Ramsès III ; les autres, au contraire, concordent signe pour signe, et jusque dans leur distribution matérielle, avec la seconde partie du calendrier de Ramsès III. On peut en conclure que cette seconde partie, dans laquelle des fêtes instituées par un roi antérieur n'ont pas passé, est la copie d'un « coutumier » plus ancien, dont le texte, stéréotypé jusque dans sa disposition, servait de base, sous les dynasties thébaines, à la législation cultuelle des temples.

Les éditeurs, dans leur préface, s'étonnent qu'une pareille mine de renseignements n'ait jamais été exploitée pour une étude d'ensemble. C'était chose hasardeuse, que travailler sur les publications précédentes, exactes en général mais incomplètes. Désormais, grâce à l'édition luxueuse et définitive de l'Oriental Institute, une telle entreprise n'est pas seulement devenue possible : elle est rendue tentante.

É. D.

Chassinat. *Le temple d'Edfou*, t. XI (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, t. XXVIII), petit in-f° de XVI-10 pages, avec 110 planches hors-texte. Le Caire, 1933. — *Id.*, t. XII (Mémoires, etc..., t. XXIX), petit in-f° de VIII-10 pages, avec 111 planches hors-texte. Le Caire, 1934. — Ces volumes de planches sont les deux premiers d'une série de quatre, qui constituera le complément indispensable et le couronnement de l'œuvre admirable et, peut-on dire, gigantesque de M. Chassinat. Les tomes précédents ont donné *in extenso*, en typographie, les innombrables textes qui habillent les parois intérieures et extérieures du temple d'Edfou, avec les croquis des scènes auxquelles ils se réfèrent. M. Chassinat a voulu clore cette collection par un atlas contenant les reproductions photographiques des bas-reliefs les plus importants, tant au point de vue documentaire qu'au point de vue artistique. L'histoire de l'art égyptien aura autant à bénéficier de ces derniers volumes que la philologie des premiers.

Car, M. Chassinat le fait remarquer dans l'Introduction au tome XI qui constitue, à elle seule, une contribution importante pour l'archéologie monumentale et la connaissance de l'art de cette période, l'art égyptien de l'époque des Ptolémées est communément jugé avec une partialité excessive et sommairement exécuté. Personne, et M. Chassinat moins que quiconque, ne conteste sa décadence, et il est trop évident que, dans les œuvres de ce temps, l'emploi des procédés se substitue de plus en plus à l'inspiration véritable et que la sève de tout

art digne de ce nom, le goût créateur de formes, se tarit. La faute en est à l'hellénisation progressive du pays qui, en propageant un nouvel idéal d'art, relègue les conceptions anciennes dans des formules mécaniquement appliquées. Pourtant, soucieux d'expliquer la fin d'un grand art, les historiens soulignent les défaillances de sa dernière époque sans tenir compte des mérites qu'il conviendrait d'inscrire encore, malgré tout, à son actif. Ils décrivent complaisamment des ombres envahissantes, mais ils font silence sur les rais de lumière qui les traversent encore et, de temps en temps, les tiennent en échec. En fait, les planches de M. Chassinat le démontrent, il y eut encore de véritables beautés dans l'art ptolémaïque : telle, entre autres, cette procession de la barque sacrée sous Ptolémée IV Philopator (t. XII, pl. CCCLXXX), justement signalée par M. Chassinat comme le meilleur bas-relief du temple, dans laquelle le groupe des prêtres porteurs, habillés de longs vêtements dont la stylisation sobre et plate, toute en lignes, contraste avec le modelé, poussé en rondeur et en finesse, de leurs physionomies, fait revivre les qualités les plus appréciées de l'école sébennytique, dont les artistes ptolémaïques continuaient la tradition. Décrire la fin de l'art égyptien comme une capitulation sans résistance est une erreur et une injustice : il faut, pour l'apprécier avec exactitude, faire état des sursauts d'une tradition qui, sur le point de mourir d'asphyxie, retrouvait par instants assez de vitalité pour créer de tels chefs-d'œuvre.

Le soin que M. Chassinat apporte à la préparation de ses éditions est si grand que le recenseur ne goûte jamais l'innocent plaisir de lui signaler une coquille. Hâtons-nous donc de profiter d'une aubaine aussi rare : à la page XVI du volume XI les « *tombes XI à XXIV du présent ouvrage* » représentent ses *tomes*, et l'on se tromperait fort en augurant que les belles planches dont on vient de parler sont destinées à être enterrées. Ces tomes constituent, au contraire, un florilège où elles seront souvent consultées et largement utilisées.

É. D.

B. Bruyère. *Deir el Médineh* (Fouilles de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire (année 1930) sous la direction de M. Pierre Jouguet. Rapports préliminaires, t. VIII, 3e partie). Le Caire, 1933 ; in-4°, de 140 pages, avec 42 figures, 39 planches hors-texte. — L'épaisseur insolite de ce rapport laisse deviner à première vue combien les fouilles ont été fructueuses en 1930 sur le site de Deir el-Médineh, situé, on se le rappelle, au débouché de la Vallée des Reines, en face de Louxor, et dont l'Institut français d'Archéologie orientale a entrepris le déblaiement méthodique. Jusqu'alors M. Bruyère, qui conduit les travaux, depuis 1922, avec la maîtrise que l'on sait, avait exécuté

la partie de son programme qui consistait à dégager la nécropole étagée sur les pentes de la colline. Il lui restait, en 1930, à en nettoyer l'extrémité méridionale, sise sur le flanc d'un ouady secondaire communiquant, par un col, avec la Vallée des Reines.

Ce travail a mis en même temps M. Bruyère en premier contact avec le champ antique d'épandage des détritus provenant de la bourgade située plus au Nord, à proximité du temple bien connu. Son Rapport se divise donc en deux parties : celle qui expose les résultats acquis par une première reconnaissance effectuée dans l'amas de décombres antiques ; celle qui rend compte du déblaiement de la pointe avancée que la nécropole pousse vers le Sud.

C'est une fortune appréciée entre toutes en archéologie que de trouver accès aux « boues de ville » d'une cité antique. Là, jetés pêle-mêle au fur et à mesure qu'on s'en débarrassait, les rebuts se sont entassés par séries chronologiques, avec une régularité de strates géologiques. Bien des objets, abandonnés comme hors d'usage, sont encore intacts ; d'autres, accidentellement détériorés, le sont beaucoup moins que s'ils étaient restés en service ; la nature enfin des déchets renseigne sur l'activité des habitants de la ville. A Deir el-Médineh, les décombres ont été répandus dans la plaine en poussant vers le Sud, à partir de l'agglomération antique, de façon à former des couches verticales juxtaposées, que l'on peut dater de la XVIII^{e} à la XX^{e} dynasties. Les débris d'objets ménagers de toute espèce, recueillis par M. Bruyère, lui ont permis d'amorcer des séries chronologiques, que les fouilles des années suivantes viendront encore enrichir. Les résultats déjà acquis sur ce sujet sont d'autant plus précieux que les documents sur les arts industriels de la vie civile sont plus rares dans une Égypte qui a survécu surtout par ses tombeaux et par ses temples, mais où les villes antiques ont irrémédiablement péri. Parmi ces objets, les séries constituées par les rebuts d'ateliers de peintres et de sculpteurs sont particulièrement instructives : elles prouvent l'hypothèse, acceptée jusqu'à présent comme un postulat, que Deir el-Médineh était une ville d'artistes travaillant à la décoration des nécropoles voisines et exerçant des élèves. De nombreux ostraca de calcaire portant des essais d'artistes, parfois d'une liberté charmante (on appréciera, au frontispice du livre, l'exquise aquarelle de M. Robichon reproduisant un chat qui conduit un troupeau d'oies), ou des textes relatifs à leur vie quotidienne, forment déjà une riche collection qui sera publiée, lorsqu'elle sera complète, par M. le D^{r} Cerny. La céramique décorée, recueillie elle-aussi en abondance, fera l'objet d'une étude systématique de M. G. Nagel.

Le déblaiement du quartier Sud de la nécropole a amené la découverte de deux grandes tombes décorées, celles de Qaha et d'Anherkhaoui, tous deux chefs de travaux sous Ramsès III. La seconde

(n° 359) avait été visitée, dans la première moitié du siècle dernier par l'égyptologue allemand Richard Lepsius, qui en avait transporté une paroi au musée de Berlin ; mais elle avait été réensablée depuis lors et elle était de nouveau perdue. On avait cru la retrouver dans une tombe (n° 299) déblayée en 1921-1922 par M. Kuentz : en fait, si cette tombe appartenait bien au même Anherkhaoui, un nettoyage postérieur, poussé à fond, avait prouvé à M. Bruyère, dès 1927, qu'il ne pouvait s'agir de la tombe relevée, et publiée en partie, par Lepsius, et qu'il fallait chercher dans le voisinage une seconde tombe du même personnage (le fait n'est pas sans exemple, pour cette époque, dans la nécropole thébaine), que l'illustre égyptologue allemand aurait visitée. Cette tombe a été retrouvée en 1930 par M. Bruyère, en meilleur état qu'il n'osait l'espérer après les longues années d'abandon, à la merci des pilleurs, qui avaient suivi le voyage de Lepsius. Dans son Rapport, M. Bruyère publie *in extenso* la description et les textes de cette tombe, en les accompagnant (pl. III-XXIV) de superbes photographies, et même de quelques reproductions en couleurs, très réussies, dues au pinceau de M. Robichon. C'est là le morceau de roi de ce rapport, déjà si intéressant par ailleurs et qui apporte, dans son ensemble, une ample moisson de faits archéologiques, vivifiés par les suggestions, toujours pénétrantes, de l'auteur.

Récemment, M. Charles Boreux attirait l'attention, par un mémoire publié dans les *Studies presentend to F. Ll. Griffith*, Oxford, 1932 (p. 395-401, *A propos de quelques bustes égyptiens*), sur une catégorie de statuettes représentant des personnages en momies sectionnés à hauteur du ventre, de telle façon que, posés sur le sol, ils paraissent en émerger à mi-corps. Il émettait à ce propos l'idée que de telles figurines devaient être des « bustes de résurrection », montrant le défunt, assimilé à Osiris, sortant de terre, telle la plante issue de la graine, et renaissant à une vie nouvelle, — analogues, par conséquent aux bustes de Coré qui ont été retrouvés dans les tombes grecques. Le Rapport de M. Bruyère mentionne un certain nombre de bustes semblables retirés des décombres de Deir el-Médineh (p. 10 et p. 11, fig. 3). L'auteur a-t-il raison lorsqu'il propose de reconnaître dans ces figurines des « bustes destinés aux laraires et provenant certainement de petites niches creusées dans les murs des maisons privées » ? Ne serait-ce pas plutôt là des rebuts d'ateliers qui auraient fabriqué de ces pièces à l'usage de la nécropole ? Une trouvaille *in situ* pourrait seule trancher la question.

Toujours est-il que si cette découverte venait à confirmer l'hypothèse de M. Bruyère, elle n'infirmerait pas pour autant l'explication de M. Boreux : elle pourrait simplement prouver que les vivants de Deir el-Médineh avaient choisi, pour représenter les ancêtres dans le culte domestique, une forme qui attestait la foi en leur résurrection.

Pourtant l'emploi dans des « laraires » de ce type statuaire assez rare s'expliquerait incomplètement si l'on ne faisait pas intervenir une intention superstitieuse, facile à imaginer quand on sait combien les Égyptiens redoutaient l'intervention des esprits des morts dans leurs affaires terrestres, et quelles étaient leurs croyances touchant l'animation des statues par les âmes désincarnées. Priver de jambes une statue revenait à offrir à ces âmes un support immobile et à les empêcher de quitter l'endroit où on les confinait ; c'était créer un lien avec le mort, mais en rendant sa présence inoffensive pour les vivants. Dans ces conditions, s'il est certain que le grand buste funéraire A 64 du Louvre, publié par M. Boreux (*loc. cit.*, p. 398 et pl. 64), est une statue de temple dont le beau relief d'Osiris, sculpté sur sa poitrine entre deux orants, assure la haute signification religieuse, la découverte dans des laraires de bustes semblables amènerait à leur donner, dans ce cas, et comme en surcharge, une interprétation qui s'ajouterait à la première sans l'abolir. Ce ne serait pas le premier exemple d'un symbole conçu par la théologie que la magie aurait adopté en altérant, pour l'employer à ses fins, son sens originel.

É. D.

E. F. Schmidt. *Tepe Hissar Excavations* 1931 : *The Museum Journal*, (Philadelphia), XXIII, 4, pages 323-487. — Le Tépé Hissar est voisin de Damghan, ville située au sud de la Caspienne. Dans l'exposé des fouilles que M. E. F. Schmidt y a exécutées en 1931 pour les Musées de Philadelphie, l'auteur s'attache à déterminer la statigraphie du site d'après la céramique. Il y distingue trois grandes couches : I (la plus profonde), de la poterie peinte ; II, de la céramique grise ancienne ; III, de la céramique grise récente. Ces trois périodes de civilisation sont associées au métal, (cuivre et bronze) ; le fer n'a pas été rencontré dans la couche III.

A la couche I (d'environ 3000 à 2500), appartient une céramique jaune rosâtre de formes variées, coupes à pied, vases à pied en forme de ballons, jarres, bols sans support à fond pointu, décorée en noir de motifs géométriques et d'animaux, bouquetins, panthères, oiseaux plus ou moins stylisés.

Le métal est représenté par des épingles à tête conique ou biconique, des lames de poignard à soie sans rivet, des sceaux en bouton à décor géométrique, de petites figurines d'animaux en terre cuite.

La couche II (2500 à 2000 environ), qui correspond à la venue d'une nouvelle population, offre une céramique de technique différente, (pâte grise, foncée, polie), mais les formes des vases restent en partie les mêmes qu'à la première période. Lorsque le récipient a un support, le pied s'allonge fréquemment, donnant aux vases plus de légèreté.

On rencontre dans cette couche des armes dont la soie est tantôt recourbée à son extrémité, tantôt sans rivet, des épingles à enroulement terminal, des bagues en spirales ; mêmes cachets qu'à la période précédente.

La III[e] période (première moitié du II[e] millénaire), paraît être un prolongement de la deuxième ; la pâte des vases reste la même, le poli s'agrémente de motifs géométriques imprimés sur la surface avec le polissoir ; les formes globuleuses sont plus élancées ; il existe plusieurs types de bouteille à col allongé. A cette couche appartiennent des gobelets de profil incurvé et des vases à long bec formant versoir. Les armes ont une soie recourbée ou à rivet, et l'on rencontre, en métal, les formes de certains récipients que reproduit la céramique.

Le mémoire se termine par la description des tombes, fort simples, trouvées à Damghan et par l'exposé du déblaiement d'un palais sassanide qui a donné de nombreux motifs ornementaux. Les résultats obtenus par M. Schmidt s'accordent en général avec la chronologie céramique que les dernières fouilles sur le plateau de l'Iran ont pu établir ; peut-être cependant serait-il possible d'abaisser quelque peu la date proposée pour la dernière période.

La fouille de Damghan est une contribution de grande importance pour la connaissance de la céramique de l'Iran.

G. CONTENAU.

H. Frankfort. *Tell-Asmar, Khafaje and Khorsabad. Second preliminary Report of the Iraq Expedition. The Oriental Institute of the University of Chicago. Oriental Institute Communications,* n° 16. Chicago, 1933. — Lors de la première campagne, la mission d'Iraq (Institut oriental de Chicago), dirigée par M. Frankfort, avait dégagé un massif de constructions datées de la III[e] dynastie d'Ur (XXIV-XXIII[e] siècles) et de la période qui la suit immédiatement. Dans le rapport dont nous rendons compte, les collaborateurs de M. Frankfort exposent la suite de leurs travaux.

A Tell-Asmar, MM. Lloyd et Jacobsen ont reconnu, dans les bâtiments trouvés l'an dernier, un temple et un palais pourvu de son propre sanctuaire, bâtis par Ituria un peu avant 2200. Un peu plus tard, le roi Bilalama fit disparaître la chapelle du palais qu'il remplaça par des pièces d'habitation. Parmi des cylindres-sceaux de la dynastie d'Agadé (2725-2529 environ), on a découvert un cylindre du type de ceux de Mohenjo-Daro (Indus), ce qui crée un synchronisme de haut intérêt entre les deux civilisations.

A Khafaje, M. Delougaz a poursuivi le déblaiement d'un sanctuaire de haute époque sumérienne. C'est une cour, entourée d'une enceinte ovale, au milieu de laquelle se dresse la terrasse du temple.

A Khorsabad, la mission a dégagé une porte de la ville, et a

retrouvé dans une des salles du palais, plusieurs bas-reliefs dont un bloc sculpté qui a fait partie de la base du trône du roi Sargon II.

Ces résultats apportent une importante contribution à la connaissance de chacune des trois époques dont les vestiges ont été rencontrés au cours des fouilles.

G. C.

P. Delougaz. *I. Plano-convex Bricks and the Methods of their employment.* II. *The Treatment of Clay Tablets in the Field. The Oriental Institute of the University of Chicago. Studies in Ancient Oriental Civilisation,* n° 7, Chicago, 1933. — Depuis le début de l'époque historique, jusqu'environ l'époque d'Agadé, soit d'avant 3000 à 2750, les briques sumériennes cuites ou crues, sont plan-convexes, c'est-à-dire qu'une de leurs faces est plane, tandis que l'autre est convexe. Après cette période, les briques sont plates, comme les nôtres, mais auparavant elles étaient également plates. Il y a donc un brusque changement à la période envisagée. Ces briques sont posées à plat, en chicane, pour éviter les joints perpendiculaires, ou bien inclinées. Comme la construction se faisait par lits, lorsque le maçon arrivait à la fin d'un lit, il passait directement au lit supérieur, sans retourner à l'autre extrémité de la construction ; il obtenait ainsi par l'inclinaison de ces briques, la disposition en « arête de poisson ». Ce procédé implique évidemment, au niveau des ouvertures et des angles de la construction, la présence de piles en briques posées à plat, sur lesquelles s'appuieront les briques posées de biais. Des particularités de ces procédés de construction, M. Delougaz conclut que les Sumériens qui ont apporté cette technique, devaient venir d'un pays où la pierre est abondante, car ils emploient les briques comme on le ferait de la pierre, et sinon d'un pays de montagnes, du moins de collines, car leurs enceintes primitives, de forme ovale, sont celles qui s'imposent lorsque l'on fortifie une colline. M. Delougaz fait preuve, dans ces déductions, d'une grande ingéniosité.

Dans la seconde partie du mémoire, M. Delougaz expose la méthode à employer pour dégager les tablettes cunéiformes lors de la fouille sans les abîmer et décrit le four à gaz de pétrole qu'il emploie sur place pour durcir les tablettes ; elles peuvent ensuite, sans inconvénient, supporter les secousses du voyage.

G. C.

G. A. Barton. *Semitic and hamitic origins, social and religious.* Philadelphie, University of Pennsylvania Press et London, Oxford University Press, 1934 ; in-8° de XVI-395 pages. — La préface de cet ouvrage est des plus suggestives. L'auteur qui a publié — voici

32 ans — une esquisse des origines sémitiques[1] du point de vue social et religieux, déclare qu'il se décide, tel Saint Augustin, à écrire ses rétractations. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ses propres déclarations sur les principaux points qui opposent le Barton d'aujourd'hui à celui d'autrefois : « Alors, il croyait que les Sémites avaient tous passé par un stage polyandrique d'organisation sociale qui avait laissé sa marque sur beaucoup de leurs institutions sociales et religieuses ; maintenant il est convaincu que, bien que quelques-uns d'entre eux aient pratiqué la polyandrie fraternelle, ce type de mariage n'était pas primitif, mais dû à des causes locales, et qu'il exerça une influence assez minime. Alors, il croyait que les rites sexuels dans le rituel sémitique étaient des survivances de pratiques associées à la polyandrie ; maintenant il croit qu'ils furent le produit d'une sorte de magie sympathique en vertu de laquelle on croyait que les divinités de fertilité pouvaient être amenées à accomplir les actes qui donnent la vie et desquels dépendait la prospérité économique. Alors, il croyait que tous les Sémites avaient passé par un stage de culture totémique ; maintenant il croit pouvoir montrer que, après leur séparation des Chamites, ils ne furent point totémiques. Alors, il pensait que beaucoup de dieux sémitiques, comme dans une société passée de l'organisation matriarcale à la patriarcale, avaient été appelés à l'existence par le changement de sexe d'une déesse mère ; maintenant, tout en restant convaincu que quelques dieux sont des déesses métamorphosées, il est convaincu que de telles transformations sont beaucoup moins communes qu'il ne le supposait d'abord, et qu'elles furent dues à d'autres causes qu'à un changement dans l'organisation sociale. Alors, il concevait les divers peuples sémitiques comme des rejetons d'une souche sémitique primitive, dont les différences auraient été produites par un long développement dans leurs habitats séparés et isolés, mais qui, pour la plupart, auraient conservé sans mélange un sang sémitique pur ; maintenant il reconnaît que chaque peuple sémitique, excepté peut-être les Arabes du Nord, a été formé par la fusion avec d'autres races en un même creuset, et que leurs diverses caractéristiques sont souvent dues à un mélange plutôt qu'à un simple développement » (p. VIII).

Il y a lieu de féliciter M. Barton pour ce courageux acte de foi dans le progrès de la science. Seuls les esprits butés peuvent hésiter à adorer ce qu'ils ont brûlé et à brûler ce qu'ils ont adoré. On comprend comment, sous l'influence des théories qui ont pesé sur l'histoire des religions durant la dernière génération, les sémitisants eux-mêmes ont été amenés à chercher dans leur domaine les vestiges des institu-

1. *A sketch of semitic origins, social and religious.*

tions qu'on rencontrait chez les primitifs ou les sauvages. C'est par les tabous que Salomon Reinach arrivait à définir la religion « un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés[1] ». Mais une étude objective des documents et monuments qui permettent de reconstituer les plus anciennes religions sémitiques montre qu'on ne doit pas exagérer dans le sens des primitifs. Quand elles apparaissent dans l'histoire, ces religions ont chacune leur empreinte personnelle. La réaction psychologique et sociale est l'un des facteurs les plus importants dans le domaine religieux. J'écrivais, en 1910, que « ceux qui voient du totémisme partout en trouveront peut-être des survivances en Babylonie ; mais elles peuvent être considérées comme des quantités négligeables, et nous n'aurons pas une seule fois à y faire appel dans l'analyse de la conception du divin, telle que nous la déduirons des documents[2] ». L'engouement pour les explications unilatérales n'est plus de mise. Les méthodes d'observation sont souvent gênées et contrariées par des théories toutes faites. On ne s'étonnera donc point si un auteur, par une sorte de *mea culpa* scientifique, revient sur les opinions aventureuses que lui dictait le système à la mode.

Combien on doit être circonspect dans ces sortes de sujets, c'est ce que prouve le premier chapitre intitulé « Chamites et Sémites ». La fameuse question du berceau des Sémites est toujours pendante. L'énumération des solutions proposées pousse à un certain scepticisme sur les moyens d'information. Il semble que les savants ont cherché l'origine des Sémites dans le domaine qui leur était le plus familier, tantôt la Babylonie, tantôt l'Arabie, tantôt l'Afrique, tantôt même l'ancienne Arménie. Pour les Chamites, on s'accorde généralement à les faire essaimer de l'Afrique du Nord, mais le célèbre égyptologue allemand, Adolf Erman, n'a pas hésité à considérer la race dite chamitique comme une variante de la race sémitique et à en chercher l'habitat primitif dans l'Arabie du Sud. On sait, par ailleurs, que les historiens se demandent encore si les Égyptiens se rattachent aux Chamites plus qu'aux Sémites. Les arguments pour l'une ou l'autre thèse sont d'ordre linguistique et ethnologique. Rappelons qu'il existe, à Paris, un « groupe linguistique d'études chamito-sémitiques », dont l'animateur est M. Marcel Cohen. On s'étonne que les travaux de ce savant linguiste ne soient pas cités par M. Barton, qui est partisan d'une parenté entre les peuples sémitiques et chamitiques (p. 25). La craniologie semble attester aussi « que les Arabes appartiennent au type dolichocéphale et s'apparentent ainsi avec l'Afrique, plutôt qu'avec les brachycéphales de l'Asie centrale » (p. 32).

---

1. *Orpheus*, 40e mille, 1930, p. 4.
2. *La Religion assyro-babylonienne*, p. 38.

Un rapide aperçu des peuples voisins, Élamites, Sumériens, Hurrites et Mitannites, Hittites et Crétois, met le lecteur au courant des derniers travaux sur ces populations que nous connaissons surtout par leur langage et leur art. Nous aurions aimé à voir l'auteur prendre position vis-à-vis de l'ouvrage de Speiser, *Mesopotamian origins* (1930), où les hypothèses les plus hardies sont soutenues à grand renfort d'érudition. Une très courte notice est consacrée à chacun des groupements sémitiques dans le chapitre III (p. 55 ss.). Les Assyriens sont présentés comme ayant hérité leurs traits caractéristiques d'une race non sémitique occupant leur pays avant l'invasion accadienne, venue de Babylonie. Pour cette invasion accadienne, nous avons maintenant un nouveau jalon historique, grâce aux récentes fouilles de M. Campbell Thompson à Ninive. J'ai cité dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1934, I, p. 84 s., les textes qui prouvent qu'un sanctuaire de Ninive a été fondé par *Manishtusu* (vers 2572-2558 av. J.-C.), fils du fameux Sargon d'Accad (vers 2637-2583). Je me suis même demandé, à ce propos, « si ce n'est point la dynastie d'Accad qui aurait importé à Ninive le culte d'Istar ». Nous aurions là un témoin historique de la pénétration des cultes accadiens en Assyrie.

C'est surtout dans le chapitre consacré à la vie sociale primitive (p. 95 ss.) que l'auteur revient sur sa première théorie qui n'était, comme il l'avoue, qu'une application du système de W. Robertson Smith, dans *Kinship and marriage in early Arabia* (1885) et *Religion of the Semites* (2e éd., 1894). Nous avons vu plus haut, d'après la préface, sa nouvelle attitude à l'égard de la polyandrie. Il insiste sur le fait que la descendance en ligne maternelle *(matrilineal descent)* n'est pas un indice de polyandrie primitive et que les rites sexuels sont d'origine magique plutôt que sociale. Le totémisme serait le fait des Chamites plutôt que des Sémites. Et il est certain que la religion égyptienne, avec son panthéon d'animaux, est plus imprégnée de ce qu'on pourrait appeler l'esprit totémique que ne l'est aucune des religions sémitiques.

Nous ne pouvons résumer, ni à plus forte raison discuter les faits et théories qui s'accumulent dans les chapitres où sont passées en revue les origines religieuses chez les Égyptiens, chez les Sémites du Sud, chez les Babyloniens et les Assyriens, chez les Sémites de l'Ouest. Disons seulement que l'auteur cherche à être *up to date* et que, par exemple, la sensationnelle découverte des tablettes alphabétiques de Ras-Shamra est déjà exploitée (p. 287 ss.) pour la reconstitution du panthéon phénicien. On propose de rattacher le nom de la déesse *špš* à la racine *npš* « souffler », alors qu'il semble évident que *špš*, divinité solaire, est une prononciation locale de *šmš*. Tout est à revoir dans ce qu'on nous dit du culte du soleil chez les Amorrhéens, les Cananéens, les Phéniciens (p. 290 s.). Qu'il me suffise de renvoyer à

l'un de mes articles sur les Amorrhéens (*Revue Biblique*, 1928, p. 76). Il est plus que probable que dans les lettres d'el-Amarna la quantité géographique *Bît-Ninurta* n'a rien à voir avec Beth-Shémésh, comme on l'insinue à la p. 291. Je pourrais relever bien d'autres assertions téméraires, mais le lecteur averti saura faire le départ entre le certain et l'incertain dans cette tournée à travers le monde religieux. Ce qu'il faut reconnaître, c'est l'ampleur de l'information. Mais précisément le champ était trop vaste pour être défriché à fond. Je suis étonné de ne pas voir citer les *Études sur les religions sémitiques* du P. Lagrange, où ont été traitées la plupart des questions envisagées par l'auteur. Les noms de Baudissin et de Baethgen ne sont pas mentionnés davantage. Par contre, les plus récents travaux, surtout ceux de langue anglaise ou allemande, sont pris en considération. Malgré la vogue dont jouit la théorie qui identifie les Hébreux et les Habiri, on ne peut admettre que « le nom *Habiri* soit philologiquement équivalent à Hébreux » (p. 86). Je m'excuse, ici encore, de renvoyer l'auteur à mes articles sur cette question[1]. Le long chapitre final sur Iahvé, est soigneusement documenté, mais je n'y trouve pas signalée la diligente enquête de G. R. Driver sur « la forme originelle du nom Iahvé », parue dans la *Zeitschr. fur die A. T. Wissenschaft*, 1928, p. 7 ss. On sera stupéfait du sens étymologique proposé : « celui qui fait aimer passionnément » (p. 338). Mieux vaut encore la vieille étymologie qui voit dans Iahvé *(yahweh)* le causatif du verbe *hwh* (en hébreu *hyh*), donc « celui qui fait être », qui serait le développement théologique d'une forme plus simple *Yahu*, *Yah*.

Un index des références bibliques, des auteurs cités, des matières traitées rend l'utilisation de ce volume très agréable. Je n'ose me prononcer sur la valeur probante des tableaux comparatifs où s'alignent d'abord les pronoms personnels, puis les formes verbales en chamitique, en égyptien, en sémitique. La grande variété des dialectes chamitiques et de leurs succédanés me déconcerte. J'aurais préféré ne voir figurer dans ces paradigmes que les exemples vraiment décisifs, ceux qui confirmeraient la *linguistic evidence* à laquelle il est fait allusion à la p. 25.

E. Dhorme.

James A. Montgomery. *Arabia and the Bible.* Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1934 ; in-8° de x-207 pages. — La matière de cet intéressant ouvrage est fournie par une série de conférences données aux *Haskell Lectures* du collège Oberlin au printemps de 1930. M. J. A. Montgomery a revu son texte et l'a enrichi de références techniques, de façon à en faire profiter non seulement le grand public,

1. *Revue biblique*, 1924, p. 14 ss. ; 1926, p. 474 ; 1927, p. 473 ; 1930, p. 171.

mais encore les exégètes de l'Ancien Testament. La Bible est le centre de cet exposé. On possède déjà bien des monographies sur les relations entre le monde biblique et les Égyptiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Hittites, les Cananéens. L'Arabie apparaît à l'arrière-fond du tableau. Comme l'avait pressenti Hugo Winckler, dont les paroles sont citées à la p. 4, « si nous devons voir dans l'Arabie le foyer des peuples sémitiques auxquels appartient aussi Israël, nous devons nous attendre à ce que tout ce qui peut être établi concernant la vie et le caractère des populations arabes soit propre à nous révéler la vie et la pensée d'Israël en ses conditions primitives ». Le premier chapitre, *The Bible and Arabia*, intervertit les termes du titre général pour nous faire parcourir rapidement les passages où l'Ancien Testament est comme imprégné d'atmosphère arabe : description de l'Eden, lutte entre Caïn et Abel, origines de la vie nomade, Abraham cheikh bédouin, scènes du désert, caravanes, nostalgie du nomadisme, et une multitude d'allusions dans l'histoire des Juges ou les prédications des prophètes. Ces ressemblances entre Israélites et Ismaélites ont été depuis longtemps mises en relief par les commentateurs de la Bible et les historiens des Hébreux. Ce qui est assez neuf, c'est de les avoir présentées en série continue. A retenir le mot de la fin : « Et finalement je fais l'observation suivante : l'ancienne Égypte et l'ancienne Babylone ont disparu, mais l'Arabie demeure encore une quantité fixe à la lisière de la Palestine. L'histoire témoigne que les premières ont été transitoires, tandis que l'Arabie est le facteur permanent » (p. 26). Après un examen des termes « Arabie » et « Arabes » dans la Bible, où revient une documentation déjà vieille, un chapitre définit « Les Hébreux et leurs cousins les Arabes » (p. 37 ss.). C'est une étude très opportune des noms d'individus, de tribus, de localités arabes qui apparaissent dans les généalogies de Sem et de Cham au chapitre X de la Genèse. A propos d'Ophir, on nous dit très justement (p. 38, n. 5) qu' « Ophir a été localisé dans toutes les régions de l'Océan Indien, et même aussi loin que l'Afrique du Sud et l'Inde. Mais nous n'avons pas besoin de sortir d'Arabie pour chercher l'or d'Ophir ; des relations concernant des dépôts d'or dans la péninsule se retrouvent depuis les géographes grecs jusqu'aux écrivains arabes du Moyen Age ». J'ai cité, dans mon commentaire du Livre de Job (p. 373 s.), les diverses opinions sur l'emplacement d'Ophir, pour conclure : « C'est donc dans l'Arabie qu'on a le plus de chances de retrouver Ophir, dont le nom dérive probablement de l'arabe *wafara*, être abondant, copieux. » Le caractère spécifiquement arabe des descendants d'Abraham, par les concubines, d'après *Genèse*, XXV, est bien indiqué aux p. 42-44. Mais c'est surtout dans la généalogie d'Ismaël (*Genèse*, XXV, 12 ss.) et d'Edom (*Genèse*, XXXVI) que nous nous retrouvons en pleine onomastique arabe (p. 45 ss.). La légende biblique cherche à marquer,

par des généalogies supposées, les affinités entre Hébreux et Arabes. Encore fallait-il que les termes ethniques ou géographiques choisis par le généalogiste fussent bien dans la note arabe. C'est ce qui appert des analyses de l'auteur. Les allusions aux Arabes et à l'Arabie dans l'ancienne littérature « extra-biblique » font l'objet du chapitre IV. La documention cunéiforme que j'ai recueillie jadis dans mon ouvrage *Les pays bibliques et l'Assyrie*[1], s'est accrue, pour la période néo-babylonienne et celle des Perses Achéménides, de quelques textes intéressants, qui ont été exploités de main de maître par le regretté Dougherty, dans *Nabonidus and Belshazzar* (1929). Les poèmes de Ras Shamra, publiés et traduits par M. Virolleaud, ont permis à M. Dussaud de préciser les relations entre Arabes et Phéniciens, dès la plus haute antiquité. Les travaux des deux savants français sont mentionnés à la p. 75, n. 43, mais simplement pour signaler la première apparition des Arabes dans l'histoire écrite. Les chapitres sur l'Arabie déserte (p. 76 ss.) et l'Arabie heureuse (p. 114 ss.) débordent le cadre choisi par l'auteur. On y trouvera, d'après les plus récentes explorations, une description à la fois géographique et historique de régions qui sont restées longtemps et restent encore, en grande partie, la *terra incognita* des anciens. Avec le chapitre sur l'Arabie du Sud et la Bible (p. 146 ss.) nous rentrons dans le sujet. Qu'il me soit permis de signaler à l'auteur, à propos de l'onomastique arabe du temps de Hammurabi (p. 148 s.), l'étude complète que j'en ai donnée dans la *Revue Biblique* de 1928, p. 65 ss. Les rapprochements entre la religion d'Israël et ce que nous savons de celle de l'Arabie du Sud, par les textes et monuments sabéens ou minéens, sont des plus suggestifs. Malheureusement le sujet n'est qu'effleuré. On sent que l'auteur a dû condenser en quelques pages les résultats de ses études antérieures. C'est pourquoi aussi le dernier chapitre, qui traite des « relations de l'Arabie avec l'histoire et la culture de Palestine » (p. 160 ss.), expédie vivement toute une série de questions passionnantes, telles que les « premières lettres arabes » (p. 162 ss.), où intervient le problème de l'alphabet, « la sagesse d'Arabie », sur laquelle se greffe la discussion du livre de Job (p. 172 s.), le « commerce israélite avec l'Arabie » (p. 175 ss.), qui a pour corollaire l'établissement des Juifs à Esion-gaber, au golfe d'Aquabah, « les Sabéens et les Minéens dans la Bible » (p. 180 ss.), thème souvent rebattu, et enfin la « religion hébraïque et arabe », où l'Islam figure à bon droit comme phénomène religieux analogue à l'évolution monothéiste d'Israël. La phrase finale, malgré l'enthousiasme de l'auteur, ne peut être acceptée que *cum grano salis :* « Mais le fait demeure que ce n'est pas de la sagesse des civilisations égyptienne, babylonienne

1. Voir maintenant les citations dans F. M. Abel, *Géographie de la Palestine*, I, p. 291 s. (1933).

et grecque que sont sorties nos religions occidentales, mais de l'Arabie » (p. 188). C'est simple, beaucoup trop simple. Les religions sont des courants qui charrient, sur leur parcours, et emportent avec elles trop d'éléments étrangers pour qu'il soit possible de les ramener à une seule origine. Surtout lorsqu'il s'agit de remonter, par l'intermédiaire des Hébreux, jusqu'aux Arabes de l'époque patriarcale.

E. D.

Hesperia. *Journal of the American School of classical Studies at Athens*, II, 2, 1933. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1933 ; in-4°, 89-328 pages, pl. IV-X (VII-X en pochette) *The American excavations in the Athenian agora, First Report.* — Par une louable décision, ce fascicule est tout entier consacré aux fouilles américaines de l'Agora. Il constitue le premier compte rendu des travaux exhaustifs engagés là. On sait les difficultés de l'entreprise, et qu'elle n'était pas à la portée de tous les budgets. On ne peut qu'être reconnaissants à ceux qui l'ont conçue, préparée (cf. l'*Avertissement* de E. Caps, ancien ministre des U. S. A. à Athènes, et promoteur de l'expropriation gigantesque) ; à ceux aussi qui dirigent le chantier, sous la conduite expérimentée de T. Leslie Shear, un des explorateurs de Sardes. M. Th. Leslie Shear a fait ici le compte rendu synthétique de la première campagne (1931) : viennent ensuite les résultats : architecture (Richard Stillwell) ; épigraphie (B. D. Meritt) ; sculpture (T. Leslie Shear) ; coroplathie (Miss Dorothy Burr). Les lampes d'argile ont été étudiées par Homer A. Thomson ; deux coupes attiques par Miss Lucy Talcott ; les monnaies d'Athènes par Miss Joséphine P. Shear ; la poterie romaine et byzantine par Fr. O. Waage. On voit que l'archéologie américaine continue à aimer la division du travail : devant le résultat si vite obtenu, nul ne s'en plaindra.

Le compte rendu architectural et topographique (cf. pl. IV-V) complète les indications déjà données, très brièvement, par M. Th. L. Shear lui-même (*AJA*, 36, 1932, p. 383 sqq.). On a reconnu la *Stoa Basileios*, dans un portique double *à ailes en saillie* (?), que coupe la ligne du Pirée. Un autre « portique », plus au Sud, sur le côté Ouest du *Dromos*, serait, nous dit-on, la *Stoa de Zeus Eleutherios* (cherchée précédemment derrière la *Stoa Basileios*). Il faudrait reconnaître le Temple d'Apollon Patrôos dans la pseudo-*Stoa Basileios* exhumée jadis par M. W. Dörpfeld. Un autel de la fin du v^e^ siècle appartiendrait aux Douze dieux. — N'y a-t-il pas en un point un peu d'aventure ? Nous conseillerions, si ce n'était indiscret, à nos collègues américains, de relire Pausanias, venu vers l'Agora du Dipylon, et *qui suivait le Dromos* (I, 3, 1 sqq.). Il a, dit-il, rencontré d'abord *à droite* le Portique royal, dont l'exploration est maintenant *commencée*, et devra être poussée activement : c'est sur sa face tournée

du côté du *téménos* d'Aphrodite Hégémoné, lieu de culte de Démos et des Charites, qu'il devait avoir des groupes d'*acrotères* (en terre-cuite : Thésée précipitant Sciron, Héméra enlevant Céphalos, comme au temple des Athéniens à Délos ; peut-être aussi un groupe d'Aphrodite recueillant le corps de Phaéton ?). De ce côté Nord-Ouest encore, Pausanias semble avoir vu, devant la *Stoa*, les statues de Conon, de Timothée et d'Evagoras, et *au même endroit*, un Zeus Eleutherios, puis l'empereur Hadrien (*seul* retrouvé : cf. ci-après). Car, *par derrière*, dit-il, était le Portique royal. — Pausanias ne note qu'une *statue* du Zeus Eleutherios ; or ce qu'il a dit du *voisinage* du temple de l'Apollon Patrôos, mentionné après la *Stoa Basileios* est très exact (distance : 5 mètres). On ne voit pas pourquoi, dès lors, s'acharner à baptiser encore *Portique* de Zeus Eleutherios le complexe de bâtiments (*Hesperia*, II, 2, 1933, p. 131 sqq.) loin au Sud du temple d'Apollon Patrôos ; tout cela ressemble aussi peu que possible à un portique, et même à un ensemble. Pausanias témoin *oculaire*, n'a distingué nulle part ce *portique* (?) cité par des scholiastes tardifs ; il est probable que la Stoa Basileios devait, à la simple *statue* de Zeus dressée devant elle, son poublet de « Portique du Zeus Eleutherios ». Le Paecile n'était-il pas aussi Stoa de Peisianax, la *Makra Stoa*, l'Alphitopolis ? — Si la véracité de Pausanias sort une fois de plus consolidée de cette épreuve par les fouilles[1], on pourra situer au S.-E., dans le Portique royal, les peintures qu'il mentionne des *Douze dieux* (côté vers l'Autel, localisé au Sud, près du *Periphragma*) : dès lors, on verrait bien sur le mur *opposé* (*sic*, Pausanias), Thésée, la Démocratie et le Démos du côté du lieu saint d'Aphrodite Hégémoné, précisément ! La bataille de cavalerie de Mantinée, — côté thébain, côté athénien, — devait garnir les autres faces intérieures, en deux panneaux symétriques : composition d'Euphranôr, qui avait fait des peintures aussi, πλησίον : dans le temple même de l'Apollon Patrôos.

Les inscriptions, transcrites et étudiées, vont du VI^e^ s. av J.-C. (un seul fragment, de dédicace), au second siècle après. Parmi les sculptures de 1931, un hermès est réservé pour être publié par G. P. Oikonomos. On signale : une tête de marbre masculine, barbue, d'un relief funéraire attique (2^e^ moitié IV^e^ s.) ; autre fragment de même série, et de date voisine ; petite statuette de femme nue, type de l'Aphrodite cnidienne. Une statue de femme acéphale, de grandeur naturelle, en pentélique, réparée anciennement (fig. 6), évoque les œuvres attribuables à Timothéos (Néréides des acrotères du temple d'Asclépios à Epidaure). Là non plus le dos n'est pas travaillé : IV^e^-III^e^ s. ? Le principal morceau est une effigie cuirassée d'Hadrien, de profil

1. Les plans de W. Judeich, *Topogr. v. Athen*[2], fig. 42, p. 332, et surtout, 344, ne représentent plus qu'un état périmé.

assez plat ; tête et avant-bras droit rapportés, disparus ; brisure au bas de la cuirasse ; le décor de la cuirasse montre (pl. VI) la déesse Rome entre deux victoires *debout* sur la Louve qui allaite les Jumeaux : ayant pris le type d'Athéna, Roma a gardé de chaque côté d'elle la chouette et le serpent, sur deux rinceaux. — Une des deux coupes, qui représentent les trouvailles céramiques principales, montre un éphèbe en armes faisant une libation près d'un autel (médaillon intérieur). Nouvelle scène de libations, avec un porteur de lyre à l'extérieur, d'un côté ; en face, guerriers et femme (préparation de combat) : style des figures rouges des environs de 480. Une coupe à fond blanc très endommagée, est décorée intérieurement d'un jeune lyricine, de pose très animée ; devant lui, dans le champ, un lièvre, qui semble courir sur le champ du médaillon : époque des vases à fond blanc, de Panaitios, avant Salamine. Les petites trouvailles ne sont pas examinées avec moins de soin que le reste — figurines, lampes, monnaies, poterie romaine et byzantine. Ch. P.

Mabel Gude. *A History of Olynthus, The Johns Hopkins University Studies in Archaeology*, nº 17, edited by David M. Robinson. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933 ; in-8º de XII-110 pages. — Si cette histoire d'Olynthe paraît courte, comment en serait-il autrement, dira l'auteur. La durée de la cité de Chalcidique, telle que nous la connaissons par les textes, et par les travaux de la mission David M. Robinson, ne semble pas dépasser cent trente ans : de 479, date de la fondation chalcidienne, à 348, date de la destruction par Philippe II. Pourtant, il y a à cette courte existence, un long prologue et une suite. Le livre de Mabel Gude peut revenir aux environs de l'an 1000, parce qu'antérieurement à l'ère classique, les fouilles ont révélé un habitat du début de l'âge du fer : lui-même faisait suite à un établissement néolithique, qui laisserait revenir jusqu'au début du IVe millénaire. La période des Gréco-Macédoniens et Bottiæens va jusqu'au passage des Perses, en 479 ; celle des Chalcidiens et émigrés athéniens établis par Perdiccas II jusqu'en 410 ; celle des Olynthiens proprement dits jusqu'en 348 ; vient ensuite l'*épilogue* (p. 37). La ville avait au moins 10.000 habitants au temps de sa destruction : Diodore de Sicile (*Excerpt. de Virtut. et Vitiis*, XXXIIe l. de Diodore), l'appelle μυρίανδρος : passage oublié dans les *Testimonia*). A-t-elle disparu tout à fait, comme on le dit, et ses habitants, qui conservaient l'ethnique, se sont-ils tous ré-enracinés ailleurs ? Ceci touche au problème général de la date des documents d'art... d'aspect « hellénistique » trouvés dans les fouilles. Il me paraît de plus en plus difficile, je le confesse, d'admettre en principe qu'ils soient tous antérieurs à 348. Une fondation nouvelle a dû prolonger la cité victime de Philippe II.

En annexe, une posopographie olynthienne, avec 133 noms conser-

vés par les textes, les inscriptions ou les monnaies ; puis, p. 51 sqq., d'importants *Testimonia*, d'Hérodote à Suidas, avec mention des temps où ces documents se rapportent. On retiendra, de Diodore, le passage XIX, 52, 2, sur le transfert des Olynthiens survivants « et qui n'étaient pas peu nombreux » à Cassandreia (Nord de la presqu'île de Pallène), en 316 av. J.-C. ; voir surtout : XIX, 61, 2 (315 av. J.-C.) qui fait allusion aussi à une *reconstitution* de la cité guerrière (au même point ?). Ce serait peut-être là la solution du problème archéologique, si l'on veut bien y réfléchir. Ch. P.

Monumenta Asiae Minoris antiqua, vol. IV, *Monuments and documents from Eastern Asia and Western Galatia, Publications of the American Society for Archaeological Research in Asia Minor*, edited by **W. H. Buckler, W. M. Calder, W. K. C. Guthrie.** Manchester University Press, 1933, 1 vol. in-4°, xx-144 pages, et 71 planches. — Après le tome III paru en 1931, — et où J. Keil, Ad. Wilhelm ont si bien mérité de la science, par leur exploration exhaustive de Cilicie, — voici, peu après, un nouvel effort de la Société américaine pour l'exploration archéologique et épigraphique de l'Asie Mineure. L'ouvrage représente (cartes, p. 18-19) les itinéraires de 1929-1930, répondant aux sites de Dokimeion, Prymnessos, Akroènos (pl. 12-18), Synnada, Lysias, Métropolis, Apollonia (pl. 19-49), Tymandros, Dionysopolis, Motella, Pepouza, Peltæ (?), Eumeneia, Apameia (pl. 50-71). Viennent ensuite les *Appendices* et les *indices*, le tout excellent. — Les monuments, inédits ou non, sont groupés comme dans le premier volume de la collection, autour des sites antiques, les textes et documents chrétiens suivant chaque fois ceux du paganisme : on distingue autant que possible les importations. — Pour le héros Thynnaros des monnaies de Synnada, cf. p. 21, n° 66. — Un sarcophage de style dit de Sidamara est publié sous le n° 82, pl. 23-25 trouvé à Shohut Kasaba, maintenant à Angora) : dernière décade du IIe s., par comparaison des chevelures avec celles du sarcophage de Claudia Antonia Sabina ; cf. aussi 82 b-c. — P. 31, n° 90, la mention d'un ἀ]ρχισυν[άγωγος, du Ier ou IIe s., si elle est acceptée, ferait apparaître la première mention d'une communauté juive à Synnada. — P. 91, nom théophore Ἐλαφοφόρος, du culte d'Artémis. — Sur le site de Melissa, où périt Alcibiade, cf. p. XI-XII. — Importants textes, p. 45 sqq., d'Apollonia de Tymandos, et de Dionysopolis : autel d'Uluborlu ; culte local des Empereurs (décrit pour Olympichos, ambassadeur en 18 près de Germanicus ; base de la famille impériale, n° 143, fig. 17, pl. 35-37, avec trois fragments, dont deux nouveaux, du *Monumentum Apolloniense* (à Angora, désormais). — Sur le Zeus Eurodaménos, cf. n° 184, p. 69. Près d'Ortaköy a été exploré un sanctuaire d'Hélios-Apollon Lairmenos ; on y a trouvé des dédicaces et des actes d'affranchissement ; le dieu avait pour symbole la double

hache (286), il possédait des *hiéroi*. Les nos 279 et suivants sont des *confessions*, curieuses, au sujet de délits que le dieu avait punis (faux serment, vol de bétail, etc., etc. : IIe ou IIIe s. ap. J.-C.). On retrouvera, pour Pepouza, les inscriptions montanistes publiées dans *Byzantion*, VI, 1931. D'Eumeneia, un fragment de l'Édit de Dioclétien (no 330). Un fragment de sarcophage d'Apameia (no 363) appartient à la technique des sarcophages dits du cycle d'Héraclès (Morey, *Sardis* V, 1, p. 67 sqq.). Ch. P.

M. Rostovtzeff. *Caravan Cities* (translated by D. and T. Talbot Rice). Oxford, Clarendon Press, 1932 ; in-8o de 232 pages avec 35 pllanches h.-t., 6 fig. et 5 plans. — Sous une forme attrayante et dépourvue volontairement de tout appareil critique, l'auteur retrace l'histoire de quatre villes syriennes, situées aux frontières du désert ; toutes doivent leur existence et leur fortune au commerce des caravanes : Petra, Jerash, Palmyre, Doura-Europos. Le lecteur retrouvera, sous une forme peut-être un peu trop affirmative, les idées chères à M. Rostovtzeff dans le domaine de l'histoire économique. Pour cette promenade rapide parmi les monuments, il aura un excellent guide, et si sa curiosité se trouve éveillée, la bibliographie générale qui accompagne le volume lui permettra de poursuivre sa documentation sur les cités caravanières. R. L.

The Cambridge ancient history, edited by **S. A. Cook, F. E. Adcock, M. P. Charlesworth**, vol. IX. *The Roman Republic* (133-44 *B. C.*). Cambridge, University Press ; in-8o de XXXI + 1023 pages, avec 18 cartes et des plans. — Ce neuvième volume ne le cède pas en intérêt aux précédents. Cependant on pourrait regretter que l'histoire de ces 90 années, si riches en événements d'importance, ait été exclusivement envisagée du point de vue romain. Si les chapitres de M.M. Rostovtzeff sur le Pont, Tarn sur les Parthes, ou Bevan sur les Juifs, sont remarquables, toute la partie consacrée à la Gaule avant la conquête (p. 357 et suiv.) est sacrifiée. M. G. Hignett ne connaît pas les deux volumes d'Henri Hubert sur *Les Celtes*. C'est là d'ailleurs une tendance des historiens classiques que de sacrifier le monde des barbares et de n'envisager leur histoire que par rapport avec celle de Rome.

Pour cet exposé, une large part revient à M. Hugh Last qui s'est chargé de retracer l'histoire intérieure de Rome. Dans son récit de la politique des dernières années de la République, les rapprochements ingénieux ne manquent point : c'est ainsi, que la *lex maiestatis* de Sylla est comparée à l'Acte de Cromwell du 17 juillet 1649 définissant les cas de trahison (p. 297, n. 1) ; ailleurs certains événements apparaissent sous un jour assez nouveau, l'auteur cherchant à les expliquer par l'étude du milieu social où ils se sont déroulés. R. L.

E. Ritterling (†). *Fasti des römischen Deutschland unter der Prinzipat*, mit Beiträgen von Edmund **Groag**, herausgegeben von Ernst **Stein**. Vienne, L. W. Seidel, 1932 ; in-8° de VIII-260 pages. — Ce volume qui constitue le tome II des *Beiträge zur Verwaltungs und Heeresgeschichte von Gallien und Germanien*, publié sous les auspices de l'Académie des Sciences de Berlin et de la Commission romano-germanique de Francfort, a été rédigé d'après les notes laissées par Émile Ritterling, l'un des meilleurs historiens de l'armée romaine. On y trouvera les listes des légats de Gaule et de Germanie à l'époque d'Auguste, des légats des Germanies supérieure et inférieure, de Belgique ; puis celles des procurateurs de Gaule et des deux Germanies, des légats et procurateurs de Rétie. Le volume comprend encore des renseignements sur les légats légionnaires et les officiers en service dans ces provinces. Ces notices critiques constituent un très utile instrument de travail. Des tables, dressées par M. H. Nesselhauf, par noms et par patries sont accompagnées d'un index renvoyant aux textes anciens et aux répertoires d'épigraphie. R. L.

Richard Delbrück. *Spätantike Kaiserporträts.* Berlin, Walter De Gruyter & C°. 1933; in-4° de XIX + 252 pages, avec 128 planches. — Au cours de ces dernières années l'iconographie romaine a conquis une place de tout premier rang dans l'étude archéologique, et les époques extrêmes, d'une part la naissance et les premiers commencements de l'art romain du portrait, d'autre part l'art du portrait de l'époque romaine tardive, et sa décadence, semblent spécialement attirer l'attention. En 1933 parurent simultanément et sans rapports mutuels, la belle étude du Norvégien L'Orange : *Studien zur Geschichte des spätantiken Porträts* (Aschehoug, Oslo et Société d'édition : Les Belles Lettres, Paris) et le volume ici mentionné du plus distingué connaisseur actuel de l'art de la fin de l'Antiquité, M. Richard Delbrück, dont les précédentes grandes œuvres, *Die Consulardiptychen* (1929) et *Antike Porphyrwerke* (1932), offrent plusieurs points communs avec ce livre sur les portraits d'empereurs de la fin de l'Antiquité.

Il débute par une bibliographie à laquelle devrait être jointe une liste des abréviations employées dans le texte. Un article de Lapalus, concernant une tête de bronze de Philippes (*Bull. Corr. hell.*, LVI, 1932, p. 360 et suiv.), a paru trop tard pour être cité. La partie suivante : *Wichtigste Schriftquellen*, qui donne un excellent aperçu des textes concernant les statues, l'aspect et l'allure des empereurs, leurs costumes, coiffures et autres éléments, aurait rendu plus grand service encore dans les chapitres ultérieurs du livre, si les divers extraits avaient été numérotés, comme ils le sont chez Overbeck dans les *Schriftquellen* analogues. Dans ce cas l'auteur aurait pu, d'une façon plus agréable et plus pratique, signaler les

particularités les plus importantes pour la compréhension des détails en citant simplement les chiffres mêmes. Par ex. la note 167, p. 67, aurait pu se borner à donner un seul chiffre au lieu d'un assez long titre, et nous aurions immédiatement retrouvé le texte original, tandis que nous sommes obligés de le rechercher dans les *Schriftquellen*. Les extraits d'Ammianus Marcellinus auraient pu être complétés par XVII, 9, 7, qui montre combien la mode d'avoir le visage rasé était devenue usuelle même parmi les simples soldats ; cf. aussi XVII, 11, 1, sur la longue « barbe de bouc » de Julien et XVII, 14, 2. Hérodien, V, 5, 3 aurait pu aussi être mentionné au sujet du diadème orné de pierreries d'Héliogabale.

Le livre traite des portraits impériaux conservés depuis le règne de Constantin le Grand jusqu'à la chute de l'Empire romain d'Occident. Les images des membres féminins de la maison impériale y sont aussi comprises, tandis que L'Orange, dans l'ouvrage cité, s'en tient exclusivement aux portraits d'hommes, de sorte qu'un très important matériel de contrôle ou de preuves a dû lui manquer pour ses dates et déterminations de style. Par contre, il est regrettable que Delbrück n'ait pas commencé par Dioclétien et les Tétrarques, car sur ce point L'Orange a apporté plus de confusion que de clarté. Constantin Chlore n'est traité que sommairement ; D. ne mentionne pas les portraits Berlin-Copenhague, qui sont indiqués à juste titre par L'Orange comme des images du père de Constantin le Grand (cf. Poulsen R. A. XXXVI, 1932, p. 73). Dans l'explication des emblèmes et des inscriptions monétaires, D. continue les travaux remarquables du savant français J. Maurice. Le Hongrois Alföldi soumet dans quelques pages certaines questions numismatiques à un nouvel examen, et ses observations sur le manque croissant de caractéristiques physiognomiques dans les effigies monétaires devait sembler d'avance pouvoir rendre les résultats de Delbrück presque illusoires.

Le premier grand chapitre, « Les physionomies », contient la partie la plus importante du livre : comparaisons entre les effigies de monnaies et de gemmes, portraits de marbre ou de bronze, descriptions littéraires. Au début, le visage de Constantin le Grand est étudié dans tous ses traits, depuis la jeunesse jusqu'à la vieillesse ; ses efforts pour ressembler tantôt à Auguste, tantôt à Trajan se reflètent sur les monnaies. Une tête de marbre, à Vienne, rappelle si vivement une effigie monétaire du prince jeune, que D. pourrait fort bien supprimer le point d'interrogation dont il accompagne l'identification. Tandis qu'en étudiant d'autres traités iconographiques on éprouve régulièrement le besoin d'ajouter deux ou trois points d'interrogation aux identifications de l'auteur, à la lecture de Delbrück on a le sentiment inusité de se sentir, çà et là, plus assuré

que l'auteur même. Il en est ainsi, par exemple, pour la désignation de Fausta jeune donnée à une tête de marbre du Louvre (p. 166 et pl. 66). J'aurais pu souhaiter aussi que D. signalât une particularité artistique des effigies monétaires de Constantin : dans nombre de cas il existe un curieux désaccord entre la chevelure courte sur le sommet de la tête et longue sur le front ; ce trait inorganique se corrige peu à peu, à mesure que, sur le front, la chevelure s'approche davantage, par la forme, de celle d'Adrien. La ressemblance avec Claudius Gothicus (p. 13) n'est pas convaincante. Les passages concernant Fausta et Constantin II, avec trois importantes identifications, sont aussi satisfaisants.

C'est avec une tête colossale de la Villa Borghèse (pl. 50-51) que commencent les difficultés. D. la définit comme un portrait de jeunesse de Constantin II, c'est-à-dire de 330 env., tandis que L'Orange (p. 75 et fig. 184) l'attribue à l'époque de Théodose I, env. 380-390. Les effigies monétaires ne peuvent, seules, élucider cette question, car, comme D. le concède aussi (p. 29), dans une foule de cas elles montrent un accord complet entre les visages et les coiffures des deux empereurs (comp. Delbrück pl. 7, 1, 7 et 8 à pl. 15, 3, 7, 9 et 12). La tête colossale ressemble tout autant, et juste aussi peu, à toutes les effigies monétaires mentionnées, ce qui donne raison à Alföldi très sceptique sur l'identification de traits physiognomoniques dans ces têtes colossales et figées. Car rien ne nous autorise à croire que les sculptures de marbre datant de l'avènement de Théodose Ier aient été plus prématurément individualisées selon les traits de l'empereur que les effigies monétaires. Avec Constantius II se forme justement, ainsi que l'indique fort bien D., un type de beauté « calligraphique », qui revient constamment dans les portraits privés de l'époque suivante et nous rend tout à fait impossible de déterminer avec certitude, si les têtes comme celles de Delbrück (fig. 7-9) appartiennent au milieu ou, comme le prétend L'Orange, à la fin du IVe siècle. C'est par erreur que L'Orange fait commencer ce type aux reliefs de l'obélisque de Constantinople.

Le rapport entre les têtes colossales (Delbrück, pl. 50 et 52) n'est pas non plus si frappant ; la dernière est absolument de l'époque des Constantins, et l'attribution à Constantius II est fortifiée par la coupe de largition de Leningrad (pl. 57). Aucune de ces images n'égale cependant, par la puissance d'expression et le caractère, les images sur gemmes de cet empereur ; seules celles-ci nous donnent l'empereur *facie ad faciem* (pl. 74, 2-5). Delbrück a sans doute raison d'établir un rapport entre le portrait d'empereur du Louvre (pl. 60) — que L'Orange (p. 75) repousse au règne de Valentinien — et la tête de Constantinople (p. 58), et de les définir comme des images de Constance. Dans un buste amusant de Vienne, pl. 76, il reconnaît

avec raison l'usurpateur gaulois, Magnentius, et l'interprétation est appuyée par le lieu même de la trouvaille. Par contre deux portraits privés (fig. 11-12) ne sont pas de la même époque, mais, comme L'Orange l'a vu, de la période précédant l'avènement de Constantin.

Delbrück partage quatre portraits apparentés d'empereurs (pl. 78 et 80-84) entre Valentinien Ier et Valens ; mais le matériel dont on dispose me semble bien fragile. La statue de Ponte Sisto n'est vraiment qu'un monceau de ruines, et, de la tête, seuls d'insignifiants fragments subsistent. La tête de Copenhague est tellement restaurée qu'elle ne se prête guère à des définitions iconographiques. Delbrück parle de l'expression de la bouche, mais justement la bouche est en partie retravaillée et a perdu sa forme ; il est donc téméraire de conclure qu'il s'agit de l'ombrageux Valentinien sur le seul témoignage des rides farouches du front. La tête colossale de Florence a aussi de menaçantes rides sur le front, et les formes du visage en sont pleines de la même façon ; elle pourrait donc très bien représenter le même empereur que celle de Copenhague, que ce soit Valentinien ou Valens.

En revanche, je trouve l'identification d'Arcadius dans une tête de Berlin, et de Théodose II dans le soi-disant portrait d'Eugène au Louvre (p. 30), parfaitement juste. Les identifications de Valentinien et de Marcien sont plus problématiques ; ce dernier serait représenté par le colosse de Barletta, mais les points de comparaison font défaut, cet empereur n'ayant pas frappé de monnaie à sa propre effigie.

Les deux chapitres suivants sur les coiffures et les diadèmes sont très importants, et Delbrück a magistralement utilisé le matériel dans ses descriptions d'images et ses *Zuweisungen*, car souvent, grâce à ces criteria extérieurs, il peut limiter les possibilités de désignation, et ainsi, en nombre de cas, malgré les traits stéréotypiques des visages, il réussit à désigner le seul empereur dont il puisse s'agir. Son explication (p. 55 et suiv.) sur la parure plate qui orne les têtes des tétrarques et qui a causé tant de discussions, est intéressante. Si on veut se faire une idée de l'énorme travail qu'a exigé cette partie, il faut par ex. lire la page 61 et imaginer à combien de sources les renseignements en ont été puisés.

Dans le chapitre « Production de portraits d'empereurs », on manque de parallèles, qui cependant existent, étant issus des époques romaines antérieures.

Les deux chapitres les plus étendus sont les catalogues de monnaies (p. 70 et suiv.) et de sculptures (p. 110 et suiv.) avec leurs minutieuses descriptions. Les deux camées de Paris et de Leningrad (p. 130) auraient cependant dû être omis, le premier étant faux et le second ayant été retravaillé jusqu'à perdre tout caractère. La grande tête de bronze de Munich (p. 142 : cf. *Porphyrwerke*, p. 125

et pl. 62) est certainement un faux, comme L'Orange le signale aussi (p. 105 n. 1). Les deux têtes remaniées de Berlin, p. 152, semblent toutes deux avoir primitivement représenté Tibère ; dans la fig. 57 le bas du visage interdit de penser à Auguste.

L'interprétation des quatre reliefs du piédestal, dans l'obélisque de Théodose à Constantinople, met aux prises Delbrück (p. 189 et suiv.) et L'Orange (p. 66 et suiv.). Le premier compte trois Augustes adultes et deux princes ; mais cette thèse est combattue par le fait que les deux faces — Ouest et Sud — ne présentent que deux adultes et deux enfants. L'Orange, admettant ce chiffre, rencontre des difficultés dans les faces Nord et Est, où dans chacune un adulte est flanqué de deux enfants ; mais il prétend que l'empereur assis sur le trône de la face Nord est isolé et nettement séparé des figures des côtés qui, comme les deux du fond, représentent la suite de l'empereur. Un regard sur le relief nord (Delbrück pl. 88) ne confirme pas cette supposition, car, les figures de côté ont de petits visages enfantins comme les deux figures correspondantes de la face Est. Néanmoins les chiffres de L'Orange me semblent plus exacts que ceux de Delbrück, car le point de départ doit être les reliefs avec deux adultes et deux enfants, et rien n'empêche de supposer que les deux autres reliefs représentent chacun un Auguste encadré de deux jeunes princes, qui sont donc répétés. Les déterminations de style de Delbrück sont, comme d'habitude, plus précises que celles de L'Orange, mais le mieux sera d'attendre la publication définitive de G. Bruns avec la présentation du matériel complet, avant d'adopter une opinion définitive.

Une tête du Musée capitolin (p. 210 et pl. 109) est datée par Delbrück du commencement du v^e^ siècle, tandis que L'Orange (p. 55 n. 1) suppose comme époque le règne de Constantin le Grand. Cette dernière date, en raison de la lourde forme de la tête et de l'expression vivante, me semble exacte, mais c'est un exemple édifiant pour montrer que même les meilleurs connaisseurs, dans la définition des portraits stéréotypiques de cette époque, peuvent diverger d'un siècle, et que, malgré toute l'application et la perspicacité possibles, nous ne sommes jamais sur un terrain très solide. C'est pourquoi je ne peux pas non plus suivre D. dans son attribution d'une date précise à une tête comme celle d' « Honorius » du Louvre (p. 215, pl. 112), lorsque le nez, la bouche, et le menton sont restaurés et que l'ensemble est fortement poli ; comment peut-on alors parler de style « ascétique » et se prononcer avec sûreté sur les analogies ? Il me semble que les seuls points d'appui, la facture des cheveux et le diadème, laissent une marge beaucoup plus vaste pour la date.

Les études et les traités iconographiques vieillissent rapidement ; mais le livre de Delbrück est établi sur des bases si solides qu'il

survivra à la majeure partie de ce qui est produit actuellement dans ce domaine.

Frederik POULSEN.

E. Combe, J. Sauvaget et G. Wiet. *Répertoire chronologique d'épigraphie arabe*, t. IV, 1933. (Publications de l'Institut français d'archéologie orientale ; Le Caire, imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale ; Paris, Paul Geuthner et Fontemoing et Cie.) — Ce quatrième volume contient le texte arabe et la traduction française de quatre cents inscriptions datées de 320 à 354 de l'hégire et de longueurs fort inégales. Quelques-unes se composent d'un seul mot, d'autres comptent plus de quinze lignes. Les inscriptions mobilières figurent dans l'ensemble pour plus de moitié. Beaucoup étaient inédites, et notamment, presque toutes celles qui se présentent sous forme de bandeaux d'étoffe tissés dans les ateliers califiens d'Égypte et de Mésopotamie. Des textes gravés sur pierre, la majorité se compose d'épitaphes, fournies pour les trois quarts par le sol de l'Égypte. Une petite série d'une douzaine provient de Dahlak (nos 1529-1540, 1556). Les inscriptions monumentales sont plus rares, et appartiennent presque toutes à l'Andalousie (textes de fondation de Cordoue, Tarragone, Ségovie, etc.).

On ne peut que féliciter les auteurs de leur conscience, de leur soin, de la sûreté de leur méthode, et leur souhaiter de mener à bien la suite d'une publication qui répond à d'évidents besoins. Dans un certain nombre de cas, il paraît possible de proposer d'autres lectures et d'autres interprétations que celles qu'ils ont adoptées. En voici quelques unes :

N° 1272 *ta'addā* au lieu de *ta'addada ;* n° 1279 *waqad 'aslamahā 'ilayka-l'âna Khullāçu-l-'awliyā fanfaradat mina-l'akhillā* « et maintenant, les plus intimes des proches te l'ayant définitivement remise, la voilà seule loin des amis » ; n° 1439, « qu'à la pensée [de la mort] du Prophète se montrent résignés ceux qui sont frappés [par la perte d'un être cher] » ; n° 1505 lire *djāfi* au lieu d'un *Khāffa* qui n'est attesté nulle part « éloigne de sa dépouille mortelle [le contact de] la terre » ; n° 1524, *wa'ilwihā* au lieu de *wa'ulūwihā*. Ça et là dans le volume, comme dans les précédents, apparaît *ḥayyā* au lieu de *ḥayya* ou *ḥayiya* qui sont seuls possibles. Le début du n° 1258 est un vers du mètre *Kāmil*.

W. MARÇAIS.

Le gérant : E. SCHNEIDER.

LES DÉBUTS DE L'ÉCRITURE

Les débuts de l'écriture ont beaucoup intéressé les orientalistes, les ethnologues et les historiens ; il existe en conséquence une littérature très étendue sur cette question. Malheureusement toutes les solutions qu'on propose sont loin d'être satisfaisantes. Cette circonstance, ainsi que la critique bienveillante du regretté E. Pottier[1], me donnent le courage d'essayer à mon tour d'apporter quelque lumière pour éclairer ce problème qui, malgré tous les efforts, est resté bien obscur.

Pour commencer, une définition de l'écriture, que je suis d'ailleurs loin de proposer comme définitive :

L'écriture est un recueil de signes conventionnels qui éveillent, séparément ou en groupes, chez chacun de ceux qui les ont appris et connaissent la langue pour laquelle ils ont été employés, des notions précises de valeurs de langage[2].

Il est généralement admis que l'écriture a été précédée par des pictographes. Ici aussi une définition s'impose, d'autant plus que son absence a conduit à une remarquable confusion de notions : les assyriologues appellent pictographes des répertoires d'images conventionnelles dont chacune correspond à un mot, tandis que les égyptologues regardent avec raison ces répertoires comme des écritures hiéroglyphiques primitives[3] et traitent de « pictographes » des compositions ayant pour but de fixer dans la mémoire des hommes un événement ou une idée.

1. *Mélanges Glotz*, t. II, 1932, p. 739.

2. Am. Hertz, *Die Anfänge der Schrift*, dans *Archiv für die gesamte Psychologie*, XXXVI, 1917, p. 359.

3. Ainsi déjà M. K. Sethe, *Zur Reform der ägyptischen Schriftlehre*, dans *Zeitschrift für ægypt. Sprache*, t. 45, 1908, p. 36.

Je restreindrai encore cette notion en donnant des pictographes la définition suivante : les pictographes sont des compositions ayant pour but de fixer dans la mémoire des hommes un événement ou une idée, mais exclusivement des compositions conventionnelles, c'est-à-dire conçues à la suite des délibérations d'un groupe collectif, ou sujettes au moins à son acceptation, obligatoires pour le présent et conservées pour l'avenir.

Compositions qui ne sont pas identiques avec l'écriture, parce que :

1° elles ne transmettent pas de valeurs précises de langage ; 2° chacune d'elles est toujours équivalente soit à des phrases entières, soit à des mots qui n'étant pas précisément des phrases, forment, comme par exemple le *rectum* avec son *regens*, des groupes indissolubles.

J'éclairerai ma définition par des exemples. La célèbre palette avec scènes de chasse est, d'après une définition que j'ai donnée ailleurs, une illustration suivie[1], puisque trois scènes se suivant dans le temps y sont représentées sur un même plan. Elle devait remémorer le fait qu'un roi du Delta de l'Est avait sauvé, à la chasse, la vie d'un roi du Delta de l'Ouest. Les trois phases de l'événement sont si clairement représentées qu'avec un certain effort nous parvenons à démêler leur sens encore aujourd'hui ; et pour les contemporains elles étaient tout à fait compréhensibles. C'était évidemment l'œuvre de la fantaisie libre d'un artiste qu'aucune règle ne restreignait. Et puisqu'il s'agissait d'un événement unique qui n'était pas censé se répéter, il aurait été superflu de vouloir conserver ces représentations pour l'avenir et apprendre leur signification.

Mais nous connaissons en Égypte d'autres illustrations suivies. Ce sont les représentations de cérémonies religieuses sur les murs des temples. Il va sans dire qu'il existait des recueils de dessins, servant de modèles à ces décorations, une sorte de rituel peint ou dessiné, complétant les rituels écrits.

---

1. Am. Hertz, *La Haute et la Basse Égypte à la fin des temps préhistoriques*, dans *Rev. de l'Égypte ancienne*, t. III, fasc. 1-2, p. 87 et suiv.

Pendant la période préhistorique jusqu'à laquelle ils remontent, au moins en partie, l'écriture n'existait pas ; ces recueils étaient donc les seuls qui conservaient la connaissance des cérémonies accomplies par les prêtres. Comme il n'était pas possible de représenter de cette manière toutes les phases d'une cérémonie, il fallait faire un choix, qui ne pouvait pas être confié à un seul, mais devait être le résultat des délibérations du conseil

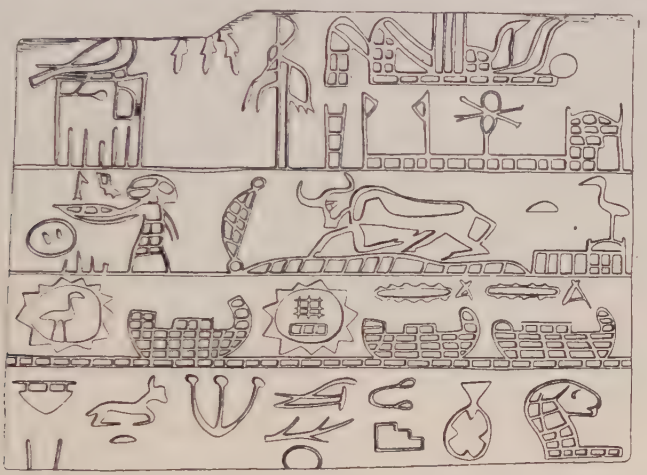


Fig. 1. — Tablette d'Aha.

des prêtres, ou au moins sujet à son acceptation. Nous avons donc ici une convention, un parti pris qui manquait complètement dans les représentations de la palette avec scènes de chasse.

Toutefois l'équivalent en valeurs de langage de ces illustrations suivies, et même de chacune de leurs phases, était trop compliqué, se composait de trop de mots, pour que l'idée de l'écriture proprement dite y ait pu prendre naissance. Ce n'était possible que quand il s'agissait d'exprimer des mots ou des phrases très courtes, ev. un *rectum* avec son *regens*. De tels textes existaient sûrement en Égypte préhistorique : en premier lieu des listes d'années, dont le souvenir s'est conservé dans les expressions : « Annales des Šmśw Hr »,

Annales des rois de la Basse Égypte ». Elles ont précédé la Pierre de Palerme où chaque nom d'année est déjà écrit ; elles étaient sûrement composées de pictographes, comme nous en donnent une preuve et une idée les tablettes d'Aha (fig. 1), qui, comme nous le verrons plus tard, ne sont qu'en partie écrites. Ces Annales ressemblaient probablement aux chroniques mexicaines ainsi qu'aux comptes d'hiver des Indiens Dakotas. Nous savons, par hasard, comment ces derniers étaient préparés encore récemment : les Anciens, réunis en conseil, ayant choisi un fait pour nommer l'hiver passé, confiaient à un membre de la tribu le soin de peindre sur une peau de buffle une composition adéquate, qu'on montrait et expliquait ensuite à tous les adultes. Il ne peut pas y avoir de doute que l'idée de ces annales soit venue aux Dakotas du Mexique, puisque chez eux, aussi bien que dans les textes mexicains, le nom d'une personne écrit au-dessus de son image est uni par un trait à sa bouche ou à sa tête. Comme nous ne retrouvons de représentations pareilles nulle part ailleurs, c'est une preuve de l'influence exercée par un des peuples civilisés de l'Amérique Centrale sur les nomades du Nord. Vu ces circonstances, il me semble possible d'admettre que les Aztèques élaboraient leurs chroniques de la même manière que les Dakotas leurs comptes d'hiver, en confiant exclusivement la connaissance des pictographes aux prêtres et aux scribes. La fixation dans la mémoire d'un répertoire d'images aussi étendu devait être bien difficile ; on cherchait donc à venir en aide aux « lecteurs », en représentant un dieu ou un roi toujours dans la même pose et avec les mêmes attributs, en répétant la même composition pour le même acte, et en tâchant de la rendre d'une façon aussi simple que possible. Il en résulta d'un côté un art conventionnel et stylisé, comme nous le voyons au Mexique et en Égypte, de l'autre un grand nombre de compositions, dont on apprenait la signification, comme plus tard on apprit la valeur des hiéroglyphes, mais qui n'étaient pas des signes d'écriture, puisqu'elles transmettaient des idées, et non des valeurs de langage.

Un autre genre de compositions conventionnelles existait

probablement dans la littérature religieuse égyptienne. Nous en trouvons des traces dans les Textes des Pyramides. D'après MM. Sethe[1] et Schott[2], il y a un nombre de variantes dans les textes des Pyramides, qui ne se laissent expliquer que par des rédactions différentes d'une tradition orale. Or, il ne peut pas être douteux que dans des textes religieux de ce genre, on tient généralement à la répétition exacte des versets. Il me semble donc probable que dans les temps où l'on ne savait pas encore écrire, on employait des moyens mnémotechniques, des recueils de pictographes semblables à ceux des « médecins » indiens, où chaque composition correspond à un verset que les magiciens apprenaient par cœur. Ici nous avons déjà des signes conventionnels transmettant des valeurs de langage, mais chaque signe était associé soit à une phrase entière, soit à un groupe de mots. C'était une écriture, si on veut, mais une écriture bien peu pratique, puisque pour rendre tous les textes elle aurait demandé un nombre formidable de signes. Ce n'est qu'en restreignant au moins à un mot les valeurs de langage transmises par un signe, qu'on pouvait créer un répertoire de signes assez sommaire pour pouvoir être appris et retenu par les lecteurs. Il fallait donc, pour arriver à ce but, diviser la phrase en mots, ev. séparer le *rectum* de son *regens*, et trouver pour chaque mot un signe équivalent. Ce n'était pas facile, puisque la manière la plus simple pour remémorer un fait exprimé par une phrase était une composition adéquate qui en donnait une idée, c'est-à-dire un pictographe. De là à l'écriture on n'est arrivé que par de longs détours.

Il y avait toute une classe de mots pour lesquels on avait déjà très tôt trouvé des signes d'écriture, c'étaient les noms propres et les titres, en premier lieu ceux des dieux et des rois. Le premier essai d'écriture en Égypte, pour un titre royal, est probablement l'image de la couronne rouge du Delta faite en relief sur un tesson rouge et noir que M. Wainwright[3] attribue à

1. Conférences tenues à l'Université de Berlin sur les textes des Pyramides.
2. *Untersuchungen zur Schriftgeschichte der Pyramidentexte*, Heidelberg, 1926.
3. *Journal of Egyptian Archaeology*, IX, p. 25 et suiv.

la première civilisation préhistorique (*S. D.* 35-39)[1]. Plus tard apparaît le cartouche d'Horus, aussi dans la Basse Égypte. Ses formes les plus simples sont d'abord les façades du palais royal, puis une façade avec deux Horus (fig. 2) sans nom royal, trouvées toutes sur des poteries dans la partie Sud du cimetière de Turah et provenant, d'après M. Junker[2], des temps préhistoriques. Mais nous avons aussi des vases avec des cartouches à deux Horus tout-à-fait semblables d'El Beda dans l'Isthme de Suez[3], c'est-à-dire d'un territoire qui avant Ménès ne pouvait appartenir qu'au Nord. Ce sont donc des protocoles de rois ou d'un roi de la Basse Égypte qui régnait probablement sur les deux royaumes du Delta, ce qu'indique-

Fig. 2. — Cartouche d'Horus.

raient les deux Horus perchés sur la façade. Sur la palette avec scènes de chasse le protocole royal est exécuté avec plus de soin. Le nom est inscrit dans la façade et le second nom l'accompaghe, ce qui est peut-être aussi le cas sur les vases sus-mentionnés. La partie supérieure du cartouche est coupée par le bord de la palette, comme sur la palette d'Hiérakonpolis (de Nar-mr, fig. 3) ; nous ne savons donc pas s'il y avait un ou deux Horus sur la façade. L'interprétation de la palette que j'ai proposée demanderait naturellement *un* faucon divin ; mais elle n'est que plausible, non absolument sûre.

Il y a encore un second groupe de mots qu'on a, d'après les données de l'Égypte et de l'Amérique Centrale, commencé à écrire très tôt. Ce sont les nombres. L'introduction de ces noms et nombres écrits dans des groupes pictographiques

1. Rappelons que Sir Flinders Petrie a divisé la période préhistorique égyptienne en 48 « séquences dates » indiquant l'âge relatif *(S. D.)* des trouvailles.

2. *Turah*, p. 3, d'où est prise notre fig. 2 (p. 46, nos 1-5).

3. J. Clédat, *Annales du Service des Antiquités du Caire*, XIII, p. 113 et suiv

correspondant à un *rectum* avec son *regens* avait pour résultat l'invention de signes d'écriture pour d'autres mots, et la séparation des deux éléments du groupe. Prenons par exemple (fig. 1) la tablette d'Aha, second roi de la Ire Dynastie[1].

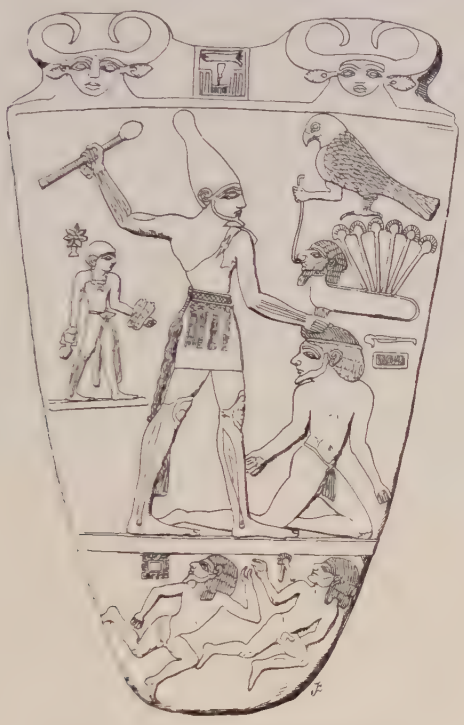


Fig. 3. — Palette d'Hiérakonpolis.

Nous avons en haut : msw Inpu (la naissance d'Anubis), écrit par deux signes, dans la seconde ligne : sp fdnw (quatre fois) exprimé de la même manière, mais le reste se compose exclusivement de pictographes, qui correspondent chacun au moins à deux mots et dont le sens nous échappe. Nous avons ici quatre mots écrits et plusieurs compositions convention-

1. Flinders Petrie, *Royal tombs of the earliest dynasties*, II, Abydos, 1901, pl. X, 2, d'où est prise notre figure.

nelles. Avons-nous le droit d'admettre, comme on le fait généralement, qu'on savait parfaitement écrire aux temps d'Aha, mais que, par un caprice incompréhensible, on préférait employer des pictographes ? Je crois que nous pouvons répondre négativement à cette question. Le texte en question a pour but de dater un événement, c'est-à-dire qu'il existait une liste avec les noms des années, avec laquelle on le pouvait comparer. Comme cette liste était destinée à servir pour un temps très long, et même, dans l'opinion de ses auteurs, pour toujours, il est clair qu'on l'écrivait aussi bien qu'on savait le faire, sans s'amuser à employer des formes surannées, qui forcément devenaient d'un jour à l'autre moins compréhensibles. Nous voyons donc qu'au commencement il n'y avait aucune tendance à généraliser les progrès réalisés. Si on avait trouvé un signe pour un mot, on le conservait et on l'employait le cas échéant, mais on n'en tirait pas la conclusion que, pour écrire, il fallait inventer des signes pour chaque mot de la langue, et on continuait à employer des pictographes.

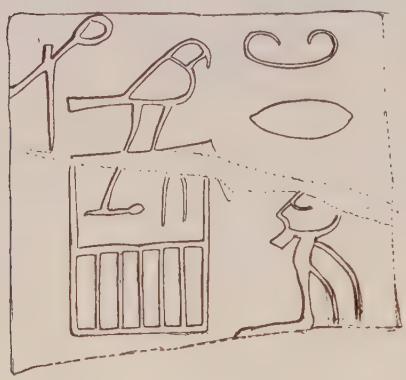


Fig. 4. — Tablette d'Aha.

Passons maintenant à un groupe spécial de pictographes, dont la célèbre composition reproduite sur la palette de Nar-mr[1], Horus tenant dans la main une corde passant par le nez d'une tête d'homme barbu, derrière laquelle on voit 6 signes, est un exemple intéressant (fig. 3). Il importe peu de savoir, si nous devons lire : « Le roi a pris 6.000 hommes » ou « Horus a conquis la Basse Égypte » ; ce qui est essentiel, c'est le fait que nous

1. La fig. 3 est empruntée à l'ouvrage d'Erman-Ranke, *Aegypten*, p. 381, fig. 170 ; cf. pour la première reproduction de ce document : Q. Guibell, *Hiérakonpolis*, I, pl. XXIX.

avons ici une composition dont un hiéroglyphe, signe pour nombre ou pour nom de pays, forme une partie intégrale. Un pareil groupe (fig. 4) se trouve sur une tablette d'Aha. C'est le « frapper des peuples » dans lequel on a remplacé la figure du roi par son nom inscrit dans le cartouche, en laissant seulement son bras armé d'une massue[1]. En même temps le nom du pays a été mis, non à côté, mais au-dessus de la tête de l'ennemi agenouillé. Il suffirait dans ce groupe de détacher le bras armé du cartouche pour obtenir une phrase écrite : śkr Hr Aha stjw (Le Horus Aha a vaincu les Nubiens). Ce petit groupe nous apprend comment on est arrivé en Égypte à écrire des phrases par des signes de mots et pourquoi on les écrivait d'abord en lignes verticales. Il est intéressant de noter qu'il contient déjà un déterminatif, probablement le premier qu'on ait écrit en Égypte. Un groupe semblable apparaît sur un cylindre de Nar mr trouvé à Hiérakonpolis (Quibell, *Hierak.*, I, XV, 7), avec ces différences que là le nom du roi est écrit sans cartouche et que les deux bras armés d'un bâton, qu'on lira plus tard hw (battre), sont directement attachés au « nar » du nom royal.

J'omets d'autres formes de combinaisons entre compositions et hiéroglyphes, parce qu'elles n'ont pas directement contribué au développement de l'écriture.

Plus tôt que ces formes, apparaît en Égypte le signe de la consonne. On y est arrivé, en essayant d'écrire les noms propres avec plus de précision. On a l'impression qu'on cherchait surtout à éviter une confusion entre des substantifs différant seulement par leurs suffixes. Prenons par exemple deux noms contemporains, il est vrai, seulement de la seconde moitié de la I^re^ dynastie : śꜣb et śꜣbf. Il serait impossible de les distinguer, si on les écrivait seulement par le signe śꜣb, le signe f devient absolument nécessaire. Cette hypothèse semble confirmée par le fait, qu'entre les quatre lettres déjà écrites aux temps de Nar mr, il y a *t* et *i*, c'est-à-dire les terminaisons

1. La fig. 4 est empruntée à Petrie, *Royal Tombs of early dynasties, Abydos*, II, 1901, pl. XI.

des adjectifs féminins et masculins formés des substantifs (nisbe). Toutefois j'avoue que cette preuve n'est pas concluante. En tout cas, c'est en écrivant les noms propres qu'on a trouvé les signes pour lettres et doubles consonnes. Le plus ancien signe pour double consonne se trouve sur le cylindre de Nar-mr ci-dessus mentionné, où le mot ṯḥnw (Lybiens) est écrit par un signe de mot et nw. Comme les signes pour mot, les lettres, n'apparurent pas toutes à la fois, on les inventa au fur et à mesure des besoins. Ainsi s'agrandissait peu à peu le nombre des lettres et des consonnes doubles.

L'introduction des lettres et consonnes doubles dans l'écriture des noms propres et l'expression par écrit de la phrase, qui se développa lentement au moyen des pictographes, étaient deux progrès indépendant l'un de l'autre. La connaissance de quelques lettres au temps de Nar mr ne peut donc prouver que l'écriture était déjà utilisée, puisque sous son successeur Aha, on emploie plus de pictographes que de phrases écrites. Au cours de la première et seconde dynasties, ces pictographes tendent à disparaître, mais ce serait une erreur de croire que, sous les Thinites, on possédait déjà une écriture achevée. Malheureusement son développement eut lieu dans des textes écrits sur des papyri disparus. L'emploi de cette matière pour les textes écrits nous est prouvé, dès les temps de la seconde dynastie, par deux cylindres de Ṣḫm ìb et de Pr-ib-śn où le mot m*d*'t (document) est figuré par un rouleau de papyrus scellé. L'écriture hiératique existe déjà sous la I^re^ dynastie (un texte sur un tesson provenant de la tombe du roi Serpent). Par la suite, les transformations de l'orthographe apparaissant tout d'abord dans l'hiératique — l'écriture courante — et seulement plus tard dans les hiéroglyphes[1], on conclura que, depuis la première dynastie, chaque signe était d'abord inventé pour l'hiératique et, seulement après, transformé en hiéroglyphe pour servir à la décoration des murs et des objets.

Résumons : l'écriture en Égypte commence par des essais

1. Ermann, *Aegypt. Grammatik*, 4e édit., § 58.

ayant pour but de fixer d'une façon durable des mots et des phrases. Elle débute par l'expression des titres et des noms propres, et c'est en essayant d'écrire ces derniers qu'on est arrivé à trouver des signes pour les lettres et consonnes doubles. La phrase est d'abord exprimée par des compositions conventionnelles, et ce n'est que plus tard qu'on parvient à la diviser en mots ; de là les formes de transition que nous avons décrites plus haut. L'écriture d'un nouveau mot, d'une nouvelle phrase, peut donner lieu à la création d'un nouveau signe soit pour une partie d'un mot, soit pour un mot entier, mais ce progrès ne s'effectuera pas toujours, et on n'aura d'abord aucune tendance à le généraliser. En conséquence, des pictographes, des signes pour mot, pour consonnes doubles, pour lettres, et pour déterminatifs existeront l'un à côté de l'autre, jusqu'à ce que le répertoire des signes écrits soit assez grand pour permettre d'exprimer des textes en entier. Mais même alors le travail ne sera pas fini. Nous devons compter avec des tâtonnements, des changements d'orthographes, dont nous trouvons des traces dans les textes des Pyramides. Cela dura jusqu'au Moyen Empire. C'est alors seulement que le répertoire des déterminatifs fut complété et l'écriture égyptienne fixée, comme l'a montré Erman, dans la dernière édition de sa grammaire égyptienne[1]. J'insiste encore une fois sur le fait que le développement de l'écriture n'avait pas pu s'effectuer d'une manière régulière. Certes il y eut un temps où l'on ne connaissait ni signes pour mot, ni lettres, ni doubles consonnes, ni déterminatifs ; du moins, ces groupes n'apparaissent pas l'un après l'autre, mais tous à la fois et en petit nombre. Il ne faut pas non plus croire que du premier coup l'orthographe se conforma à des règles fixes et qu'on écrivait par exemple chaque mot avec un signe, soit signe de mot, soit lettre, comme c'est la tendance dans les textes des Pyramides. Ce n'est pas sûrement le cas, puisque à un moment où l'on emploie encore des pictographes, le mot ṯnw est écrit par deux, stjw par trois signes, comme je

1. Ermann, *op. cit.*, § 20.

l'ai montré plus haut. Comme résultat de ce manque d'uniformité, nous devons regarder l'orthographe compliquée des mots, écrits par des signes qui nous paraissent superflus. Prenons par exemple nfr = beau, on l'écrit par le signe de mot nfr, ses trois lettres et le rouleau de papyrus comme déterminatif ; et pourtant, le premier suffirait pour nous transmettre le mot.

Quels étaient les textes dans lesquels le développement de l'écriture eut lieu ? Nous avons parlé déjà de deux séries de documents : le rituel et les listes d'années, le troisième serait les comptes des champs, de l'or et du bétail qui, depuis la deuxième dynastie, ont lieu régulièrement tous les deux ans, mais qui, selon toute probabilité, remontent à une date beaucoup plus ancienne et n'étaient autre chose que des listes d'impôts. Enfin puisque, sur la Pierre de Palerme, la grande chronique de l'État égyptien, qui remonte jusqu'à Nar-mr, on inscrit non seulement les années, mais les mois et les jours, il devait exister forcément des textes dans lesquels on notait les observations astronomiques et des indications pour le calendrier.

Entre les premiers essais de fixer un fait par des pictographes jusqu'aux premiers textes parfaitement écrits, il s'est écoulé un temps très long, sans doute plusieurs siècles, pendant lesquels nous pouvons constater un développement continu et de nombreuses formes de transitions entre l'image et l'écriture. Ces formes aboutirent enfin à une écriture à orthographe compliquée qu'Erman appelle avec raison « eine phonetischergänzte Bilderschrift[1] ». Cette série d'évolutions est une preuve irréfutable d'un développement spontané. Nous connaissons de nos jours plusieurs écritures dont les auteurs, au lieu de prendre notre alphabet et l'adapter à leur langue, se sont contentés de nous emprunter seulement le principe même de l'écriture, telle qu'elle est définie plus haut. Ils créèrent un certain nombre de signes, quelquefois, mais pas toujours, hiéroglyphiques, qui correspondent chacun soit à des syllabes soit à des mots. L'élaboration

1. Erman, *op. cit.*, 2e édit., § 21.

de ces écritures demandait toujours un temps très court, quelques mois ou quelques années tout au plus ; les formes de transition manquent naturellement, et l'orthographe ne montre pas un emploi des signes superflu, comme c'est le cas en Égypte. Je connais trois de ces écritures qui ne diffèrent entre elles que par la forme de leurs signes et dont le développement est absolument identique. Nous en reparlerons. Le « progressus » de l'élaboration de l'écriture en Égypte en diffère totalement. Je ne peux pas donc admettre qu'elle aussi soit le résultat d'un emprunt, et je maintiendrais son originalité, même si on trouvait des ressemblances, non comme maintenant, entre les hiéroglyphes courants du Nouvel Empire et les signes sumériens, mais bien entre les inscriptions des temps protodynastiques et les écritures des peuples asiatiques, fixés en Égypte pendant cette période : les proto-élamites II (dépôt du roi Scorpion à Hiérakonpolis), et les hommes des monuments Blau (manche de couteau de Gebel el Arak). Toutefois je dois avouer que c'est une originalité un peu restreinte : le développement de l'écriture égyptienne est certainement spontané depuis les pictographes (illustrations suivies et compositions conventionnelles) jusqu'au répertoire complet des signes hiéroglyphiques et hiératiques ; mais nous n'avons aucune preuve permettant d'affirmer que ces premières phases de l'écriture soient l'œuvre originale des Égyptiens. Prenons par exemple la palette avec scènes de chasse. Heuzey a affirmé[1], comme nous le savons maintenant, avec raison que le bas-relief montre une influence de l'art asiatique, mais n'avons-nous pas aussi le droit d'admettre que cette influence s'étend à la forme de la représentation et n'est-ce pas à elle qu'est due l'idée d'appliquer des illustrations suivies pour la reproduction d'un événement ? Et si même la composition conventionnelle n'existait plus alors dans l'Asie Antérieure, les phases du développement de l'écriture y étant depuis longtemps terminées, il est plus que probable que les textes qui donnèrent lieu à leur invention (listes d'impôts, annales, calen-

1. *C. rendus de l'Acad. des Inscript.*, 1899, p. 63-67.

drier, textes astronomiques) furent le résultat du contact de l'Égypte avec les civilisations supérieures florissant alors sur les rives du Tigre et de l'Euphrate et déversant leurs arts et leurs connaissances sur le monde entier. Avons-nous le droit, selon ces circonstances, d'attribuer des arts et des connaissances dont le début se place en Égypte dans la seconde moitié des temps préhistoriques, à l'effort spontané des Égyptiens ? Évidemment non, n'ayant pas de preuves convaincantes comme dans le cas de l'écriture. Si ces preuves manquent, nous sommes forcés de regarder tout ce que nous trouvons à la fin du IV^e^ millénaire av. J.-C. en Égypte et en Asie Antérieure comme œuvre asiatique, empruntée en partie ou en entier par la vallée du Nil. C'est justement le cas des mathématiques. Déjà le décor des vases de Suse I dénote des connaissances géométriques très étendues. L'application de ces connaissances à l'arpentage a eu lieu beaucoup plus tard dans les couches dites de Djemdet Nasr, dont il est impossible de déterminer la date absolue, même approximativement. En tout cas, elles sont à placer des centaines d'années avant la I^re^ dynastie d'Our, c'est-à-dire dans la première moitié du IV^e^ millénaire au plus tard. Comme sur les tablettes d'Aha, second roi de la I^re^ dynastie égyptienne, le nombre 100 est écrit par la corde roulée de 100 aunes dont on usait pour mesurer les champs, l'arpentage étant pratiqué déjà dans la vallée du Nil aux temps protodynastiques, pendant la période de la plus grande influence de l'Asie Antérieure ; il ne peut pas donc être regardé comme le résultat d'un effort spontané des Égyptiens, mais bien d'un emprunt fait à la Mésopotamie. Les mathématiques, en général, et la géométrie en particulier étant en Égypte étroitement liées à l'arpentage, elles ont une source commune et en conséquence nous devons attribuer les chiffres égyptiens à l'influence asiatique. Ce point de vue est confirmé par les signes pour les unités et pour les dizaines, identiques dans les deux civilisations. Je ne répéterai pas ici tous les arguments que j'ai donnés ailleurs (*Rev. de synthèse historique*, 1929, p. 29 suiv. ; — *Die Kultur um den Persischen Golf*, p. 118

et suiv.). C'est aux partisans de l'opinion contraire qu'il appartient de prouver que les mathématiques égyptiennes sont œuvre spontanée. Je ne crois pas qu'on y parvienne. Pour le moment, seul M. Neugebauer a essayé de me contredire (*Orient. Literaturzeitung*, n° 9, 1931), mais comme il m'attribue des phrases dépourvues de sens et qu'il n'a pu trouver dans mon livre, ou qu'il déforme mes idées en omettant les parties principales de mon raisonnement, je ne crois pas devoir lui répondre.

L'Amérique Centrale ne nous donne pas une image aussi distincte du développement de l'écriture que l'Égypte. On y reconnaît deux phases, l'une au Mexique correspondant à peu près au niveau des temps protodynastiques de l'Égypte, l'autre au Yucatan chez les Mayas où la formation de l'écriture est probablement achevée. On a l'impression que la conquête des Aztèques avait retardé le développement du Mexique. Dans leurs manuscrits seulement, les noms propres et les nombres sont écrits ; le reste consiste en illustrations suivies et en compositions conventionnelles, dont nous pouvons quelquefois deviner la signification. Par exemple, la prise d'une ville est représentée toujours par un temple et l'image du cacique de cette localité assis et couvert de plumes (préparant le sacrifice). Mais c'est une exception ; en général les américanistes ne parviennent qu'au prix de grands efforts à dégager un sens quelconque, souvent douteux ; il est donc clair que ces compositions devaient être conventionnelles, tout aussi bien que celles des Dakotas, et que les initiés apprenaient leur signification, comme plus tard on apprit la valeur d'un hiéroglyphe. Outre ces compositions conventionnelles, nous trouvons chez les Aztèques des illustrations suivies. Les nombres et les noms propres sont écrits, mais l'orthographe de ces derniers n'est pas unifiée ; quelquefois un seul signe sert pour exprimer un nom propre composé de plusieurs mots : par exemple un visage dessiné sur une jambe humaine pour Ymexayacatzin (le visage fait de sa hanche) ; ou, au contraire, un seul mot est fait de plusieurs éléments, dont chacun correspond à un signe : ainsi on écrit Aztlan, pays

natal, peut-être mythique, des Aztèques par une fourmi (azcatl) et une dent (tjan). Ce n'est pas étonnant, et nous avons constaté le même phénomène en Égypte. Comme en Égypte aussi, l'art des Mexicains est fortement stylisé et conventionnel, c'est le résultat du développement de l'écriture, ainsi que nous l'avons montré plus haut.

Quant aux manuscrits dans lesquels ce développement a eu lieu, ils sont à peu près les mêmes au Mexique que dans la vallée du Nil, savoir :

1° listes de tributs (les Aztèques ne payaient pas d'impôts) ;

2° listes d'années ;

3° descriptions des fêtes (rituel).

4° trois documents astrologiques (tonalamatl).

Ces derniers contiennent probablement aussi des récits mythologiques. Les images des tonalamatl se retrouvent quelquefois sur des vases.

On possède également des « tonalamatl » du Yucatan, mais là, au-dessus de l'image, plus simple que dans les manuscrits mexicains, se trouvent deux ou trois lignes d'écriture. Il est intéressant de noter que les compositions conventionnelles dans lesquelles des hiéroglyphes formant une partie intégrante précèdent immédiatement l'écriture en Égypte, manquent chez les Aztèques, mais existent chez les Mayas. Ainsi les dieux sont quelquefois représentés assis sur le signe « caban » (en bas, la terre). D'après les notes de l'évêque espagnol Landa, l'écriture maya possédait des signes pour syllabes et pour lettres. Les américanistes ne l'ont jamais voulu croire partant de l'idée erronée qu'en essayant d'écrire on créait d'abord un grand nombre de signes pour mots et qu'on n'arrivait que plus tard à les diviser en syllabes et en lettres. Nous verrons qu'ainsi peut se développer une écriture empruntée, mais nous n'ignorons plus en Égypte combien est caractéristique pour le développement spontané le manque d'unification de l'orthographe, l'existence simultanée des signes de différents genres, depuis la composition conventionnelle jusqu'à la lettre. Au Mexique dans les manus-

crits pictographiques existaient des signes pour syllabes ; à plus forte raison devons-nous nous attendre à les trouver là où nous avons en Amérique Centrale une écriture tout à fait formée. La preuve décisive est donnée par Landa lui-même qui rapporte que le mot ha = eau était écrit par les lettres a et h et par le signe ha, c'est-à-dire d'une manière compliquée et jusqu'à ce jour particulière à l'Égypte. Même l'inversion des signes pour causes esthétiques se retrouve dans les plus anciens textes égyptiens. On ne saurait admettre que Landa ait inventé une orthographe pareille, ni qu'elle ait été influencée par notre alphabet, puisque dans ce cas on arrive, comme nous le verrons plus tard, à des écritures absolument différentes. Nous devons donc admettre que les Mayas possédaient, comme les Égyptiens, des signes pour mot, syllabes (selon Landa) et lettres, qu'ils employaient en même temps. Il existe aussi des déterminatifs. Les dessins des Mayas, tout en restant conventionnels, semblent plus simples et plus naturels que ceux des Aztèques : ce sont des illustrations et non des pictographes, rappelant les images des Livres des Morts et de textes égyptiens de ce genre. Le développement de l'écriture de l'Amérique Centrale montre les mêmes phases qu'en Égypte, depuis l'illustration suivie jusqu'à l'écriture proprement dite. Il ne peut donc pas y avoir de doutes sur son caractère spontané, mais la question se pose de l'utilisation éventuelle des illustrations suivies et principalement des connaissances ayant conduit à l'élaboration d'un texte. Là encore, nous sommes forcés d'envisager la possibilité d'une influence exercée directement ou indirectement par la civilisation du Golfe Persique ; toutefois ce problème ne peut pas être résolu dans cet article.

Il me resterait maintenant à étudier le problème de l'écriture dans la plus ancienne civilisation du monde. Quand, il y a dix-huit ans, j'ai commencé à m'intéresser aux origines de l'écriture, je suis arrivée à la conviction que l'écriture sumérienne ne peut pas être spontanée. J'ai exposé cette idée d'abord dans mon article *Ein Beitrag zur Entwicklung der Schrift* (*Archiv f. d. gesamte Psychologie*, XXXVI, 4, 1917,

p. 359 et suiv.), puis dans la *Revue de synthèse historique* (XXXV, 1923, p. 37 et suiv.), enfin dans la *Revue archéologique* (1928, p. 90 et suiv.). Dans cette même année j'ai généralisé mes vues, en affirmant que toutes les écritures de l'Asie Antérieure proviennent d'une même source (*Saalburg*, décembre 1928, p. 73 et suiv. ; *Rev. arch.*, 1929, p. 217 et suiv., *Die Kultur um den Persischen Golf*, 1930, p. 104 et suiv.). Quand M. Franck dans un article de l'*Oriental. Literat.-Zeitung*, et M. Speiser dans ses *Mesopotamian Origins* reprirent, en 1930, la même idée, ils trouvèrent superflu de me citer, sans doute parce que tout le monde semble être maintenant du même avis. En même temps il apparut de plus en plus clair que Suse I est la source directe ou indirecte de toutes les civilisations de l'Orient classique, probablement donc aussi de leur écriture. J'ai essayé de le prouver dans les mémoires cités ci-dessus ; aujourd'hui il suffirait peut-être de faire remarquer qu'une grande partie des ornements figurés sur les vases de Suse I se retrouve comme hiéroglyphes dans les écritures d'Élam, de Mésopotamie, des Indes. Il est très intéressant par exemple de noter que la tête humaine est représentée, dans l'écriture proto-élamite et quelquefois dans la sumérienne, surmontée d'un petit bonnet pointu qu'on portait seulement à l'époque proto-élamite I, mais pas plus tard. Toutefois je répéterai ici mon raisonnement pour expliquer plus amplement le développement de la plus ancienne écriture. La peinture de Suse I que nous connaissons seulement par ses vases est, comme il fallait s'y attendre, fortement stylisée. Quant au décor lui-même, il a forcément un caractère soit religieux, soit magique, puisque les vases contenant des ossements jouent le même rôle que plus tard les sarcophages. Il est donc extrêmement probable que les animaux, les oiseaux et les plantes, et en premier lieu le bouquetin, représentés sur la céramique de Suse I, sont les dieux de cette civilisation. Quand plus tard les divinités prendront une forme humaine, leurs couronnes en cornes et en plumes conserveront les derniers vestiges de ces croyances. Il me semble que nous pouvons regarder les petites compositions reproduites sur

les vases comme extraits de textes pictographiques dans le genre des tonalamatl mexicains. Ainsi, un homme nu plantant deux lances sur un autel représente sûrement une cérémonie religieuse, puisque dans la civilisation du Golfe Persique et même plus tard les armes et outils ont une signification religieuse et sont gardés dans les temples. En outre le prêtre officiant est toujours représenté nu. Ce serait donc une feuille d'un rituel.

Fig. 5. — Vases susiens.

Si quelque doute peut encore subsister, il est impossible d'en avoir pour un autre genre de compositions que je décris ici (fig. 5). Le gobelet (*Mémoires de la Délégation en Perse*, XIII, pl. IV, 1) présente un bouquetin portant un signe rond entre de grandes cornes enroulées. Sur un autre vase (*ibid.*, XIII, pl. IV, 2) le même animal est reproduit, mais le signe central est différent. Les deux ornements entre les cornes de l'animal font l'effet de signes d'écriture : au vrai, nous retrouvons l'un d'eux comme hiéroglyphe sur les tablettes proto-élamites. Nous avons donc ici une composition conventionnelle, dont un hiéroglyphe forme une partie intégrale, un groupe dans le genre de ceux qui, en Égypte, précédèrent immédiatement l'écriture et que nous trouvons chez les Mayas, mais non chez les Aztèques. C'est là une preuve décisive que l'écriture

définitivement formée existait déjà à Suse I. Je rappelle, comme je l'ai déjà dit[1], qu'E. Pottier a été le premier à reconnaître le caractère pictographique du décor de Suse[2]. Naturellement, il ne faut pas croire que l'écriture s'est développée par ou pour le décor des vases. Si on essayait d'écrire, c'est, tout comme en Égypte et dans l'Amérique Centrale, parce qu'on voulait conserver ce qui en semblait digne, en premier lieu la sagesse des prêtres trouvant son expression dans les textes mythologiques, astrologiques, magiques, dans les livres de présages et le rituel, etc. Des listes d'années existaient probablement aussi. Ces textes d'abord peints, puis écrits, se rencontrant sur plâtre, matière qu'on employa à cet usage avant l'argile et plus tard simultanément avec elle. Quelquefois on en copiait des passages sur des vases, comme au Mexique, et plus tard sur des parois, comme en Égypte et dans l'Amérique Centrale.

J'ai décrit ici brièvement les trois écritures, les seules qui selon toute probabilité sont le résultat d'un effort spontané des peuples chez lesquels nous les constatons. Toutefois seule la plus ancienne, celle de Suse I, peut prétendre à une originalité complète, tandis que les deux autres ont été puisées à une source différente. Quant aux autres écritures, elles sont toutes dues à une influence étrangère. Il faut noter que nous connaissons des cas, où, en adaptant une écriture à une autre langue, on ne prit du modèle que son principe même, c'est-à-dire l'idée de transmettre les valeurs du langage par des signes conventionnels ; mais ni la forme des signes, ni leur caractère, puisque sous l'influence de notre alphabet, se sont développées en Amérique et en Afrique des écritures composées de signes correspondant à des syllabes ou à des mots.

L'écriture commence en Égypte, et probablement ailleurs, par l'expression des noms des dieux et des rois ainsi que des titres de ces derniers. Il est impossible d'en préciser le but, mais on pourrait proposer plusieurs hypothèses toutes plausibles,

1. *Die Kultur um den Persischen Golf*, p. 104,
2. *Mémoires Délégat. Perse*, XIII, p. 56 ; *Rev. arch.*, 1926, I, p. 32.

mais aucune n'est démontrable. En tout cas, c'est en écrivant des noms propres qu'on est arrivé en Égypte et dans l'Amérique Centrale, à inventer des signes correspondant à des parties des mots. Il faut insister sur ce fait que déjà en ces premiers débuts, nous ne pouvons prendre en considération et regarder comme significatif pour le développement de l'écriture, que ce qui avait été élaboré par un groupe humain supérieur, ou au moins accepté, rendu obligatoire et conservé par lui. Tout ce que les personnes privées pouvaient faire dans ce genre, — par exemple les marques sur les vases, — ne jouait aucun rôle, étant soumis à des changements volontaires, et disparaissant avec le temps. En outre, il est clair que cette mode n'est pas née en Égypte en cent occasions diverses, mais que l'usage s'est répandu par imitation. Les modèles devaient être les vases avec noms et titres des rois, puisque la couronne du Nord sur un tesson rouge et noir, signalée ci-dessus, provient d'une époque où ces marques étaient inconnues. L'imitation est donc ici plus primitive que le modèle, ce qui arrive souvent, car « primitif » ne signifie pas « primaire », quoiqu'on soit généralement enclin à confondre ces deux notions.

Fig. 6.

Plus récents que les reproductions par écrit des noms et titres sont les essais qui consistent à fixer des événements et des idées au moyen de compositions équivalentes à de nombreux groupes de mots ; je les ai appelées « illustrations suivies ». Elles servaient à conserver soit le souvenir d'un fait unique, qui n'était pas censé se répéter, soit certaines connaissances qu'on jugeait importantes, par exemple le rituel. Dans ce dernier cas, la représentation devenait conventionnelle, c'est-à-dire un pictographe, et n'était pleinement compréhensible que pour les initiés. Un progrès eut lieu quand la composition finit par correspondre soit à une phrase très courte, soit à un *rectum* avec son *regens*. J'ai appelé ces formes

« compositions conventionnelles ». Elles diffèrent de l'écriture en transmettant des idées et non des valeurs de langage. Illustrations suivies et compositions conventionnelles étaient, tout aussi bien que les noms et titres et un peu plus tard les signes d'écriture, élaborées par un groupe social spécial, ou du moins sujettes à son acceptation, obligatoires pour le présent et conservées dans des manuscrits pour l'avenir. Par l'introduction dans ces compositions de noms propres ou nombres écrits, on parvint à les diviser en signes, dont chacun correspondait au moins à un mot. Les premiers textes avaient un contenu religieux et magique ; même les listes d'années servaient en premier lieu pour les besoins des temples. Ces inscriptions se composaient d'abord exclusivement de pictographes. Chaque idée, chaque détail qu'on voulait fixer, chaque nom de roi ou d'année pour lequel on cherchait une expression était un problème qui demandait une solution : on la trouvait soit en usant de vieilles méthodes, soit en inventant de nouveaux moyens. Le but était toujours non de créer une écriture en général, mais des signes pour exprimer une certaine phrase, un certain mot. De là le manque d'unification dans l'écriture, dans laquelle entraient en même temps des pictographes, des signes pour mots, pour doubles consonnes, pour lettres, enfin très tôt aussi des déterminatifs. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'on mit de l'ordre dans ce répertoire, qui s'était accru peu à peu, et qu'on généralisa ces expériences. Les derniers signes d'écriture furent les particules et les formes verbales. Comme traces de ces longs tâtonnements, nous avons l'orthographe compliquée et peu pratique que nous avons constatée en Égypte et chez les Mayas. La majeure partie de ce développement a eu lieu en Égypte dans des textes hiératiques, c'est-à-dire que, pour la plupart, les signes cursifs, n'ont été que plus tard changés en images hiéroglyphiques, dont on ornait murs et objets, selon des intentions, soit esthétiques, soit magiques.

Généralement on se représente le développement de l'écriture de la façon suivante : d'abord création de signes « pictographiques », c'est-à-dire d'images qui correspondaient cha-

cune à un *mot*, mais transmettaient des *idées*, et non des valeurs de langage, dans une quantité suffisante pour pouvoir écrire des textes ; ensuite division des mots en leurs parties, syllabes et lettres, et découverte de signes pour les exprimer. Dans cette phase l'écriture devient « phonétique » et transmet des sons. Enfin on parvint à vaincre la plus grande difficulté en substituant des signes cursifs aux images. Naturellement, il va sans dire que des signes pour mots transmettent aussi bien des valeurs de langage (idée et sons), que les signes pour syllabes et pour lettres, les premiers seuls ou en groupes, les seconds seulement en groupes. Ainsi le signe 5 éveillera, dans un texte français, absolument les mêmes associations que le mot « cinq » ; il est impossible de voir ici une différence sérieuse. En outre ceux qui avancent de pareilles hypothèses ne se rendent pas compte que pour créer un nombre de signes pouvant servir pour l'expression par écrit des textes, il faut savoir : 1° qu'il est possible de transmettre des valeurs de langage par des dessins ; 2° qu'une phrase se laisse diviser en mots, c'est-à-dire qu'il faut savoir écrire. Il est facile de le prouver. Revenons encore une fois aux listes d'années des Dakotas décrites ci-dessus. Généralement les noms des hivers, d'après lesquels on date, sont exprimés par des pictographes dans le genre de notre figure 6, qui est à lire : « Le Beau (un blanc) tua un autre blanc, Kermel » (Garrick Mallery, *Picture writing of the Northamerican Indians*, p. 279, fig. 216). Un des hommes de confiance du Conseil des Anciens, Battista Good, savait un peu écrire en anglais ; alors dans sa liste d'années, et seulement dans la sienne, nous trouvons de petites phrases parfaitement écrites, par des signes dont chacun correspond à un mot, comme par exemple sur notre figure 7 : « Méchant Ours est mort (intestins avec estomac) à la chasse (traîneau) aux buffles. » (Garrick Mallery, *l. l.*, p. 234, fig. 410.) Ma thèse devient encore plus claire si nous étudions l'écriture du roi Ndjoja de Bamom (Cameroun). Ce roi

Fig. 7. — Écriture Dakota.

ambitieux voulant correspondre avec ses chefs, sans que les autorités allemandes pûssent lire ses lettres, décida de se faire une écriture. Ne sachant pas lire, il se fit expliquer avec détails le fonctionnement de l'écriture, et ordonna ensuite à ses notables de lui trouver des signes utilisables pour la langue Bamom.

Ils élaborèrent un répertoire de plus de 300 hiéroglyphes, chacun correspondant à un mot (fig. 8)[1]. Le roi fit plus tard

Fig. 8. — Écriture Bamom.

diviser les mots, d'abord en syllabes, puis en lettres et passa enfin des images à une cursive : tout cela n'étant possible que parce que Ndjoja savait que l'écriture existe, et comment elle fonctionne. Il avait reçu tout fait le principe de l'écriture trouvé ailleurs au prix de grands efforts, et ce qui lui restait à faire était de l'appliquer à sa langue, tâche facile, aisément exécutée comme toute imitation.

Comparons maintenant les soi-disant « pictographes » de la tablette trouvée par M. le Prof. Langdon dans le palais « A » de Kish[2], avec la phrase de Battista Good écrite par signes de mot que j'ai citée ci-dessus et nous serons frappés par leur ressemblance. De même l'écriture des Bamoms rappelle au début celle des tablettes de Djamdet Nasr, et, dans une de ses phases postérieures, la sumérienne. Delà je tire la conclusion que nous ne pouvons pas regarder les écritures primitives de

1. Extrait de Th. Danrel, *Anfänge der Schrift*, p. xxix.
2. Langdon, *Excavations at Kish*, pl. xxxi.

la Mésopotamie comme « primaires ». Leurs créateurs savaient exactement, comme Battista Good et Ndjoja de Bamom :

1° qu'il est possible de transmettre des valeurs de langage par des signes dessinés ;

2° qu'une phrase doit être préalablement divisée en mots.

C'est-à-dire qu'ils avaient eux aussi une écriture formée qui leur servait de modèle, comme celle de Suse I, puisque ce n'est que là que sont réunies, d'après ce que j'ai dit plus haut, toutes les conditions nécessaires pour le développement spontané d'une écriture.

L'écriture Bamom nous apprend aussi qu'en empruntant une écriture on n'en prend pas forcément les signes, et que la forme de ces signes n'a aucune importance, malgré qu'on leur accorde tant de place et d'attention dans ce qu'on croit être une représentation du développement de l'écriture. Mes confrères semblent croire qu'il faut des capacités surhumaines et un temps infiniment long pour créer des signes d'écriture ou remplacer des hiéroglyphes par une cursive, tandis qu'ils regardent comme des bagatelles les difficultés énormes que présente l'élaboration du principe de l'écriture dans tous ses détails. Dernièrement, toutefois, il semble qu'on arriva, au moins pour l'alphabet phénicien, à des vues plus conformes à la vérité. M. J. de Groot dans son travail *De Oorsprong van het phoenikische Letterschrift*, raconte qu'il a prié une fillette de neuf ans de trouver 26 signes pour les lettres de l'alphabet. Au bout de trois minutes la chose était faite ; et, dans le nouvel alphabet, 7 signes avaient des formes identiques aux 7 lettres d'Ahirâm, d'autres se retrouvaient au Sinaï, d'autres encore en Crète et à Chypre[1]. Dans la critique de cet ouvrage, M. Dussaud dit avec raison : « La difficulté dans la création de l'alphabet n'a pas consisté à trouver les formes de lettres ; la difficulté gît dans la décomposition de la parole en sons simples (*Syria*, t. III, 1931, fasc. 3, p. 285.)

Je prendrai la liberté de me citer ici, puisqu'il s'agit d'un

1. On voit par cet exemple ce que valent les théories basées exclusivement sur les ressemblances de formes dans les signes d'écriture.

article très peu lu lors de sa publication et complètement oublié maintenant :

« Was nun die Form der Buchstaben anbetrifft, so hat man bis jetzt der Frage, woher sie stammen, einen zu grossen Wert zugeschrieben. Schriftzeichen werden immer von Schrifterfindern ausgedacht, ob diese sich nun durch Bilder von Gegenständen inspirieren oder fremde Formen übernehmen, oder irgend welche bedeutungslose Zeichen machen, ist vollständig belanglos, möglich sind bei einer hochentwickelten Schrift alle drei Methoden, man vergleiche nur die Schriftzeichen der Bamum, der Cherokee und der Vei. » (*Archiv für die gesamte Psychologie*, XXXVI, 1917, p. 390.)

Amelia Hertz.

Varsovie, janvier 1934.

MOTIFS IRANIENS DANS L'ART GREC ARCHAIQUE ET CLASSIQUE

Un des vases à figures noires trouvés sur l'Acropole[1] est orné d'une figure d'apparence bizarre. C'est un cercle entouré de six protomés d'animaux. Ce sont, alternativement, des lions et des chevaux (fig. 1). Leur position oblique sur la circonférence du cercle suggère un mouvement tournant. Il est remarquable que les chevaux, bien que groupés avec des fauves, sont bridés comme des chevaux de selle. Le genre de composition que nous voyons ici, n'est d'ailleurs pas sans exemple. Sur un vase à figures noires du Musée de Berlin, le bouclier d'Athéna porte le décor que représente notre figure 2. La pièce du milieu est un gorgoneion. Si les protomés ne l'encerclent pas entièrement, cela tient à la forme du bouclier, qui est du type béotien ; la place au-dessus et en dessous du gorgoneion est occupée par les échancrures du bord. Le troisième exemple que je puis citer est de nature quelque peu différente. Ce sont trois protomés de lions ailés placés autour d'un motif de petite dimension (fig. 3), tels

Fig. 1. — Vase de l'Acropole d'Athènes.

1. Graef, *Akropolisvasen*, I, pl. 32, n° 606.

qu'ils se voient sur une monnaie archaïque de provenance inconnue du Cabinet des médailles de Berlin[1].

Quelle est l'origine de ce singulier motif ? Le dernier exemple donné est surtout de nature à faciliter la réponse. C'est un motif que les Grecs n'ont pas inventé eux-mêmes, mais qu'ils ont emprunté à l'art d'un autre peuple. Les fouilles de Nippour ont fourni plusieurs empreintes de sceaux où l'on remarque une telle combinaison de trois protomés, comme sur la monnaie[2]. Ce sont pour la plupart des protomés de taureaux ; ce sont aussi des griffons à tête de lion ou des chevaux. Il y a trois exemples de chevaux harnachés[3]. Sur une empreinte, on voit le lion, le taureau ailé et le cheval combinés[4].

Fig. 2. — Vase à fig. noires, Berlin.

Les motifs de cette espèce, quoique se rencontrant à Nippour, ne sont apparemment pas originaires de la Mésopotamie. Les ornements de forme ronde ne conviennent pas pour les sceaux cylindriques dont les habitants du pays des deux fleuves avaient coutume de se servir ; ils appartiennent aux sceaux à surface plane, qui n'ont été adoptés là que très tard. Le Musée britannique possède un sceau de ce genre, orné de trois protomés de taureaux[5]. Si l'on tient compte à la fois de la forme particulière de cet objet et de la

Fig. 3.

1. Le revers de la médaille figure un *triskélès* humain.
2. Legrain, *Culture of the Babylonians*, pl. XXXIX, XL nos 869-887.
3. *Op. cit.*, nos 882, 886, 887.
4. *Op. cit.*, no 885.
5. Brit. Mus., *inv.*, 115604 ; cf. Wallis Budge, *Amulets and superstitions* p. 125.

matière employée (il s'agit d'un sceau conique en saphirine), on ne peut que l'assigner à la Perse, conclusion que confirme l'examen des qualités du style des empreintes de Nippour. Ces griffons à tête de lion, ces gracieuses *protomés* de taureaux aux ailes en faucilles, ce sont des produits de l'art achéménide.

On sait l'attitude que les savants modernes ont l'habitude d'adopter, toutes les fois qu'ils remarquent une certaine affinité entre l'art perse et l'art grec. Il est avéré que certains artistes grecs d'une grande réputation ont travaillé en Perse : il est donc facile, d'une façon générale, d'attribuer toute

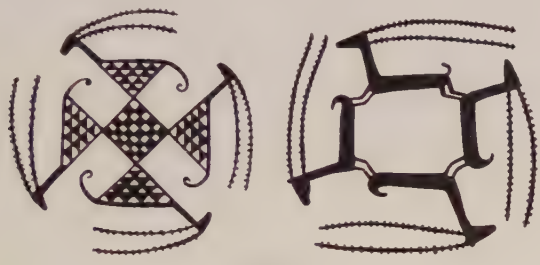


Fig. 4.

ressemblance entre l'art des deux pays à l'influence de la Grèce sur la Perse. Cela revient à dire que ce que la Grèce reçut elle-même à l'époque archaïque d'un pays non encore déterminé de l'Asie occidentale — l'art « orientalisant » —, elle le rendit aussitôt à la Perse[1]. Mais il n'est guère permis d'user d'un tel raisonnement dans le cas qui nous occupe, attendu que nous avons affaire ici à des motifs qui n'avaient pas de signification pour les Grecs, tandis qu'ils appartenaient dans l'Iran à un groupe de symboles hautement vénérés. A partir de l'âge de la pierre, et au moins juqu'à l'époque des Sassanides, les Iraniens, qui adoraient le Soleil, ont symbolisé la marche journalière de l'astre du jour au moyen de divers signes capables d'exprimer un mouvement rotatoire. Ils se sont servis souvent, à cette fin, de figures d'animaux ou de parties

1. L. Heuzey, *Les Origines orientales de l'art*, p. 387 ; Perdrizet, dans la *Rev. Et. anc.*, 1904, p. 22.

d'animaux consacrés au soleil. Les premiers exemples sont purement géométriques. Herzfeld a trouvé dans un village néolithique près de Persépolis un grand nombre de « boutons de vêtements », tous décorés de symboles solaires bien connus. Beaucoup de ces derniers donnent l'impression d'un mouvement giratoire ; ils consistent en trois, quatre, ou un nombre plus élevé de crochets partant d'un même centre[1]. C'est dans l'ordre chronologique, la première fois que nous rencontrons la croix gammée, avec un groupe considérable de motifs apparentés. Herzfeld a reconnu d'emblée le véritable sens de tous ces motifs ; il a attiré avec raison l'attention sur la continuité de la tradition depuis l'âge de la pierre jusque en pleine ère historique[2]. A Samarra, le même savant a trouvé, dans un établissement néolithique à peine plus récent[3], de la poterie appartenant au groupe iranien. Ce sont des vases décorés de nombreux ornements consistant en deux, quatre ou un plus grand nombre d'animaux, qui font l'effet de marcher à la suite les uns des autres. Notre figure 4 en représente deux. On distingue des chèvres ou des cerfs[4], quelquefois des oiseaux[5]. Il y a un seul exemple d'une espèce de svastica formé de quatre figures humaines vues de face, dont la longue chevelure flotte vers la gauche[6]. Selon toute probabilité, les chèvres et les cerfs sont déjà ici des animaux solaires, de même que les oiseaux[7] ; on les rencontre de nouveau, des milliers d'années après, dans des représentations symboliques de même nature.

Après la fin de la période proto-élamite, nous perdons de vue le symbole en Perse même pendant des siècles[8] ; il y réap-

1. Herzfeld, *Mitteil. aus Iran*, 1933, p. 88 et suiv.
2. *Op. cit.*, p. 91 ; 103.
3. Herzfeld, *Iran. Denkmäler*, I, 1932, p. 11.
4. Herzfeld, *Ausgrab. von Samarra*, V, p. 18, fig. 16 ; pl. VIII, 15, pl. XII, 22 (deux animaux) ; pl. IX, 23 ; pl. XII, 24 ; p. 21, fig. 23, 25 ; p. 22, fig. 26 ; p. 23, fig. 27 ; p. 53, fig. 106, 107 (quatre animaux dans une croix) ; p. 19, fig. 18 ; p. 20, fig. 20, 21 ; pl. X, 17 ; pl. XI, 19 (quatre animaux rattachés par les pattes).
5. *Op. cit.*, p. 16, fig. 9 ; pl. VI.
6. *Op. cit.*, p. 11, fig. 1.
7. Cf. Roes, *Greek geometric art, its symbolism and its origin*, 1933, p. 100 sqq.
8. C'est sans doute, un pur hasard. En dehors de la Perse, des symboles du même genre se rencontrent, ici et là, dans des époques moins éloignées de nous. A Mohenjo-

paraît, cependant, au temps des Achéménides. A côté des empreintes des sceaux de Nippour, il y a lieu de mentionner deux étendards perses de bronze[1], qui ont la forme d'une roue solaire entourée d'oiseaux, et dont les rayons sont remplacés presque en entier par quatre figures humaines qui pivotent rapidement vers la droite. Les pierres taillées de l'époque sassanide fournissent elles aussi des exemples : on y voit assez fréquemment un svastica composé de quatre têtes d'animaux solaires[2], qui sont, avec une seule exception dont

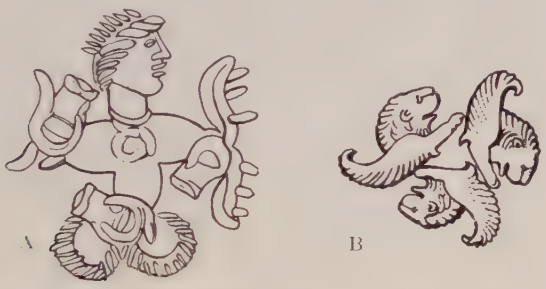


Fig. 5. — A, pierre taillée sassanide ; B, sceau sassanide.

je parlerai plus loin, des têtes de taureaux, de chèvres, d'antilopes, de cerfs ou de bouquetins. La figure 5 A représente une de ces pierres[3], qui diffère des autres en ce sens qu'un des bras du svastica consiste en une tête d'homme. La même tête placée de profil se retrouve sur d'autres sceaux sassanides et sur les pierres gravées mithriaques[4]. C'est la tête du dieu

---

Daro, par exemple, on a trouvé un sceau rond, orné d'une rosace formée de six têtes de taureaux tournées vers la droite (MARSHALL, *Mohenjo-Daro*, pl. CXII, 383), et à Tell Asmar, un grossier *triskélès* en terre cuite, dont les extrémités se terminent par une tête de taureau, une tête de lion, et une tête d'ibex (*Chicago Orient, Inst. Comm.* 13, p. 23, fig. 18) ; cet objet semblerait dater de la fin du 3e millénaire.

1. *Beiträge zur alten Geschichte*, 1903, p. 333 et suiv. ; *Revue d'assyriologie*, 1902, p. 103 ; A. ROES, *Geometric Art*, p. 39, fig. 31.

2. LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XLIV, 12, 13 ; pl. XLV, 7 ; SOMMERVILLE, *Engraved Gems*, pl. 41, 1385 ; HORN et STEINDORFF, *Sassanidische Siegelsteine* (*Mitt. aus orient. Samml.*, IV), pl. IV, 1853.

3. LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XLIV, 13.

4. F. CUMONT, *Textes et monuments*, II, p. 447, fig. 394 ; p. 450, fig. 402 ; p. 454, fig. 411 ; LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XII, 3 ; pl. CII, 5.

solaire, qui est ici ajoutée à celles de ses animaux sacrés.

Il est permis d'affirmer que nous sommes en droit de considérer toujours comme de véritables symboles solaires les figures composées de l'époque sassanide dont nous parlons. C'est ce qui ressort avec évidence de l'examen d'une fresque sassanide de Dokhtar-ī-Nōshiriwān. On y aperçoit un roi assis sur son trône de la manière conventionnelle[1]. Derrière la tête du personnage apparaît le disque solaire, représentation que nous connaissons aussi par ailleurs[2] et qui a exercé une grande influence sur l'art chrétien. Des six *protomés* qui jaillissent du disque (trois vers la gauche, et autant vers la droite) il y en a une qui est détruite ; les autres sont reconnaissables comme représentant une chèvre (ou antilope), un ibex, un lion, un taureau et un cerf. La sixième *protomé* était probablement d'un cheval ; nous trouverions réunis ici de la sorte tous les quadrupèdes que les Perses associaient au culte du soleil.

Pareillement, l'ancien arrangement de trois *protomés* en forme de rosace paraît être resté en usage. La figure 5 B représente un sceau sassanide du Musée britannique[3] ; ce sont trois *protomés* de lions ailés.

Il ne saurait donc y avoir le moindre doute que les motifs grecs dont j'ai parlé soient originaires de l'Iran. Forts de ce premier résultat nous pouvons en désigner encore quelques-uns dans l'art hellénique qui sont de même nature et qui ont même origine. Quelques monnaies archaïques d'Asie Mineure et quelques pierres gravées de Mélos ont pour décor deux *protomés* d'animaux ailés placées l'une sous l'autre, tête-bêche, de manière à faire naître l'illusion d'un mouvement tournant (fig. 6). Les graveurs des médailles affectent la combinaison du cheval et du lion[4] ; les pierres taillées représentent

1. Godard et Hackin, *Antiquités bouddhiques de Bamiijan* (*Mém. de la Délégat. franç. en Afghanistan*, II), p. 27 et pl. XXVII. Voir aussi p. 71.

2. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, pl. XCIX, 2.

3. Inv. 119351. Cf. Wallis Budge, *Amulets and superstitions*, p. 126.

4. Gardner, *Types of Greek coins*, pl. IV, 14 ; *Catal. of the Jameson Collection*, pl. LXXXII, 1647 ; *Journ. intern. d'archéol. numism.*, 1918-19, p. XIV, 24, 25.

deux *protomés* de boucs ou de chevaux[1], ces derniers quelquefois bridés. Ces particularités démontrent avec une très grande probabilité que nous avons encore une fois affaire aux symboles solaires perses. Nous avons déjà vu qu'à Samarra il n'est pas rare de trouver l'assemblage de deux boucs entiers placés tête-bêche. Et une pierre sassanide du Johanneum de Gratz est décorée des *protomés* d'un lion et d'un taureau, placés eux aussi tête-bêche[2], bien que sans la grâce et l'élégance qui parent les figures archaïques.

Deux *protomés* rattachées symétriquement l'une à l'autre,

Fig. 6. — Pierres gravées de Mélos.

c'est un autre emblème perse bien connu, dont j'ai essayé de prouver ailleurs qu'il représente le soleil[3]. Zahn, qui a étudié une pierre parthe sur laquelle une *protomé* de lion et la *protomé* d'un cheval bridé sont reliées entre elles par un disque rayonnant, a dûment remarqué le rapport qui existe entre les *protomés* doubles et le soleil, mais il l'explique de manière différente[4]. Se ralliant à l'opinion de Fredrich[5], il conclut que les animaux bicéphales figuraient primitivement les signes respectifs du zodiaque d'où le soleil se levait à des époques déterminées. Mais que faire alors des figures composées de deux *protomés* d'oiseaux ou de chevaux, auxquelles ne

1. *Brit. Mus. gems, Greek and Etruscan*, pl. IV, 167, 169; V, 208, 209; FURTWÄNGLER, *Gemmen*, pl. V, 10, 11.
2. LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XLV, 9.
3. ROES, *Greek geometric art*, p. 16; p. 95 et suiv.; p. 100 et suiv.; p. 118.
4. *Anatolian Studies presented to Sir W. Ramsay*, p. 445.
5. Je n'ai pu me procurer l'article de Fredrich.

correspond aucun signe du zodiaque, et qui remontent cependant à une très haute antiquité[1] ? Et comment expliquer la combinaison si fréquente de *protomés* de deux animaux différents ? Ces difficultés font que me je crois contrainte d'admettre que les *protomés* doubles symbolisent le soleil lui-même. Les animaux dont on trouve des *protomés* doubles sont les mêmes qui se rencontrent dans les motifs qui suggèrent un mouvement giratoire : ce sont donc des animaux solaires. Le cheval harnaché est la monture du cavalier solaire, conception qui a existé en Perse à côté de cette autre idée d'après laquelle le dieu du soleil est l'aurige du char solaire[2].

Nous avons bien le droit de nommer ici le motif des *protomés* adossées, parce qu'il appartient aussi à l'art grec. On le rencontre sur les pierres gravées, les tessères, et surtout sur les monnaies de différentes époques. Deux pierres archaïques, l'une provenant de Chypre[3], l'autre d'Étrurie[4], sont ornées d'une figure formée des protomés d'un lion et d'un sanglier. Il s'ensuivrait, si ma théorie est juste, que le sanglier a été considéré lui aussi comme un animal solaire. Je connais en effet des monnaies lyciennes[5] décorées d'un sanglier à double tête, qui porte un *triskélès* sur le corps, ce qui rappelle les très nombreux lions et taureaux doubles que l'on voit sur les mêmes monnaies accompagnés du même signe solaire. Les Lyciens doivent avoir emprunté le sanglier solaire, avec les autres éléments de leur symbolique héliaque, à la patrie par excellence du culte du soleil, c'est-à-dire à la Perse, où on se représentait quelquefois Mithra sous la forme d'un sanglier[6].

Je dois mentionner encore quelques autres motifs grecs, qui donnent lieu à des conclusions intéressantes. La figure 7 A

---

1. Roes, *Greek geometric art*, p. 16 et suiv.
2. *Op. cit.*, p. 91.
3. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, pl. XXXII, 32.
4. *Brit. Mus. gems, Greek and Etruscan*, pl. XL, 650.
5. Babelon, *Perses Achéménides, Introduct.*, p. xciv, fig. 42. *Catal. monn. gr., antiques coll. Pozzi*, pl. LXXX, 2750.
6. Cf. Scheftelowitz dans *Acta Orientalia*, 1933, p. 309. Voir aussi F. Cumont, *Textes et monum.*, I, p. 143.

montre le décor d'un fragment de vase de Naucratis : c'est une rosace formée de sept têtes de griffons[1]. On ne peut qu'être frappé de la ressemblance d'une telle figure avec plusieurs des emblèmes dont il a été question plus haut. Seulement pour pouvoir l'expliquer de la même façon, force nous sera de ranger le griffon à tête d'aigle parmi les animaux solaires de la Perse. Avons-nous des arguments suffisants pour étayer une hypothèse de ce genre ? Je crois que le raisonnement suivant peut en tenir lieu. On sait qu'en Syrie, à l'époque impériale, on

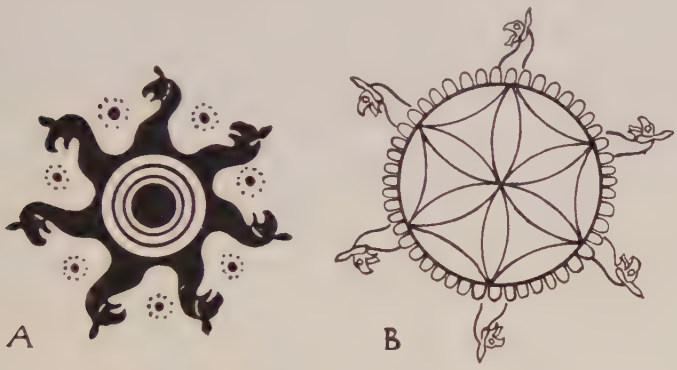


Fig. 7. — Décor d'un vase de Naucratis.

associait parfois le griffon au soleil dans le culte. Pour en citer quelques exemples fournis par les monuments, le dieu solaire conduit un quadrige de griffons sur l'autel bien connu de Palmyre qui se voit à Rome[2], et une pierre trouvée à Emèse le montre menant un attelage composé d'un griffon, d'un lion et d'un aigle[3]. Pour expliquer ce fait, on a invoqué l'influence de la Grèce, où Apollon a eu quelquefois le griffon pour compagnon[4] ; lorsque Apollon devint un dieu solaire, son compagnon aurait passé au service du soleil. Mais cet animal fabuleux,

1. *J. H. S.*, 1924, p. 199, fig. 30.
2. F. Cumont, *Études syr.*, p. 95 ; Jones, *Museo Capitolino*, pl. 48.
3. *Syria*, 1929, p. 338.
4. F. Cumont, *Études syr.*, p. 94 et suiv. Apollon monté sur un griffon se voit par exemple sur une monnaie en électron de Cyzique, *Nomisma*, VII, pl. IV, 38.

bien que représenté à profusion par les artistes grecs, ne fait pas l'effet d'appartenir originairement à la mythologie hellénique. Si les Grecs lui assignaient une patrie, c'était toujours au loin, dans des contrées inconnues.

Il est donc *a priori* peu probable que l'idée quelque peu vague que les Grecs se faisaient du griffon ait exercé une influence considérable sur un culte solaire oriental. Nous pouvons démontrer d'ailleurs que le griffon était déjà considéré comme un animal solaire, avant qu'Apollon devînt dieu du soleil sous une influence venant d'Orient. Ce sont de nouveau les monnaies des dynastes lyciens qui fournissent la preuve de ce que j'avance. Les emblèmes héliaques y sont fréquents, comme je l'ai démontré. Parmi ceux-ci il y en a qui reviennent sans cesse, tandis que d'autres sont rares. A cette dernière catégorie appartient le corps d'une monnaie dont le Cabinet des médailles de Munich possède un moulage[1] : c'est un *triskélès* dont les bras se terminent en trois têtes, celles d'un coq, d'un canard et d'un griffon (fig. 8 *a*). Des points sont disposés entre les bras comme c'est souvent le cas pour des emblèmes solaires de nature très différente[2]. Le *triskélès* à têtes de canards, plus encore celui à têtes de coqs, sont des symboles lyciens bien connus. Il en ressort qu'en Lycie ces deux espèces d'oiseaux étaient regardées comme des animaux solaires. La tête de griffon établit la même chose pour le griffon. La fig. 8 *b*, que j'emprunte à une médaille lycienne du

A B

Fig. 8. — A, moulage, Cab. Munich ; B, monnaie, Berlin.

1. Voir *Catal. des monn. grecques ant. de la Coll. Pozzi*, pl. LXXX, 2751.

2. Entre les bras du svastica : *Brit. Mus. Coins, Ionia*, pl. II, 20 ; Furtwängler, *Samml. Sabouroff*, I, pl. XLVIII ; Dölger, *Antike und Christentum*, III, pl. 3 ; entre les jambes du triskéle humain : *Brit. Mus. coins, Italy*, p. 57 ; entre les pétales de la rosace solaire : Thureau-Dangin, *Arslan Tash*, pl. XLVI, 104 ; *Brit. Mus. Coins, Crete*, pl. XII, 7 ; entre les bras de la croix solaire : *Clara Rhodos*, II, 1, p. 140, fig. 18 ; *Victoria and Albert Mus. catal. of textiles from Egypt*, II, pl. II, 307 ; entre les rayons de la roue solaire : *Babyloniaca*, 1926, p. 138, fig. 93 *Tiryns, Ergebnisse*, I, pl. XVIII ; Babelon, *Traité*, pl. LXXVI, 23, 24.

cabinet de Berlin, en fournit une seconde preuve, le griffon porte sur l'épaule le signe solaire accoutumé. Il n'y a par conséquent aucun doute que l'animal fabuleux ait été mis en rapport avec le soleil longtemps avant qu'il devînt le compagnon ou la bête de trait du dieu solaire syrien. Or, comme je l'ai déjà dit, les emblèmes des monnaies lyciennes paraissent être d'origine perse. Les protomés doubles et les emblèmes héliaques tournoyants, la présence du taureau, du lion, de l'aigle et du coq en tant qu'animaux solaires, tout cela trahit une influence perse aussi forte que le font les portraits des dynastes qui se trouvent parfois au revers des mêmes monnaies. Nous sommes donc en droit de considérer comme un animal solaire perse le griffon à tête d'aigle, qui est très fréquent dans l'art perse et qui apparaît déjà dans l'art élamite archaïque[1]. Les sceaux de Nippour, nous l'avons vu, confèrent le même rôle au griffon à tête de lion, révélation à laquelle on ne s'était guère attendu[2]. Nous retrouvons enfin le griffon à tête d'aigle dans un des svasticas sassanides qui sont formés de têtes d'animaux solaires (fig. 9)[3], ce qui contribue à corroborer ma façon de voir.

Fig. 9.

Si le griffon solaire est d'origine perse, nous sommes forcés d'admettre que le culte du soleil en Syrie à l'époque impériale a subi l'influence de la religion iranienne. J'ai énuméré naguère les traits que le culte syrien a en commun avec le culte perse, tel que celui-ci se manifeste dans ses principaux emblèmes. Les deux cultes connaissent l'oiseau solaire réuni au serpent, le couple des aigles solaires, le lion solaire, le dieu du soleil figuré tantôt comme cavalier, tantôt comme aurige[4]. Il y

1. *Mémoires de la Délégation en Perse*, VIII, p. 20, f. 44.

2. Cf. PRINZ dans ROSCHER, *Lexik. der Mythol.*, s. v. *gryps* : « Im Uebrigen tritt der Löwengreif in Persien rein dekorativ auf. »

3. LAJARD, *Culte de Mithra*, pl. XLV, 7 ; même dessin sur une intaille du Musée britannique, inv. 777.

4. ROES, *Greek geometric art*, p. 56.

faut ajouter le griffon. Mais revenons maintenant aux motifs grecs dont nous sommes partis. Il ne saurait plus y avoir le moindre doute que le fragment de vase de Naucratis dont j'ai parlé plus haut soit décoré d'un emblème héliaque iranien. Ce n'est certes pas un effet du hasard que les têtes de griffons soient au nombre de sept ; car nous savons que le nombre sept a joué les rôles les plus divers dans le culte du soleil en Égypte, dans le Proche-Orient, et même dans l'Inde. C'est ainsi qu'on avait coutume de limiter à sept le nombre des rayons du soleil[1]. Le motif de Naucratis appelle la comparaison avec celui d'une coupe en bronze de Rhodes[2], sur laquelle se voient six têtes de griffons entourant une rosace, qui est sans doute elle-même un symbole solaire (fig. 7 *b*).

Une fois que nous savons que le griffon a été regardé comme consacré au soleil, nous aurons à nous demander aussi si le griffon à la roue, qu'on a plus tard mis en rapport occasionnellement avec Némésis, qui avait elle aussi une roue comme attribut[3], n'est pas également un symbole solaire. Si cela est, l'origine iranienne du motif ne fait pas de doute. La combinaison du griffon et de la roue n'avait aucun sens pour les Grecs : comment croire qu'ils l'auraient inventée ? Elle se rencontre entre autres sur des monnaies de Lesbos et de Smyrne[4].

J'en viens à parler maintenant d'un emblème d'aspect différent, mais cependant au fond semblable aux précédents, c'est-à-dire de l'hippalectryon. Pour Aristophane, c'était un ornement textile médique[5] ; mais, depuis Furtwängler, les archéologues prétendent s'y connaître mieux ; à les entendre, il s'agirait d'un motif décoratif purement hellénique[6]. Consi-

1. F. Cumont, *Textes et Monuments*, I, p. 123 ; *Acta orient.*, 1933, p. 329 ; Wallis Budge, *Amulets*, p. 204 et suiv. ; Wiegand, *Baalbek*, II, p. 92, fig. 133 ; Froehner, *Bronzes antiques de la Coll. Gréau*, pl. XVII, 849.

2. E. Pfuhl, *Malerei und Zeichnung*, pl. 29, 134.

3. Cf. p. e. le relief figuré *B. C. H.*, 1896, pl. 16, 1. On y trouve les deux figures juxtaposées, chacune avec sa roue.

4. Babelon, *Traité*, pl. CLXI, 25 ; *Brit. Mus. Coins, Ionia*, pl. XXVII.

5. Aristoph., *Ranae*, 938.

6. Furtwängler, *Gemmen*, III, p. 353, note. Cf. Perdrizet, *REA*, 1904, p. 24 ; H. Lechat, *Au Mus. Acropole Athènes*, p. 453 sqq.

dérons d'abord les variétés de l'espèce de ce monstre singulier. A côté de la combinaison du cheval et du coq, il y avait celle du coq avec le bouc[1] ; on rencontre aussi parfois un avant-train de lion[2] ou de taureau[3] relié à la partie postérieure d'un coq. Dans tous ces exemplaires, l'artiste a pris comme point de départ le corps du coq ; une *protomé* de cheval[4] et une *protomé* de sanglier[5] qui se terminent dans une jambe humaine pliée au genou, présentent un ensemble d'un caractère différent, mais au fond parfaitement analogue. C'est cette dernière combinaison qui permet peut-être de déterminer le sens et l'origine de ces motifs bizarres. La jambe, qui n'est pas rare comme emblème de bouclier sur les vases peints de l'époque classique, n'est autre qu'un abrégé du *triskélès* humain. Or, ce *triskélès* appartient au groupe des emblèmes héliaques tournoyants et provient d'Iran comme eux ; on le trouve en effet, sur les monnaies lyciennes, porté par l'aigle[6] et par le lion[7], qui étaient tous deux des animaux solaires perses. Si, par conséquent, on rencontre la jambe pliée, qui doit suggérer la marche ininterrompue du soleil, combinée avec des *protomés* d'animaux solaires perses, il est à peu près certain que la figure fantastique ainsi constituée est elle aussi un emblème héliaque originaire de Perse. Les coqs qui se transforment en partie en chevaux, boucs, taureaux ou lions témoignent pareillement de l'ingéniosité avec laquelle la fantaisie des artistes perses s'est appliquée à combiner différentes figures symboliques. Non seulement il est *a priori* probable qu'Aristophane avait raison en assignant l'hippalectryon à la Médie, mais nous constatons maintenant

---

1. *Metropolitan Mus. Studies*, 1932, p. 34, fig. 27 ; *REA*, 1904, pl. I, 6.
2. Micali, *Storia*, 117, 13.
3. *Brit. Mus., Gems*, pl. IX, 523. Le catalogue parle à tort d'un « sea-bull, ending in a fish tail ».
4. Furtwängler, *Gemmen*, pl. VIII 70.
5. *Op. cit.*, III, p. 444, fig. 222.
6. Macdonald, *Catal. Hunt. Coll.*, II, 507 ; pl. 58, 1.
7. Babelon, *Traité, Description*, p. 239, fig. 267 *bis* ; pl. XCV, 19 ; pl. XXIII, 20, 21.

que de tels monstres grotesques ne s'expliquent que par l'art et la religion de l'Iran : pays qu'on doit, en conséquence, regarder comme leur patrie. Ce n'est sûrement pas une circonstance fortuite, si, sur une plaque de bronze d'Eleuthéræ, deux hippalectryons sont figurés se faisant face avec une rosace solaire au milieu[1]. Et voici, pour finir, la preuve que des animaux fantastiques du genre de l'hippalectryon ont été réellement connus en Perse. Il existe des sceaux sassanides (la figure 10 en représente deux) qui figurent des coqs à têtes de boucs ou de cerfs[2]. Ces animaux bizarres ont du reste vécu encore longtemps après. A Achthamar d'Arménie, une église du x[e] siècle a aujourd'hui encore pour décor le tragalectryon sassanide, une corne dirigée en avant et l'autre en arrière[3].

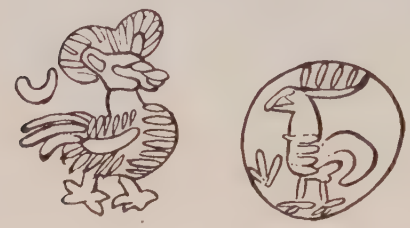


Fig. 10. — Sceaux sassanides.

Je me suis déjà efforcée de démontrer[4] que l'oiseau au serpent, qui est fréquent tant à l'époque géométrique que dans l'art grec postérieur, est aussi un motif iranien; on le retrouve plus tard, dans le culte syrien sous la forme de l'aigle solaire avec le serpent[5]. N'ayant rien d'essentiel à ajouter à mon argumentation, je ne la reproduirai pas ici, afin de ne pas tomber dans d'inutiles redites. Mais à propos d'un motif semblable, l'oiseau au poisson, je demande à présenter quelques observations complémentaires.

L'oiseau au poisson, qu'il le porte dans le bec ou qu'il se tienne simplement sur lui ou à côté de lui, se rencontre déjà

1. *REA*, 1904, pl. I, 1. On comparera les deux chevaux cabrés à droite et à gauche d'un étendard solaire sur un des sceaux de Nippour (Legrain, *Culture of the Babylonians*, pl. LIV, 845).

2. Lajard, *Culte de Mithra*, pl. XLII, 4 ; Horn et Steindorff, *Sassan. Siegelsteine*, pl. V, 1485.

3. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*, p. 341, fig. 352.

4. Roes, *Greek geometric art*, p. 56 et suiv.

5. Il y en a même des exemples sur les stèles funéraires gauloises (Espérandieu, *Bas-reliefs de la Gaule*, I, p. 262, n° 361 ; p. 324, n° 491).

sur la céramique préhistorique de Samarra[1]. La figure 11 montre le décor d'une coupe : autour d'un svastica quatre oiseaux tenant des poissons dans le bec sont disposés de telle sorte qu'ils paraissent former eux aussi une espèce de motif giratoire. On dirait qu'ils accentuent le sens du svastica, et que par conséquent l'oiseau au poisson avait, comme l'oiseau au serpent, une signification solaire.

Tout comme l'oiseau au serpent, l'oiseau au poisson revient sur la poterie peinte de Suse II, puis, au second millénaire, dans la céramique de Palestine et dans celle de Crète de la dernière période minoenne. Plus d'une fois déjà, ce motif a fait surgir la question de savoir s'il pouvait y avoir un rapport entre l'ornementation des deux derniers groupes de vases et l'art proto-élamite[2]. Plusieurs siècles après, les vases géométriques grecs sont décorés d'oiseaux portant un poisson dans le bec, à deux ou seuls, ou bien figurés avec un poisson entre eux deux[3]. Cependant le motif n'avait pas été oublié en Perse même. J'ai déjà eu l'occasion de publier une empreinte de sceau achéménide trouvée à Ur[4], sur laquelle la figure d'un roi est entourée du motif de l'oiseau au poisson plusieurs fois répété. Je suis maintenant en mesure d'y ajouter deux autres documents. Sur un sceau de saphirine du musée de Berlin, l'oiseau perché sur le poisson est représenté, accompagné d'un croissant, à côté d'un homme à queue de scorpion, figure qui doit avoir eu un sens astrologique (fig. 12)[5].

Fig. 11. — Coupe de Samarra.

1. Herzfeld, *Ausgrab. von Samarra*, V, pl. VI.
2. Pottier dans les *Mémoires de la Déleg. en Perse*, XIII, p. 87 ; Vincent, dans *Syria*, 1924, p. 81 et suiv. ; p. 186 et suiv.
3. Roes, *Greek geometric art*, p. 60 et suiv.
4. *Op. cit.*, p. 63, f. 51.
5. V. A. 754. Je remercie M. Andrae pour m'avoir aimablement permis de publier cet objet.

Et sur une empreinte de sceau de Nippour, deux oiseaux, eux aussi accompagnés du croissant, ont un grand poisson entre eux deux[1].

De fait, le motif dont je parle a été parmi les plus répandus de l'art iranien. Il a pénétré aussi dans l'art chinois de l'époque Han — tant l'oiseau posé sur le poisson, que les deux oiseaux qui tiennent ensemble un poisson[2]. Plus tard, dans l'art byzantin, il réapparaît de temps en temps, et, chose remarquable, on le revoit soudain, en guise d'ornement initial, dans les manuscrits mérovingiens. Dans plusieurs passages de ses ouvrages, Strzygowski a attiré l'attention sur ce fait, qui l'intéressait vivement[3]. Selon lui, le motif en question aurait été importé d'Orient en même temps que le parchemin ; mais il n'en peut indiquer le lieu de provenance et semble hésiter entre la Sibérie et la Perse[4]. Son hypothèse favorite, près d'a laquelle l'oiseau au poisson aurait été un décor caractéristique des manuscrits manichéens, ne nous paraîtra peut-être pas très éloignée de la vérité, puisque nous avons vu que les Perses le connaissaient depuis des siècles et qu'ils lui attribuaient un sens religieux. Le poisson flanqué par les deux oiseaux est également parmi les ornements des manuscrits médiévaux[5].

Fig. 12. — Sceau Mus. Berlin.

Dans l'art classique, le même motif se rencontre seulement sur les monnaies de différentes villes, dont la plupart sont des colonies des bords du Pont-Euxin. L'oiseau y a pris la forme de l'aigle, et le poisson celle du dauphin, combinaison tout

---

1. Legrain, *Culture of the Babylonians*, pl. LIII, 802.

2. Chavannes, *Mission archéol. dans la Chine septentr.*, I, pl. XIX, 34 ; Otto Fischer, *Die chinesische Malerei der Han-Dynastie*, pl. 1 et p. 43 ; pl. 5.

3. Voir p. e. Strzygowski, *Altslav. Kunst*, p. 274 et suiv.

4. Id., *Altslav. Kunst*, p. 276 et suiv. ; p. 282 ; *Asiens bildende Kunst*, p. 383 ; *Altai-Iran*, p. 292.

5. Comparer *Altslav. Kunst*, p. 278, fig. 255 ; Langlotz, *Griech. Vasen in Würzburg*, pl. 5, 63 ; Legrain, *Culture of the Babylonians*, pl. LIII, 802.

à fait impossible d'un point de vue naturaliste. L'aigle pêcheur qui attaquerait de la sorte un poisson aussi grand que le dauphin serait submergé et entraîné sous l'eau, avant d'avoir pu dégager ses serres ; ce serait pour lui la mort certaine. J'ai démontré plus haut que l'oiseau au poisson est un emblème oriental : il s'agit évidemment ici du même emblème, que certains pays occidentaux ont emprunté à l'Orient. En voici une seconde preuve, pour ceux qui hésiteraient encore : sur la ciste de Préneste, un personnage qui offre une libation porte un sceptre couronné d'un aigle perché sur un dauphin[1]. A l'époque impériale, Hélios semble avoir fréquemment le dauphin comme attribut. C'est ainsi que dans les angles de la grande mosaïque de Bonn[2] qui figure le dieu du soleil entouré du zodiaque, sont représentés des dauphins placés à côté d'un cratère. Sur une plaque d'argent doré trouvée en Élide, deux dauphins se jouent au-dessous du buste du dieu solaire, qui apparaît flanqué des têtes de ses chevaux[3]. Peut-être symbolisent-ils la nuit, pendant laquelle le soleil était censé poursuivre sa route sur ou dans les eaux. L'art chrétien primitif, qui a emprunté plusieurs emblèmes héliaques d'origine perse, en les adaptant à ses propres idées, s'annexe de nouveau le motif de l'oiseau debout sur le poisson[4], exactement comme nous l'avons vu sur la pierre achéménide de la figure 12.

Je conclus. J'ai montré que quelques motifs usités dans l'art grec doivent être d'origine perse, parce que ce sont des symboles iraniens. Leur nombre n'est pas grand ; ils ne constituent pas un groupe important parmi les types figurés et les motifs d'ornements de l'art des périodes archaïque et classique. Mais les questions qu'ils soulèvent sont d'un intérêt capital, et ce non seulement pour l'archéologie grecque. S'il est une fois établi que l'Iran a pu contribuer quelque chose à l'art archaïque, on sera autorisé à demander s'il ne

1. *Monum. dell' Inst.* X, pl. 29.
2. Rheinisches Provinzial-Museum, *inv.* 31784.
3. *Brit. Mus., Jewell.*, pl. XL, 2108.
4. *Brit. Mus., Early christian antiquities*, pl. II, 6, 36.

lui a pas donné davantage. Je pense avoir fourni une preuve décisive par rapport aux quelques motifs dont j'ai parlé ; mais il peut y en avoir d'autres qui ont eu même origine, sans que pour cela une démonstration du même genre soit possible à leur égard. Par exemple si la symbolique perse aime les *protomés* d'animaux, se pourrait-il que la Grèce dût à la Perse non seulement les *protomés* doubles, mais aussi sa prédilection pour la *protomé* simple en guise de motif décoratif[1] ? Et si le griffon est bien un animal solaire perse, les Grecs auraient-ils copié sa figure sur les produits des industries textiles de Perse ? Les questions de ce genre méritent certainement d'être posées et examinées mûrement après ce que nous avons vu. Nous devons avouer franchement, et nous représenter clairement, que notre connaissance de la genèse de l'art archaïque laisse encore tout à désirer. Nous ne mettons pas en doute que ce soit un art né sous une influence orientale, mais nous n'avons jamais réussi à découvrir d'où venait exactement cette influence. Notre conviction si ferme que l'Ionie avait eu une grande part dans sa formation, a faibli peu à peu faute de preuves[2], et le problème n'en est devenu que plus difficile. Il y a d'ailleurs une seconde question d'un intérêt considérable et non moins embarrassante qui est liée intimement à la première : demeure toujours inexpliqué ce fait que nombre de motifs et de figures composées de l'art archaïque réapparaissent dans l'art sassanide et l'art byzantin ! Un ou deux ont survécu durant l'époque hellénistique, mais la plupart semblent sortir subitement d'un recoin ignoré, qui est peut-être leur véritable patrie. Après cela, ils constituent pendant des siècles une source d'inspiration pour l'art décoratif en Europe. Un troisième problème que l'on sera forcé de mettre en évidence après les dernières découvertes

1. Je n'ai qu'à rappeler les monnaies de Clazomènes et de Lampsaque avec leurs protomés de sangliers et de chevaux, et les emblèmes de bouclier si fréquents sur les vases peints à figures noires.

2. Cf. H. Payne, *Necrocorinthia*, p. 88 : « The poverty and scarcity of the early Ionian material make it quite certain that Ionian artists did nothing towards its development. »

de Herzfeld[1] à Persépolis, est celui des origines de l'art perse et de ses rapports avec l'art grec. On s'incline aujourd'hui encore devant l'opinion de A. Furtwängler, qui niait avec force que les Perses eussent possédé un art propre[2] : tout ce que les conquérants aryens connaissaient, avant de subir la forte influence de l'art grec, ils le devraient à leurs voisins sémitiques, les Assyriens. On peut dire d'une façon générale que les représentants de l'archéologie classique continuent à partager cette conviction. Mais on entend d'autres voix en dehors du camp de nos études spéciales. Rostovtzeff n'a jamais cessé de mettre en relief la valeur de l'ancienne civilisation iranienne[3]. Pézard[4] était convaincu que la civilisation sassanide « qui pendant quatre siècles a dominé le monde », continue la civilisation achéménide, qui ne tire pas, selon lui, son inspiration de la Grèce. Sarre a eu, il y a déjà longtemps, le courage d'appeler purement perses les figures de l'étendard perse qui courent les jambes fléchies comme la Niké de Délos et les Gorgones de l'art archaïque ; il n'a pas craint de suggérer l'idée qu'il s'agit d'un schéma oriental que les artistes grecs n'auraient fait que reproduire[5]. Moortgat a essayé de prouver que le style des draperies qu'il appelle « Faltenstil », style que les bas-reliefs et les pierres taillées achéménides ont en commun avec l'art finissant de la Grèce archaïque, rend originairement une mode perse[6]. Vis-à-vis de pareilles hypothèses il ne sied pas aux archéologues classiques d'adopter une attitude indifférente ou hostile sans les examiner à fond. Si nous avions expliqué la genèse de l'art archaïque d'une

1. *Ill. London News*, March, April, 1933.

2. Furtwängler, *Gemmen*, III, p. 11 : « Eigene Kunsttypen und Stilformen konnten sich jene bis dahin der Kunst ganz fremden arischen Eroberer nicht schaffen. »

3. Cf. Rostovtzeff, *Iranians and Greeks*, p. 9 : « We are but ill acquainted with the Iranian world, although its influence on classical civilisation was enormous. »

4. Pézard, *Céram. archaïque de l'Islam*, p. 3 ; p. 10 et suiv.

5. *Beiträge zur alten Geschichte*, 1903, p. 365.

6. *Mitt. der altoriental. Ges.*, 1926, p. 37. Cf. Coomaraswamy, dans *Bull. Boston Mus. of fine arts*, 1933, p. 23 et suiv.

manière pleinement satisfaisante, nous aurions le droit de nous désintéresser à l'égard des attaques inefficaces que d'autres tenteraient contre cette forteresse imprenable. Mais nous sommes encore loin d'avoir acquis la certitude en cette matière ; nous avons par conséquent le devoir de mettre à l'étude notre réponse aux suggestions que je viens de rappeler et qui touchent de si près l'histoire de l'art classique. Si mes modestes recherches peuvent en provoquer d'autres plus importantes sur ce terrain, ce sera pour moi un sujet de grande satisfaction[1].

Anne Roes.

---

1. La rédaction a été heureuse d'accorder l'hospitalité de la *Rev. archéologique* à ces théories, dont l'intérêt est indiscutable ; nul n'ignore, au reste, les réserves qu'elles ont pu susciter.

ANIOS DE DÉLOS

Parmi les personnages mythiques qui habitèrent l'île sainte à l'époque héroïque, et dont le souvenir se perpétua à l'ombre des Olympiens, reste assez mal connu cet Anios, roi et prêtre à la fois, qui apparaît à Énée et à Anchise, revêtu de ses ornements sacrés, au seuil du sanctuaire d'Apollon Cynthien[1]. On a pourtant retrouvé son sanctuaire ; quelques traditions précisent un peu sa figure et son rôle.

Rares sont les auteurs qui nous en parlent ; mais chez presque tous, plusieurs faits se retrouvent, et peuvent appartenir au fonds primitif de la légende : souverain temporel de l'île, Anios est en rapports étroits avec Dionysos, fréquemment donné comme son ancêtre ; avec Apollon, dont il est toujours le prophète. Il a trois filles, dotées par Dionysos du pouvoir merveilleux de fournir en abondance le blé, le vin et l'huile, sources de toute alimentation et de toute richesse. Sa légende bénéficie de son peu de notoriété : ce n'est pas une tradition importante que l'imagination artistique aurait embellie ; elle n'en a que plus de chance de conserver intacts ses éléments originaux.

Tel déjà Anios apparaissait, à en croire une scholie de Lycophron[2], dès les *Chants cypriens* et les récits mythographiques de Phérécyde : il aurait offert aux Achéens, en route pour Troie, de les héberger dix ans dans l'île, et de les nourrir, grâce au pouvoir de ses filles, car les dieux lui avaient révélé que la ville de Priam ne serait prise que passé ce délai. Peut-

1. Virg., *Én.* III, 80 sq.
2. Lyc., *Alex.* Schol. 570 Scheer. — Phérec., *F. H. G.*, 140.

être Callimaque[1], en tout cas Lycophron, puis Ovide[2], mentionnent la légende et il est, sinon certain, du moins vraisemblable, qu'ils trouvèrent aussi dans les *Cypria* le récit selon lequel, pour fuir Agamemnon, les trois — ou quatre — Oinotropes obtinrent de Dionysos, d'être métamorphosées en colombes ; en souvenir de quoi, les colombes sont sacrées, à Délos.

Mais les divergences commencent, dès qu'on aborde avec précision, la généalogie du héros[3]. La même scholie nous en donne une version sans doute ancienne, mais qu'on ne saurait par malheur attribuer certainement aux mêmes sources cypriaques. Dionysos y est père de Staphylos, lui-même père de Rhoio, aimée d'Apollon ; mise par son père dans un coffre et jetée à la mer, la fille coupable parvient en Eubée, où, près d'une grotte, elle accouche d'un fils qu'elle nomme Anios : Apollon mène l'enfant à son île sacrée, et celui-ci devient son interprète.

Tradition analogue dans Lycophron : mais Apollon est éliminé, sans être remplacé, si ce n'est par un certain Zarex, *ancêtre* des Oinotropes : il serait tentant de rapprocher cette filiation de celle de Stéphane de Byzance[4], qui, supprimant aussi Apollon, fait de Zarex le père de Rhoio : unie cette fois à Carystos, Rhoio sera mère du héros délien.

Un autre texte essentiel, celui de Diodore de Sicile[5], est, en gros, d'accord avec la tradition du scholiaste, mais il la complète : la fille de Staphylos, Rhoio, a deux sœurs, Molpadia et Parthénos, qui, chargées de garder le vin de leur père, laissent un porc le souiller ; effrayées, elles se jettent à la mer, mais Apollon les sauve : le porc est déclaré animal impur ; Parthénos est honorée à Bubaste de Chersonèse ; Molpadia,

---

1. Wentzel, *Philol.*, LI, p. 46. — Cahen, *Callimaque et son œuvre poétique*. p. 155-158.

2. Lyc., *Alex.* 570-580. — Ovid., *Métam.*, XIII, 632 sq. — Serv., *in Aen*, III, 80,

3. Les manuscrits donnent le nom sous diverses formes corrompues : La forme Anios est seule attestée par l'épigraphie, il faut restituer 'Ανίω[ι] et non pas 'Ανιω-νος] sur la base de Satyrion. Cf. P. Roussel, *Délos, colonie ath.*, p. 239, n. 7.

4. Steph. Byz., *s. v.* Μύκωνος.

5. Diod. Sic., V, 62-63.

sous le nom d'Hémithéa, possède à Castabos un sanctuaire où les malades sont guéris par des visions, durant leur sommeil.

Enfin, des traditions fragmentaires font d'Anios le fils d'Apollon et de Créuse[1], ou l'un des officiers de Rhadamanthe entre lesquels le roi de Crète partage son empire égéen[2].

Sur Anios lui-même, les textes sont exceptionnellement discrets : seul Clément d'Alexandrie cite le culte à lui rendu à titre d'ἐπιχώριος δαίμων[3]. Nous ne parlerons ici, ni de sa rencontre avec Agamemnon, venue du désir d'intégrer tous les héros primitifs dans l'épopée troyenne, ni de ses rapports avec Énée ou Anchise : cette dernière tradition n'apparaît pas avant la constitution du périple d'Énée, soit au IIe siècle, et doit rester suspecte à plusieurs titres. Mais Anios a une femme, Dorhippè, nommée peut-être dès les *Cypria*. C'est une captive thrace, paraît-il, qu'Anios racheta à des pirates, au prix d'un cheval[4]. Ses filles sont les Oinotropes, mais il a aussi deux fils : Andros, selon Ovide et Conon[5], et Thasos, selon Hygin et peut-être Callimaque[6]. Plus tard, Andros deviendra, pour les mythographes hellénistiques, fils naturel d'Énée et d'une fille anonyme d'Anios ; ou bien celle-ci, nommée Launa-Lavinia, sera légitimement unie au héros et l'éclairera, jusqu'en Latium, de ses avis prophétiques[7].

A cela, croyons-nous, se réduit l'essentiel de ce que les auteurs anciens nous apprennent sur Anios ; mais, si fragmentaires soient-ils, ces textes permettent de suggérer que le cycle d'Anios, spécifiquement délien, représente, comme bien d'autres légendes de l'île, une adaptation de traditions égéennes, et les voile sous des mythes anthropomorphiques et familiaux.

---

1. Conon, *Narrat.*, XLI.
2. Diod. Sic., V, 79-80.
3. Clem. Alex., *Protrept.*, II, 35 P.
4. *Etym. Magn.*, 293-37. La source serait-elle Callimaque ?
5. Ovid., *l. c.* — Conon, *l. c.*
6. Hygin, *Fab.* fr. 147. Bunte, *Schol.* Ovid., *Ibis.*, 475 : Callimaque aurait raconté l'aventure de Thasos dévoré par les chiens d'Anios.
7. Serv., *in Aen.*, III, 80. — Den. Hal., *Ant. Rom.*, I, 50 et 59.

Somme toute, d'après les traditions, Anios est originaire de trois régions : la côte Sud-Ouest de l'Asie Mineure, la Crète, l'Eubée : or il est curieux de constater que là aussi sont fixées, d'après d'autres légendes, les patries des cultes primitifs déliens : s'il est un lieu où Apollon conserve un caractère « oriental », c'est bien à Délos : son chantre mythique, Olen, est originaire de Lycie ; dès l'Hymne homérique, l'apparition du « prince de Lycie » trouble les Olympiens et seule, sa mère, l'asianique Lêtô, peut le désarmer ; le dieu ne partage-t-il pas également son temps entre son sanctuaire de Patara et son île natale ? Les tombes dites à tort « cariennes », retrouvées en 426, avaient attesté aux yeux de Thucydide, une antique colonisation[1]. En outre, c'est de Crète que Thésée apporta la statue de culte d'Aphrodite, don d'Ariadne, œuvre de Dédale, et le rite de la danse juvénile de la γέρανος[2]. Enfin, le Sud de l'Eubée est le point de passage et d'embarquement de la Théorie des Vierges hyperboréennes. Mais bien plus, c'est au port même de Carystos, selon Hérodote, qu'elles montent sur les vaisseaux qui doivent les conduire à Délos[3]. Est-il hasardeux de voir ici la raison de l'intrusion de ce Carystos, père d'Anios ? Sous ce nom, nous discernons une tentative pour lier Anios au voyage des Hyperboréens. C'est une présomption de plus pour prouver que, pour les trois régions, la méthode fut la même : selon que la théorie asiatique, crétoise, ou hyperboréenne prédominait pour expliquer l'origine des cultes déliens, Anios était, du même coup, fait asianique, crétois ou eubéen : toujours lié du moins aux fastes primitifs de l'île, — en définitive, à des croyances préhelléniques. Le contenu du mythe reflète des tendances analogues : sans nul doute, il dérive totalement de faits de fertilité agraire et tend à expli-

1. Pausan., VIII, 22, 3 et X, 5, 8. — *Hymn. Hom.*, Apoll. Dél., 2-9 et 179. — *Schol.*, Iliad., IV, 101. — Steph. Byz., *s. v.* Τεγύρα. Apoll. Rhod., *Arg.*, I, 307. — Horat., *Od.*, III, IV, 62. — Virg., *Én.*, IV, 143, 346, 377. La critique de ces traditions a été faite par A. C. Rhomaios, à propos des tombes de Rhénie, par A. Plassart, à propos des ruines du Cynthe ; *Explor. Délos*, XI.

2. Callim., *Hymn. Del.*, 308 sq. — Plut., *Thes.*, 21.

3. Herod., IV, 33.

quer, d'une façon anthropomorphique, les mystères de la végétation. Il est déjà remarquable que soient localisées dans « l'île au sol rocailleux », ces divinités fécondantes ; mais c'est un indice que le mythe délien se réfère à des croyances partagées entre Délos et d'autres pays plus favorisés. Deux personnages divins mâles ici dominent et résument tout : Dionysos et Apollon. Staphylos, au nom transparent ne doit être qu'un doublet de Dionysos ; quant à Zarex ou Zarax, il appartient au groupe des héros apolliniens[1] : honoré comme demi-dieu en Attique, il apprit la musique d'Apollon[2], et, dans la bourgade laconienne dont il est l'éponyme, c'est le Citharède qu'on vénère[3]. Anios, prêtre et devin, est sous l'influence immédiate d'Apollon ; que dire de lui, si, peut-être sous une inspiration athénienne, il est le fils d'Apollon et de Créuse, par suite, le propre frère de l'Ion delphique[4] ? Au contraire, ses filles, les Oinotropes n'ont sans cesse affaire qu'à Dionysos. Les deux influences alternent donc : sous l'égide de Dionysos on a placé tout ce qui est affaire de génération ou de végétation ; à Apollon reviennent les faits de mantique et de musique. Mais on sait que c'est là le domaine spécial des deux dieux juvéniles, si proches dans les traditions issues de croyances égéennes[5] : il est possible qu'Apollon, musicien et prophète, ait fait d'Anios le roi de l'île et son interprète — et que, sous l'aspect de Dionysos *Problastos*[6], une voisine divinité ait été l'ancêtre et le protecteur des fécondantes Oinotropes.

---

1. Faut-il voir dans Zarax une formation analogue à celle de Ζά-Θεος ? souvenons-nous que ῥάξ signifie *grappe de raisin*, ce qui ferait du nom le synonyme de Staphylos. Les deux grands-pères d'Anios auraient eu ainsi le même nom dionysiaque : mais ce n'est là peut-être qu'une coïncidence.

2. L'influence est sans doute athénienne : Pausanias, I, 38, 4, place son *hèrôon* près de celui d'Hippothoôn, éponyme de tribu attique ; il est d'ailleurs embarrassé pour en dire davantage.

3. Pausan., III, 21, 7 et 24, 1. Peut-être aussi le nom d'une montagne (?) d'Eubée : Lyc., *Alex.*, 373.

4. Si Conon, *l. l.*, ne s'est pas trompé, cette tradition serait authentiquement athénienne. Faudrait-il voir, dans ce cas, dans la forme fréquente Ἄνιων, une assimilation par à peu près ?

5. Ch. Picard, *Mélanges Glotz*, II, p. 720.

6. L'épithète est de Lycophron, *l. c.*

Aux croyances préhelléniques nous ramènent aussi les types féminins de la légende. Faut-il mettre Rhoio en relations avec la grenade dont elle porte le nom, fruit souterrain d'Aidôneus ? Ou, presque homonyme de la Grande Mère, est-elle elle-même, une Mère, puisque, unie au dieu juvénile, elle met au monde un fils, près de la grotte eubéenne ? En tout cas, le mythe du coffre lancé dans les flots est préhellénique et la légende des sœurs cariennes offre le complément accoutumé, le saut à la mer. Molpadia, dont le nom évoque l'orchestrique égéenne, est, ailleurs, une Amazone[1] ; Hémithéa possède, liée aux origines mythiques de Ténédos, une homonyme de proche caractère, elle aussi mise à la mer dans un coffre[2] — et le seul aspect de son nom la rapproche des héroïnes préhelléniques déchues : Leucothéa, Amphithéa, Pasithéa... Il ne serait pas invraisemblable, en définitive que les trois sœurs ne soient que trois aspects de la même grande divinité égéenne, Rhoio la figurant sous son visage maternel, et Molpadia-Parthénos sous son visage virginal, maritime, bienfaisant. Ne pourrait-on même rapprocher cette dernière de la Brizô, Brizomantis délienne, cette « bonne vierge » déchue, elle aussi, divinité des apparitions nocturnes et prophétiques ? N'oublions pas que c'est en songe que l'Hémithéa de Castabos guérit ses fidèles.

Les Oinotropes sont trois, comme les Horae, comme les Charites ; il n'est pas téméraire de les en rapprocher, si tant est qu'elles symbolisent toutes, à l'origine, les puissances fécondantes du sol : ce sont elles, indiscernables, que porte à la main la statue de culte d'Apollon que Tectaios fit pour les Déliens, et que représente sans doute une monnaie athénienne[3]. A l'une d'elles, comme aux Hyperboréennes, l'olivier est consacré ; leur transformation en colombes, émanations divines, oiseaux sacrés de toute l'Égée, de Chypre à Mycènes, évoque les trois Péléiades de Dodone, proches du culte de la

1. Plut., *Thés.*, 27. — Pausan., I, 2, 1.

2. Pausan., X, 14, 1. — Lyc., *Alex.*, 232. — W. R. Halliday, *Tenes :* dans *Classic. Qual.*, XXI, 1927, p. 37 sq.

3. Pausan., IX, 35, 3. — Cf. Harrison, *Themis*, p. 444.

Mère, symboles de fertilité : servantes de la πρωτόμαντις, elles empêchent le bûcheron sacrilège de couper l'arbre, et, les premières, chantent l'Hymne à la Terre, mère de tous les fruits[1].

Aucun des traits de la légende ne se refuse, on le voit, à un rapprochement instructif avec les mythes les plus anciens de l'Égée : il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que le culte personnel d'Anios soit un culte important de Délos.

Or, il ne semble pas en être ainsi : seul Clément d'Alexandrie le mentionne sommairement[2]. Le héros apollinien possédait pourtant un petit sanctuaire[3] au Nord-Est de l'Agora des Italiens, entre le « lac sacré » et le mur de Triarius. On voit là, accolés, un autel de la fin du VI^e^ siècle et un ναός du V^e^, restauré au III^e^. L'inventaire de Callistratos[4] n'y signale qu'une petite statue archaïque d'Apollon, en bronze ; les cleidouques d'Anios sont en même temps cleidouques de Nikè, mais rien ne laisse supposer une association cultuelle. Enfin, l'inscription des ἀπαρχαί[5] conserve les noms des prêtres d'Anios pendant la seconde moitié du II^e^ siècle. Aucun acte de l'Indépendance ne mentionne Anios ; M. R. Vallois serait disposé à destiner son sanctuaire caché sous le nom de Μαντεῖον[6].

Culte très modeste, on le voit, d'une figure très imprécise, dont la légende est surtout intéressante par les rapprochements qu'elle autorise. C'est ce que vient corroborer la trouvaille la plus intéressante faite sur Anios, tout près de son sanctuaire du Lac[7]. Il s'agit d'un bas-relief, de facture peu soignée, représen-

---

1. Proxenos, *F. H. G.*, Mull., II, 462, 2. — Philostr., *Imag.*, II, 33. — Pausan., X, 13, 10.

2. Clém. Alex., *Protrept.*, II, 35 P.

3. R. Vallois, *Topogr. délienne*, *BCH*, LIII, 1929, p. 193-205. M. Vallois voit dans ce sanctuaire une fondation d'Andros ; ce n'est qu'une hypothèse. Près de l'autel, il a signalé en 1909 un corps d'oiseau colossal, analogue à celui du Musée de Délos. L'autel en plein air, en somme plus important que le ναός, aurait-il reçu des offrandes aux Oinotropes ?

4. *Invent. Callistr.*, face A, col. I, l. 117-118. — Cf. P. Roussel, *l. c.*, p. 239, n. 8

5. I. G., II, 2, n° 985, Cf. *BCH*, XXXI, p. 459, n° 59, fig. 15.

6. I. G., XI, 165, l. 44.

7. *BCH*, XVI, 1892, p. 148 et pl. VI.

tant un homme âgé, le torse dénudé, à demi couché sur un lit ; il tient une phiale à la main et reçoit l'hommage d'un adorant drapé ; au-dessus de celui-ci, du feuillage grossièrement indiqué d'un arbre, un serpent tend la tête vers la phiale du héros ; au pied du lit, un jeune garçon amène un bélier vers une table à offrandes. Identifié d'abord à Asclépios, le personnage représenté est assurément Anios, comme M. R. Vallois l'a prouvé en restituant la dédidace d'un certain Timocratès[1]. Mais on a reconnu, d'après la description le type banal de ces reliefs, dits « fête du héros » ; parmi eux, comptent plusieurs centaines de représentations[2]. Le défunt héroïsé est devenu l'ἀγαθός, l'ἐπιχώριος δαίμων de Clément d'Alexandrie. Il est, certes, remarquable, d'abord, que le caractère banal de l'ex-voto atteste surabondamment l'impossibilité où étaient les dévots d'Anios de faire représenter le devin d'une façon originale. Notons aussi que le symbole accoutumé du serpent dans l'arbre prend la valeur d'une allusion directe, puisque, associé au héros d'une légende de fertilité, il est avant tout, et pleinement, le génie de la pousse, le gardien de l'arbre de vie.

Spécifiquement délien, semble-t-il, le culte d'Anios s'est étendu à diverses îles de l'Égée : c'est ce que symbolisent les filiations mythiques. Probable à Andros et à Myconos, il est attesté à Thasos par une inscription où Anios est associé à Apollon[3]. Nous ne savons comment le héros délien, dont la légende se situe au Sud de l'Égée, a été introduit dans l'île la plus septentrionale de la mer de Thrace : faut-il mettre ce fait en rapport avec l'union d'Anios et de la Thrace Dorhippè, ou plutôt supposer qu'à Paros, qui colonisa Thasos, existait un culte d'origine délienne ? Dans ce dernier cas, probable, le culte d'Apollon aurait entraîné celui de son prêtre.

Si peu que nous connaissions la légende d'Anios, plusieurs constatations semblent donc pourtant s'en dégager : le fonds du mythe contient assurément de nombreux souvenirs

1. R. Vallois, *BCH*, LIII, 1929, p. 193.
2. Harrison, *Themis*, p. 307 sq.
3. I. G., XII, 8, n° 367. Cf. Ch. Picard, *Rev. Ét. anc.*, XV, 1913, p. 36.

préhelléniques, communs à toute l'Égée ; mais d'autre part, le peu de cohérence de l'ensemble, le fait que la tradition la plus curieuse, la tradition « carienne », n'intéresse guère ni Anios, ni Délos et laisse une impression pénible de surajouté, enfin la trop grande transparence des noms propres, attestent peut-être, une élaboration récente.

Il serait certes séduisant de voir dans l'ensemble du mythe une alternance des deux principes divins, chthonien et céleste, de la religion égéenne : Dionysos, Rhoio, les Oinotropes représentant, à des générations différentes, les puissances de la fécondité du sol, de la fécondité maternelle — tandis que, s'intercalant ou se superposant, Apollon, Anios, les Oinotropes après leur métamorphose, symboliseraient les puissances claires de l'inspiration céleste et de la divination[1]. — Mais si les éléments, pris séparément, paraissent se référer aux temps préhelléniques et rappeler sans cesse d'autres mythes égéens, l'ensemble nous paraît trop rationnel pour ne pas donner à la légende, dès sa première apparition, l'aspect d'une tentative délienne de syncrétisme conscient : et qu'elle se manifeste d'abord dans les *Cypria*, le plus récent, le moins original, mais aussi le plus savant, semble-t-il, le plus archaïsant, le plus *égéen* des poèmes épiques ne rend pas moins plausible cette hypothèse.

En tout cas, le personnage même d'Anios reste singulièrement pâle ; dans son rôle de fils, de prêtre, de père, il n'a guère eu d'autre réalité que celle de servir de trait d'union entre les diverses légendes de sa famille : il semble faire partie de ces héros, mi-royaux, mi-sacerdotaux de l'Égée, parfois éponymes ou initiateurs, peut-être souvenirs d'une civilisation révolue, vraiment héritiers ou reproductions affadies du Minos de Crète. A leur exemple, Anios, successivement rattaché, selon les modes archéologiques, à la tradition de l'origine hyperboréenne, crétoise, carienne, des cultes déliens, subissant une

1. Aucune trace certaine, notons-le, de mantique chthonienne dans ce mythe ; le serpent du bas-relief peut s'expliquer d'une manière plus satisfaisante, en tout cas moins hypothétique. Cf. Miss Harrison, *l. l.*

influence athénienne, ne demeura sans doute que grâce à son imprécision, à sa réceptivité. Il se peut qu'au IIIe siècle, bénéficiant de l'intérêt que suscitaient chez les Hellénistiques, les vieux mythes et les cultes mystérieux, il ait connu, dans son sanctuaire restauré un regain de faveur. Sa légende inspira des vers aitiologiques à Callimaque, une obscure prophétie à Lycophron : c'est dans ce tardif renouveau qu'il convient de chercher plutôt que dans une liaison primitive que rien n'indique, la raison des rapports légendaires qui s'établirent, au plus tôt à la fin du IIIe siècle, entre l'antique roi-prêtre et les Troyens fugitifs.

Roger Texier.

L'ERMITE DU POLYPTYQUE DE CARDONA

(Pl. I, II)

La ville de Cardona se hausse sur un relief de la plaine catalane, face aux neiges des Pyrénées. Une forteresse la couronne de ses murs en ruine, où les échauguettes piquent des fleurons. Sa collégiale ménage, souci constant en Espagne, des profondeurs d'ombre aux pleurs des âmes et des cierges. Une œuvre, attribuée à un disciple de Pedro Serra[1] s'y trouve pendue à mi-hauteur des voûtes. Elle se compose de treize panneaux.

Si ces panneaux représentent généralement des scènes dont le sujet ne saurait faire de doute, le panneau VIII (pl. I) a défié jusqu'ici toute interprétation. Il constitue une de ces énigmes, si nombreuses encore, par lesquelles l'art du Moyen âge, sphinx aux mille visages, nous captive et nous désespère.

Des deux épisodes choisis, le premier nous montre un ermite au seuil de son oratoire ; devant lui une biche allaite un nourrisson ; les deux personnages sont auréolés.

L'autre scène nous fait assister au saint sacrifice de la messe ; au moment où le prêtre, également auréolé, élève l'hostie, deux personnages, un homme et une femme, apparaissent dans un cercle de flammes.

***

Tout le monde connaît la poétique légende de saint Amadour. Zachée le publicain de l'Évangile, devenu le mari de Véronique,

1. C. R. Post, *A history of Spanish painting* (Harvard University Press, 1930), t. II, p. 286. L'œuvre serait donc de la seconde moitié du XIV^e^ siècle.

I. Saint Pierre reçoit les élus à la porte du paradis.	II. Jésus-Christ dans sa gloire au milieu des anges et des saints.	III. Un enfer, où l'on distingue notamment des moines, un pape, un évêque et un couple royal.
IV. Scène double : 1) Joachim au milieu de ses troupeaux reçoit d'un ange l'annonce qu'une fille lui naîtra ; 2) Rencontre de Joachim et d'Anne à la Porte Dorée de Jérusalem.	VI. Sainte Anne, la Vierge sur ses genoux, entre saint Jean à sa droite et un saint inconnu à sa gauche.	V. Scène double : 1) Naissance de la Vierge Marie ; 2) Marie sur les marches du temple, le jour de sa présentation.
VII. Scène double : 1) Saint Jean ébouillanté à la Porte Latine ; 2) Saint Jean à Pathmos.		VIII. Scène double : 1) Un ermite fait nourrir par une biche un nourrisson auréolé ; 2) Un moine auréolé, à la consécration de la messe qu'il célèbre, voit apparaître l'âme d'un homme et d'une femme.
X. Sainte Ursule au milieu de ses compagnes.	IX. Sainte Ursule tenant d'une main une palme, de l'autre, un arc et une flèche.	XII. L'arrivée des onze mille Vierges à Rome.
XI. Adieux d'Ursule à son père.		XIII. Le martyre des onze mille Vierges.

s'embarque avec sa compagne sur un frêle esquif qui, guidé par un ange, traverse la Méditerranée, franchit les colonnes d'Hercule et vient aborder au Pas-de-Grave sur la côte de Médoc. Ils rencontrent saint Martial en Aquitaine. Puis Zachée, sous le nom d'Amadour, se rend à Rome, où il assiste au martyre des saints Pierre et Paul. Il ne rentre en Gaule que pour apprendre la mort de Véronique. Résolu dès lors à vivre en ermite, il se retire dans une vallée du Quercy et rend le dernier soupir dans une chapelle qu'il a fondée en l'honneur de la Vierge. Telle serait l'origine du sanctuaire de Roc-Amadour, célèbre au cours des siècles, comme lieu de pèlerinage et de miracles[1].

Mais il existe une autre légende de saint Amadour. Écrite sans doute en latin, elle ne nous est connue qu'en langue vulgaire, en dialecte toulousain[2] et en dialecte catalan[3]. Ce texte n'épouse en rien la tradition courante.

Le chevalier romain Pécominus et sa femme Atrahea se désolaient de n'avoir point d'enfant, car ils étaient très riches et voulaient léguer leurs richesses à leur postérité. Ils priaient le Seigneur nuit et jour ; ces prières durèrent vingt-deux ans.

Un vendredi saint, comme Pécominus se rendait à l'église, le démon lui apparut et lui dit : Si tu fais ce que je t'ordonne, il te naîtra un fils, de ta femme. Pécominus consentit à renier Dieu et les Anges, les Archanges et les Vertus, mais non point la Sainte Vierge, et il écrivit tout cela avec son propre sang sur un parchemin. « Maintenant, dit Pécominus, explique-moi ce que j'ai à faire pour avoir un fils. » « Rentre chez toi, répondit le diable, et bon gré mal gré approche de ta femme et rends-la mère. »

Pécominus retourna sur-le-champ à la maison. Il trouva sa

---

1. *Acta Sanctorum*, 3e éd., août, t. IV, p. 24 et suiv.

2. Ernest Rupin, *Roc-Amadour*, p. 12 ; Edmond Albe, *Les Miracles de Notre-Dame de Roc-Amadour*, p. 35 ; J.-B. Champeval, *Cartulaire des abbayes de Tulle et de Roc-Amadour*, p. 643, *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 67 ; A.-B. Caillau, *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Roc-Amadour*, p. 38-39.

3. Éditée par Vincent Lieutaud dans le *Bulletin de la Société des Études du Lot*, t. III 1876-1877, p. 109 et reprise en 1878, sous le titre *La Vida de S. Amador*.

femme qui partait pour l'église et la saisit de façon à s'approcher d'elle. Mais elle se défendait, disant que ce jour était pur et saint et qu'on y devait pas faire de pareilles choses. Alors il lui dit que si elle n'y consentait pas, il la fendrait tout entière avec un couteau. Devant cette menace elle céda Pécominus s'approcha d'elle et la rendit mère d'un fils, qu'elle porta neuf mois comme les autres femmes.

Quand l'enfant naquit, sa mère refusa de l'allaiter, disant qu'on le donnât à Satan, dont il était le fils. Le père alors le confia à une nourrice, qui l'allaita trois jours, et le quatrième jour, arriva une légion de six mille six cent soixante-six démons, qui prirent l'enfant et l'emportèrent sur une montagne de ce pays d'Égypte qui est la demeure des diables.

Or sur cette montagne vivait l'ermite Paul ; il y avait sa cellule et son oratoire en l'honneur de Notre-Dame. Quand il vit cette troupe infernale, il se mit à prier très dévotement la Vierge Marie. Puis il adjura les diables de lui dire qui était cet enfant ; ce qu'ayant su, ils les mit en fuite par la vertu de la croix et de l'eau bénite. Il prit l'enfant qu'ils avaient laissé, le porta devant l'autel et, tandis qu'il priait Dieu et la Vierge, une source d'eau commença à courir à ses pieds, où il baptisa le nouveau-né, lui imposant le nom d'Amadour.

Pendant qu'il priait Dieu et la Vierge Sainte Marie, pour qu'Ils lui donnassent un moyen de nourrir l'enfant, il vit venir une biche avec les mamelles pleines de lait. Et chaque jour Dieu envoya cet animal. Quand l'enfant eut atteint l'âge de cinq ans, saint Paul lui enseigna les lettres et tout ce qu'il savait ; plus tard, il lui fit embrasser la vie érémétique et lui apprit à servir Dieu ; enfin il l'ordonna prêtre.

Cependant il arrivait à l'ermite de pleurer et Amadour le remarqua. Il le pressa de questions jusqu'à ce que le saint lui eût fait connaître les circonstances de sa venue au monde, les noms de ses père et mère et comment on les écrivait. Amadour se mit à pleurer amèrement : « Je croyais, disait-il, que tu étais mon père et la biche ma mère. » Il se consola par la prière. Sans cesse il demandait à Dieu de lui apprendre ce qu'était devenue l'âme de ses parents Peu de temps après,

Photo Archiv. Mas

Polyptyque de Cardona. Panneau VIII.

Photo Archiv. Mas

Polyptyque de Cardona — Panneau VI.

saint Paul quitta cette vie et Amadour l'enterra dans la chapelle devant l'autel. Il demeura à la place de l'ermite, servant Dieu et sa benoîte mère.

Ainsi est racontée cette légende de saint Amadour.

Il est à peine besoin de souligner la concordance de ces données avec la première des deux scènes qui nous occupent (pl. I). Saint Paul au seuil de son sanctuaire tend une poignée d'herbes à une biche, qui allaite un enfant dans les langes. Saint Amadour est déjà auréolé.

Le peintre ensuite, ne disposant plus que d'un demi-panneau, s'est vu contraint d'exprimer en une scène toute la fin de la légende. Il s'en est tiré en représentant saint Amadour délivrant par ses prières, et notamment par le sacrifice de la messe, l'âme de son père et de sa mère. C'est bien en somme ce que dit le texte de la légende, dont la fin se résume comme suit.

Amadour, tandis qu'il se tenait au seuil de son ermitage, vit un jour passer une nuée de diables, qui tourmentaient de toutes façons une femme. L'ayant interrogée, il reconnut sa mère. Désireux de lui venir en aide, il apprit par elle qu'il la délivrerait des supplices, s'il célébrait pour le repos de son âme trente-trois messes. Elle le pria de les célébrer une fois de plus à l'intention de son père, afin que lui aussi fût délivré des peines qu'il endurait.

Quand Amadour eut dit les trente-trois messes pour le repos de l'âme de sa mère « il vit à côté de l'autel une légion d'anges, qui étaient six mille six cent soixante-six bien comptés. Ils amenaient une femme avec une couronne d'or sur la tête et la mirent sur l'autel. Amadour crut que c'était la Sainte Vierge et voulut l'adorer. Mais elle lui dit qu'il ne l'adorât pas, car elle n'était pas Notre-Dame, mais bien sa mère qu'il avait délivrée de cette si grande peine. »

Saint Amadour célébra de même trente-trois messes à l'intention de son père. Comme il achevait la dernière « il vit entrer par la fenêtre un saint ange qui apportait le parchemin que son père avait écrit pour le diable ; il le jeta sur l'autel et dit : « Amadour, voilà le parchemin que ton père avait écrit

pour le diable. Tiens pour certain que tu l'as délivré et mis en gloire. Amadour prit le parchemin, le lut et sut que son père était hors de peine et était allé en la sainte gloire du Paradis ».

Cédant aux exigences de son art, le peintre a synchronisé des événements qui dans la légende se succèdent et, ce faisant, a dû sacrifier des détails particuliers à chacun d'eux.

Comment expliquer l'apparition de cette légende obscure sur un retable catalan destiné, si l'on en juge par les autres scènes à un autel de sainte Ursule ou de sainte Anne ? A vrai dire cette histoire, aujourd'hui oubliée, connut au moyen âge dans la péninsule ibérique une certaine faveur. Traduite en catalan dès le XIV^e^, sinon le XIII^e^ siècle[1], elle fut d'autre part imitée au Portugal, où une église, soi-disant fondée par Amadour, porte le joli nom de Saint-Pierre-de-la-Biche-qui-vient[2].

Mais il y a plus. La légende catalane précise avec soin les messes que saint Amadour devra réciter pour la délivrance de l'âme de ses parents. « Mon fils, ainsi s'exprime sa mère, tu chanteras et diras premièrement sept messes en l'honneur de Notre-Dame-Sainte-Marie, pour les sept joies qu'elle eut de son bienheureux Fils, Notre Sauveur, et trois en l'honneur de la Sainte Trinité, et une du Saint-Esprit, et une de sainte Marguerite, et sept de sainte Marie-Madeleine, et trois des anges, savoir pour saint Michel et pour toutes les Vertus des Cieux, et quatre des apôtres, et une pour les évangélistes, et une en l'honneur de la Sainte Croix, et une pour les martyrs, et une pour les confesseurs, et une pour les vierges, et trois pour toutes les âmes des fidèles défunts[3]. » « Et je t'apprendrai » dit-elle encore « que tout chrétien et toute chrétienne, qui le peut, devrait faire chanter ces messes pour son père et sa mère, car elles ont un merveilleux pouvoir ». Ainsi se répandit en

1. *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 67.
2. *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 69.
1. On remarquera que cela fait trente-quatre messes et non trente-trois, comme il est dit et redit dans le texte.

Espagne, au Béarn et jusqu'en Maine-et-Loire[1] l'usage de dire pour les morts les messes de saint Amadour, comme ailleurs les messes de saint Grégoire[2] ou le trentin de saint Gilles[3].

Pour expliquer la présence de saint Amadour sur le tableau catalan, il suffit donc de supposer que le donateur, qui s'est fait peindre aux pieds de saint Jean l'Évangéliste dans le panneau central (pl. II), avait prévu que, pour le repos de l'âme de ses parents, sinon de la sienne, on réciterait, selon la coutume de son pays, les messes de saint Amadour.

Un regard jeté sur le schéma du polyptyque de Cardona permet de se rendre compte que ses diverses scènes ne sont pas disposées au hasard. Le tableau est, à sa base, occupé par la légende de sainte Ursule, tandis que des visions d'enfer et de paradis le couronnent. La légende de sainte Anne et celle de la Vierge se déroulent à droite et à gauche du panneau central, dont ces deux personnages occupent le milieu. A saint Jean l'Évangéliste, qui figure sur la gauche du panneau central, revient la case laissée libre sur la gauche du polyptyque ; deux épisodes de sa vie s'y trouvent représentés. Dès lors le personnage qui s'offre à nos regards sur la droite du panneau central (pl. II) ne saurait être que saint Amadour, puisque deux scènes de sa légende se voient dans la case que le jeu de la symétrie lui attribue. Le peintre lui a donné les caractéristiques d'un fondateur d'ordre : le costume monacal et le livre, symbole de la règle[4]. Il faut sans aucun doute voir dans cet aspect, qui surprend tout d'abord, un hommage rendu aux ermites de saint Amadour. Leur ordre avait dans la péninsule quelque renommée. Ils accompagnaient le roi de Portugal, Sanche I (1135-1211), lorsque celui-ci conquit sur les musulmans des forteresses dans la province d'Algarve. En reconnaissance de leurs services, ce souverain leur octroya la ville de

1. *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 65-66 et 67-68. Rupin, *La Légende de saint Amadour*, p. 57-58.

2. A. Franz, *Die Messe im deutschen Mittelalter*, p. 218-267.

3. A. Franz, *op. cit.*, p. 252. On appelait au Moyen âge ce genre de service religieux un « trentel » ; cf. *Romania*, XV, p. 282.

4. Cahier, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire*, p. 523.

Souza, dans la province de Douro. Ils fondèrent diverses maisons au Portugal, jusqu'au temps de leur décadence, qui survint au XV^e^ siècle[1].

Sanpere y Miguel, qui s'est jadis occupé de ce tableau[2], identifiait sans hésitations saint Benoît dans le fondateur d'ordre. Il se devait dès lors de le reconnaître sous les traits de l'ermite ; il n'y manqua pas. Et sans doute l'officiant lui-même serait-il devenu saint Benoît, si Sanpere ne s'était avisé d'un objet posé sur la table d'autel et qu'il prit pour une hostie. Flairant quelque embûche, il intitula prudemment cette scène : « Le miracle de la messe célébrée avec les mauvaises hosties. » J'ignore quel est ce miracle et quelle est cette messe, mais je sais avec certitude que le petit objet rond et blanc, qui avait brisé l'élan de Sanpere, différent, tant par sa grandeur que par l'absence du monogramme rituel, de l'hostie qu'élève le prêtre, est un de ces pains d'offrande que les fidèles avaient coutume de déposer sur l'autel aux messes des morts[3].

Guy DE TERVARENT.

---

1. *Analecta Bollandiana*, t. XXVIII, p. 70.

2. *Los cuatrocentistas catalanes*, p. 132.

3. Ph. M. HALM, *Ikonographische Studien zum Armenseelen-Kultus*, dans *Münchener Jahrbuch d. bildenden Kunst*, 1921, p. 2-7. Cette coutume s'est maintenue dans le rite orthodoxe. L'idée de nourrir les morts remonte d'ailleurs à la plus haute antiquité. Ceci dit, remarquons que d'autres historiens de l'art n'ont pas eu la fantaisie plus heureuse que Sanpere. C'est ainsi que le D^r^ Gertrud RICHERT reconnaît Saint Antoine dans le personnage de Saint Amadour (*Mittelalterliche Malerei in Spanien*, p. 47 et pl. 47) et que C. R. POST, discutant longuement la question au tome II, p. 286, de son *History of Spanish painting*, finit par opter pour saint Gilles.

VARIÉTÉ

Une campagne de fouilles à Doura.

Le cinquième rapport que M. Rostovtzeff et ses collaborateurs viennent de nous donner[1], avec une remarquable ponctualité, sur la continuation des fouilles de Doura, est d'une richesse qui dépasse celle de tous les volumes précédents. M. Clark Hopkins, qui a dirigé avec une compétence depuis longtemps éprouvée les recherches sur le terrain, a pris aussi la part la plus considérable à la publication de leurs résultats. Une indication sommaire du contenu des divers chapitres donnera quelque idée de leur valeur.

Fortifications. — M. Hopkins, après avoir fouillé le bastion S.-O. de l'enceinte, a eu la chance de retrouver tout à côté, une portion de la courtine restée intacte jusqu'aux créneaux, et il a pu suivre le chemin de ronde à travers les tours voisines, qu'il traversait. Il a étudié aussi le mur de briques crues, large de 12 mètres à la base, qu'on éleva hâtivement avant le siège de 256 pour doubler le rempart. Sa construction n'a pas empêché les Perses de prendre la ville, mais elle a été providentielle pour les fouilleurs du xx^{e} siècle, puisqu'elle a préservé de la destruction l'église chrétienne, la synagogue et les temples qui avaient été recouverts, et que ce mur a conservé, parmi les débris qui remplissaient son épaisseur, des parchemins et papyrus, des étoffes et des bois non décomposés. La question de la date de ces fortifications en partie séleucides, en partie parthes, n'a été ici qu'effleurée. Elle sera reprise par M. Von Gerkan dans un rapport ultérieur.

Maisons privées. — M. Hopkins a déblayé tout un quartier de la ville et obtenu ainsi les éléments d'une étude sur la disposition des habitations privées à Doura. On y accède régulièrement par un long

1. M. J. Rostovtzeff, *The excavations at Dura Europos, Report of the fifth season of work* (1931-1932). New Haven, (University Press), Londres (Milford), Prague (Kondakov), 1934, xiv-322 p., in-8°, LII pl.

couloir, qui fait un coude avant de conduire à une cour centrale, ainsi dissimulée aux yeux indiscrets. Sur cette cour, donnent les chambres, qui l'entourent des quatre côtés, et notamment un hall ou *liwân* ouvert, où l'on pouvait, selon la saison, se chauffer au soleil ou prendre le frais. La fosse profonde des latrines est placée au milieu de la cour, comme le fumier dans une ferme. Ce type de demeure est-il d'origine macédonienne ou orientale ? La comparaison avec les découvertes d'Assour tendrait à faire admettre la première hypothèse. Le culte domestique des « Européens » de Doura nous a laissé plusieurs images de divinités[1] et ces morceaux de sculpture donnent à M. H. l'occasion d'esquisser le développement de l'art dans une cité où le style hellénistique se complique successivement d'éléments mésopotamiens, parthes et romains.

Agora. — La découverte la plus remarquable qui ait été faite au cœur de la ville est celle de l'Agora : une rue à colonnades bordée de magasins, à la façon d'un *soukh* arabe, aboutissait à une vaste cour entourée de petites boutiques. Des marques de tâcherons, avec le Σ à quatre branches, reportent la construction de ce marché avant le commencement de notre ère, mais on ne peut établir si elle est séleucide ou parthe. La situation de cette agora n'est d'ailleurs pas celle qui est habituelle à l'époque romaine ; elle reste fidèle au vieux plan « hippodamien » des cités hellénistiques[2].

Temple d'Aphlad. — Dans l'angle S.-O. des remparts, correspondant au sanctuaire des dieux palmyréniens, qui occupe le coin N.-O., M. Hopkins a mis au jour un temple du dieu Aphlad, inconnu jusqu'ici, qu'une dédicace grecque nous apprend avoir été celui d'Anath, bourg situé sur l'Euphrate en aval de Doura. Ce temple fut construit à l'époque parthe, en 54 ap. J.-C. par une association (ἑταιρεία) de fidèles portant d'étranges noms sémitiques. Il est d'un type purement oriental : dans une cour, dessinant un quadrilatère irrégulier et entourée de chambrettes, se dressaient de nombreux autels. Au fond de la cour, dans une chapelle, apparut un curieux bas-relief : il nous montre Aphlad, dieu barbu et barbare, revêtu d'un harnois

---

1. Le bas-relief de Hadad, pl. XVII, 2 méritait une reproduction moins floue. Le dieu représenté pl. XVII, 3 semble bien être un Hermès tenant le caducée et accompagné d'un bélier.

2. Dans le crépi d'une des maisons est tracé à la pointe un curieux dessin représentant une sorte d'échelle à huit degrés ou registres superposés : les sept inférieurs sont ceux des sphères planétaires avec, en leur milieu, celle du Soleil (Σάμας), le huitième est le ciel des étoiles fixes (p. 96, n. 26, *of the sun* est évidemment un lapsus). Kraegling a bien interprété la signification générale de ce graffite, mais celui-ci n'a rien de spécifiquement mithriaque ; il est simplement astrologique. Les noms barbares donnés aux planètes, sauf celui de Shamash, sont inusités. Ce ne sont pas ceux qu'Hésychius attribue aux Chaldéens. Les chiffres décroissants qui accompagnent les planètes λρ′ ρ′ π′ εν′ γι′ sont peut-être les nombres d'années que chacune octroyait selon l'auteur du dessin. Sur cette théorie cf. Bouché-Leclercq, *Astrol. grecque*, p. 408 ss. ; Vettius Valens, III, 16.

hellénistique, coiffé du *calathos*, tenant un sceptre que termine un anneau de métal, et debout sur deux griffons, animaux solaires[1].

Plus instructive encore est une modeste peinture tracée sur le plâtre d'une muraille. Un gros oiseau est perché sur une corne d'un autel parthique. Une Victoire, qui vole vers lui, s'apprête à le couronner ; devant lui, un prêtre fait une libation sur un autel. Ce groupe est encadré par le dessin d'un *naïskos*, dont les colonnes portent des palmes en guise d'acrotères. Il semble bien que cette scène de sacrifice doive être interprétée par les croyances locales de la Parapotamie. Nous sommes ici en pays arabe ; le nom officiel de Doura est Εὔρωπος ἡ πρὸς τῇ Ἀραβίᾳ. Or, les Arabes étaient remplis d'un respect superstitieux pour les oiseaux en général et s'attachaient aux présages tirés de leur vol ou de leur cri. Mais dans la gent ailée, ils vénéraient surtout l'oiseau *neshra*, nom que les Grecs ont traduit tantôt par aigle ἀετός et tantôt par vautour (γύψ)[2]. Il paraît certain que l'auteur du dessin a voulu rappeler le culte rendu par les indigènes à ce grand rapace[3].

Tous les graffites tracés dans le temple d'Aphlad ne sont pas aussi révélateurs, mais même de modestes inscriptions sont parfois instructives[4].

Temple d'Artémis Azzanathkona. — Ce temple consacré à une divinité sémitique dont le nom reste inexpliqué, était situé au Nord de la ville, derrière le *praetorium*. Il est, comme tous les autres, du type babylonien, mais il contient une salle aux gradins, analogue à celle du temple d'Atargatis : sur des degrés de pierre servant de sièges, sont gravés les noms des femmes qui les occupaient durant les cérémonies sacrées — car les hommes ne participaient point à ce

---

1. Il n'est pas rare de trouver en Orient des divinités associées à deux animaux fantastiques. Cf. par ex., les représentations de déesses assises entre deux sphinx que Regling a énumérées. Cf. *Zeitschr. für Numismatik*, 1932, p. 10 ss.

2. Cf. mon article sur ce sujet, *Revue de Philologie*, L, 1926, p. 18 ss.

3. Pourquoi l'oiseau est-il couronné par la Victoire et son temple orné de palmes ? Peut-être parce que l'aigle dans toute la Syrie du Nord a été considéré comme l'incarnation ou tout au moins le messager du Soleil, dieu invincible (Dussaud, *Notes de mythol. syrienne*, p. 15 et mes *Études syriennes*, 1917, p. 59). Mais un rapprochement a dû aussi fatalement se produire avec les aigles victorieuses des légions romaines. Un scholiaste syriaque du viii[e] siècle, Théodore bar Khôni, se pose la question : D'où les Romains ont-ils appris à adorer l'aigle ? Et il met l'origine de ce culte en relation avec le nom syriaque de Chalcis, *Qen-Neshîn*, qui veut dire « nid d'aigles ». Cf. Furlani, *Studi e materiali di Storia delle religioni*, VII, 1931, p. 21 ss. — Si les Juifs regardèrent la présence des aigles romaines dans le Temple de Jérusalem comme une abomination, c'est que cet oiseau était l'objet d'un culte idolâtre de la part des tribus sémitiques. Cf. Van den Hoff, *Oriens Christianus*, N. S., V., 1915, p. 253.

4. N° 440, la mention d'une toison (κώδιον) rappelle immédiatement le rite décrit par Lucien, *De dea Syria*, 55. Sur l'habitude de se revêtir des dépouilles d'animaux chez les Sémites, cf., Robertson-Smith, *Relig. of the Semites*, p. 438, 470 s.

culte. Ces noms sont accompagnés de dates, dont la plus ancienne est 12/13 ap. J.-C.

Ce temple gardait encore un beau bas-relief, figurant la déesse trônant, comme Atargatis, entre deux lions ; à côté d'elle se tient un adorateur, probablement le dédicant, qui tend une couronne vers sa tête ; au-dessus, en proportions réduites, un serviteur amène un bœuf destiné au sacrifice[1]. Bien qu'Azzanathkona porte un nom

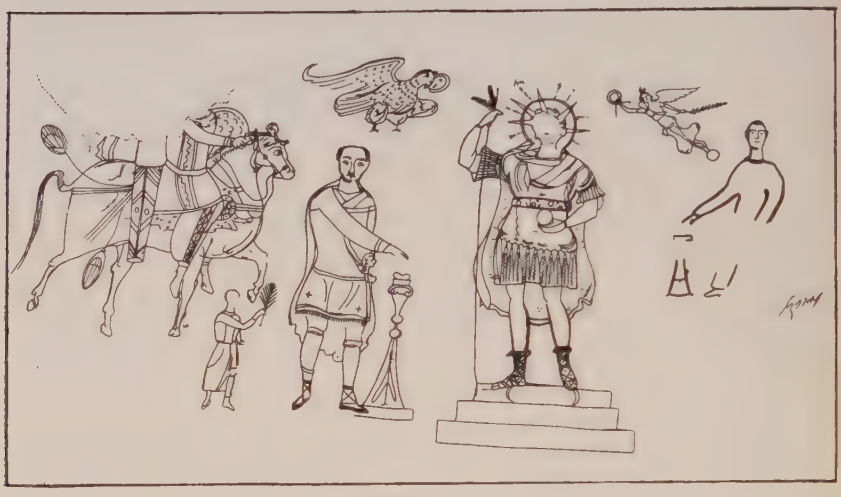


Fig. 1.

barbare, la composition de ce morceau de sculpture, comme l'encadrement de la stèle, imitant un *naiskos*, sont purement hellénistiques, sans aucune trace d'influence orientale.

Au contraire une remarquable peinture de ce temple est tout à fait autochtone, ou pour mieux dire palmyrénienne (fig. 1). Elle nous montre un dieu nimbé et radié, en costume d'empereur romain, portant sur la main gauche le globe, et tenant deux palmes de la droite, qu'il appuie sur une longue lance. Cette statue est debout sur un piédestal où se lisent les inscriptions Ἰαράβωλ μάλχα et Νεικάτωρ. « *Iarhibol roi* »[2] « *Vainqueur* ». D'un côté, une Victoire volant (mais

1. Telle est certainement la signification de ce groupe et non celle qui est proposée p. 174.

2. Ἰαράβωλ μάλχα est l'équivalent du grec Ἥλιος βασιλεύς, qui est fréquent particulièrement en Syrie, cf. ma *Théologie solaire* (*Mém. sav. étr. Acad. Inscr.*, 1909, t. XII), p. 453, n. 1. ΜΑΛΧΑ répond au syriaque *Malkʰā* « roi » et non à Malakh « messager ».

qui garde attaché à ses pieds le globe qui la portait) de l'autre, un aigle éployé apportent au dieu solaire des couronnes. Plus bas, à droite un porte-enseigne (σημιαφόρος), à gauche, un officier romain font brûler des aromates sur deux autels ; derrière le second, un acolyte tend une palme. Enfin un cavalier, équipé comme les archers parthes ou palmyréniens, s'avance fièrement vers les sacrificateurs. Cette composition commémore évidemment quelque victoire dont on rendait grâces au Soleil invincible, Iarhibol. M. Rostovtzeff conjecture, non sans quelques vraisemblance, que le cavalier représente Odeinat, le général palmyrénien qui repoussa l'invasion sassanide avec l'aide des troupes romaines, et réoccupa probablement Doura.

Le Praetorium. — A côté du temple d'Azzanathkona, qui au IIIe siècle fut en partie occupé lui-même par la garnison, s'élevait le *praetorium*, dont une dédicace latine fixe la construction à l'année 211/2 sous Caracalla. Nous ne connaissons guère de camp permanent placé à l'intérieur des murs d'une cité préexistante. A Palmyre même, les troupes romaines furent établies par Hadrien aux portes de la ville, non dans le périmètre de l'enceinte[1]. De plus, le camp de Doura ne fut pas occupé, comme c'est d'ordinaire le cas, par une légion, mais par des *vexillationes* et par des auxiliaires. Le *praetorium*, bâtiment central et siège de l'administration, est remarquablement conservé avec toutes ses dépendances, et s'il reproduit dans son ensemble le plan tripartite bien connu par les ruines de Lambèse et d'ailleurs, il offre plusieurs particularités remarquables, qu'ont mises en relief MM. Hopkins et Rowell. On voudrait insister sur l'intérêt qu'ont pour l'histoire de l'armée plusieurs dédicaces latines et grecques, si cet intérêt n'était singulièrement dépassé par celui des archives militaires, dont des documents importants ont été sauvés par miracle. Cette série, unique en son genre, de papyrus latins comprend une portion d'un calendrier, avec la mention des fêtes des dieux romains et des empereurs ; des éphémérides de la XXe Cohorte palmyrénienne, une lettre de Marius Maximus, le futur historien, annonçant aux garnisons l'arrivée d'une ambassade parthe[2] et d'autres textes également précieux. Nous n'en trouvons reproduits dans ce volume que des spécimens, la publication intégrale étant réservée au recueil qui contiendra tous les parchemins et papyrus de Doura.

Chapelle chrétienne. — La découverte du *praetorium* avec ses archives a déjà une portée qui dépasse de beaucoup les limites étroites

1. Cf. Seyrig, *Syria*, XIV, 1933, p. 152.
2. Publiée par Rostovtzeff, *Comptes rendus de l'Acad. Inscr.*, 1933, p. 309 ss.

de l'histoire locale de Doura, mais celle de la chapelle chrétienne et de ses peintures est, si j'ose dire, encore plus œcuménique. Cette humble construction, simple maison privée adaptée au culte, fait malgré sa petitesse une impression émouvante lorsqu'on y pénètre. N'est-ce point la plus ancienne église chrétienne à ciel ouvert du monde entier ? Je n'entreprendrai pas de décrire les scènes bibliques qui décorent le baptistère. Ces peintures, certainement antérieures à 256, sont devenues célèbres dès qu'elles sont sorties de terre. Nous les trouvons ici reproduites pour la première fois en couleur et commentées avec une grande érudition par M. Baur[1], qui montre que certaines de ces représentations, antérieures ici à Constantin, ne se retrouvent ailleurs que plusieurs siècles plus tard et conclut qu'on ne peut relever à Doura aucune trace de l'art occidental, mais qu'on constate une action considérable de l'art oriental sur celui de Rome. On peut être certain que toute une bibliothèque sera consacrée à ces œuvres naïves d'un pauvre décorateur et qu'elles seront matière à d'amples controverses sur les rapports de la peinture syrienne avec celle des catacombes.

Je voudrais terminer cette analyse de l'ouvrage plein de substance dont nous ont gratifié les fouilleurs de Doura, par une observation d'un caractère plus général. M. Hopkins a noté avec raison que la plupart des temples construits ou reconstruits dans la vieille colonie séleucide, l'ont été peu avant ou après le début de notre ère, c'est-à-dire à l'époque parthe. Des découvertes ultérieures ont corroboré cette constatation. La ville connut alors une période de grande prospérité, qu'on doit certainement mettre en rapport avec le développement du commerce de Palmyre, Doura étant alors une étape des caravanes descendant vers le Golfe Persique. Les Romains n'ont guère élevé que des bâtisses militaires dans un quartier situé au Nord de l'ancienne agglomération : l'aménagement d'une synagogue, d'une chapelle chrétienne, d'un mithreum en bordure du rempart est due à l'installation ou au développement de cultes étrangers à la cité. Si Doura devient alors une place forte de premier ordre, la population civile cesse manifestement de s'accroître et de s'enrichir. Ce fait paraîtra surprenant si l'on songe que c'est précisément au IIe siècle et au commencement du IIIe que Palmyre, entrepôt des denrées de l'Orient, atteignit une splendeur merveilleuse. La cause de cette anomalie apparente est sans doute que la sécurité du *hamad* étant alors mieux assurée, les caravaniers délaissèrent la voie de Doura pour

1. Pour faciliter aux historiens de l'art et théologiens l'acquisition du chapitre consacré à la chapelle chrétienne, cette partie du volume a été tirée à part et se vend séparément.

suivre la piste, nouvellement aménagée qui, coupant à travers le désert conduisait directement de Palmyre à Hit sur l'Euphrate[1]. Dès lors Doura-Europos cessa d'être une étape du grand commerce international, son négoce n'eut plus qu'une importance locale et sa vie économique s'étiola[2].

Franz CUMONT.

---

1. POIDEBARD, *La Trace de Rome dans le désert*, I, p. 105.

2. J'ajoute ici quelques observations sur les textes épigraphiques. — P. 125, n° 438 : Je ne sais si ικαδι (pour εἰκάδι) n'est pas une date, le 20e jour d'un mois, cf. n° 440 et mes *Fouilles de Doura*, p. 306, parch. III. — P. 141, n° 450 *c* : il faut probablement lire δαίμονα θεοῦ. Comparer deux inscriptions de Suse, *C. R. Académie Inscr.* 1930, p. 215 et 1931, p. 241 : Φραάτου τε θεοῦ δαίμονα. — P. 159, n° 481 : On trouve trois fois répété le fameux mot carré *Rotas opera tenet Arepo sator*. Sa présence est importante pour l'histoire du christianisme à Doura, car M. Grosser semble avoir démontré que c'est une formule crypto-chrétienne. M. Stegemann en a publié récemment plusieurs reproductions en copte (*Die Koptischen Zaubertexte* dans *Sitzungsb. Akad. Heidelberg*, 1933/4, p. 78 ss.) Le Père de Jerphanion prépare une étude sur l'histoire de cette formule ; cf. ci-dessous : L. R. — P. 184, n° 517 : Le nom Ἀβουΐλιμ est intéressant : il paraît être formé avec le pluriel de El (cf. A. T. « Elohim ») et signifier « qui a la divinité (l'ensemble des dieux) pour père ». — P. 234, n° 590 : Le nom iranien Ἀφραάτης est bien connu, C'est celui d'un des plus anciens écrivains syriaques. Cf. GRAFFIN, *Patrol. syriaca*, t. I, p. XIII. — P. 309 : σὺν ἀγειστείᾳ semble préférable à σὺν ἀγχιστείᾳ. Le mot est d'un emploi fréquent dans *Philon* d'ALEXANDRIE (cf. l'index de LEISEGANG) ; cf. aussi Ps. PLATON, *Axiochos*, p. 371 D ; *Ier Alcib.*, p. 123 A.

[*L. R.* : M. J. Carcopino nous a communiqué de son côté, sur le rectangle magique *Rotas*, etc., une petite note, qui, reçue trop tard pour être ici jointe, paraîtra dans les *Nouvelles* du premier fascicule 1935, I.]

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES ET CORRESPONDANCE

Mgr F. BULIC (1846-1934)

L'archéologie et plus particulièrement l'archéologie chrétienne ont fait, l'été dernier, une grande perte en la personne de Mgr François Bulič, conservateur honoraire des monuments historiques de Dalmatie, directeur honoraire du Musée archéologique de Split (Spalato), — que ses découvertes ont si précieusement enrichi, — et longtemps propriétaire et directeur du *Bullettino di archeologia e storia dalmata*, aujourd'hui *Viesnik za archeologiju i historiju dalmatinsku*, dans lequel, pendant un demi-siècle environ, il a inlassablement publié le résultat de ses fouilles, à Salone et ailleurs, avec les commentaires qu'elles appelaient.

Mgr Bulič, qui était né en 1846, à Vranjic, près de Split, s'est éteint à Zagreb, où il était venu pour subir une opération, le 29 juillet 1934, à l'âge de 88 ans, après une magnifique vieillesse, durant laquelle il n'avait cessé de travailler.

On n'a pas à retracer ici toute une carrière dont les activités furent fort variées : sacerdotale, enseignante, scientifique et même politique. Car Mgr Bulič, ardent patriote slave, qui souhaita toujours l'autonomie des Slaves du Sud, sinon leur indépendance complète dans un État unifié, qui lui paraissait peut-être un trop beau rêve, dont il salua en 1918 la réalisation avec joie, défendit personnellement leur cause à deux reprises, comme député au Parlement de Vienne, avant la guerre, et, après la guerre, comme délégué de la Dalmatie auprès des plénipotentiaires de la Conférence de la paix.

Ces sentiments de patriotisme yougoslave lui avaient valu dans sa jeunesse une disgrâce, dont les suites furent peut-être des plus heureuses. Entré dans les ordres, il avait été dirigé vers l'enseignement et bientôt nommé professeur au lycée de Spalato. Mais une manifestation de non-conformisme politique lui coûta son poste : ayant voulu introduire le croate comme langue d'enseignement, il fut déplacé. Il saisit l'occasion pour prendre un congé, qu'il employa à étudier à Vienne l'archéologie et l'épigraphie. L'abandon forcé de sa chaire détermina ainsi sa consécration, qui devint par la suite définitive et complète, à la science archéologique. Quand on voit tout ce qu'il devait réaliser en ce domaine, on ne saurait le regretter.

Attaché au service des antiquités de Dalmatie et au musée archéologique de Spalato, qu'il fit, dans les premières années de ce siècle, entièrement réédifier, et dont il reclassa les belles collections, sans cesse accrues par lui, il partagea bientôt son activité, sans parler d'autres travaux secondaires, entre trois tâches principales : l'exploration des ruines chrétiennes de Salone, la conservation, parfois difficile, l'aménagement, et, au besoin, la restauration discrète en même temps que l'étude du palais de Dioclétien, dans les murailles duquel s'est bâti Spalato, la recherche enfin des premiers monuments des antiquités nationales croates. C'est ainsi qu'il découvrit, à la grande satisfaction de ses compatriotes, l'inscription du roi Tirpimir, la première qui mentionne un nom croate (852). Mais ce qui devait surtout établir sa réputation dans le monde savant, ce sont ses admirables fouilles de Salone, où, pendant plus d'un demi-siècle, il explora méthodiquement ces vastes cimetières chrétiens des IIIe, IVe, Ve et VIe siècles, dits de Manastirine, de Marusinac, de Vranjic et autres, et cette série des basiliques urbaines et suburbaines et de multiples chapelles, dont la construction s'échelonne à travers le même laps de temps et dont la remise à jour a fait incontestablement de Salone l'un des plus beaux champs, après Rome et avec Carthage, ouverts à la curiosité investigatrice de l'archéologue chrétien.

Au fur et à mesure qu'il trouvait ou qu'on trouvait autour de lui, Mgr Bulić publiait, avec modestie et sans nul goût de réclame personnelle, mais en laissant paraître sa joie et parfois son enthousiasme de la découverte. Ces comptes rendus des fouilles de Salone remplissent des pages et des pages du *Bullettino di archeologia e storia dalmata*, qui prit, à partir de 1919, le titre croate de *Vjesnik za archeologiju i historiju dalmatinsku* et dont Mgr Bulić, après y être entré comme rédacteur aux côtés d'Alacević, en 1883, était devenu directeur et propriétaire en 1888. Il le resta jusqu'au jour où, remplacé à la direction des monuments historiques et du Musée, il dut aussi céder, non sans souffrir du dépouillement qui lui fut ainsi imposé, cette propriété à son successeur. Son nom restera toujours associé à celui de cette

modeste revue savante, par laquelle, pendant près de cinquante ans, il tint un public érudit au courant des dernières trouvailles intéressant l'archéologie classique et l'archéologie chrétienne en même temps que l'histoire yougoslave, faites sur ou dans le sol dalmate, si souvent par lui et la plupart du temps grâce à lui. On a pu lui reprocher certaines faiblesses de critique à l'occasion des commentaires qu'il en donnait, et son ami le P. Delehaye, président des Bollandistes, n'a pas ratifié telle ou telle de ses conclusions. Mais Mgr Bulič ne donna jamais dans le travers du respect superstitieux de la légende ; il n'hésita pas, en 1902, après avoir longuement confronté les textes et les résultats des fouilles du cimetière de Manastirine, à faire paraître une brochure intitulée *San Doimo, primo vescovo di Salona : storia e leggenda*, où une discussion fort bien conduite aboutissait explicitement au rejet de la thèse de l'apostolicité de l'église salonitaine et de la présence à Spalato, héritière de Salone, des reliques de son saint patron. Cet opuscule lui valut des attaques virulentes, auxquelles il répondit avec beaucoup de verve, mais sans jamais imiter le ton parfois fâcheux de la polémique de ses adversaires.

Aussi bien, s'il a achevé de ruiner une tradition encore chère à beaucoup de ses compatriotes, il a enrichi la liste épiscopale de Salone de noms de plus d'un titulaire avant lui inconnus, gravés sur les sarcophages exhumés par ses soins aux cimetières de Manastirine et de Marusinac. Il a rendu à la lumière ceux de plusieurs de ses martyrs, de ses prêtres et de ses fidèles, en même temps qu'il en ressuscitait les basiliques et les baptistères.

Mais, si grande qu'ait été la place faite par Mgr Bulič dans le *Bulletin dalmate* aux découvertes chrétiennes de Salone, elles ne le remplissent pas tout entier. Le palais de Dioclétien à Spalato s'y est vu faire aussi bonne mesure : études de détails sur des fragments nouvellement mis à jour, sur des particularités de la construction ou de l'ornementation, sur la provenance et la nature des matériaux employés, campagnes vigoureuses et ardentes pour la protection et la défense du caractère de restes uniques en leur genre, menacés par le vandalisme à l'œuvre en Yougoslavie autrichienne ou en Yougoslavie indépendante comme partout ailleurs, tout cela, que nous conservent les livraisons successives du *Bulletin dalmate*, atteste la vigilance jamais en défaut, l'intérêt toujours en éveil, l'affection avertie de Mgr Bulič pour le monument, devenu ville, dont il avait la garde.

Mais tout cela n'était aussi que pierres d'attentes ou travaux préparatoires en vue du grand ouvrage sur le palais de Dioclétien que Mgr Bulič avait la légitime ambition d'écrire, comme il rêvait de donner, dans une *Salona christiana*, la synthèse des connaissances acquises sur les antiquités chrétiennes de la vieille métropole dalmate.

Les circonstances, et notamment la difficulté matérielle d'éditer, dans les durs temps de l'après-guerre, deux publications inévitablement très coûteuses, ne lui ont permis de réaliser ni l'un ni l'autre. Il s'est contenté de publier, en 1927, âgé de alors 81 ans, une excellente monographie historique sur le palais, *Palaca Cara Dioklecijan u Splitu*, qu'il a fait suivre, en 1929, d'un résumé en allemand, rédigé avec la collaboration de son fidèle assistant au Musée, L. Karaman, sous le titre *Kaiser Diokletians Palast in Split*. Et, s'il n'a pas eu la satisfaction de faire paraître la *Salona christiana* qui eût été le couronnement de son œuvre d'archéologue chrétien, son nom figure du moins, comme un hommage strictement dû à l'inlassable découvreur des matériaux utilisés, en tête du tome II des *Forschungen in Salona* de M. Rudolf Egger[1].

Il convient, devant ces renonciations forcées, de savoir d'autant plus de gré à Mgr Bulič d'avoir, avec une abnégation personnelle qui est la marque du vrai savant, fait tout ce qui dépendait de lui pour faciliter le travail d'étrangers en qui il aurait eu un peu le droit de voir surtout des concurrents : c'est avec un véritable libéralisme qu'il donnait, il y a environ vingt-cinq années, en qualité de conservateur des monuments dalmates, des autorisations de recherches et de sondages, sinon de véritables fouilles, à peu près impossibles dans une ville tassée comme Spalato, et qu'il communiquait toute sa riche documentation personnelle, au regretté Ernest Hébrard, architecte, et au signataire de ces lignes ; nous entreprenions l'étude d'ensemble qui devait paraître en 1912, sous le titre *Spalato : le palais de Dioclétien*. De même, après la guerre, il accueillait avec sa coutumière bonne grâce et favorisait de tout son pouvoir une mission danoise, envoyée par la Fondation Ørstedt et dirigée par l'architecte E. Dyggve, qui explorait à Salone un nouveau cimetière, dit des XVI Martyrs, et rendait au jour plusieurs des monuments de la ville païenne. Et des travaux des uns et des autres, Mgr Bulič rendait compte, dans le *Bulletin dalmate*, avec éloges, comme avec un plaisir visible d'avoir à signaler les résultats obtenus, sans la moindre réticence qui eût pu marquer un regret, si léger fût-il, d'avoir été devancé.

Mais il lui fut très dur d'abandonner la propriété et la direction de son *Bulletin*. Moins heureux que son émule et presque contemporain, le P. Delattre, qui a fait pour Carthage ce que lui-même a fait pour Salone, et qui l'a précédé de peu dans la tombe, Mgr Bulič s'est vu dépossédé vivant et toujours plein d'ardeur d'une partie de ses

1. *Forschungen in Salona*, veröffentlicht vom österreichischen archäologischen Institut : II. *Der altchristliche Friedhof Manastirine*, nach dem Materiale Fr. Bulić, bearbeitet von Rudolf Egger (Vienne, 1926) ; il a été rendu compte du travail dans cette revue.

moyens d'action. Cependant il supporta ce déplaisir avec une grande sérénité, il adressa à ses lecteurs habituels de nobles adieux, fonda, en guise de testament scientifique, un prix destiné à récompenser les plus méritants de ses compatriotes qui s'adonneraient aux études d'archéologie chrétienne. Puis, retiré dans l'appartement dont on lui avait laissé la jouissance au Musée, il continua de poursuivre ses travaux avec la même passion et l'entrain de jeune homme qui ne le quitta jamais.

En 1921, on avait fêté le jubilé de ses 75 ans et un volume de Mélanges, *Strena Buliciana*, lui avait été offert, auxquels avaient collaboré les savants de divers pays, ceux dont le champ de recherches avait quelque accointance avec le sien. Treize années avaient passé depuis lors, et Mgr Bulič n'avait pas changé. Il semblait qu'il ne changerait jamais. Il était lié d'une confiante amitié, fondée sur l'estime scientifique, avec des hommes comme le P. Delehaye, le Prof. Kubitschek, M. Rudolf Egger, honoré de la bienveillance de son souverain, qui savait les dispositions conciliantes et compréhensives avec lesquelles il jugeait une politique intérieure qui lui avait pourtant apporté plus d'une désillusion, admiré et vénéré par ses compatriotes dalmates, qui l'appelaient d'ordinaire familièrement par son prénom, don Frane, signe certain entre tous des sympathies populaires. Vinrent les distinctions de gouvernements étrangers, comme le gouvernement français, qui l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur, et de nombreux corps savants, comme notre Académie des Inscriptions, qui l'avait élu correspondant. Mgr Bulič, en disparaissant brusquement, alors que son infatigable vieillesse paraissait défier les années, a laissé partout d'unanimes regrets. Mais il laisse aussi, avec les travaux écrits confiés à son *Bulletin*, une double œuvre, qui restera : la sauvegarde et la mise en valeur des restes du palais de Dioclétien, et la résurrection de la Salone chrétienne.

Jacques ZEILLER.

CHRISTOS TSOUNTAS (1857-1934).

Né en 1857 à Sténimachos en Thrace, l'archéologue grec Chr. Tsountas avait fait ses études à Philippopolis, puis à Athènes et en Allemagne. La découverte de la civilisation mycénienne lui donna l'occasion d'illustrer son nom hors des limites de son pays. A Mycènes, il fut en effet le collaborateur, puis l'émule de H. Schliemann ; il avait commencé l'exploration des tombes à chambre, plus modestes que les princières *tholoi*, — sépultures éparses dans la « Ville Basse », où furent enterrés les sujets des Atrides. — C'est à lui qu'est, par ailleurs, due la découverte des célèbres gobelets d'or de Vaphio, produits de la fouille d'une *tholos* de Laconie. Il avait travaillé aussi aux premières

enquêtes archéologiques concernant le site d'Amyclae, et exploré divers points des Cyclades, voire, dans la Grèce du Nord, Dhimini et Sesklo[1]. Choisi pour l'enseignement de l'art antique à l'Université d'Athènes en 1901, Chr. Tsountas se retira en 1925, mais professa encore une année à l'Université nouvelle de Thessalonique. Les résultats détaillés de ses travaux (en grec) ont pris place dans maintes publications helléniques, notamment les *Praktika*, l'*Ephémeris archaeologiki*. On ajouterait un ouvrage d'ensemble sur *Mycènes et la civilisation mycénienne*, une *Histoire de l'art grec ancien*, publiée il y a six ans. Savant enthousiaste, modeste et courtois, Chr. Tsountas a toujours fait preuve de tendances très libérales vis-à-vis des écoles étrangères installées en Grèce. Il sera fort justement regretté.

Ch. P.

Les fouilles de Hama.

On sait que, depuis 1931, la Fondation Carlsberg et l'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Copenhague entretiennent une mission archéologique à Hama. Elle fouille la colline de l'ancienne citadelle qui domine la ville, entourée de la verdure des jardins de l'Oronte. La direction de la mission a été confiée à M. Harald Ingholt, professeur d'archéologie à l'Université Américaine de Beyrouth, que ses recherches antérieures à Palmyre et sur d'autres sites syriens avaient préparé pour cette nouvelle tâche.

La première campagne à laquelle collaboraient les architectes Christensen et Fugmann, le sculpteur Elo et MM. V. Poulsen, F. Jensen et Esmer eut lieu de mars à mai 1931. Ce sont les résultats de ces premières recherches que M. Ingholt présente dans le *Rapport Préliminaire* ; il vient de paraître dans *Kgl. Danske Videnskabernes Selskab*, 1, 3 (Copenhague, Levin & Munksgaard, 1934). Rédigé en français, illustré de 29 planches h.-t., et d'un excellent plan du tell, ce rapport de 60 pages permet de suivre de près les travaux très méthodiques des fouilleurs danois.

Le tell fut divisé en carrés de 20 mètres de côté ; huit carrés furent successivement attaqués avec un effectif moyen de 150 hommes. A la fin de la campagne la profondeur atteinte était de 3 à 4 mètres. Le tell étant partout entouré de maisons et des splendides jardins de l'Oronte, orgueil des Hamiotes, il était nécessaire de transporter les déblais des fouilles à dos d'âne à travers la ville jusqu'aux emplacements désignés pour la décharge.

Les couches supérieures du tell sont fortement bouleversées, car

1. *Kykladika, Les acropoles préhistoriques de Dhimini et de Sesklo.*

la colline, après son abandon, a été utilisée comme carrière. Les rues, canaux souterrains, citernes, ruines de maisons, morceaux d'enceinte, etc., mis au jour, datent de l'époque arabe (XII-XIVe s.), vu le témoignage des milliers de fragments céramiques. Mais, par suite des nombreux remaniements, des objets d'époques plus anciennes s'étaient égarés dans les couches superficielles. La mission en fit ample moisson.

Nous signalons ici, provenant des hautes époques, un cylindre archaïque, imitation ou original sumérien, quelques bronzes votifs dont une statuette figurant un personnage coiffé d'une tiare triangulaire, œuvre syrienne en dépit de l'attitude « hittite caractéristique » des bras, ainsi que plusieurs figurines de terre cuite de style grossier, représentant la déesse de la fécondité de la fin du IIe millénaire.

En fait de céramique, M. Ingholt reconnaît parmi les monceaux de tessons mis au jour des fragments de gobelets à pied surbaissé du moyen bronze, connus par d'autres sites anciens des vallées de l'Oronte et de l'Euphrate (Qatna, Kaan Sheikhoun, Til Barsip), quelques fragments de l'époque assyrienne en terre rougeâtre et décor linéaire peint en bistre sur fond chamois, un scyphos fragmentaire protogéométrique provenant des Cyclades — analogues à des pièces trouvées en Crète, à Chypre et en Thessalie, — enfin de nombreux morceaux de *terra sigillata* hellénistiques et romains. A propos de ceux-ci, il serait intéressant de savoir de quels ateliers proviennent les vases, et s'il y en a qui sont importés de la Gaule méridionale ou centrale, comme quelques pièces que nous avons récemment vues sortir du sol d'Antioche (Mission Campbell) et déterminées comme provenant sûrement des ateliers de Lezoux et de Vichy.

Plusieurs fragments de sculptures anciennes avaient été remployés dans les murs des maisons arabes : ainsi un morceau en basalte dans lequel l'auteur reconnaît les restes d'une représentation de déesse nue syrienne, coiffée à l'égyptienne, comme celles que l'on voit gravées sur les pendentifs en or trouvés à Ras Shamra des XVe et XIVe s. (*Syria*, 1929, pl. LV et 1932, pl. IX.) Non loin de ces fragments la mission a eu la bonne fortune de mettre la main sur un ensemble de trois sculptures gréco-romaines du IIe s. : deux bustes de Sérapis et une statuette du type dit d'Aspasie en marbre. Leur étonnante conservation est sans doute due à la protection de quelque seigneur hamiote du Moyen âge qui les avait utilisées pour le décor de sa demeure.

La description de ces pièces assez remarquables, la discussion de leur date et leur comparaison avec des œuvres analogues rappellent que l'auteur du rapport est un des conservateurs de la Ny Carlsberg Glyptothèque. La statue du type dit d'Aspasie, montrant une femme sévèrement drapée dans un grand manteau, est la copie, la seule complète actuellement connue, d'un original grec du deuxième quart du Ve s.

On peut juger de l'objectivité et de la méthode de la mission danoise à Hama par les soins qu'elle a portés à l'étude et à la restauration de la céramique arabe médiévale et plus récente trouvée en abondance sur le tell. Là, où d'autres fouilleurs auraient balayé les terres supérieures pour arriver aux couches « intéressantes », M. Ingholt et ses collaborateurs se sont occupés des moindres vestiges des époques récentes et ont ainsi réuni une collection de vases et de verres arabes, peut-être unique par sa variété et d'une valeur archéologique considérable, grâce à son classement établi sur les observations stratigraphiques. Il faut avouer, en effet, que nous connaissons mieux la céramique ancienne des tells de Syrie que celle des périodes islamiques ou plus récentes. Les planches VIII à XVIII du rapport de M. Ingholt montrent que grâce à ces efforts persévérants, que l'on eût pu croire ingrats et que quelques-uns disaient stériles, ont été sauvées de la destruction certaine de vraies merveilles de la céramique et verrerie arabe. Parmi elles il y a quelques spécimens d'insigne rareté, verres à couverte d'or et inscriptions du XIII[e] s., que l'aimable directeur des fouilles nous présenta lors de notre dernière visite à son charmant head-quarter au pied de la colline de Hama.

Mais nous anticipons ici sur les rapports des campagnes suivantes que M. Ingholt va publier prochainement : campagnes qui ont largement tenu ce que l'on pouvait en attendre après ces premières recherches de 1931. Claude F.-A. SCHAEFFER.

L'Antre du Dicté.

Rhéa cacha Zeus enfant dans une caverne du Dicté, selon la version crétoise primitive, pour le dérober à la voracité de Cronos. L'enfant divin fut allaité là par la chèvre Amalthée, pendant que les Courètes dansaient au son de boucliers entrechoqués (tympanons), pour dissimuler les vagissements. — L'Antre du Dicté n'avait pas été repéré par les modernes archéologues, non plus que par le boulimique Cronos. M. Sp. Marinatos croit pouvoir le reconnaître dans la grotte d'Arkalochori, qu'il a explorée. Obturée par les terres à l'époque minoenne déjà, probablement vers 1550-1500, elle se trouve près de la ville antique de Lissos. Elle avait été, hélas ! visitée par des pillards, qui y auraient pris dix doubles-haches en or, et une statuette de même métal précieux. Mais les fouilles habiles de l'Éphorie crétoise y ont amené la découverte de nombreux autres ex-voto de valeur, notamment plusieurs autres doubles-haches en or ; en général, la nature des objets découverts assurerait l'identification du lieu-saint. (*Rapport* de M. Sp. Marinatos, juillet 1934)[1]. Ch. P.

1. On apprend, avec émotion, l'incendie (et pillage partiel !) du Musée de La Canée, qui contenait beaucoup d'inédits (notamment d'Axos).

Découverte du sanctuaire d'Héra Argeia près de Paestum.

Une importante exploration vient d'être faite à l'embouchure du Sélé, l'antique Silaris, où des fouilles entreprises par la « Società Magna Grecia » ont mis à jour les vestiges du Sanctuaire d'Héra Argeia. L'existence de ce temple, dont la tradition faisait remonter la fondation aux Argonautes, nous était connue par des textes de Strabon, de Diodore et de Pline ; mais personne n'avait réussi jusqu'ici à en déterminer l'emplacement ni à en retrouver la trace.

Les travaux ont été dirigés par M. Umberto Zanotti-Bianco et par Mme Paola Zancani, à qui revient l'idée première de cette campagne. Les recherches commencèrent au mois d'avril dernier par une enquête méthodique sur les deux rives du fleuve à partir d'une quinzaine de kilomètres de l'embouchure. Mais bientôt l'attention se portait sur un champ récemment défriché, dont le sol était parsemé de fragments de tuiles. En cet endroit, qui est situé à 9 kilomètres au Nord de Paestum et à 2 kilomètres et demi de la mer, tout près du lit principal du Sélé sur la rive gauche, une tranchée fut creusée : elle mit bientôt au jour un chapiteau dorique et une grande quantité de terres cuites votives d'époque hellénistique (*Illustrated London News*, 5 mai 1934, p. 678.) Les travaux se poursuivirent activement en mai et en juin ; interrompus alors en raison de l'insalubrité de la région pendant les mois de grosse chaleur, ils doivent reprendre dès que la saison sera redevenue plus propice. On a retrouvé jusqu'ici :

1° Le stéréobate d'un temple dorique périptère semblant dater, des dernières années du VI^e^ siècle. Ce temple, qui mesure 16 m. 80 sur 39 m. 50, paraît avoir été hexastyle ; il se composait d'un *pronaos*, d'une *cella* de 6 m. 16 sur 14 m. 92 et d'un *opisthodomos*, le tout construit en tuf calcaire semblable à celui de la basilique de Paestum. Presque toutes les pierres de la *péristasis* et de l'entablement ont malheureusement disparu, emportées pour être remployées dans d'autres constructions au Moyen-âge ou pour être brûlées dans les fours à chaux. On a retrouvé cependant deux chapiteaux, assez comparables pour la forme de l'échine à ceux du petit temple (dit de Cérès) à Paestum, et présentant au-dessus du gorgerin une décoration d'influence ionienne. L'un d'eux, en excellent état de conservation, a gardé encore, par endroits, sa couche de stuc polychrome. S'il ne reste que quelques morceaux, à peine, de triglyphes et des tambours de colonnes, on a pu récolter de nombreux fragments du *geison* et de la cymaise en grès dur, notamment plusieurs masques de lion servant de gargouilles, et il sera sans doute possible d'en tenter la reconstitution. Il faut signaler encore une métope sculptée, en grès également, mesurant 0 m. 82 de haut sur 0 m. 73 de large : elle représente Héra-

clès ravissant le trépied de Delphes, mais est malheureusement fort abîmée. Enfin on a fait sortir de terre divers fragments qui ont dû appartenir à un groupe en haut relief ornant l'un des frontons ;

2° A une quinzaine de mètres de l'angle Nord-Est du temple et orientées parallèlement à celui-ci, les fondations d'un autre édifice plus petit, mesurant environ 9 mètres sur 12, dont on n'a pu encore déterminer au juste la date et la destination (il semble difficile, étant donnée sa place, que ce soit un autel) ;

3° Entre ces deux édifices, un dépôt de terres-cuites votives, s'échelonnant du IVe au IIe siècle et même au delà. Plusieurs milliers de figurines hellénistiques ont été récoltées en cet endroit (cf. ci-dessus) ; parmi les plus intéressantes, une petite Aphrodite Anadyomène de facture assez remarquable. Parmi les autres menus objets découverts tant en ce dépôt qu'au cours des travaux de déblaiement du temple, se trouvent de nombreux clous de la charpente, une quarantaine de monnaies de la Grande-Grèce, ainsi que des pièces romaines allant jusqu'au règne de Constantin, des anneaux et des hameçons de bronze, une fine lamelle d'or et quelques fragments de terres-cuites plus anciennes.

Deux trouvailles du plus grand intérêt faites dans les environs immédiats du sanctuaire ont donné d'autre part la preuve qu'un temple archaïque a dû exister avant celui dont on a dégagé les ruines. La première est un chapiteau dorique en grès, de type plus ancien que les deux autres chapiteaux de calaire. La seconde et la plus importante est une métope archaïque sculptée, également en grès, en fort bon état de conservation. Cette métope, qui mesure 0 m. 78 sur 0 m. 85, et qui a une épaisseur de 0 m. 25, représente une scène d'enlèvement : un héros (ou dieu) est figuré de profil, un genou en terre, se retournant vers la gauche comme pour menacer un ennemi qui le poursuit et contre lequel il brandit une arme ; de son autre bras, il tient une femme voilée, de stature si peu proportionnée à la sienne qu'elle paraît une enfant. La sculpture est exécutée en relief plat et le style en est encore très gauche. Est-il besoin de rappeler qu'aucune métope figurée n'avait encore été découverte sur le sol de la Grande-Grèce et qu'il faut aller à Sélinonte pour trouver des points de comparaison ?

Les fouilles doivent reprendre à l'automne : elles auront pour objet principal le dégagement des abords du temple et la recherche d'autres vestiges de l'époque archaïque. Souhaitons à M. Zanotti-Bianco que cette seconde campagne se montre à nouveau fructueuse[1].

J. BÉRARD.

1. Renseignements aimablement communiqués par M. U. Zanotti-Bianco. [*L. R.* Les découvertes de métopes ont continué : trouvaille d'un Centaure archaïque.]

Peintures et gravures rupestres du Tassili des Touaregs Ajjers.

La mission E.-F. Gautier-Reygasse, à la suite de sa campagne de 1934, a présenté à l'Académie des Inscriptions les découvertes faites par elle dans le Sahara, du côté de la frontière de Tripolitaine, à hauteur des oasis italiennes de Ghadamès et de R'at. Bien conduits, les travaux ont révélé dans le Canyon de l'Oued Djerat des documents fort intéressants et nouvaux : peintures à l'ocre au plafond d'abris sous roches, gravures sur les assisès gréseuses. Le passé du pays des Touaregs revivra partiellement, grâce à ces documents suggestifs, qui prouvent l'existence ancienne d'un grand royaume militaire, correspondant à celui, semble-t-il, des Garamantes, ayant pour capitale Garama (Djerma du Fezzan). Des batailles à la javeline, des chars de guerre lancés au « galop volant » (emprunt à l'Égypte : cf. Medinet-Habou ?), analogues à ceux du Fezzan, révèlent les usages de l'armée. On a aussi des aperçus sur l'organisation sociale, sur la race, dominée par une caste aristocratique et sacerdotale (féticheurs à queues d'animaux postiches, à masques d'animaux, archers trônant, etc.). Les signes d'un culte phallique sont nombreux. On note la rareté de la représentation des faces humaines : le tabou de la figuration du visage n'était-il pas cyrénéen à l'époque hellénistique (cf. les prétendues *divinità ignote :* A. von Gerckan, *Phil. Woch.*, 12 déc. 1931, p. 1535, a bien montré le caractère funéraire et humain de ces *protomés sans visages*). La face humaine est, d'ailleurs, restée *tabou* chez les successeurs des Garamantes. Les types animaux évoquent ceux du Sud-Oranais ; mais au lieu du bélier divinisé, on rencontre plutôt le *taureau*, animal sacré de la Méditerranée orientale : un bovidé porte un disque entre les cornes comme Hathor ; on voit aussi des buffles, des gazelles, des mouflons, des chevaux, des ânes (à sabot fendu !), des chiens, et des animaux des tropiques aujourd'hui descendus plus au Sud : autruches, éléphants, girafes, rhinocéros, hippopotames : cette faune du Zambèse a reculé pareillement loin du Sud-Oranais où elle fut jadis représentée. Les peintures à l'ocre, inconnues dans l'Ouest du Sahara, et qui se retrouvent jusqu'en Haute-Égypte, rappellent celles d'Espagne, et, par ailleurs, celles des Boschimans de l'Afrique australe[1].

Ch. P.

1. *Le Monde colonial illustré*, juillet 1934, p. 106 sqq. Souhaitons qu'il soit tenté, pour cet ensemble, si riche, de documents, ce que Flamand et Frobenius-Obermaier ont obtenu de faire pour les Hadja-Mektouba du Sud-Oranais, et qu'à la mission soit adjoint un photographe-aquarelliste pour les relevés.

Le monument de Tin-Hinan.

Les premières fouilles conduites à Abalessa, en plein Hoggar, par l'Américain Prorok, plus soucieux de réclame personnelle que de résultats scientifiques, avaient amené la découverte de la chambre funéraire renfermant un squelette royal, celui de Tin Hinan, ancêtre supposé des Touaregs. L'hiver dernier, la mission dirigée par M. Reygasse (E.-F. Gautier et M. Reygasse, *Le Monument de Tin-Hinan*, dans *Acad. des sc. coloniales. Annales*, t. VII, 1934, extrait) a pu dégager l'ensemble du monument qui n'est pas, à proprement parler, une véritable sépulture, mais une « kasbah » fortifiée, placée sous la garde d'un cadavre vénéré, mais aussi d'archers dont les pointes de flèches en fer ont été retrouvées. A côté de la tombe, une dizaine de pièces peuvent avoir servi d'habitations, de corps de garde, de greniers. Fait inattendu au Hoggar, le mobilier funéraire est d'origine méditerranéenne, voire romaine. Deux objets, une empreinte de monnaie de Constantin et une lampe romaine du IIIe siècle, permettent de dater approximativement le monument du IVe siècle de notre ère.

Gîte d'étapes sur la route de l'Afrique noire, la kasbah d'Abalesa, située sur la voie de prédilection des caravanes, à la lisière montagneuse du Fezzan et du Tchad, Tassili des Ajjer, Hoggar, Aïr, garde le souvenir des relations commerciales entre le monde méditerranéen et la Nigéria qui, selon l'heureuse expression de M. E.-F. Gautier, « prend la figure d'une vieille colonie méditerranéenne ». Les bronzes du Bénin, l'industrie du verre, les cataphractes du sultan de Kano, sur le Tchad, témoignent de ces relations commerciales avec les trafiquants puniques. Le fossé de la Bénoué a été la grande voie de pénétration vers l'Afrique noire. Lorsque, après la chute de Carthage, la navigation vers l'Afrique occidentale fut paralysée, les caravanes n'avaient pas oublié les routes de terre qui, du golfe de Carthage, conduisaient vers la Nigéria et le Soudan.

R. L.

Oppida de Provence.

La région d'Arles, si diverse par la nature de son sol qui unit les montagnes rocheuses des Alpilles aux étangs et aux marais navigables en communication avec la Méditerranée, révèle de jour en jour davantage une intense vie préromaine. La chaîne des Alpilles, qui limite au nord le terroir d'Arles vers la Durance, abritait un certain nombre d'habitats établis sur les contreforts des deux versants, du Nord et du Midi ; un des plus importants, par son étendue et par la couche de terre, fort rare sur ces sommets, qui l'a protégé en l'ensevelissant, est l'oppidum dit des *Caisses*, à deux kilomètres au nord-est de Mouriès, sur le versant méridional ; sur ce même versant, à peu de distance

à l'ouest, l'oppidum des *Bringasses*, dominant le plateau des Baux, peut être pris pour type du refuge de pays de montagne, très fortifié et escarpé sur trois côtés, en forme d'éperon barré.

Ce sont là deux oppida très dissemblables par leur étendue et par leur rôle : tandis que le premier, compris entre deux « encaissements » d'arêtes rocheuses qui l'abritent au Nord et au Midi, mesure quelque 150 mètres de front et paraît avoir été une importante agglomération

Fig. 1. — L'oppidum des Bringasses, aux Baux
Façade Nord fortifiée.

à l'époque de La Tène, celui des Bringasses aménagé à vif sur une terrasse rocheuse, qui n'a pour ainsi dire rien conservé de son mobilier, compte à peine 40 mètres de front.

Des fouilles ont été commencées en ces deux points, avec le concours de la *Commission des Monuments Historiques (Section Préhistorique)*, et pour le second, également, de l'*Institut des Fouilles de Provence et des Préalpes*, qui avait subventionné la première exploration du site.

L'oppidum des Caisses a déjà fourni une abondante série de poteries et de monnaies massaliètes ; comme toujours dans ces oppida de Provence, la poterie indigène, dite ligure, se mêle à la poterie d'importation : la première, striée ou peignée, de pâte gris-noir très micacée, est remarquable par le polissage à l'ébauchoir des cols, qui semble

avoir voulu imiter le beau vernis noir des poteries attiques ou campaniennes ; celles-ci ne font pas défaut et il a été recueilli quelques tessons de poterie attique très fine, avec fragment de figure rouge (v[e] s.), et de poterie campanienne de bonne époque, à rosaces estampées. A noter des profils de coupe en poterie indigène qui dénotent une imitation très habile de modèles d'importation.

Les murs des maisons sont conservés sur une hauteur de plus d'un mètre et celles-ci sont alignées sur l'arête de rocher qui forme le front méridional de l'oppidum ; leur appareil n'offre rien de caractéristique ; mais il a été recueilli un certain nombre de pierres taillées avec moulures (listel séparé par une rainure étroite et profonde d'un chanfrein), qui semblent avoir eu un rôle dans la décoration architecturale, et dont le profil est à rapprocher de moulures semblables trouvées à Glanum (Saint-Rémy de Provence), et du profil de stèles d'époque gallo-grecque des Baux et de L'Arcoule (Musée d'Arles).

L'oppidum des Bringasses, au Nord du plateau des Baux, dont la date est encore imprécise, mais est antérieure à la fin du III[e] siècle avant notre ère (un as de la République romaine avec *Janus bifrons* et proue de navire, pesant 27 gr. 40, a été trouvé lors de la dernière campagne de fouille), présente deux époques distinctes dans ses constructions : à la première appartient l'aménagement de la terrasse rocheuse, aplanie, de manière à donner aux murs une assise rocheuse qui rend l'aire intérieure de l'oppidum à demi souterraine par rapport à l'aire extérieure, selon le principe de construction des fonds de cabane gallo-grecs ; à la seconde, de peu postérieure sans doute, remonte le système de fortification de la façade nord : double mur avec contreforts en grands blocs, fossé creusé dans le rocher avec pont ménagé dans la pierre et porte en chicane. C'est là un très intéressant témoin de la fortification d'époque préromaine, admirablement bien conservé, malgré la réutilisation du refuge au Moyen âge.

Fernand Benoit.

Ensérune, « colline sacrée » de la France méditerranéenne.

La Société archéologique de Béziers a fait coïncider les fêtes de son centenaire (8-10 mai 1934) avec le Congrès annuel de la Fédération historique du Languedoc méditerranéen et du Roussillon. Ensérune, l'acropole gréco-ibérique voisine de Béziers, ne pouvait manquer d'être à l'ordre du jour, et le regretté Edm. Pottier, dont on sait l'intérêt pour le célèbre site languedocien qu'il visita à diverses reprises avec S. Reinach, avait accepté la présidence d'honneur des fêtes, présidées effectivement par M. le Doyen A. Fliche.

Parmi les communications faites, un historique des fouilles présenté à la séance solennelle par M. Félix Mouret, nous a utilement

renseignés sur les premiers pionniers de la colline — en particulier sur cet abbé Ginieis, curé de Montady, dont le portrait figure à juste titre au petit Musée d'Ensérune — et sur les achats et tractations qui conduisirent au partage de l'*oppidum* entre l'État et M. F. Mouret lui-même, puis au généreux désistement du mécène biterrois. M. l'Abbé Sigal, l'archéologue narbonnais chargé de la fouille officielle, a ensuite évoqué, d'après ses dernières campagnes (1929-1933), les diverses civilisations qui se sont succédé sur l'*oppidum* entre le VI^e^ siècle avant J.-C. et l'ère chrétienne[1]. Une visite à Ensérune, complétant l'explication, permit aux profanes d'assister à l'ouverture d'une tombe à incinération. Le mobilier se composait seulement, dans un ossuaire cylindrique, d'argile grise, de deux petites assiettes, l'une campanienne, l'autre sans doute imitation indigène, montrant pour tout décor, sur un plus ou moins bon vernis noir, une rosette estampée dans le fond.

Les congressistes purent enfin inaugurer le nouveau Musée de la Villa d'Ensérune, où sont abritées les dernières trouvailles — les plus belles ont été réunies par M. Mouret dans sa collection du « Nègre » faites dans les fouilles de l'État. C'est là qu'il est à souhaiter, si l'on veut éviter les dispersions toujours regrettables pour le touriste comme pour le savant, que soient un jour groupés tous les objets sortis du sol d'Ensérune[2]. Ainsi l'acropole languedocienne deviendrait « colline sacrée » de la France méditerranéenne, témoin le plus authentique et le plus riche de sens, sinon de notre filiation grecque, du moins de l'intérêt que prenaient déjà nos grands ancêtres aux apports de la culture hellénique ; voire, du rôle que ces produits de la Grèce ont tenu dans le développement de notre civilisation. Et les pèlerins viendraient là nombreux, pour s'instruire et se recueillir.

R. Demangel.

Domus Aurea.

D'intéressantes découvertes sont signalées par A. Terenzio, dans le fastueux Palais « doré » bâti après l'incendie de Rome en 64 apr. J. C. : vaste masse de constructions et de jardins, malheureusement endommagés par l'implantation des Bains de Trajan. Aux architectes Severus et Celer, prêtait son habile concours le peintre Fabullus. Or, sur l'art de cet artiste, que Pline signalait comme particulièrement *vivant*, les nouvelles fresques retrouvées (*Illustrated London News*, 21 juil-

1. On trouvera ce classement chronologique schématisé dans la chronique *En Narbonnaise* de la *Revue des Etudes anciennes* 1934, p. 483.

2. Il serait, semble-t-il, assez facile d'organiser en conséquence le petit musée ensérunien, avec un aménagement latéral pour le gardien. Il faudrait aussi faire une route convenable. [Faut-il ajouter combien la *Rev. archéol.* s'associe à ces propositions ! L. R.]

let 1934, p. 97 sqq.), portent un témoignage concordant. Avec ses collaborateurs, Fabullus nous aide ainsi à mieux comprendre le changement de style qui sépare la période d'Auguste de celle des Flaviens, en ce qui touche la décoration murale. Depuis la découverte du Groupe de Laocoon en 1506, et les fouilles de De Romanis (1811-1813), l'exploration de la *Domus* n'avait été reprise qu'après la guerre, du moins exhaustivement ; et c'est depuis 1931 qu'elle semble le plus fructueuse ; on a reconstitué le diagramme architectural du hall octogonal ouvert par en haut, qui était à l'aile Est, certainement occupée par Titus (79-81) ; — et l'on a consolidé là les voûtes. La décoration pariétale du Cryptoportique a fourni des motifs ornementaux très variés ; on a trouvé une magnifique vasque de fontaine en marbre, avec bassin godronné, et anses décoratives formées par des serpents entrelacés. Certains motifs, ceux de la *Camera degli Uccelli*, notamment, semblent avoir été exécutés sous la direction même de Fabullus : ce sont leurs délicats effets qui prépareraient le mieux ceux de Giovanni da Udine, ou des Loggie de Raphael, au Vatican. D'autres représentations sont plus réalistes : celle d'un magnifique bouc peint au mur par exemple. Des stucs se mêlent çà et là aux décors peints ; on sait que Michel-Ange s'est souvenu de ceux de la *Domus* (*REG.*, 1916, p. 362) ; partout des effets d'illusionisme et des recherches de paysage dérivées de l'alexandrinisme, et qui permettront d'intéressantes comparaisons avec le style « campanien » des villes proches du Vésuve.

Ch. P.

Enfant joueur de « sabot ».

Une stèle d'Autun représente un enfant debout, tenant un fouet et, dans l'autre main, un objet indistinct, que l'on a considéré comme rectangulaire[1]. Mais la sculpture est mal conservée en cette place et, en réalité, rien n'empêche de croire qu'il s'agit d'un « sabot », analogue, plus ou moins, à celui, de forme conique en bas et cylindrique en haut, dont se servent encore les enfants, de notre temps. Pour ce jeu, le fouet est indispensable, et la présence certaine d'un fouet dans une main du jeune Gallo-Romain, me paraît favoriser l'explication que je propose et qui est normale, car ce jeu était connu des Anciens, Tibulle (I, 5, 3 et s.), Perse (III, 51) et surtout Virgile en ont parlé, et ce dernier a très bien décrit cette récréation enfantine :

Ceu quondam torto volitans sub verbere turbo,
Quem pueri magno in gyro vacua atria circum
Intenti ludo exercent... (*Aen.* VII, 378-380).

1. E. Espérandieu, *Recueil des bas-reliefs...*, n° 1954.

Les Grecs avaient connu d'abord ce jeu ; et c'est sans doute avec raison que les auteurs modernes ont assimilé le ῥόμβος et le στρόβιλος au *turbo* latin[1]. La toupie doit être plus tardive.

Je crois que le jeu du sabot n'avait pas encore été signalé en Gaule romaine ; et c'était une lacune dont on pouvait être surpris. Mon interprétation de la stèle d'Autun peut donc être accueillie sans craindre d'objection sérieuse.

Adrien BLANCHET.

La quatrième campagne de fouilles au temple des sources de la Seine.

La quatrième campagne de fouilles aux sources de la Seine ne le cède en rien à la précédente. Si des bronzes de grande valeur n'y furent pas mis au jour comme en 1933, les vestiges de monuments romains exhumés sur le terrain de la ville de Paris ont, avec divers autres menus objets, apporté des données précieuses aussi bien au point de vue architectonique que pour l'historique du temple et de certaines coutumes non encore signalées.

Sur le plan des fouilles annexé au rapport d'Henri Baudot, en 1842, figure une sorte de construction en forme de fer à cheval semblant s'accrocher à deux des marches d'un escalier monumental donnant accès du temple à la piscine découverte en partie en 1932.

Complètement dégagé actuellement, ce monument peut être rapproché de celui mis au jour lors des fouilles de la Croix Saint-Charles à Alise, dans le temple d'Apollon Moritasgus ; tous deux présentent une forme ellipsoïdale.

L'intérieur de cet édifice comporte, dans le sens de la longueur, une canalisation formée de blocs empruntés vraisemblablement à des linteaux de porte provenant d'une destruction du temple à une époque indéterminée. Cette canalisation amenait l'eau d'une source à la piscine.

Sous l'un de ces blocs apparut un débris paraissant appartenir à un torse féminin vu de dos. Après l'avoir relevé, on s'aperçut que le constructeur de l'édifice avait employé, pour exhausser le niveau de la canalisation, les restes d'un moulin à huile reposant sur un sol déjà profondément remanié.

Une tranchée fut donc ouverte à cet endroit. Bientôt on rencontrait les traces d'une conduite d'eau en bois, longue d'environ 2 mètres, aux extrémités de laquelle on recueillit deux bagues de raccord, en fer. Bien qu'en mauvais état, ce curieux débris put être

1. Coupe d'Hégèsiboulos, *Mon. Piot.*, 29, 1927-8, II ; cf. L. Becq de Fouquières, *Les jeux des Anciens*, 1873, p. 170-175 ; Grasberger, cité par J. Marquardt, *La vie privée des Romains*, tr. V. Henry, 1893, II ; A. S. F. Gow, *JHS*, LIV, 1934, p. 1 sqq.

retiré : il semble avoir été creusé à l'aide d'une longue tarière dans un tronc de chêne.

Dans la partie orientale de la construction, non touchée par les fouilles de 1836-42, sous un béton de ciment d'une époque imprécise, mais probablement postérieure à la période gallo-romaine, en face d'une ouverture rectangulaire aveuglée de terre, fut trouvé un morceau de tuyau en plomb, long de 0 m. 60, dont une extrémité était fixée au moyen de gros clous à tête plate, sur une planche couvrant ladite ouverture.

En même temps que les nôtres, les fouilles faites par la ville de Paris en cet endroit pour capter les eaux de l'ancien abreuvoir ont permis de constater à 1 mètre du niveau supérieur du mur de soutènement de l'ancien chemin de la ferme des Vergerot à Saint-Germain une ancienne canalisation d'adduction d'eau de la même source. Cet ouvrage semble bien démontrer qu'un réservoir se trouvait autrefois sous ledit abreuvoir et correspondait à l'ouverture dont je viens de parler, juste à l'endroit où fut recueillit le tuyau en plomb.

Dans la couche inférieure, sous l'amas sablonneux, se voyaient les traces d'un foyer intense. Au milieu de celui-ci furent rencontrés des débris de bois, vestiges probablement d'un petit meuble en sapin et morceaux de planche en chêne. A ces débris adhéraient quelques fragments de coques de noix ; il semble ainsi prouvé que les Gallo-Romains consommaient le fruit du *Juglans regia* et que, très probablement, ils en extrayaient l'huile.

Parmi les principaux objets exhumés, je signalerai : 1° un mufle de bovidé en pierre, grandeur nature ; l'animal devait être représenté en entier et il s'agit probablement de l'Auroch qui, d'après César, habitait les forêts de la Gaule, ainsi que la Forêt hercynienne, au delà du Rhin ; 2° une cuisse en marbre blanc, peut-être d'une statue de Vénus rattachant sa chaussure ; 3° une statuette en bronze de l'Hermaphrodite paraissant être d'un type peu commun ; 4° un petit buste de Néron en bronze retiré un peu plus loin d'une couche de terre non visitée en 1836 ; 5° de la même couche, des perles d'ambre taillées en forme de haches polies, des perles en verre de diverses formes et de couleurs variées, ainsi qu'un coq, seul reste d'un petit laraire de Mercure.

En outre, en explorant le terrain déclive qui va du temple à la piscine, parmi les déblais rejetés en 1836-1842, nous avons recueilli quelques débris d'ex-voto en pierre et en bronze, et dans la couche sous-jacente, non remaniée, d'une puissance de 30 à 60 centimètres, sur une largeur de 5 à 6 mètres, en face de la source sacrée, une série fort intéressante de menus objets, dons probables de malades pour obtenir la guérison de leurs maux ou le rétablissement de leur santé. Parmi ces objets, je signalerai surtout les fibules.

On sait la valeur et l'intérêt chronologiques que peuvent apporter ces objets de parure pour l'archéologie. Dans le nombre de ceux qui furent rencontrés se trouvent deux exemplaires en fer. L'un me paraît devoir être rapporté à La Tène II, vers le milieu du IIe siècle avant notre ère, et l'autre, en mauvais état, rappelle un des types de La Tène, sans qu'il soit possible de le dater avec précision. Ces fibules seraient ainsi les plus anciens documents marquant la fréquentation des lieux. Elles auraient été conservées dans le temple romain probablement au titre de « reliques des temps anciens ».

Tous les autres échantillons de fibules sont en bronze, les uns émaillés de couleurs diverses, les autres plaqués de lames d'un métal brillant non oxydé, ou incrustés de pierres et de matières diverses pour en relever le cachet artistique.

H. Corot.

(*Le Bien Public*, Dijon, 16 août, 1933.)

A propos du « long mur » de la région trévire.

Les hypothèses les plus diverses ont été émises sur le caractère du « long mur » qui traverse le pays de Trèves, en passant par Aach, Bitburg, Dahlem, Herfort et Zemmer. Certains, à la suite de Wiltheim, y reconnaissent un ouvrage de défense, la plupart l'enceinte d'un parc à gibier de l'époque impériale. M. J. Steinhauser n'accepte pas ces explications et fait observer judicieusement (*Trierer Zeitschrift*, VI, 1931, p. 41-79) que le territoire, enclos par la muraille, est, actuellement comme autrefois, très peu boisé et que, dans ces conditions, il n'est pas possible d'y établir une réserve pour les animaux sauvages. Par contre, la nature du sol se prête à l'élevage du cheval qui fut, dans l'antiquité, l'une des ressources du pays et le « long mur » ne serait autre que l'enceinte d'un très important haras destiné à la remonte des services de la résidence impériale et de la cavalerie. Cette hypothèse a été admise par M. J. Vannerus, dans une étude consacrée aux *Noms de lieu paraissant se rattacher au latin « lorica » (enceinte de parc, rempart)* (Congrès de Liége, 1932, p. 113-123). Il est à remarquer que des noms de localité, comme ceux de Lorch (Wurtemberg), Lorch-sur-le-Rhin, Luerken et Lorrik, se rencontrent presque toujours au voisinage d'une enceinte ou d'un rempart d'origine romaine. M. J. Vannerus rattache ces appellations, non pas à un nom d'homme, *Lauro*, *Laurus*, mais au mot *lorica* pris dans le sens d'enceinte, de rempart. Il y a toute une enquête à faire le long des voies romaines et sur les *limes* pour préciser cette nouvelle interprétation.

R. L.

Un legs d'art byzantin à la Grèce.

M. Dionysios Loverdos, récemment décédé à Athènes, a légué à l'État hellénique ses collections, installées richement en son hôtel. On sait qu'elles sont constituées en particulier — à côté de belles séries d'art industriel grec moderne — par une Pinacothèque byzantine, dont les peintures, datant du XII^e^ au XIV^e^ s., formeront un appoint précieux aux séries médiévales du Musée byzantin d'Athènes.

X.

Opinions téméraires.

On lit dans *Paris-Midi*, feuille du 25 juillet 1934 :

Londres, 25 juillet.

« A sept milles de Glasgow, des fouilles ont mis à jour un torse de femme sculpté avec un grand art en pierre brune.

« Les experts estiment que ce doit être la statue d'une déesse, probablement de la déesse de la fécondité. Les mains et les doigts sont artistiquement travaillés et pliés en croix sur la poitrine.

« La forme des seins se rapproche sensiblement de celle de la *Vénus* de Milo.

« Les archéologues considèrent cette trouvaille comme la plus remarquable relique de l'âge de pierre. D'après leurs conclusions, elle doit dater d'au moins trente mille ans avant notre ère. »

La *Vénus* de Glasgow « sculptée avec un grand art en pierre brune », prototype de la *Vénus* de Milo !

R.

Les *Débats* du 26 août 1934 publient l'information suivante :

Découverte, à Roncevaux, de douze squelettes
Seraient-ce ceux des « douze pairs de France » ?

« En procédant aux fouilles pour l'érection du monument à Roland, on vient de découvrir douze squelettes de taille extraordinaire, couchés côte à côte. Il est logique de se demander si ce ne sont pas ceux des « douze pairs » qui combattirent avec Roland, et furent comme lui victimes du drame terrible qui se déroula à Roncevaux, il y a près de 1.200 ans.

« Les faits viendraient-ils justifier la légende ?

« Roland aurait, avant de mourir, recherché sur le champ de bataille les cadavres des douze pairs et les aurait rangés devant l'archevêque

Turpin mourant ; pourquoi ne pas admettre que Charlemagne les aurait, ensuite, fait ensevelir côte à côte ?

« Cet événement a suscité une vive curiosité outre-monts et la presse espagnole le commente avec intérêt. Des sociétés savantes ont envoyé des délégués sur place et l'on continue les fouilles. »

R.

BIBLIOGRAPHIE

Leo Frobenius. *Madsimu Dsangara. Chronique d'art rupestre sud-africain ;* t. II. *Les styles ethnographiques préhistoriques,* in-4° *de* 144 pl. avec 36 p. de texte. — Tandis que le t. I ne portait que sur les peintures « cunéiformes » de Rhodésia, le t. II étudie les « Bushman paintings » proprement dits, localisées plus au Sud, jusqu'au Cap. Il se propose d'interpréter ces panneaux, surtout choisis parmi les inédits, sur le thème de la civilisation bushmane.

Le texte est divisé en cinq sections : 1° Étude des planches, dont il examine les points suivants : A. Dernières influences du style cunéiforme ; B. Superpositions de peintures à la grotte Khotsa ; C. Figures animales ; particularités de composition ; D. L'Homme, parures, vêtements, scènes de guerre et de chasse ; E. Êtres mixtes ; F. Serpents ; sujets géométriques ; G. Gravures. Quoique Frobenius considère la plupart de ces peintures comme effectivement bushmanes, il y reconnaît, du fait de la variation des styles, des produits de plusieurs « cultures » ;

2° Style de la civilisation bushmane : surtout références et réinterprétation des mythes bushmans recueillis par Miss Bleek et J. M. Orpen, qui sont bien incohérents et diffèrent l'un de l'autre, quand ils s'appliquent à des peintures à interpréter. Frobenius voit dans l'usage de l'omoplate de l'Elantilope chez les Bushmans un indice d'origine hyperboréenne et schamanique. Il cite diverses pratiques magiques bushmanes, de même nature que celle des peuples hamitiques.

3° Significations et évolutions des styles du Sud. Au contraire des peintures cunéiformes, caractérisées par leur sérénité digne, celles du Sud excellent dans le rendu du mouvement. Rien de nouveau sur les techniques picturales ou incisées ; on constate comme tout le monde que les figures anciennes sont les meilleures, et dit la même chose des gravures, ce qui me paraît à contrôler. On s'étend sur les peintures représentant la « fabrication de la pluie, à l'aide de cérémonies oubliées par les Bushmans comme telles, mais se survivant comme description graphique » ;

4° Les styles rupestres décrits dans ce volume débutent par un « vérisme » extraordinaire, puis versent dans les sujets d'ordre magique, pour finir par de simples chroniques par l'image.

Leur différence d'avec les peintures cunéiformes de Rhodesia est donc manifestement considérable.

H. Breuil.

H. Frankfort. *Iraq Excavations of the Oriental Institute 1932-33. Third preliminary Report of the Iraq Expedition.* (The Oriental Institute of the University of Chicago. Communication n° 17). Chicago, 1934. — Ce troisième rapport résume l'activité de l'Expédition d'Iraq sur les divers champs de fouille dont elle a obtenu la concession.

1° A Tell Asmar (Eshnunna), dégagement de demeures privées formant un quartier de la ville et datant de la dynastie d'Agadé ; continuation de l'exploration du palais akkadien et du temple en partie déblayés dans les saisons précédentes ; de remarquables installations sanitaires, drains et égouts, ont été retrouvées dans les fondations. Dans un mur, une cachette contenait des vases, armes et ustensiles de bronze parmi lesquels se trouvait un manche de poignard en bronze ayant appartenu, de façon certaine, à un poignard de fer. Le temple du dieu de fertilité, Abu, qui diffère comme plan du temple précédent, a livré des bas-reliefs archaïques. Une découverte de Tell Asmar, aussi inattendue que celle du poignard de fer, est celle d'un cylindre-sceau de verre blanc, transparent, datant au moins de la période des Guti et peut-être de celle d'Agadé ;

2° A Hafaje (l'ancienne Opis), la mission a reconnu que le temple à enceinte ovale était environné de maisons, et a recueilli quelques petits monuments de la période pré-dynastique ;

3° A Khorsabad, le temple de Nabu a été dégagé ; on a retrouvé en place, dans ses murs de briques, les clous de terre cuite à large tête qui étaient employés pour la décoration. Enfin, la mission y a recueilli une tablette qui donne la succession des rois d'Assyrie, du milieu du III^e^ millénaire jusqu'à Adad-Nirari V (753-746) et qui sera bientôt publiée.

La mission d'Iraq, dont nous avons signalé (cf. *Revue arch.*, 1934, I, p. 109-110) les dernières trouvailles, plus récentes d'un an que celles que nous résumons ici, est une des plus heureuses de Mésopotamie.

G. Contenau.

Thorkild Jacobsen. *Philological notes on Eshnunna and its inscriptions. Oriental institute of the university of Chicago. Assyriological studies*, n° 6, 1934. — Des inscriptions donnant le nom ancien du site moderne de Tell Asmar, il résulte que la ville s'appelait le plus souvent Eshnun, Eshnunna, Eshnunnak. Mr. Th. Jacobsen considérant que le *k* de Eshnunnak est la désinence du génitif sumérien qui disparaît lorsque le *k* n'est pas vocalisé, propose la lecture Eshnunna. La

lecture Eshnunnak est plus tardive ; mais il n'est pas impossible, me semble-t-il, que ce soit la terminaison élamite que nous rencontrons dans des noms comme Tishpak, Shushinak, car on trouve cette graphie surtout depuis la chute de la Ire Dynastie de Babylone jusqu'à l'époque Perse.

Dans la seconde partie du mémoire, M. Jacobsen montre, — d'après une lettre dans laquelle un individu se plaint d'avoir été vendu comme esclave, contre toute justice, — que peu après la chute de la IIIe Dynastie d'Ur, le droit appliqué à Eshunna était plus voisin du vieux droit assyrien que de celui de Babylone, tel qu'il devait être codifié par Hammurabi.

G. C.

H. H. von der Osten. *Ancient Oriental Seals in the Collection of Mr. Edward T. Newell.* (The University of Chicago Oriental Institute Publications, vol. XXII.) Chicago, 1934. (Prix : 6 dollars.) — M. E. T. Newell eut, par deux fois, l'occasion d'acquérir un lot important de sceaux de l'Asie occidentale, du Prof. O. N. Rood de l'Université de Columbia et de W. H. Ward, durant les 30 ans pendant lesquels il rassembla sa collection. Nous retrouvons ainsi, dans ce volume, nombre de monuments importants déjà connus par la publication de W. H. Ward : *Oriental Seals* (Washington, 1910). Mr. Von der Osten a adopté pour leur présentation la classification par grandes époques en usage pour les monuments de ce genre ; sa connaissance particulière des monuments hittites lui a permis de délimiter avec plus de précision cette série, et le lecteur lui saura gré d'avoir signalé les spécimens lui paraissant douteux. Une description des différentes classes de sceaux est suivie d'un catalogue descriptif des 695 numéros de la collection. Une étude détaillée des motifs et des thèmes les plus intéressants fait suite au catalogue. La traduction des inscriptions que portent ces monuments clôt la partie explicative. L'ouvrage se termine par une excellente bibliographie des sceaux orientaux, d'après les musées et les collections qui en possèdent, les sites qui en ont fourni, et les études générales ou particulières que le sujet a inspirées. Un index détaillé complète la bibliographie. Le catalogue se présente ainsi comme un instrument de travail, pratique et précieux, dont il convient de féliciter l'auteur. 51 planches reproduisent les sceaux de M. Newell ; un, entre autres, le n° 345, paraît tout à fait remarquable.

G. C.

L. Legrain. *Luristan Bronzes in the University Museum.* Philadelphia, University Museum, et Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1934. (Prix : shillings 8 : 6.) — La collection de Bronzes du

Luristan du Musée de l'Université de Philadelphie, formée en 1930, comprend 74 numéros, reproduits en 25 planches avec description sommaire des numéros. On y retrouve les pièces désormais classiques attribuables à cet art : mors à parties latérales en forme d'animaux, haches cérémonielles, bracelets, manches d'aiguisoirs, épingles à tête ouvragée, idoles s'inspirant du Gilgamesh combattant les fauves. Le nº 61, coupe hémisphérique au nom d'un roi d'Agadé, évidemment une importation, soulève par sa présence insolite au lieu de la trouvaille (Piravend au Nord du Luristan), le problème des conditions dans lesquelles il a pu parvenir jusque-là. Tandis que la plupart des objets de la collection sont de bronze, quelques spécimens sont en fer, notamment un très beau poignard. Une introduction de quelques pages, donnant les notions essentielles sur les bronzes du Luristan et les influences qu'on y remarque, précède la partie descriptive du catalogue.

G. C.

La quatrième campagne de fouilles à Ras Shamra (*Printemps* 1932). *Rapport et études préliminaires*, par **F. A. Claude Schaeffer, Charles Virolleaud, Edouard Dhorme.** (Extrait de *Syria*, 1933). Paris, Geuthner, 1933 ; in-4º de 70 p., avec 15 fig. et 12 pl. hors-texte. — Après un aperçu rapide sur les recherches et sondages dans l'ancien port de Ras Shamra et sur les fouilles dans la nécropole sur la falaise Nord de Minet-el-Beida, M. F. A. C. Schaeffer, directeur des fouilles de Ras Shamra, s'étend, comme il convient, sur nos travaux dans la grande nécropole près de la rive sud de Minet-el-Beida. Il décrit d'abord les sépultures les plus anciennes, du XV^e^ ou début du XIV^e^ siècle avant notre ère : fosses taillées dans la craie où la céramique mycénienne peinte fait encore complètement défaut.

Suit l'étude sur les *tombes*, des XIV^e^ ou XIII^e^ siècles, à chambre funéraire précédée ou accolée d'un dromos avec escalier. De ces monuments l'un, tombe V, est édifié en petit appareil à couverture de dalles plates, l'autre, tombe VI, au curieux pavage en *puzzle* géométrique, avait été construit de grandes pierres de taille avec voûte en encorbellement et clé en T. Ces caveaux de famille ont fourni les restes, échappés au pillage, d'un mobilier d'une grande richesse : perles d'or, objets d'ivoire et d'albâtre. La céramique mycénienne peinte, du type d'Ialysos, y était encore abondante mais la découverte la plus intéressante fut celle de pièces, nombreuses et très variées, en verre multicolore, en faïence et surtout en porcelaine tendre ou fritte : par exemple les masques d'applique et les gobelets polychromes à visages féminins en relief des planches XI et XII et les coupes historiées.

Le compte rendu des excavations du tell de Ras Shamra débute

par la mise au jour au pied de l'acropole de tombes à dromos du XIVe siècle. Elles recouvraient des charniers du « 2e niveau », de l'époque XXe-XVIIIe siècles, avec céramiques unies ou décorées. Puis ce sont les fouilles dans les 2e et 3e niveaux sur l'acropole du tell, ainsi qu'à la périphérie de la bibliothèque, d'où sortent encore des tablettes à cunéiformes alphabétiques, en *langue de Ras Shamra*. Ici aussi apparaît une grande tombe mycénienne à encorbellement : à la voûte en forme d'élégante ogive lancéolée, au dallage pourvu d'un système de canalisations. Ce caveau semble un témoin de la prise de possession du pays par les Achéens aux dépens de l'élément phénicien au XIVe siècle.

Aux abords du grand temple, dont l'escalier et la cour antérieure furent complètement déblayés, les découvertes se multiplient : grande statue mutilée d'un personnage debout, arrière-train d'un félin de calcaire, fragment d'inscription en cunéiforme accadien, sphinx en pierre verte portant le cartouche d'Amenemhat III de la XIIe Dynastie, puis surtout la haute stèle du grand Baal au foudre (aujourd'hui au Louvre, proche du sarcophage d'Eshmunazar) et les statuettes d'argent ornées d'or d'un dieu debout et de sa parèdre.

M. Schaeffer termine par la description de nos sondages sur un tell découvert au bord du Nahr-el-Arab.

M. Ch. Virolleaud publie et commente le poème phénicien provenant des fouilles de 1930 : *La Naissance des Dieux gracieux et beaux*, qui pose ou éclaire divers problèmes d'histoire et de géographie bibliques, tandis que M. E. Dhorme présente la transcription et la traduction de deux autres tablettes de Ras Shamra, en cunéiformes alphabétiques également ; l'une, texte religieux, fait mention d'Ougarit ravagé par un typhon et l'autre est un message judiciaire.

G. Chenet.

Alexis Mallon, S. J., Robert Kœppel, S. J., René Neuville. *Teleilat Ghassul*, I, Compte rendu des fouilles de l'Institut Biblique Pontifical 1929-1932. Rome, Piazza della pilotta, 35. In-4° de XV-193 p., 72 pl. — Cette luxueuse publication s'ouvre par une page de deuil où figure le portrait du P. Mallon, qui fut l'instigateur et l'infatigable directeur des fouilles entreprises par l'Institut Biblique Pontifical sur le site de Teleilat Ghassul, au N.-E. de la Mer Morte, à une distance de 5 kilomètres et demi à l'est du Jourdain. Le 7 avril 1934, le modeste archéologue expirait sans avoir vu paraître le volume où devait être consigné le résultat de ses recherches. Une notice lui est consacrée, à la suite d'une préface de son collègue, le P. Bea, recteur de l'Institut Biblique Pontifical à Rome. La première partie du rapport, rédigée en allemand par le P. Kœppel, comprend une étude

géologique de la région où s'élevait le primitif habitat de Teleilat Ghassul, un aperçu des possibilités d'installation sur le mamelon lui-même, avec des déductions sur les anciennes conditions climatériques qui, en fait, ne différaient point essentiellement de celles d'aujourd'hui, enfin une description de la structure des ruines. D'excellents croquis du site et de ses environs immédiats, de la répartition des installations funéraires particulièrement nombreuses (dolmens, tombes circulaires, petits sépulcres, etc.) au voisinage du tell, permettent de se représenter l'importance des colonies humaines qui ont jadis erré dans ces parages. L'une des questions qui a le plus préoccupé les fouilleurs a été l'origine des couches de cendres qui, plus que partout ailleurs, caractérisent les différents niveaux des décombres. Au début de l'exploration, les esprits soucieux d'encadrer dans le folklore biblique les constatations archéologiques, étaient portés à y voir des restes tangibles du châtiment de Sodome, Gomorrhe et des autres villes de la Pentapole, qui, pour les besoins de la cause, étaient ainsi déplacées de leur situation traditionnelle au Sud de la Mer Morte. D'aucuns y ont vu les résidus des plantes à soude traitées pour la fabrication du savon (Abel, *Revue Biblique*, 1931, p. 395). Avec une extrême circonspection, le P. Kœppel cherche à définir la provenance de ces dépôts cinéraires. Il distingue les cendres proprement dites, les cendres de transition *(Uebergangsaschen !)*, le sable mêlé de cendres *(Sande mit Asche)*. Le microscope et le stéréoscope interviennent pour déterminer ces catégories qui paraîtront bien rigoureuses. Si du moins on arrivait à une conclusion ferme ! Mais voici les dernières phrases sur la superposition des débris qui constituent le chantier de fouilles : « Il y a encore une suite de questions auxquelles pour le moment nous ne pouvons donner une réponse décisive. Une constante collaboration de l'archéologie et de la géologie doit apporter une plus grande lumière sur ces points ; alors seulement on pourra écrire une histoire assez satisfaisante des installations successives de notre champ de ruines » (p. 26).

La deuxième partie, rédigée en français par le P. Mallon, contient un historique des fouilles, une étude des bâtisses en pierres et en briques, aux différents niveaux atteints par les fouilleurs, une description des foyers, puits, silos de ces maisons rudimentaires, une classification sommaire des ossements recueillis dans les habitations et qui sont principalement des ossements de nouveau-nés ou d'enfants en bas âge : « L'usage d'ensevelir les enfants dans les maisons était commun autrefois en Orient et il a été constaté dans presque toutes les ruines » (p. 49). Quelques sondages à la périphérie du champ de fouilles ont permis de retrouver partout ces lits de cendres, que nous avons notés ci-dessus et « qui proviennent principalement des bois et des branchages des terrasses » (p. 52).

La troisième partie, la plus utile aux archéologues et aux préhistoriens, est due à M. Neuville et au P. Mallon. C'est un inventaire de l'outillage en silex, des objets en pierre, en bronze, en os, des parures et des figurines. La céramique et la peinture forment deux intéressants paragraphes de ce catalogue descriptif et purement objectif. M. Neuville, qui fut un des collaborateurs du P. Mallon, traite sommairement des instruments de silex, épinettes, gouges, ciseaux, hachettes, racloirs, couteaux, scies, etc., ainsi que des armes, pointes de javelots, têtes de flèches, etc. La technique de ceux qu'on appelle les Ghassouliens ne dériverait d'aucun autre centre palestinien et se différencierait aussi des industries lithiques de la Mésopotamie ou de l'Égypte. D'où création d'un vocable nouveau, le Ghassoulien, à côté du Tahounien et du Natoufien.

La suite de l'inventaire est du P. Mallon. Les objets de pierre sont des moulins, des mortiers, des récipients en basalte, des masures, des rondelles qui sont pour la plupart des fusaïoles. Quant au métal, il est plutôt rare « comme il faut s'y attendre dans une ruine si ancienne (III[e] millénaire av. J.-C.), située dans l'hinterland, loin des voies commerciales qui reliaient entre elles les grandes civilisations de la Méditerranée orientale » (p. 75). Deux haches seulement de type archaïque, reproduites à la pl. 34. Elles appartiennent à la période du premier bronze. L'outillage en os est représenté surtout par des sortes de stylets appointés et par des objets plats auxquels on ne trouve pas de meilleure analogie que les « coupe-papiers » (p. 77). On y voit des instruments employés dans le travail de la laine. Quelques perles de collier, pendentifs, pectoraux, en nacre, coquille, os, hématite, cornaline, sont dessinés à la p. 80. « Quoique simples et primitifs, ces objets annoncent un certain goût pour la parure » (p. 81), affirmation qui n'a rien de risqué. Comme partout on retrouve des figurines féminines d'une stylisation grossière et aussi des chiens d'argile qui semblent provenir d'un atelier de potier.

La céramique est traitée dans le détail (pp. 87-128) et abondamment illustrée (pl. 41-54). Des croquis mettent sous nos yeux les profils des bords, des oreillettes, des anses, et surtout les silhouettes des principaux types de vases. La classification en formes communes et formes spéciales est purement empirique. Notons surtout les pithoi, l'un à bords droits, l'autre à col évasé, reconstitués et reproduits aux fig. 53-54 de la p. 103, dont on nous dit que « les dimensions sont à peu près celles des pithoi de Crète » (p. 101 ss.). Après avoir rappelé qu' « en Crète, le pithos apparaît au Minoen I final (2400-2100) et se développe spécialement au Minoen II moyen (1900-1750) », on montre les analogies indiscutables entre les deux récipients, celui de Palestine étant « plus modeste et plus simple ». Parmi les formes spéciales relevons les fragments qui proviennent de vases façonnés

en oiseaux. Suse et l'Égypte ont fourni bien des répliques de ces fantaisies céramiques. Les décors sont tantôt incisés, tantôt incrustés, tantôt appliqués. La pl. 53 donne des spécimens du décor mamelliforme, dont la Palestine a déjà fourni plusieurs types. Quant à la peinture sur poterie, elle est assez fréquente, « mais elle est restée au stade primitif » (p. 124). Elle est appliquée directement sur l'argile polie, parfois sur un engobe clair. Lignes ondulées, stries qui se coupent en losanges, droites parallèles ou obliques, c'est vraiment l'enfance de l'art.

Un chapitre spécial est consacré aux peintures. Sur une paroi, dont la base se trouvait seulement à 2 mètres de la surface actuelle, un champ d'argile, revêtu d'une couche blanche, a été aménagé pour servir de fond au tableau. Malgré les précautions infinies avec lesquelles on a procédé au dégagement du mur, il faut convenir que le résultat est plutôt déconcertant. Un coup d'œil sur les pl. 56 et 66 suffit à faire comprendre à quel degré d'évanescence est arrivée la composition primitive. Aussi n'insisterons-nous point sur les diverses hypothèses qui remplissent la p. 131. Des pieds de personnages sur une bande horizontale, quelques rayons rouges et jaunes à gauche, rien qui laisse espérer une précision quelconque, bref l'une des ces découvertes sans lendemain comme en connaît fréquemment l'archéologie palestinienne. La peinture à l'oiseau de la pl. 57, malgré les belles planches coloriées qui en reproduisent des éléments (pl. 67-72), est non moins endommagée. C'est par terre que plusieurs fragments en ont été retrouvés. On comprend que l'auteur du rapport avoue que « l'ordonnance générale nous échappe » (p. 135) et l'on se demande pourquoi il ajoute que « nous sommes en présence d'une mythologie qui semble tenir en même temps du naturisme et d'une fiction déjà évoluée » ! Une autre peinture, dite « à l'étoile », brillamment reconstituée à la planche du frontispice, marque une évolution déjà très avancée de la technique ornementale. Une première étoile à huit branches est circonscrite dans un triple cercle. Celui-ci est rattaché par huit autres branches à une zone circulaire où s'inscrivent des motifs triangulaires. Huit grands rayons partent de cette zone. Ils sont alternativement rouges et noirs. D'autres motifs d'une « interprétation extrêmement problématique » entouraient la figure centrale. Ce qui nous frappe, dans la représentation de l'étoile, qui « annonce un art en possession d'une longue expérience et de méthodes anciennes » (p. 138), c'est le modernisme de la composition et de la facture. Elle évoque invinciblement la facture de certaines mosaïques byzantines ou de certaines décorations arabes. Et l'on souscrit volontiers à cette réflexion de la p. 140 : « On le voit, il nous reste encore beaucoup de problèmes à résoudre pour avoir une idée concrète sur la civilisation de Teleilat Ghassul et sur l'origine de cette civilisation si étrange et si

inattendue dans ce petit coin de Palestine. » Quand on songe au temps, au labeur, à l'argent dépensés pour l'exploitation du site et la publication des résultats, on reconnaîtra que peu de fouilles se sont montrées aussi ingrates que celle-ci. Pas un monument artistique, pas un texte, qui permette de raccorder à l'histoire générale les vestiges mis à nu. La préface, en italien, du P. Bea, S. J., recteur de l'Institut Biblique Pontifical, insinue bien, aux pp. x-xi, que la ville, florissante jusqu'aux débuts du deuxième âge du bronze, mais disparaissant à cette époque, pourrait appartenir à cette Pentapole dont la Genèse raconte la merveilleuse destruction. Les archéologues seront peu impressionnés par cette déduction négative, pour laquelle, d'ailleurs, le P. Bea lui-même réclame « un sérieux examen scientifique ». La catastrophe des cités maudites appartient au folklore plus qu'à l'histoire et la recherche des sites visés par l'auteur biblique est affaire de topographie plutôt que d'archéologie. On s'en convaincra, en lisant l' « histoire d'une controverse », par le P. Abel, dans la *Revue Biblique* de 1931, p. 388 ss.

Ajoutons, pour être complet, que les fouilleurs n'ont pas circonscrit leur activité au chantier de Teleilat Ghassul. Ils ont profité de leur séjour sur place pour explorer la région voisine, ce qui nous vaut deux chapitres du P. Mallon, l'un sur « Les tells voisins et la nécropole », l'autre sur « La civilisation mégalithique ». Évidemment l'auteur sent le besoin de justifier l'effort auquel il a consacré les dernières années de sa vie, quand il écrit que « la culture de Teleilat Ghassul comble un vide ; elle établit un pont entre les civilisations de la Méditerranée Orientale et met la Palestine en relation avec les grands centres culturels de l'ancien Orient. Le III^e^ millénaire est son milieu naturel et, somme toute, dans ce grand cadre que rehaussent tant de belles œuvres, elle ne fait pas mauvaise figure ». Les archéologues ont entre les mains toute la documentation désirable. Je crains bien qu'ils ne considèrent comme exagéré le jugement que je viens de citer.

E. Dhorme.

American School of prehistoric research, n° 9. Old Lyme, 1933. — Le fascicule est presque entièrement consacré aux fouilles faites en Yougoslavie dans la station de Starcevo. Le rapport préliminaire met en lumière les contrastes existant entre ce site du Banat et Vinča. C'est ainsi que les statuettes de femme si nombreuses dans le premier gisement manquent totalement dans le second qui, aux environs de 2000 avant J.-C., représente dans le pays la plus ancienne civilisation néolithique. Les contacts avec les régions méridionales y sont fréquents et Starcevo représente l'extrême avancée vers le Sud de la grande aire de culture qui s'étend au Nord et à l'Ouest, à travers la Hongrie, la Slovaquie et la Moravie méridionale, en rapport avec

la région polonaise. La rive septentrionale du Danube marque la limite atteinte par la civilisation du groupe de Starcevo, Vinča et Boutmir se rattachant aux groupes de la rive opposée. On est amené à envisager le Danube comme formant une frontière, aussi bien ethnique qu'économique, entre ces diverses populations, et les relations entre l'Égée et les pays danubiens ont emprunté la voie du Vardar et de la Morava.

R. L.

Hazel D. Hansen. *Early civilization in Thessaly. The Johns Hopkins Studies in archaeology*, n° 15. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933 ; in-8° de XIX-203 p., avec 85 fig. et 4 cartes. — Dans cet exposé clair et précis des civilisations thessaliennes primitives, l'auteur apporte d'utiles compléments aux livres déjà anciens de Tsountas, *Dhimini and Sesklo*, et de Wace et Thompson, *Prehistoric Thessaly*. Le matériel archéologique est classé, cette fois, par périodes et non par sites et des études d'ensemble sont consacrées aux divers types de maisons, aux mobiliers funéraires, aux formes céramiques.

Le néolithique thessalien comprend deux périodes : le Thessalien I (2800-2500) est caractérisé par une poterie assez fine, rouge ou blanche, et des figurines stéatopyges ; la maison est généralement construite sur plan rectangulaire. Au Thessalien II correspond l'introduction du *mégaron* et la poterie du type de Dhimini. De 2300 à environ 1900 se développe l'âge du cuivre (céramique incrustée) auquel succède le Thessalien IV (1900-1200) de l'âge du bronze. La civilisation thessalienne subit alors l'influence de l'Égée. Avec l'âge du fer ancien, on assiste à une invasion venue de Macédoine.

R. L.

Gaston Colin. *Le discours d'Hypéride contre Démosthène sur l'argent d'Harpale ;* essai de traduction et de reconstitution avec une étude historique et littéraire. (*Annales de l'Est*, Mémoires, n° 4.) Paris, Les Belles-Lettres, 1934 ; 1 vol. in-8° de 98 p. (Prix : 15 fr.) — Le discours d'Hypéride contre Démosthène fournirait l'occasion de réflexions assez piquantes sur le trafic d'influence chez les hommes politiques athéniens et sur l'activité de l'Aréopage en tant que commission d'enquête. Cet intérêt d'actualité n'est pas celui qu'a recherché M. Gaston Colin, qui, depuis plusieurs années, prépare une édition complète d'Hypéride et, en attendant, nous donne une traduction et un essai de reconstitution du *Contre Démosthène*.

L'éditeur ne publie pas encore le texte auquel il s'est arrêté ; néanmoins plusieurs notes nous avertissent des points sur lesquels

il se sépare de Blass et de Jensen (notamment pour l'utilisation des citations anciennes, la reconstitution des colonnes VII et VIII, l'existence d'une colonne XIX *bis* et d'une colonne XXXVI *bis* : celle-ci représentée sans doute par le fragment des *Papyri Jandanae*, n° 80). Pour reconstituer, au moins approximativement, la suite des développements, M. Gaston Colin a eu recours à une méthode à la fois souple et prudente (qu'il expose p. 35 et suiv.) : outre les solutions suggérées par la logique du raisonnement, il a tendu le plus grand compte à la fois des habitudes du style périodique et des ressemblances avec le discours de Dinarque qui, frappantes dans maintes parties conservées, ne devaient pas être rares dans les phrases disparues.

La traduction est encadrée par deux études : l'une, reprenant un article précédent de l'éditeur (*Rev. des Ét. grecques*, 1925 et 1926), examine l'affaire d'Harpale et les faits du procès (les solutions proposées sont les plus probables ; néanmoins l'inscription éphébique d'Oropos semble bien nous imposer de conclure à l'acquittement de Philoclès ; d'autre part, des questions restent encore sans réponse en l'état actuel de notre documentation : si le décret de Cannônos, exigeant un procès distinct pour chaque accusé, était encore en vigueur, comment le sort d'Hagnonidès pouvait-il sembler — col. XL au début — particulièrement lié à celui de Démosthène ? D'autre part, par quel procédé le jury a-t-il pu fixer à 50 talents l'amende infligée dans une affaire où la somme dérobée était de 20 talents et où la loi prévoyait la peine du décuple ? Les accusateurs n'auraient-ils pas abaissé leur τίμημα après avoir obtenu, à une très faible majorité, un verdict de culpabilité ?). La seconde étude porte sur l'art d'Hypéride et montre, en leur plein jour, les qualités et les défauts que l'orateur a déployés dans cette cause où les circonstances ne lui rendaient pas la tâche facile (je serais moins sévère que ne l'a été M. Colin, p. 94-95, pour les répétitions de mots dont use Hypéride ; les Grecs semblent y avoir été moins sensibles que nous, et Isocrate lui-même ne les évite pas ; l'hypothèse « plaisante » de la col. XXXI, 4, qui suppose Alexandre fils de Poseidon, ne serait-elle pas une assimilation, sacrilège aux yeux des Athéniens, du roi de Macédoine avec Thésée, en même temps que « fils de Zeus » évoquerait Héraclès ?).

Le volume de M. Gaston Colin fournit un très précieux secours pour l'étude d'Hypéride et de son temps ; nous donnant un échantillon de ce que sera l'édition de l'orateur, il augmente notre hâte de la voir paraître.

Georges MATHIEU.

David M. Robinson. *Excavations at Olynthus*, Part VI ; *The coins found at Olynthus in* 1931 ; Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933, 1 vol. in-8°, XIV + 111 p., 2 fig., XXX pl. — Les monnaies trouvées

en 1928 par la mission américaine d'Olynthe avaient été publiées, fort soigneusement, dans *Olynthus III*, dès 1931. Voici, moins de deux ans après, la série des pièces trouvées en 1931 même. Et l'étude qui leur est consacrée — sixième fascicule de la publication générale — n'est pas moins précieuse. Il serait fort injuste de ne pas reconnaître tout d'abord, en le louant, le zèle que mettent ainsi les explorateurs d'Olynthe à placer à la disposition de tous leurs nombreuses et successives trouvailles. Rien de plus équitable, aussi, que de signaler que c'est à la science américaine qu'on doit çà et là l'initiative des enquêtes numismatiques *in situ*. Sardes, Corinthe, Doura-Europos, comme Olynthe, permettent déjà à ce sujet des investigations, des comparaisons, qu'on serait bien empêché de faire ailleurs, et dans la plupart des cas. Souhaitons, par exemple, aux découvertes numismatiques de Délos, de Thasos, le sort heureux de celles d'Olynthe !

C'est au cours de la guerre de 348, quand Philippe détruisit la ville, tandis que Démosthène réclamait vainement, de ses concitoyens frivoles, εἰσφοραί ou enrôlements — que les habitants apeurés, non sans cause, enfouirent leurs fortunes près des murs des maisons, comme il fut de tout temps et partout en usage. On a trouvé ainsi au moins trois dépôts (pl. XXX, carte), à quoi s'ajoutent les découvertes isolées. Sur 173 pièces d'argent, 97 appartiennent à la Ligue chalcidienne (38 tétradrachmes, 57 tétroboles). C'est en 423 qu'Olynthe centre de la Ligue chalcidienne, a dû commencer à battre monnaie indépendamment ; en 379, la prise de la ville par Sparte interrompit un temps l'activité de ses ateliers, mais de 375 à 348, ils reprirent leurs émissions. Au total, on distinguerait (pl. I-VI) six périodes. Les types, bien frappés, sont *apolliniens :* tête laurée, et grande lyre heptacorde, en raison du culte local. On relève de nombreux noms de magistrats.

Il est fort intéressant pour les historiens de préciser les rapports de la Chalcidique avec la Macédoine et les états grecs, de 479 à 348. C'est à quoi servirent ici les monnaies *autres que locales*, trouvées en grand nombre, et qui témoignent que les cités helléniques ne vivaient nullement repliées sur elles-mêmes. Rien qu'en 1931, on a recueilli à Olynthos des pièces de Cesarée de Cappadoce, de Iassos (Carie) et d'autres d'Issa (Dalmatie). Innombrables sont les centres qui, à la suite d'échanges ou de voyages, sont représentées par leurs piécettes dans la cité, convoitée, de Chalcidique. La carte de la p. 5, et les *Indices*, en feront juger. Au Sud, les relations pourraient s'être étendues jusqu'à Gortyne de Crète. C'est naturellement avec la Macédoine et la Thrace que le trafic était le plus intense : bronze ou argent le prouvent. Les noms des rois de Macédoine ou de Thrace fixent des dates : notons qu'on a trouvé des monnaies d'Alexandre le Grand et d'Antigone (Gonatas ou même Doson), p. 10, et aussi quelques monnaies romaines impériales ou byzantines (p. 107 sq.) ; ce qui

détourne de croire, comme le bon sens l'indiquerait, que la ville eût été complètement abandonnée après 348 ; Cf. L. Robert, *REA*, 1934, p. 521. M. D. M. Robinson publie sans délais ; on serait ingrat de lui reprocher trop certaines rapidités de forme et d'information. La notice sur la colonisation de Thasos, p. 97, d'après l'*Hist. num.*², est par trop sommaire ; on est tenté d'exprimer le même regret pour maints passages du livre qui eussent requis vérification ou complément.

Ch. Picard.

Gerhard Rohlfs. *Scavi linguistici nella Magna Grecia.* Rome, 1933 ; in-8° de 303 p., avec une carte. — Ce nouveau volume de la *Collezione di Studi Meridionali* est consacré à l'étude des dialectes grecs de l'Italie du Sud, et plus particulièrement au problème de leur origine. Reprenant les idées esquissées déjà par lui dans *Griechen und Romanen in Unteritalien*, M. Rohlfs s'attache à réfuter la thèse de Morosi, et à prouver que les îlots de langue grecque, qui subsistent encore dans deux cantons perdus de l'Aspromonte et de la Terre d'Otrante, mais ont été autrefois sensiblement plus étendus, ne sont pas des vestiges de la domination byzantine et remontent à l'époque de la colonisation hellénique de la Grande-Grèce.

Étudiant d'abord le vocabulaire et les particularités syntactiques des parlers de l'Italie Méridionale, — tant dans les régions devenues romanes du point de vue linguistique que dans celles où le grec se parle encore, — M. Rohlfs arrive à la conclusion qu'il faut supposer un substrat de langue grecque dans toute la Calabre et dans partie de la Basilicate et de la Pouille : substrat dont certains traits d'archaïsme, joints à l'absence de tout élément slave, marquent l'ancienneté. Passant ensuite à l'examen des données historiques, M. Rohlfs fait la revue des documents littéraires et épigraphiques qui tendent à prouver la survivance de l'usage du grec à travers toute l'époque de la domination romaine, tandis qu'il s'efforce de montrer que nous n'avons aucune trace précise d'immigrations massives de populations grecques à l'époque byzantine.

Peut-être y aurait-il quelques réserves à faire, notamment sur les conclusions positives que l'auteur croit pouvoir tirer de l'étude de la toponomastique. Sans doute aussi a-t-il tendance à sous-estimer l'influence byzantine dans le Sud de l'Italie. Mais ce livre apporte une foule d'éléments nouveaux pour la connaissance des dialectes de la Calabre et de la Pouille. En ce qui concerne, d'autre part, l'histoire même de la Grande-Grèce, la théorie de M. Rohlfs offre un intérêt qu'il est inutile de souligner. Car, bien que l'auteur suppose que les populations de la côte ont dû chercher refuge dans les montagnes, lorsque le bas-pays, cessant d'être cultivé, devint insalubre, n'y aurait-il pas

lieu de conclure surtout que la pénétration hellénique dans l'intérieur du pays a été beaucoup plus profonde encore qu'on pouvait le croire, s'il est vrai qu'elle a laissé des traces aussi durables ?

J. Bérard

St. Casson. *The technique of early Greek sculpture.* Oxford, at the Clarendon Press, 1933, in-8°, xv + 246 p., 96 fig. — Si l'on voulait mesurer l'évolution, et même le progrès, des études spécifiques concernant la sculpture grecque, — depuis le temps, non encore très lointain, des ouvrages réputés de Max. Collignon, où la part faite à l'emploi des instruments de la statuaire restait si minime, — on n'aurait qu'à prendre pour repère des livres comme celui-ci. Non seulement M. St. Casson pense que l'observation des manières d'attaquer la pierre, ou de fondre le bronze, doit être la seule base d'une étude objective de l'art grec sculptural, mais il aboutit — *exempli causâ* — à dresser, année par année, de 1650 à 300 (p. 168), tout un tableau de l'évolution de la plastique archaïque, d'après l'emploi même des outils. J'aurai l'occasion de dire ailleurs, et bientôt, le risque que pourrait faire courir à l'occasion, à notre connaissance de l'art grec, une méthode en apparence si mathématique, un souci si extrême de précision technique ; mais il est, certes, intéressant, de bénéficier ici des recherches nouvelles qui nous sont présentées. Elles consacrent et recommandent plus ou moins une méthode.

L'auteur nous reporte au temps des Minoens, dont il a distingué, dit-il, avec beaucoup d'attention, les usages d'atelier : matières dures, bronze, pierre tendre. En passant, il accorde à Sir A. Evans l'existence de grandes statues préhelléniques, celle par exemple du « Cloître Est » de Cnossos, ou celle que la *larnax* d'Haghia Triada nous montrerait derrière l'autel du sacrifice. Les idoles des Cyclades inaugurent l'emploi de la Ναξία λίθος, et de l' « abrasion », travail incisif à la pierre dure, dont M. St. Casson retrouve l'emploi à travers la plastique archaïque, jusqu'au temps du Parthénon. La période mycénienne a connu — mais pas même jusqu'à sa fin ! — la *mèche tubulaire*, peut-être par l'Égypte et la Crète ; la Porte des Lionnes (1400) ne serait décorée que *par remploi* de son célèbre relief, daté ici de 1550, et placé sous l'influence de la technique minoenne. Pour l'âge de transition, géométrique, toute l'ingéniosité de l'auteur n'a peut-être pas réussi à suppléer à la rareté des documents ; les indications qu'on tirerait de la technique des sceaux restent assez isolées. Les plus anciennes statues en pierre tendre, apparues ensuite avec le temps des nouveaux apprentissages, ont fourni d'utiles observations sur l'emploi des instruments métalliques *coupants*. Bonnes remarques aussi sur les statues de marbre, encore qu'on ne s'explique guère que l'auteur, qui a du goût, ait tant admiré la Coré debout de Berlin, dont les défenseurs allèguent maintenant la

laideur comme signe d'authenticité. Pauvre Attique ! De 600 à 570, les sculpteurs améliorent leur métier jusqu'à l'abus ; il y a ensuite deux grandes périodes du marbre, jusqu'à 540, jusqu'en 475.

L'étude abonde en remarques précieuses, et en ingénieuses démonstrations, surtout pour l'examen des techniques de la pierre ; dans l'examen des bronzes, l'auteur semblerait par trop tributaire de K. Kluge.

M. St. Casson, qui est très bien documenté, convaincra ses lecteurs dans la mesure où il pourra être admis qu'une marque d'outil a réellement une valeur objective comme moyen d'étude et de datation. Il faudrait pour cela qu'on fût d'abord bien sûr de la nature même de l'outil employé, ici ou là ; on en pourrait discuter, ce qui déjà arrive (*AJA.*, XXXVII, 1933, p. 573 sqq., p. 637, et réponse, *AJA.*, 1934, p. 280 sqq.). Le tableau de la p. 168 aboutit — j'allais dire *forcément* — çà et là, à donner à certaines œuvres des dates qu'on ne pourra conserver. C'est la preuve, concluront les sages, que même l'effort scientifique marqué par la méthode du livre n'est pas décisif, et que l'examen purement technique des œuvres demeure seulement une partie très *nécessaire* du travail de l'historien des arts antiques ; il serait périlleux, de l'isoler par trop, et, plus encore, de s'en tenir à cela.

Ch. P.

Louis Rougier. *L'origine astronomique de la croyance pythagoricienne en l'immortalité céleste des âmes,* dans les *Recherches d'archéol., de philol., et d'histoire,* public. de l'Institut français d'archéologie orientale, t. VI. Le Caire, 1933 ; gr. in-8°, VIII + 144 p. — Appelé à professer temporairement au Caire, M. L. Rougier a donné comme *xenia,* à la collection si précieuse que dirige M. P. Jouguet, cet ingénieux opuscule philosophique, qui ne laissera indifférent aucun helléniste. En voici la thèse essentielle, appuyée sur l'examen, dit l'auteur, des textes[1]. On admettait généralement jusqu'ici — surtout depuis es recherches de Fr. Cumont, que le profond changement survenu dans les idées sur l'outre-tombe — lorsqu'on « fit du Royaume des morts, le royaume des cieux », en transférant dans les étoiles les âmes des morts — était d'origine *orientale.* Il passait pour né de la rencontre, *à Babylone,* de la religion iranienne, le Mazdéisme (qui croyait que le Juste était élevé à la « demeure de lumière » des dieux), avec la religion sidérale des Chaldéens. Or, M. L. Rougier s'inscrit en faux contre cette théorie généralement acceptée. Pour lui, les *inventeurs* de l'immortalité astrale seraient les Pythagoriciens eux-mêmes : on leur ferait tort, désormais, en les considérant seulement comme de

1. Ce n'est pas qu'ils soient partout bien cités : les incorrections abondent dans les textes grecs ; et tous n'ont pas été dépouillés, tant s'en faut.

tardifs agents transmetteurs, qui, un jour, auraient communiqué à Platon les secrets de l'Asie. Au vrai, selon M. L. Rougier, si deux des affirmations préalables sur lesquelles repose la croyance pythagoricienne en l'immortalité céleste de l'âme se retrouvent formulées en Babylonie (dualité du monde, divinité des astres), les Pythagoriciens ne devraient qu'à eux-mêmes leur troisième principe : *la parenté* (συγγένεια) *des âmes et des astres*. Ce serait là une directe conséquence d'une découverte astronomique de Pythagore et de son école, découverte « qui allait substituer à l'astronomie empirique des Orientaux l'astronomie explicative des géomètres grecs, et que l'on peut formuler ainsi : les mouvements des astres, indûment appelés errants, n'obéissent pas au hasard, mais à des lois aussi régulières que le mouvement diurne des étoiles fixes ». Par ailleurs (p. 123) « aucun monument figuré, aucun texte daté », assure l'auteur, ne donne la priorité aux Babyloniens dans l'invention d'une telle observation. Pour la doctrine, l'*Epinomis*, écrit rédigé par Philippe d'Oponte, qui nous est parvenu en annexe aux *Lois*[1], est beaucoup plus près des autres Dialogues de Platon que de la conception de la *Cosmopolis* céleste, selon l'astrologie chaldéo-persique. L'*Epinomis* serait même en contradiction avec le rôle joué par les planètes dans la cosmologie iranienne et l'astrologie chaldéenne. On pourrait fixer au cours de la seconde moitié du v^e^ s. déjà, l'adoption *officielle* à Athènes de la croyance en l'Immortalité céleste de l'âme. — Il ne peut s'agir ici que d'exposer en résumé, bien entendu — non de discuter, ni même de peser en détail — la thèse si critique de l'auteur. On voit d'emblée son importance, par tout ce qu'elle remet en cause, et parce qu'elle veut apporter à la gloire des Pythagoriciens : si c'est bien — je cite — « leur doctrine, développée dans les mythes ailés de Platon, inféodée par Posidonios d'Apamée à la physique du stoïcisme, exposée par Cicéron dans le *Songe de Scipion*, chantée à la fin du paganisme par les *Vers d'or* d'Hiéroclès, qui s'est infusée dans les religions de salut orientales, le judaïsme, le gnosticisme, le mithriacisme, le manichéisme, l'islamisme, pour devenir pendant dix siècles la véritable foi des élites méditerranéennes ». Elle traversa le Moyen âge, ajoute M. L. Rougier, et inspira la *Divine comédie* : seules l'astronomie de Képler et la mécanique de Galilée l'ont ruinée[2].

Voici quelques observations, faites au cours d'une lecture attentive que l'ouvrage mérite. Ce qu'on pourrait regretter, c'est que

---

1. Contrairement à l'opinion de M. Bidez, par exemple, L. Rougier l'intègre, on le voit, dans l'œuvre platonicien.

2. Remarquons ici que l'antiquité, dès le temps d'Aristote, n'était guère fixée très au juste sur le rôle de Pythagore. M. G. Rathmann (*Quæstiones pythagoreae*, 1933) a souligné cette indécision dont nous avons peu de chances de sortir. On pourrait regretter que M. L. Rougier n'ait pas songé à distinguer les divers états, et les étapes, pour la doctrine qu'il examinait.

M. L. Rougier n'ait pas trop voulu rechercher si, *en dehors de l'Asie* et même de leurs observations astrales, les Pythagoriciens n'avaient pas été quelque peu *aidés* à découvrir la parenté des âmes et des astres ; on nous dit bien (p. 130) que le « *catastérisme* des héros grecs de la fable procède d'une toute autre anthropologie que la théorie dualiste de la nature humaine ». Mais — ceci même acquis (?), qui ne l'est guère — il resterait à décider si la doctrine pythagoricienne n'a pas été surtout en son temps une *adaptation*, mise au goût de recherches nouvelles, de la doctrine de l'*Enlèvement au ciel*, parallèle de bonne heure à celle du Rapt souterrain, et dont les origines pourraient être cherchées très loin, dans la période de formation même du polythéisme hellénique (rapt de Ganymède par Zeus, autres par dieux ou déesses). Les thèmes figurés d'enlèvements n'ont jamais été plus fréquents dans l'art qu'à l'époque où *s'élaborait* la croyance pythagoricienne en l'Immortalité céleste des âmes (VI^e^ s.). Cette croyance n'a guère un aspect *nouveau*, ni spécifiquement grec, convenons-en.

Dès lors, il vaudrait la peine de rechercher, tout de même, si la vieille religion persique, héritière des données babyloniennes, avec son principe de la séparation des corps et des âmes, du bien et du mal, ne reste pas *aux origines ;* et si elle n'a pas pu vraiment influencer les sages d'Ionie, qui au temps des Achéménides, coudoyaient d'Ephèse à Samos, dans les temples, les *mages* iraniens. Il y a un risque à vouloir faire aux Pythagoriciens la part trop belle. P. 108 sqq., n'y a-t-il pas quelque excès de netteté, dans la présentation faite de l'évolution des idées sur l'outre-tombe en Grèce même ? Il semble qu'on ne puisse pas dire absolument que, pour les Mycéniens, la « tombe ait été la demeure des âmes après la mort », puisque chez eux subsistait la doctrine minoenne de l'âme-papillon, donc de la mort-sommeil, avec résurrection printanière ; et cette croyance resta entretenue par les mystères (orphico-éleusiniens) pendant le temps même des Homérides, les initiés échappant au bourbier de l'Hadès, pour les Champs-Elysées, comme jadis certains héros (Pélée, Achille, Ménélas, Hélène) allaient revivre aux Iles bienheureuses. Lors même que la croyance à l'immortalité stellaire devint plus ou moins « officielle » (inscription de Potidée), on ne renonça nullement à croire, officiellement aussi, à une autre utilisation des âmes des morts : celle qu'enseignaient les mystères d'État, aux portes d'Athènes. L'initiation éleusinienne a été recherchée de tous : le « Paradis » qu'elle offrait n'était pas dans les étoiles. Si la *Paix* d'Aristophane, en 421, montre par simple allusion Trygée voyageant en plein ciel parmi les astres où se rencontrent certains poètes dithyrambiques, deux ans après en 423, les *Nuées* restent construites sur le thème de la *Katabasis* éleusinienne ; de même encore, *les Grenouilles*, en 405 (v. 83-85). Entre les dogmes pythagoriciens et les dogmes orphiques, il y avait d'ailleurs des passages, des accords, que

M. L. Rougier (comme G. Rathmann, par ailleurs) constate implicitement, p. 96-97. Si Platon a conclu et dit que « selon un vieux *logos*, les âmes renaissent des morts » (cf. p. 97), c'est qu'il connaissait ces interférences, avant Olympiodore commentateur du *Phédon*. On n'aurait pas tenté, à mon sens, de *faire croire* à la continuité d'une même tradition (L. Rougier, p. 98, n. 1), si la tradition n'avait pas existé, au vrai, plus ou moins continue.

Ch. P.

Aldo Neppi Modona. *L'isola di Coo nell' antichità classica : delineazione storica in base alle fonti letterarie e ai documenti archeologici ed epigrafici. Memorie pubblicate a cura dell'Istituto storico-archeologico di Rodi.* Vol. I, 1933 ; XI + 240 p., in-4°, 2 cartes (pochette) et 18 pl. hors-texte. — Ce travail — pourvu de cinq *Indices*, et tenu bien au courant (p. 11-15) de la bibliographie récente, — rendra de bons services comme base d'information, au moment même où commence à paraître la publication détaillée des fouilles allemandes de Cos (R. Herzog, *Kos*, I, *Asklepieion*, 1932). Il vise à nous documenter sur le passé de l'île chère à Asclépios et aux médecins. Tour à tour sont rassemblés les renseignements concernant la géographie et la topographie historique de l'île (cartes et photographies), son histoire jusqu'à la fin de l'Empire romain ; puis, ceux sur le peuplement, l'administration (vie politique et sociale, instruction, jeux, calendrier, cultes, etc.) — Parmi les cultes, celui d'Asclépios, qui eut le rang primordial, est traité à part. L'auteur étudie aussi le développement des sciences (médicales, surtout) dans l'île, la production littéraire, et les trésors d'art, parmi lesquels interviennent quelques chefs-d'œuvre : ceux d'Apelle, de Praxitèle et de ses fils, etc. Enfin, certains aperçus concernent la vie économique, le commerce, le monnayage, les dialectes et les particularités de l'épigraphie locale.

P. 87, l'auteur rapproche du Zeus Ktésios un Πάσιος, d'aspect dorien (?), qui manquerait aux relevés de H. Sjövall, *Zeus im altgr. Hauskult*. Pour le culte d'Héraclès, les documents thasiens ont été négligés à tort. P. 110 sq., à propos du culte d'Asclépios, l'auteur note les rapports avec le *hiéron* d'Épidaure, si directs que Cos se considérait, politiquement même, comme une dépendance du sanctuaire péloponnésien. Le plus ancien monument qu'on puisse dater est l'*ancien* Autel (350-330) ; nous en rencontrons, le plan, pl. IV, « antérieur aux nouvelles recherches italiennes », et qui est celui de la publication allemande (Herzog, *Kos*, I, pl. 37). De l'aménagement du IIe siècle, qui a donné son aspect « romain » à la troisième terrasse (supérieure), date le remaniement du dit Autel, sur la terrasse moyenne : le *bômos* nouveau a eu le type de ceux de Pergame, Magnésie, Priène. — Avec l'étude sur l'école médicale de Cos, p. 118 sq., on conférera désormais

les observations (citées dans les *Addenda*), de R. Herzog, *Arch. Jahrb.*, 47, 1932, *Anz.*, col. 274 sqq. ; de nouvelles inscriptions de l'Asclépicion ont été récemment publiées par G. Patriarca, *Bullett. Impero romano*, III, 1932 : Supplem. du *Bullett. comunale di Roma*, LX, 1932. On sait que l'exploration de la grotte d'Aspripetra a donné, à Cos, quelques utiles renseignements sur les périodes primitives du néolithique au géométrique. Les traditions et les documents relatifs à l'art sont ici bien étudiés. On regrette, p. 151, l'emploi de la dénomination fausse : Aphrodite « *de Fréjus* », pour la statue du Louvre, qui vient des environs de Naples. L'auteur (p. 155-156) n'a pas assez tiré partie des documents déliens — auxquels il ne fait qu'une brève allusion à propos de l'*Athénienne* (?) Cléopatra — pour la datation des Muses de Cos ; et il ne semble connaître la question de la statue thasienne de Philiscos qu'à travers l'étude de M. Schede. Le bel athlète annoncé comme découvert en 1931 (p. 158) n'a pas été, malheureusement ici, reproduit.

Ch. P.

Inscriptiones Italiae. Vol. XI, fascicule I, par **Piero Barocelli.** Rome, Libraria dello Stato, 1932, XIX et 68 p., in-4° ; fascicule II, par **Josephus Corradi,** 1931, XV et 33 p. — Le *Corpus Inscriptionum Latinarum* n'est pas encore achevé, et voici que naissent de nouveaux recueils qui sont destinés à le remplacer. Cette rupture d'une discipline, acceptée il y a soixante-dix ans, s'explique par différents motifs : nécessité de mettre à jour et en ordre, dans une série unique, la masse des inscriptions réparties entre les tomes du *Corpus*, les suppléments de ces tomes, et diverses publications ; désir des savants de chaque nation de présenter eux-mêmes l'épigraphie de leur pays ; possibilité d'utiliser, pour les recueils nouveaux, les procédés de reproduction dont les tomes anciens du *Corpus* n'ont pas bénéficié. Plutôt qu'à des efforts dispersés, aurait-on pu songer à une refonte générale du *Corpus ?* Elle aurait supposé, pour toute sorte de questions (moyens financiers, choix des collaborateurs, ordre d'urgence des travaux), une large entente internationale qui n'aurait été réalisable, ni aisément, ni promptement. Quoi qu'il en soit, le fait est, que dès 1915, Vollmer a publié un recueil des inscriptions de la Bavière, en dehors du vol. III du *Corpus ;* le recueil des inscriptions de l'Algérie entrepris par Gsell, qui en a publié un volume en 1922, sera continué ; et l'Union des Académies italiennes s'occupe activement du recueil des inscriptions de l'Italie. Il faut nous faire à l'idée que nous vivrons le temps qui nous reste à vivre dans une certaine complication bibliographique.

Les deux fascicules des *Inscriptiones Italiae* parus en 1931 et 1932 appartiennent au vol. XI, qui correspond à la onzième région d'Au-

guste. L'un, de M. Barocelli, concerne Aoste ; l'autre, de M. Corradi, Ivrée. Dans chaque fascicule les textes sont numérotés à partir de 1, ce qui allongera les références. Les introductions et les commentaires sont en latin. Les inscriptions sont classées par catégories dans le même ordre qu'au *Corpus*. Chaque fascicule comprend les milliaires, et la partie de l'*instrumentum* qu'on pourrait appeler « immeuble par destination » (marques de briques et de tuiles). Il y a des index et des tables de concordance.

Ainsi se trouvent rassemblés méthodiquement des textes jusqu'à présent dispersés entre le vol. V du *Corpus* (1877), les *Additamenta* publiés par Pais (1884), les *Notizie degli scavi*, et une ou deux publications locales. L'inédit se réduit à peu de chose (l'ex-voto *Iovi Pynino*, fasc. I, n° 105, n'est pas inédit : il a été publié par E. Ferrero dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1904, p. 181, et il est dans Dessau, 9336). Au total, il y a 152 numéros pour Aoste, 66 pour Ivrée.

Familiers avec le pays, les auteurs ont écrit de très utiles introductions historiques et topographiques. On appréciera beaucoup la carte (donnée dans l'un et l'autre fascicule). De nombreuses inscriptions sont reproduites, parfois au trait d'après un dessin, le plus souvent en similigravure d'après une photographie. Il arrive que, grâce à ces images, on puisse améliorer la lecture proposée : fasc. I, n° 34, on lit le nom complet *Egloge*, que restituait Mommsen ; n° 46, ligne 4, le nom de la femme est *Cav[iae]* ; n° 120 (milliaire inédit), les lettres de la dernière ligne sont deux G, qui complètent AV de la ligne précédente : *Augg(ustis)*, et non pas *(milia) CC* (le milliaire semble palimpseste, d'ailleurs) ; fasc. II, n° 34, dans la transcription, corriger *G(ai) l(iberta)* en *(feminae) l(iberta)*.

Il ne saurait être question de rendre compte en détail des commentaires, qui sont abondants et généralement bien informés. Fasc. I, n° 91, ligne 4, je lirais volontiers *Ac(i)nip(one)* (d'Acinipo en Bétique)

Eugène Albertini.

Jotham Johnson. *Excavations at Minturnae*. Vol. II, *Inscriptions*, 1re partie, *Republican magistri*. Rome et Philadelphie, 1933 ; in-4° de 138 p. — Ce volume est le premier paru de ceux auxquels donneront lieu les fouilles de Minturnes, commencées en août 1931. Ces fouilles sont exécutées par l'Université de Pensylvanie, avec le concours de l'Associazione internazionale di Studi Mediterranei que préside le comte Constantini ; l'autorisation accordée par le gouvernement italien aux archéologues américains « was in itself a great achievement », comme dit l'avant-propos.

En dégageant les ruines d'un temple qui remonte aux premiers

temps de l'Empire, on a trouvé, remployés dans le soubassement, vingt-neuf autels portant des inscriptions. C'est à ces vingt-neuf textes qu'est consacré le mémoire de M. Johnson.

Tous sont des listes de *magistri* ou de *magistrae* (vingt-trois listes des premiers, six des secondes) qui, groupés par collèges de douze, assurent des cultes qui sont probablement des cultes de *vici* et de *compita*. Les divinités nommées sont Spes, Cérès, Mercure, et une déesse V... qui est sans doute Vénus. Un des autels est daté, par les noms des consuls, de 65 av. J.-C. ; tous se placent vraisemblablement entre 100 ou 90 et 64.

A une exception près (une ingénue, et encore, me semble-t-il, de naissance irrégulière), les personnages sont tous des esclaves ou des affranchis. M. Johnson étudie soigneusement les noms que nous fournit ce lot de textes : ceux des maîtres et des patrons enrichissent singulièrement la prosopographie de Minturnes à l'époque républicaine ; les cognomina d'affranchis et les noms d'esclaves sont grecs pour les trois quarts, comme on pouvait s'y attendre ; mais seize, soit 5 %, sont purement sémitiques, et indiquent l'importance à cette date de l'élément syrien dans la population de Minturnes.

Certains d'entre les esclaves appartiennent aux *socii salinatores* et aux *socii picarii*, qui exploitaient les uns les salines, les autres les forêts de pins des environs de Minturnes. Un jour nous est ouvert ainsi sur l'activité économique de la ville.

On saura gré à M. Johnson d'avoir publié sans tarder ce beau groupe de documents, qui fait bien augurer de ce que les fouilles de Minturnes nous apprendront.

E. A.

Willy Hüttl. *Antoninus Pius*, vol. II. Prague, Calve, 1933 ; in-8° de 372 p. — M. Hüttl a entrepris d'écrire sur le règne d'Antonin une monographie qui remplacera utilement les ouvrages anciens de Lacour-Gayet et de Bryant. Avant le volume I, qui contiendra l'histoire du règne, il publie le volume II, qui donne les principales pièces justificatives, puisqu'il rassemble les témoignages épigraphiques contemporains d'Antonin : c'est avec ces témoignages, et non avec la misérable biographie de l'*Histoire Auguste*, qu'on peut tenter de reconstituer cette tranche de l'histoire impériale.

La première partie du livre (pages 1-196) présente une prosopographie du règne, province par province. On trouve là non seulement les gouverneurs de province, les légats des proconsuls, les légats juridiques et les légats légionnaires, mais aussi les questeurs, les procurateurs, les tribuns des légions ; pour l'Égypte, les idiologues, dioecètes, juridiques d'Alexandrie et épistratèges. Après les provinces viennent

Rome et l'Italie, avec la liste des magistrats et fonctionnaires, d'ordre sénatorial et d'ordre équestre. Dans les fastes consulaires, M. Hüttl a pu déterminer, avec certitude ou vraisemblance, la date, flottante avant lui, de plusieurs consulats suffects.

Cet inventaire de nos connaissances prosopographiques pour un temps donné recoupe de façon intéressante les inventaires qui existent pour un pays donné (Afrique, Germanie, etc.).

La seconde partie (pages 197-372) est un corpus des inscriptions concernant Antonin ; elles sont reproduites en transcription, avec développement des abréviations.

Nous avons ainsi sur le règne d'Antonin une abondante collection de données, soigneusement critiquées et classées. Appuyé sur elles, M. Hüttl pourra dégager, dans son vol. I, les grandes lignes de l'administration d'Antonin.

On regrettera que, dans la prosopographie, le pays d'origine du personnage, lorsqu'il est connu, ne soit pas toujours indiqué ; cette mention serait instructive. On regrettera aussi que M. Hüttl n'ait pas compris dans ses listes les commandants de cohortes et d'ailes ; cela ne lui aurait pas demandé un gros effort supplémentaire, et aurait encore augmenté notre dette de reconnaissance envers lui. Aux gouverneurs de Maurétanie, il faut ajouter probablement, pour l'ensemble des deux Maurétanies, Uttedius Honoratus, clarissime, en 144 (*Année Épigr.*, 1931, 38), et pour la Maurétanie Césarienne T. Flavius Priscus (*ibid.*, 35). Dans la seconde partie, il eût été bon, aux indications de provenance, de distinguer par le caractère typographique les noms anciens de localités des noms modernes. Pourquoi, en outre, dire tantôt Cuicul, tantôt Djemila ? Pour *C. I. L.*, II, 3236, Almedilla est à corriger en Almedina. Pour *C. I. L.*, VIII, 4643, la restitution de Wilmanns, qui était rejetée p. 19-20, est reproduite sans observations p. 253. Enfin, pour les textes qui figurent dans les *Inscriptions latines d'Afrique* (1920) ou dans les *Inscriptions latines de l'Algérie* (1922), il aurait mieux valu dépouiller ces recueils que de renvoyer à l'*Année Épigraphique* (on aurait ainsi corrigé, par exemple, l'indication de provenance de *A. E.*, 1905, 109, qui est de Henchir-el-Gonaï et non de Thagaste).

Il va sans dire que de tels détails ne diminuent guère les mérites de cet excellent travail.

E. A.

Erik J. Holmberg. *Zur Geschichte des cursus publicus.* Upsal, Lundequist, 1933 ; in-8° de 158 p. — Cette dissertation inaugurale, dont l'auteur est un élève de M. Persson, ne se donne pas comme une étude exhaustive du *cursus publicus*, mais comme un examen des

points les plus discutés dans l'histoire de ce service (trasnport des correspondances, des personnes et des bagages, dans l'intérêt public, à travers l'Empire romain). Il ne semble pas que M. Holmberg apporte dans cet examen beaucoup de données ni de solutions nouvelles, et peut-être n'y a-t-il en effet rien d'important à ajouter aux travaux antérieurs qui sont cités ici avec éloge, notamment à ceux de Naudet (1868) et de Hudemann (1875), ni surtout aux commentaires de Godefroy, sur le titre V du livre VIII du *Code Théodosien*, source fondamentale pour notre connaissance du *cursus* sous le Bas-Empire. Cependant M. Holmberg tire des papyrus la conviction qu'Auguste, qui fut le premier organisateur du *cursus publicus*, s'inspira surtout de l'exemple de l'Égypte. Il écrit quelques pages solides et précises sur les *agentes in rebus*. Il est très regrettable qu'il ne connaisse pas les travaux de M. Lefebvre des Noëttes, et qu'il déclare (p. 65) « unerwartet hoch » les poids indiqués par les textes comme charge maxima des différents véhicules, alors que ces poids, comme l'a montré M. Lefebvre des Noëttes, sont dérisoirement faibles.

E. A.

Frederick W. Shipley. *Agrippa's building activities in Rome.* Washington University Studies, new series, Language and Litterature, n° 4. Saint-Louis, 1933 ; in-8° de 97 p. — Cette brochure fait suite à un article publié dans les *Memoirs of the American Academy in Rome*, IX (1931), par M. Shipley, qui s'est donné pour tâche d'étudier en détail la reconstruction de Rome entre la mort de César et la mort d'Auguste. Il rassemble ici, consciencieusement, avec un minimum de commentaires et de vues générales, ce que nous pouvons savoir des travaux d'Agrippa, groupés en quatre chapitres : travaux pendant son édilité (égouts, aqueducs), travaux dans le Champ de Mars à l'Ouest de la Via Flaminia (ce sont les plus importants), travaux dans le Champ de Mars à l'Est de la même route, travaux divers. Les monuments élevés par Agrippa ayant été pour la plupart brûlés à l'époque de Titus et reconstruits ou restaurés par Hadrien, les fouilles n'ont pu et ne pourront guère nous apporter sur eux que des indications topographiques. C'est surtout à travers les textes que nous distinguons le grand rôle joué à côté d'Auguste par Agrippa, en matière de constructions comme en d'autres domaines.

E. A.

A. W. Van Buren. *A bibliographical guide to Latium and Southern Etruria*, 3e édition ; *A companion to the study of Pompeii and Herculaneum.* Rome, American Academy, 1933 ; in-8° 34 et de 36 p. — Ces deux brochures sont fort utiles pour les travailleurs et pour les voya-

geurs archéologues. La première édition du *Guide to Latium* a paru en 1916, la seconde en 1925 ; dans l'édition nouvelle, un soin particulier a été accordé à la bibliographie postérieure à 1925, date à laquelle s'arrête le Catalogue de la bibliothèque de l'Institut archéologique allemand. Rome n'est représentée ici que par ceux de ses musées qui intéressent le Latium et l'Étrurie Preistorico, Gregoriano Etrusco, Villa Giulia) ; mais sur les environs de Rome jusqu'à Orvieto, Suviaco, Terracine, on a une liste bien choisie de travaux à consulter. La seconde brochure remplace un *Companion to Pompeian Studies* paru en 1927. Elle reproduit les principaux textes antiques sur les villes du Vésuve, donne pour Pompéi une bibliographie des travaux les plus récents, et signale pour chaque point de la ville les inscriptions les plus instructives ; la dernière page concerne Herculanum.

E. A.

Ernst Stein. *Die kaiserlichen Beamten und Truppencohorten im römischen Deutschland unter dem Prinzipat.* Vienne, Seidel, 1932 ; in-8° de 301 p. — Publiée sous les auspices de l'Académie de Berlin et de la Commission romano-germanique de Francfort et en partie d'après les papiers laissés par feu Emil Ritterling, l'enquête de M. E. Stein s'étend aux quatre provinces qui constituaient la Germanie romaine : Belgique, Germanies inférieure et supérieure, Rétie-Vindélicie. Ce volume est inséparable des *Fasti des römischen Deutschland unter dem Prinzipat* (voie *Revue*, 1934, II, p. 101) et sera complété par un troisième consacré à l'histoire administrative et militaire de la Narbonnaise, de l'Aquitaine et de la Lyonnaise, également sous le Haut-Empire. Après un exposé de géographie administrative où M. Stein se range à la théorie qui admet le détachement des Lingons de la Germanie pour être incorporés, avant 150, à la Lyonnaise, l'auteur dresse le tableau de l'administration civile et de ses rouages. Dans l'historique des corps de troupe, la partie essentielle est celle qui traite des auxiliaires, actuellement, l'étude la plus complète à ce sujet.

R. L.

J. C. Clarke. *The roman fort at Cadder (near Glasgow).* Glasgow, Jackson, Wylie & C°, 1933 ; in-4° de VI-93 p., avec 18 fig., IX pl. et 1 plan. — La plus ancienne occupation de Cadder semble bien correspondre à l'établissement d'un *marching camp*, dont il ne subsiste plus qu'un large fossé traversant la partie méridionale. Le site a été occupé, aux temps d'Agricola, par un fortin dont quelques traces apparaissent sous les ruines du fort contemporain des Antonins. Il était défendu par un fossé dont le tracé se confond avec celui du fossé

extérieur de la forteresse antonine. L'intérêt de ces découvertes est de faire connaître le système défensif de la Bretagne au 1er siècle : quelques camps importants reliés entre eux par des fortins. Au siècle suivant appartiennent peut-être les restes du campement des ouvriers qui construisirent le camp de l'époque des Antonins ,orienté à l'Est et situé, au Sud, en bordure de la route militaire. On a retrouvé les emplacements de six baraquements en bois pour le logement de la garnison. La demeure du commandant et le bain offrent les traces de trois remaniements successifs, et furent détruits par un incendie, sans doute lors du soulèvement de 155 après J.-C. Ces bâtiments de pierre furent ensuite reconstruits, mais en bois et, vers 170, agrandis. Un nouvel incendie ruina le fort qui ne semble pas avoir été réoccupé sous la dynastie des Sévères.

R. L.

V. Kuzsinski. *Das grosse römische Töpfervierlel in Aquincum, bei Budapest.* Budapest Régiségei, IX, 1932 ; in-4° de 423 p., avec 397 fig. et 1 plan (résumé en allemand). — Les fouilles de M. Kuzsinski, dans le quartier des potiers d'Aquincum, situé à l'Ouest du Mithraeum, ont apporté une ample moisson de documents très divers à l'histoire des industries céramiques dans le monde romain.

Trente-cinq fours ont été découverts, dont la forme ne diffère pas de celle des exemplaires déjà connus, mais, ici, il est possible de préciser le caractère de leur utilisation : alors que les plus grands fours, à plan carré, étaient utilisés pour la cuisson des briques, les plus petits, de forme circulaire, étaient exclusivement réservés pour la poterie sigillée, les lampes, les figurines ou les médaillons. Cette variété dans la fabrication est la caractéristique de ce Céramique, dont la principale activité se place à l'époque de Marc-Aurèle, comme le prouvent les scènes, reproduites sur les médaillons, se rapportant à la guerre des Marcomans (fig. 241), ou représentant Marc-Aurèle et Lucius Verus, avec la légende : *conc*[*ordia*] *Augg.* [*M. Au*]*reli e*[*t Lu*]*cii.*

La presque totalité des vases sigillés sortent de l'atelier du pannonien *Pacatus* qui possédait une filiale à Eszék *(Mursa).* Si dans la disposition des rinceaux de vignes qui décorent bon nombre des poteries sorties de cette officine, on reconnaît l'influence des décors gaulois de Lezoux et, dans le rendu de certains animaux, celle de Rheinzabern, la composition générale, le plus souvent malhabile, est particulière au groupe pannonien. Il en est de même du choix des modèles où, à côté de poinçons universellement utilisés, se rencontrent, parmi les sujets le plus fréquemment reproduits, des motifs tels que celui du forgeron, du Pan les mains réunies derrière le dos, de l'oiseau d'eau, ayant un caractère spécifiquement local. Par le choix du décor,

aussi bien que par le style, les ateliers céramiques d'Aquincum représentent un aspect nouveau de l'industrie de la terre-cuite dans l'Est de l'Europe.

Les lampes, de types variés, ont été fabriquées au contraire dans plusieurs ateliers. Certaines figurines (buste de Minerve) sont intéressantes pour l'étude de l'interprétation de modèles classiques par des potiers du monde des Barbares. Enfin, les officines d'Aquincum ont encore livré des poteries non décorées, de type pannonien.

Bien que n'ayant aucun rapport avec l'histoire de ces ateliers, la découverte, au fond d'un puits, de tonneaux en bois, mérite d'être signalée ; l'un d'eux portant l'inscription : *immune in r(ationem) val(etudinarii) leg(ionis) II ad(iutricis)* a été utilisé pour quelques transports à destination de l'hôpital de la deuxième légion *adiutrix*, cantonnée à Aquincum.

R. L.

E. Junyent. *Il titolo di San Clemente in Roma* (*Studi di Antichita Cristiana* pubblicati per cura del Ponteficio Istituto di Archeologia cristiana, VI). Rome, 1932. In-8° de 230 p. — La collection des *Studi di Antichita cristiana* publiés par l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne s'est enrichie en 1932 d'un nouveau volume d'un très grand intérêt, dû à M. E. Junyent, *Il titolo di San Clemente in Roma*. Cette monographie de l'église Saint-Clément, une des plus célèbres de Rome, comprend à la fois l'étude du monument et l'étude du *titre*, c'est-à-dire de l'antique paroisse romaine qu'a été Saint-Clément.

L'étude du monument porte naturellement non seulement sur l'église actuelle, qui date du Moyen âge, mais, ce qui est beaucoup plus intéressant encore pour l'archéologue, sur les édifices qui l'ont précédée. On savait depuis fort longtemps qu'il y avait eu, à Saint-Clément, avant l'église du Moyen âge, une basilique des premiers temps chrétiens et, plus anciennement encore, une habitation privée et un sanctuaire de Mithra. Mais les rapports topographiques et chronologiques de ces diverses constructions n'avaient pas été établis avec exactitude avant les fouilles de ces dernières années. C'est le résultat de celles-ci qu'a exposé, avec une grande clarté, M. Junyent.

Il y a eu, à Saint-Clément, avant la basilique chrétienne et avant le *mithraeum*, non pas une, mais deux maisons particulières, l'une sous l'abside de l'église actuelle, mais la débordant, l'autre sous une grande partie de l'espace qui s'étend en avant de cette abside. La seconde, plus considérable, avait deux étages. C'est la première qui fut, au moins partiellement, transformée en *mithraeum* au III^e^ siècle, tandis que l'église chrétienne la plus ancienne fut installée

dans l'autre. Le temple mithriaque dut rester en usage jusque vers la fin du IVe siècle, et c'est seulement à cette époque que les chrétiens l'utilisèrent également, pour agrandir la basilique qui avait succédé à l'autre demeure particulière.

L'histoire du *titre* de Saint-Clément n'est point relatée avec moins de soin. Saint-Clément compta parmi les 25 *tituli* primitifs qui furent définitivement institués au début du Ve siècle. Mais il y avait eu antérieurement, et non seulement depuis Constantin, mais même avant la fin de l'ère des persécutions, au IIIe siècle, de véritables églises, à Rome comme en d'autres lieux. M. Junyent a contribué à donner de ce fait une excellente démonstration, et il a mis en lumière que l'*ecclesia* et le *dominicum Clementis* étaient au nombre de ces très anciens sanctuaires chrétiens. Utilisant les renseignements fournis par d'autres fouilles romaines, il montre que tous les édifices titulaires de Rome ont été construits selon des dispositions analogues, avec un vaste espace central, l'église proprement dite, pour les assemblées liturgiques, et des habitations pour le clergé, comprenant plusieurs étages et appartenant par conséquent au type non pas de la *domus*, mais de l'*insula*.

Quant au nom de Clément, donné au titre qui nous occupe, il doit provenir du propriétaire de la maison transformée en église, et non du pape, troisième successeur de saint Pierre, qui n'est pas, en dépit d'une légende postérieure, attesté comme martyr, qui ne fut pas non plus enseveli en cet endroit et dont le culte n'y fut établi que relativement tard. Le propriétaire dont il s'agit pourrait être le consul Flavius Clemens, un des Flavii chrétiens, mais ce n'est là qu'une hypothèse, assurément fort plausible, dont on ne peut actuellement prouver le bien-fondé.

On voit quelle est la richesse d'informations diverses, concernant l'archéologie chrétienne, l'histoire ecclésiastique, l'hagiographie romaine, incluses en ce petit, mais substantiel volume, qui fait grand honneur à la collection de l'Institut pontifical d'Archéologie chrétienne.

Jacques Zeiller.

Gudmund Schütte. *Our Forefathers. The Gothonic Nations*, t. II. Cambridge, 1933 ; in-8° de 483 p. et 20 fig. hors-texte. — C'est en partant de l'ethnographie et de l'analyse des vieux documents écrits classiques et nordiques que l'auteur passe à l'histoire ancienne de plusieurs peuplades germaniques. Ouvrage d'une importance capitale et de « tout confort moderne » (nombreuses cartes et références, index très complet, bibliographie, etc.).

O. J.

Haakon Shetelig. *Vikingeminner i Vest-Europa (Vestiges des Vikings dans l'Europe occidentale)*, publ. par l'Institut des Études comparatives. Oslo, 1933 ; in-8° de 270 p. et 86 fig. — Ces dernières années M. Shetelig et plusieurs de ses collègues norvégiens ont entrepris, sous les auspices de l'actif Institut des Études comparatives, de nombreux voyages d'études dans l'Europe occidentale en vue de dresser une liste complète des vestiges (sépultures, stèles, objets isolés, etc.) que les Vikings (800-1050) y ont laissés. M. Shetelig publie cette liste qu'il encadre d'un très important exposé historique. Une édition anglaise paraîtra ultérieurement.

O. J.

Ivar Schnell. *Sveriges Fornborgar (Les oppida de la Suède)* in *Meddelanden från Fôreningen för Stockholms fasta försvar (Mém. de la Soc. pour la défense de Stockholm).* Stockholm, 1933 ; p. 67-76, 4 figures. — C'est un exposé succinct et clair de l'état actuel de nos connaissances sur les nombreux et souvent énigmatiques oppida suédois qui datent de l'époque des invasions (400-800) et de celle des Vikings (800-1050).

O. J.

Ivar Schnell. *En förteckning över fornborgarna i västra Uppland (Les oppida de la province occidentale d'Uppland)* in *Upplands Fornminnesförenings Tidskrift*, t. XLIII ; Upsal, 1933 ; p. 241-274 ; 36 fig. — Les oppida de la province d'Uppland (Suède orientale) sont assez nombreux. L'auteur en décrit 21, situés immédiatement au Nord du lac Maelar. Les quelques trouvailles, qui permettent de leur assigner une date, appartiennent à l'époque des Vikings (800-1050). Plusieurs forts semblent pourtant avoir été construits antérieurement Les plus anciens remontent peut-être à l'époque des invasions.

Les oppida upplandais auraient servi non seulement comme refuges en temps de guerre mais aussi comme lieux de sacrifices. — Résumé anglais.

O. J.

Histoire du Moyen âge (dans l'Histoire générale publiée sous la direction de **Gustave Glotz**), t. VIII. *La Civilisation occidentale au Moyen âge du XI^e^ au milieu du XV^e^ siècle*, par **Henri Pirenne, Gustave Cohen, Henri Focillon,** Paris, E. Leroux, 1933 ; in-8° de 705 p. — La première partie *(Le mouvement économique et social)* revenait de droit à M. Pirenne, qui l'a traitée avec sa maîtrise habituelle. Après avoir repris l'idée, qui lui est chère, que l'irruption de

l'Islam dans le bassin de la Méditerranée au VII^e siècle amena la cessation du commerce dans l'Empire franc, il observe qu'il n'en fut pas de même dans l'Empire byzantin et montre comment Venise est devenue dès le XI^e siècle une grande puissance maritime, tandis que les marchands scandinaves s'établissaient en Russie, dans la Baltique et la mer du Nord ; si bien que les Croisades venant et l'emprise de l'Islam sur la Méditerranée cessant, l'Europe se trouva prête pour une renaissance commerciale, dont les siècles suivants bénéficièrent largement. Alors on voit les villes se repeupler, sans que d'ailleurs les campagnes perdent leur prépondérance numérique, les gildes et les hanses s'organiser, les foires progresser, et la monnaie, sinon remplacer entièrement le troc, du moins acquérir une importance croissante qui se reconnaît à deux signes : la reprise de la frappe de la monnaie d'or, le développement du commerce de l'argent. Parallèlement grandit l'industrie urbaine, dont le régime peut différer dans le détail selon les pays, mais qui partout repose sur le même principe : celui des corporations de métiers. Après avoir décrit en un tableau vigoureux, précis et souvent coloré, ces brillants résultats au XIII^e siècle, M. Pirenne arrive aux XIV^e et XV^e siècles et, partant des troubles sociaux qui marquèrent la fin de la période d'expansion de l'économie médiévale, il esquisse en quelques pages riches d'idées, mais peut-être un peu courtes, les formes nouvelles qu'elle prit alors et qui pour lui se résument en trois mots : protectionnisme, capitalisme, mercantilisme.

La tâche de M. G. Cohen, qui n'avait que 220 pages pour parler du *Mouvement intellectuel, moral et littéraire*, était singulièrement difficile, car il avait affaire à une époque particulièrement féconde et devait étendre ses recherches non seulement à la France, mais à l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Scandinavie. Pour se tirer d'embarras, M. Cohen aurait pu s'élever au-dessus des faits et, procédant par masses, dégager les grands courants philosophiques et littéraires qui traversèrent alors l'humanité. Il a préféré présenter les faits dans l'ordre chronologique, parce que, dit-il lui-même, « si la division séculaire est de médiocre valeur, elle est un repos pour l'esprit ». Je ne suis pas sûr qu'il convaincra tout le monde, et qu'en découpant par morceaux, comme il l'a fait, les ouvrages et même les personnes, il ait procuré à l'esprit un repos ; mais il est incontestable que le lecteur désireux d'être renseigné sur les différents genres en honneur dans la littérature française et la littérature étrangère du Moyen âge et sur leurs principaux représentants, Chrestien de Troyes, Dante, Pétrarque, Joinville, Froissart, Christine de Pisan, trouvera dans le travail de M. Cohen des aperçus intéressants, des indications précises, qui témoignent de vastes connaissances, et, soutenu par des notes bibliographiques copieuses, pourra, s'il le veut, entreprendre aisément des explorations plus étendues.

Dans la partie intitulée *Le Mouvement artistique,* M. Focillon, avec une science sûre et la richesse de vocabulaire qui lui est propre, suit pas à pas les prodigieuses transformations par lesquelles a passé l'art du Moyen âge. Un chapitre préliminaire sur la genèse des formes, où l'auteur remonte jusqu'à l'art carolingien, lui permet de donner à son travail une base solide, et d'affirmer à bon escient que « le XI^e^ siècle ne fut pas un réveil miraculeux », mais la continuation de traditions séculaires. A la suite de M. Puig i Cadafalch, il étudie « le premier art roman », en s'efforçant de déterminer la part des survivances et celle des nouveautés, et atteint ainsi le grand épanouissement de la fin du XI^e^ et du XII^e^ siècle. Les monastères puissamment organisés, et tout spécialement Cluny, lui apparaissent comme le foyer d'où sont sorties les plus belles églises romanes, avec leur architecture qui n'est « ni orientale ni romaine », mais « est l'expression d'une pensée d'Occident », leur sculpture polychromée conçue dans le même esprit et leurs vastes peintures murales, dont l'éclat, joint à celui des tissus liturgiques et des châsses émaillées, leur assure une vie riche et colorée. Passant ensuite aux débuts de l'art gothique, M. Focillon établit que la voûte d'ogives, anglo-normande d'origine, trouva dès l'abord dans la région parisienne une terre d'élection, mais que les Cisterciens de Bourgogne en firent de leur côté un emploi singulièrement fécond. Puis, après avoir parlé en termes éloquents des grandes cathédrales de la France du Nord et notamment de Chartres, il recherche comment l'art du XIII^e^ siècle, dont elles constituent la plus brillante manifestation, s'est comporté dans les provinces françaises situées en dehors du domaine royal et de la Champagne, « où il a donné des types exemplaires », et dans le reste de l'Europe. Les derniers chapitres sont consacrés à l'art de la fin du Moyen âge et à son prolongement à travers la Renaissance italienne « qui, longtemps, n'en fut qu'un des aspects ».

Au total, un excellent ouvrage, ainsi qu'il fallait s'y attendre, étant donnée la qualité des trois collaborateurs.

A. KLEINCLAUSZ.

Comitato nazionale italiano per il dizionario latino dell'alto medioevo. *Relazione dello stato dei lavori al* 24 *febbraio 1934* (extrait des *Atti del Reale Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti,* 1932-1933, t. XCII, II^e^ partie). Venise, Carlo Ferrari, 1934-XII. — On sait que l'Union Académique Internationale a entrepris dest ravaux préparatoires à la publication d'un dictionnaire latin des époques post-classiques antérieures à l'an 1000. Le comité italien, affilié à l'Union, et présidé par le P^r^ Vittorio Lazzarini, fait preuve d'une grande activité. Son fichier comptait, le 24 février, 458.125 fiches, dont plus de 70.000 rédigées au cours de l'année précédente. Un lexique provisoire

du latin du haut Moyen âge, dressé d'après les textes d'origine italienne, est entrepris par le Pr Francesco Arnaldi, de Pise, et la première partie en doit paraître dans le second fascicule de 1934 de l'A.L.M.A. (*Archivum Latinitatis Medii Aevi*, ou *Bulletin Du Cange*, organe de l'Union Académique).

Le rapport signale, parmi les travaux de l'Union, la publication, par Maurice Hélin, de l'*Index scriptorum operumque latino-belgicorum Medii Aevi*, s'étendant chronologiquement au Moyen âge entier, comme le fait la liste semblable des auteurs anglais (celle des textes d'origine italienne s'arrête à l'époque des Othons). Pour 1935 est annoncée une publication analogue concernant les auteurs et textes de France.

F. Bar.

Ackerman (Phyllis). *The Rockefeller-Mac Cormick tapestries. Three early sixteenth century tapestries, with a discussion of the history of the tree of life.* New-York; Oxford University Press, s. d. (1934); gr. in-folio de (VI)-48 p., avec 43 pl. dont 6 en couleurs. — Ce beau volume, tiré à petit nombre, est le premier d'un ouvrage qui devait être consacré à la Collection Rockefeller-Mac Cormick; par la qualité de sa typographie et de son illustration, il fait grand honneur à l'amateur qui avait décidé de l'entreprendre et à l'auteur qui a dirigé sa publication.

Trois tapisseries flamandes du commencement du XVIe siècle — une grande *Verdure* peuplée d'animaux, une *Chasse au sanglier* et une *Chasse à l'ours* — y sont étudiées en détail; elles ont fourni matière à une étude approfondie de toute une série de pièces analogues, fort curieuses, sur lesquelles on n'avait encore aucun travail d'ensemble.

Mme Ackerman — dont il est inutile de rappeler la compétence toute spéciale — a d'abord groupé, autour des trois tapisseries de la collection, les pièces similaires dispersées dans les collections publiques ou privées de l'ancien et du nouveau monde. Puis elle a cherché à identifier leurs auteurs, en s'appuyant sur les inscriptions qu'elle y a relevées; et elle a conclu (p. 12) qu'il est « presque certain » que cette *Verdure* et ces *Scènes de chasse* ont été tissées à Tournai, d'après des cartons de Gilles Le Castre, dans l'atelier des Poissonnier, vers 1520.

Sachant combien sa méthode a été critiquée, elle a tenu à la justifier dans un premier Appendice; dans un second Appendice, elle a comparé la grande *Verdure* à une autre répétition du même carton (pl. 32). Puis, pour expliquer le sujet de cette *Verdure* où l'on voit un arbre entouré d'animaux, elle a entrepris une étude détaillée des représentations de l'Arbre de vie, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours.

Nous n'insisterons pas sur cette dernière partie, qui témoigne de patientes lectures ; mais il convient de revenir sur certains points relatifs aux tapisseries mêmes. Une fois de plus nous ferons des réserves quant à la valeur de la méthode qui consiste à voir, dans des inscriptions souvent fantaisistes et d'une lecture incertaine, des noms de peintres ou de tapissiers : les résultats obtenus semblent discutables. Au contraire le groupement et l'analyse des tapisseries elles-mêmes sont tout à fait intéressants et rendront grand service : on n'a pas assez d'études comparatives de ce genre.

Diverses questions de détail seraient à examiner. Mme A. a signalé, et avec raison, l'intérêt d'une tapisserie (pl. 32) qui reproduit en partie le carton de la grande *Verdure* (pl. 1 et 2) avec des variantes qu'il est instructif de relever. Au sujet de cette dernière pièce, on remarquera qu'elle a dû être tissée pour un emplacement déterminé, d'après des cartons préexistants : car le tapissier, pour couvrir la surface voulue, a rempli l'extrémité droite par une bande empruntée à un troisième carton, qu'il n'a même pas essayé de raccorder avec son voisin.

Il aurait été instructif de rapprocher cette *Verdure* et les pièces analogues, de la série assez nombreuse des tapisseries « à grosses feuilles » légèrement postérieures, dont beaucoup ont été fabriquées à Enghien. On relèverait, entre les unes et les autres, des analogies de détail assez curieuses (voir la bordure, pl. 17).

Mme A. a suggéré qu'on pourrait trouver les modèles des animaux très stylisés de ces *Verdures* dans des œuvres d'art orientales (v. p. 42) ; sans en nier la possibilité (des questions de dates seraient à préciser), nous ferons observer qu'on devrait aussi chercher les prototypes dans certaines gravures allemandes de la fin du XV^e^ siècle : il y aurait là des rapprochements intéressants à établir.

L'inscription qui surmonte la *Ménagerie* (pl. 11 et p. 8) n'a pas été lue très correctement ; elle formait six vers (et non deux) dont le texte, mal transcrit par le tapissier — ce qui arrive souvent — et peut-être dénaturé par une restauration (?) devrait être : Berger amoureux| léger et joyeux|vrai cœur de jeunesse| je quitte tels jeux| plus jouer n'en veux|j'entre en vieillesse.

Pour conclure, livre intéressant, qui rendra service par les comparaisons qu'il établit ou suggère.

J. M. V.

REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES
RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE

1934

1° PÉRIODIQUES[1].

AEGYPTUS, XIII, 1933.

P. 123-136, 331-332. A. Stein. Très probablement Ti. Claudius Balbillus, préfet d'Égypte de 55 à 59, est le même personnage que le procurateur du même nom honoré à Éphèse (*Ann. épigr.*, 1924, n° 78) ; il est très invraisemblable que l'envoyé homonyme d'Alexandrie à Claude se confonde avec eux et certainement l'astrologue Balbillus ne s'identifie avec aucun de ceux-ci.

P. 137-144. F. Schehl. Nouvel essai de restitution de l'édit de Domitien relatif aux immunités des vétérans (*Ann. épigr.*, 1910, n° 75, face externe, l. 10-20).

AMERICAN JOURNAL OF ARCHAEOLOGY, XXXVII, 1933.

P. 562-568. Osc. Broneer. Inscriptions de Corinthe.

P. 562. Base.

1) ΠΕΔΟΥΚΑΙΟΝ
ΚΕΣΤΙΑΝΟΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΗΝ
ΡΗΤΟΡΑ
ΚΟΡΙΝΘΟΣ
ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ
Ψ Β

P. 567 et pl. LXIII, 1. Base.

---

1. Nous tenons à remercier vivement MM. J. Gagé, P. Guillon, R. Lantier, H. Marrou et Ch. Picard des renseignements qu'ils ont bien voulu recueillir pour nous.

2)

C · CAELIO · C
FIL · OVF · MARTIALI · PRAEF
COH · Ī · RAETORVM · QVAE · TENDIT
IN RAETIA · TRIB · LEG · XIIII · GEM · QVAE
TENDIT · IN DACIA · IN QVO · TRIBVNATV
DONIS · MILITARIBVS · DONATVS · EST
AB · IMP · CAESARE · NERVA · TRAIANO
AVG · GERMANICO · DACICO · ET · COPIARVM
CVRAM · ADIVVIT · SECVNDA · EXPEDITIONe
QVA · VNIVERSA · DACIA · DEVICTA · EST
PROC · PROVINC · ACHAIAE · PROC · FERRARIar.
l. gelL I V S · M E N A N D E R · A M I C V S

P. 568. Base.

3)

C · CERI[illegible]
PROC · IMp.
CAESARIS
TRAIANI · HADRIANI
AVG ·
PROVINCIAE · ACHAIAE ·
L · GELLIVS · MENANDER
AMICVS
DEC · DEC ·

Ibid. et pl. LXIII, 2. Plaque.

4) T · M A N L I O ·
T · F · COL · IVVENCO
AED · PRAEF · I · D ·
II · VIR · PONTIF
AGONOTHET · ISTHM $^{IO}_{N}$
ET · C A E S A R E O N
QVI · PRIMVS · C A E S A
REA · EGIT · ANN · ISTHMIA
TRIBVS · AGRIPPIA ·
TRIBulES

Cf. *Ann. épigr.*, 1923, nº 5.

ID., XXXVIII, 1934.

P. 233. C. Blegen. A Hissarlik. Inscription relative à L. Vinuleius Pataecius (donnée en fac-similé et en partie seulement. Aucun déchiffrement du texte complet).

AMERICAN JOURNAL OF PHILOLOGY, LV, 1934.

P. 101-120. Lily Ross Taylor. Révise l'histoire des Jeux séculaires sous la République d'après un passage de la prière à *Terra Mater* et à Apollon dans les Actes des Jeux de 204 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1932, nº 70).

ANNALES DU SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE, XXXIII, 1933.

P. 59-64. O. Guéraud. Deux documents relatifs au transport des céréales dans l'Égypte romaine.

P. 59-60. Tesson de poterie.

5) Σενπικως Μελανι τῳ υιῳ πλειστα χαιρ[ειν].
Γεινωσκειν δε θελω οτι ο αδελφος σου [ ]-
θωτης επιπλους βεβληται σειτου ει[ς Αλε]-
ξανδρειαν και εχειρογραφησεν και η[δη]
παραλαμβανει τον σειτον. Λοιπον ει[ ]-
δημηση ου δυνομαι ελθειν προς σ[ε]·
αρτους γαρ αυτῳ ποιω και ετοιμαζω
αυτον. Ασπαζομαι Ταπενιν και
Απλωναριν και υποδησμε.....
αυτην δια σκορπιον. Ασπα-
ζεται υμας Ιουλας.
Εαν εγδημηση ο αδελφος σου,
βαπτω τα ερια και φερω.
Ερρωσο.

L. 9-10 : le sens échappe.

P. 63. Sachet de cuir ayant contenu un échantillon d'orge ; en capitales.

6) EXEMPLAR
HORDEI MISSI PER CHAE
REMONAM ANVBIONIS
GVBERNATOREM·EX NO
MO MEMPHITE *ad* METRO
POLIN

« Lorsque du grain était expédié par le Nil à Alexandrie, on en prélevait un échantillon, pour vérifier si la cargaison n'avait pas été falsifiée en cours de route » ; il en a été de même ici pour l'orge transportée du nome Memphite à la métropole de ce nome.

ID., XXXIV, 1934.

P. 17-46. P. Lacau. Inscriptions latines de Louxor.

P. 22-24. Groupe de quatre bases juxtaposées, à l'est du temple.

P. 22.

7) PACIS AETERNAE PROPAGATOREM
ET PVBLICAE SECVRITATIS CON
SERVATOREM D N GAL· VALERIVM
MAXIMIANVM P·F·INVICTVM AVG·
AVREL·MAX*im*INVS V· *p.* DVX
AEG·ET THEB *u*TRARVMQ LIBB·
DEVOTVS N M QVE EORVM

L. 6-7 : *Aeg(ypti) et Theb(aidos) [u]trarumq(ue) Lib(yarum) devotus n(umini) m(ajestati)que eorum.*

Ibid. Dédicace à Licinius par le même gouverneur.

P. 23.

8)

IVVENTVTIS AVCTOREM ET PACIS
AETERNAE CONSERVATOREM
D N FL·VAL·CONSTANTINVM NOB·
CAESAREM AVR·MAXIMINVS
V P DVX AEG·ET THEB·VTRARVM*q.*
LIBB·DEVOTVS N M Q EORVM

Ibid. Dédicace très effacée à Maximin Daia.

Les noms des deux Augustes Maximianus et Licinius et ceux des Césars (après novembre 308 et avant mai 309) sont peints en jaune, non en rouge comme le reste des textes. Ce jaune remplace la dorure, signe de vénération.

P. 29-30. Groupe de quatre bases juxtaposées, à l'ouest du temple.

P. 30.

9)

NOBILISSIMVM CAE*s*AREM
PONT·MAX·TRIB·POT X COS·III
AVREL·REGINVS V P PRAES PROVINC
THEBAID NMQ EIVS SEMPER
DICATISSIM*us*

Date : 300 ap. J.-C.

Il s'agit de Constance Chlore ou de Galère.

Ibid. Fin d'un texte semblable plus mutilé encore.

P. 34.

10)

D N FORTISSIMO *ac*
B E N I G N I S S I M O
GAL·VAL·MAXIMIANO
NOBILISSIMO CAESARI
VAL·EVETHIVS V P RAT
DNMQ EIVS

L. 5 : *v(ir) p(erfectissimus) rat(ionalis).*

P. 36 = *Ann. épigr.*, 1889, n° 152. Dédicace à Constantin par le gouverneur Val. Rometalca.

P. 39. Fragment d'un second exemplaire du même texte.

P. 41. Id. = *C. I. L.*, III, n° 12050.

ANNALI DELLA REALE SCUOLA NORMALE SUPERIORE DI PISA, II, 1933.

P. 121-125. S. Ferri. Observa-

tions sur le testament du roi Ptolémée (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

Id., III, 1934.

P. 103-105. M. Rostovtzeff. Sur le cryptogramme chrétien *Sator* (à propos d'une inscription de Doura : plus loin, n° 274). Dans ce rébus, créé en Gaule peut-être dans la première moitié du IIIe siècle, les lettres sont répétées chacune deux fois sauf N ; en les redisposant, on peut obtenir une croix qui donne dans les deux sens *Pater noster* précédé d'un α et suivi d'un ω.

L'Antiquité classique, II, 1933.

P. 65-89. E. Derenne. Observations sur des inscriptions déjà publiées, notamment p. 69-70 de Mytilène (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 101) ; p. 74-75 de Tralles (*C. I. L.*, III, n° 7146) ; p. 76-77 de Pergame (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, n° 473).

P. 363-370. M. Niedermann. Sur l'inscription trouvée près de Brescello *(Brixellum)* et publiée dans l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 153 : remarques concernant les formes vulgaires du texte et l'interprétation de certains passages. *Chromati* est le *signum* du défunt au vocatif.

Id., III, 1934.

P. 121-161. L. Halkin étudie, d'après les inscriptions qui le concernent, en particulier *C. I. L.*, XIV, n° 3608, la carrière de Ti. Plautius Silvanus Aelianus, légat de Mésie sous Néron.

Universitatea Regele Ferdinand I din Cluj. Anuarul de anii 1928-1932, 2e part., 1933.

P. 49. C. Daicoviciu. Milliaire très mutilé datant du règne de Marc Aurèle et de L. Vérus, trouvé à Mera.

P. 54. O. Floca. A *Sarmizegetusa.*

11)
I · O · M
MARTI AVG ·
PRO SALVTE
IVL · FLACCIN
I LEG · AVG · PR
PR · TRANSLAT · IN
LEG · XIII G · POS

L. 4-5 : *Flaccin(i)... leg(ati).*

P. 58-63. C. Daicoviciu. Notes archéologiques et épigraphiques.

P. 58. A *Apulum.*

12)
I O M D I S
DEABVSQVE
P A T E R N I S
P AEL STEFA
N V S V L M P

Ibid. Vient sans doute de *Sarmizegetusa.*

13)
SILVANO DOM
T CORBVL
PRISCIA
NVS DEC ·
COL
V S

P. 59 et fig. 1. A Cluj.

14)

I O M
CONSERVA
TORI T · SC
RVIVS VITA
LIS TUB COH
II CAMP
V · S · L · M

L. 3 : *S[e]rvius ?*

P. 60. *Ibid.*

15)

SILVANO
DOMESTICO
AUR TITVS
V S L M

Ibid.

16)

D E O
INVICT

P. 61. A Turda *(Potaissa).*

17)

LIBERO PA
TRI · ET LIBE
RE · CONSER
VATORIBVS
AEL · SUPERI *(sic)*
AVG MUN · SEP ·
POT · U · L · P

L. 5-7 : *Ael(ius) Super<i>, aug(ur) mun(icipii) Sep(timi) Pot(aissae).*

Ibid. Inscription réplique de la précédente : SVPER au lieu de SVPERI.

ANZEIGER DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, LXX, 1933.

P. 50-52. W. Kubitschek. Observations au sujet de l'expression *solo publico* dans la dédicace d'un amphithéâtre de *Carnuntum* (*Ann. épigr.*, 1901, n° 247 ; *C. I. L.*, III, n° 14359[2]).

ANZEIGER FÜR SCHWEIZERISCHE ALTERTUMSKUNDE, XXXVI, 1934.

P. 96-97, p. 101. T. Eckinger. A *Vindonissa.* Estampilles sur une lampe et une assiette de terre cuite.

P. 102-104, cf. p. 99. R. Laur-Belart. A *Vindonissa.* Fragment d'une nouvelle inscription semblable à celle en l'honneur de Claude, datée de 47 av. J.-C., qui a été publiée dans l'*Ann. épigr.*, 1898, n° 84 ; ce fragment permet de compléter l'inscription précédemment connue, dont les deux dernières lignes doivent se restituer ainsi :

18)

M · LIC*inio senecio*NE · LEG · *N*G
LEG*io xxi rapax*

O ARCHEOLOGO PORTUGUÈS, XXIX, 1930 et 1931 (publié en 1934).

P. 159 et pl. XI. J. Leite de Vasconcellos. A Seurros.

19)

TRIDIAE M
ODESTI · F SE
VRR*a*E · T
RANS M
EXS > · SE
RANTE
AN · XX · VA
LERIVS VF

L. 2 et suiv. : *Seurr[a]e Transm(iniensi)* ou *Transm(inianae)* (cf. en particulier, Pline, *Nat.*

hist., IV, 112) ; l. 5 : *exs c(enturia)* ; l. 8 : *u(xori) f(ecit)*.

Pour la mention des lignes 5 et 6, cf. *C. I. L.*, II, nos 5739 et 6290.

P. 164-165. M. de Paiva Pessoa. A Lardosa. Autel.

20)
TREBARON
NE· V·S·
OCVNVS
OCONIS·F

P. 178. J. Leite de Vasconcellos. A Nisa. Autel.

21)
P·CARMI
VS·MACER
EX·VOTO

L. 1-2 : *Carmi[ni]us*, propose l'auteur.

P. 183. J. Leite de Vasconcellos. A Montalvão. Autel.

22)
CELTIVS
TONGI
F·IOVI R
EPVSO
5 ALV·S·

L. 3 et suiv. : *Jovi Repulso(ri) a(nimo) l(ibens) v(otum) s(olvit)*.

P. 225. J. Leite de Vasconcellos. Remarques sur l'inscription de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 24, d'après L. Wickert.

ARCHIV FÜR PAPYRUSFORSCHUNG, XI, 1933.

P. 153-164. K. Preisendanz. Liste des *tabellae defixionum* et des amulettes trouvées en Allemagne, Angleterre, France, Histrie, Yougoslavie, Basse-Autriche, Russie, Suisse et Espagne. Ostraka et objets avec textes magiques.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE Y ARQUEOLOGIA, XXVIII, 1934.

P. 51-60. Joaquim Mª de Ravascués y de Juan. A Cordoue. Trois plaques de plomb avec inscriptions magiques.

Plaque rectangulaire.

23)
DIONISIA DENATIAI
ANCILLA ROGAT DEIBVS EGO
ROGO BONO BONO
DEIBVS ROGO ORO BONO
EINFEREIS BONO SALPINA
ROGO ORO ET BONIS INFERIS
VT DIOSO QVOD FIT DEIBVS
INFERABVS VT HOC QVO SIT
CAUSA ET EC QVOD VOTVM
FECI VT SOLVA ROGO
VT ILLAM DVCAS ROGO
ORO

Plaque carrée.

24)

Face :	Revers :
T · NOSTER	CASIVS
FAVSTA · FAVSTI	CLIPIVS
POLLIO FILIVS	MVNNITIA

Fragment de plaque circulaire.

25)
C · NV · SEX
C · NVM · PILEM
NVM · FRA . . . . A
CALT . . . O · NVM
C · AVILIA · IT . . . NA
C · NVM · EPA . . . AOPI
C · NVM · AE . . CINVS
SCINTI . . A · NVM ·

Lecture proposée : *C(aius) Nu(misius) Sex(tianus), C(aius) Num(isius) Pilem*[*on*], *Num(isia) Fra*[*tern*]*a, Calt*[. . .]*o Num(isi), C(aia) Avilia It*[. . .]*na, C(aius) Num(isius) Epa*[. . .]*-aopi, C(aius) Num(isius) Ae*-[*ta*]*cinus, Scinti*[*ll*]*a Num(isi).*

Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia. Rendiconti, IX, 1934.

P. 138. A. W. van Buren. Nouvel examen de l'inscription de L. Betilienus Vaarus (*C. I. L.*, I², nº 1529).

Bollettino storico per la provincia di Novara, XXV, 3, 1931.

O. Scarzello. Le musée lapidaire de la « Canonica » et les anciens monuments épigraphiques de Novare (269 p. et 23 pl.). Texte, traduction italienne et courte explication des inscriptions, qui sont en majorité latines.

Bonner Jahrbücher, 138, 1933.

P. 99-102. A. Oxé. Sur l'inscription de Nickenich (*Ann. épigr.*, 1933, nº 109), qui devrait se lire :

[Nom du père au datif avec patronymique] [*et ?*] *Contuinda* (dat.) *Esucconis f(ilia)* (dat.) ; *Siluano, Alegnissa* (dat.) *f(iliis) h(eres) ex tes(tamento) f(ecit).*

P. 103-123. M. Siebourg. Le culte des *Matronae* dans les inscriptions de la cathédrale de Bonn (*Ann. épigr.*, 1931, nºs 12 et suiv.).

P. 124-129. M. Siebourg. Les *Di inferni* dans les inscriptions de la cathédrale de Bonn.

Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques. Procès-verbaux des séances, 1933.

Novembre.

P. XVI-XXI. L. Leschi. Inscriptions de Zana.

P. XVI.

26)

ꝏ C ꝏ I V L I O ꝏ
L E P I D O ˇ T E R
T V L L O ꝏ L E G ꝏ
AVG ˇ PR ˇ PR ˇ C ˇ V ˇ
M ˇ A E M I L I V S
M ˇ F ˇ PAP ˇ FELIX ˇ
IVNIOR AED IL ˇ
Q̄ ˇ P ˇ PRAEF ˇ I ˇ D ˇ
PATRONO ˇ OP
TIMO SVA PE
CVNIA POSV
IT ITEMQVE DE
DICAVIT ꝏ

L. 8 : *q(uaestoriciae) p(otestatis), praef(ectus) j(ure) d(icundo).*

P. XVII.

27)

INV
*cur*ATOR OPERVM LOCQ *publicorum*
sac. LAVINATIVM LAVRE*ntium*
VLIVM · AEDEM · CVM
A · MVNICIPIBVS SV*is*

P. XVIII.

28)

IIV
AVG · MA
RVM · MA
M · F · PAP · V
L · FLAVIVSA PA
DONATVS Q AEDL Q*p.*
PRAEF I · D · PRO IIVIRIS
PRO IIVIR · Q̄Q · STATVAM

L. 6 : *q(uaestor), aed[i]l(is) q(uaestoriciae) [p(otestatis)].*

P. XXII. L. Poinssot. A Beni-Khaled.

29)

SATVRNO AVG ·
SACR ·
Q · FVLLONIVS FELIX
ꝏSACERDOS · V · S · L · A

P. XXIII. Sicart et L. Poinssot. A Mateur.

30)

DIS MANIBVS
SACRV
IVLIVS · SERVANDVS
SAMSALA VIXIT
ANNIS IIII

Ibid. Rémy et L. Poinssot. A 5 kil. au S.-O. de Sidi-Medien *(Vallis).*

31)

D · N · FLAVIO▨
▨O CONSTA*nt...*
NOB · CAES ·
*co*L · VALLIS *numi*
ni eius DEVOTA
m. P ·
XLVII

L. 2 : il s'agit de Constance Chlore (César 293-305) ou de Constantin (César 306-307).

P. XXV. J. Carcopino. Nouvelle lecture de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 64.

Décembre.

P. III-IV. Ém. Espérandieu. A Nîmes. Épitaphes dont celle-ci :

32) A · ADIVS · AVREL ·
NVMMVLAR · T · F · VXO

P. VII-VIII. L. Leschi. A Lambèse.

33) SALVTI D N
IMP CAES M AV
RELI SEVERI
ALEXANDRI
AVG ET IV
LIAE MAME
Æ AVG MATR
AVG N CASTROR
ET EXERCITVS

Noter la formule : *mater exercitus.*

P. XVI. L. Poinssot. A Henchir-Bedd.

Nouveau fragment de l'inscription du Capitole (*C. I. L.*, VIII, n° 14369).

IVNO*ni*

34) *au* G ⊲ ARAB ⊲ ADIAB ⊲ PART*h*.
⊲ ANTONINI ⊲ PII ⊲ FE*licis aug.*
mun ICIPIVM SEPTIMI*um*

ID., 1934.

Janvier.

P. V. P. Radenac et L. Poinssot. A *Meninx* (île de Djerba).

35) PRO SALVTE ⊲ ET VIC*toria*
IMP ⊲ CAES ⊲ M ⊲ AVRELI *seueri*
ANTONINI ⊲ PII ⊲ FEL ⊲ AVG FOR*tissimi*
FELICISSIMI ⊲ ET ⊲ IVLIAE ⊲ DOM*nae*
AVG ⊲ MAT ⊲ AVG ⊲ ET ⊲ CASTRO*rum*
ET ⊲ SENATVS ⊲ ET ⊲ PATRIAE ⊲ TO*tius*
QVE *do*MVS ⊲ DIVINAE
L ⊲ M [illegible] *fel*IX ⊲ QVAD*ratus (?)*
⊲ [illegible] *ii*VIR [illegible]
STA*tuas d*VAS [illegible]
ET [illegible] AE QV [illegible]
TRO POPVLO P [illegible] *sua*
PECVNIA ⊲ REIP*ublicae* [illegible]
⊲ DONO *dedit*
⊲ AP [illegible]

P. XIII-XXIV. L. Leschi. A Timgad. Nombreuses épitaphes, dont celle-ci :

P. XIX.

36)
C AEMILIo
S E R E N O
VET LEG VII
G E M F E L
HISPANO
G CLVṄA
S A B I N V S
ET FOCAṘA

L. 6 : *G(aleria) Clunia ;* l. 8 : *et Focaria.*

Février.

P. XI-XXIII. G. Dolcemascolo et L. Poinssot. A Haïdra. Pavements de mosaïque dans une basilique.

P. XIV.

37)

GLORIOSISSIMIS BEATISSIMISQ · MARTYRIBVS QVI PERSECVTIONE DIOCLETIANI ET MAXIMIANi DIVINIS LEGIBVS PASSI SVNT · QVORVM CORPORA HOC LOCO DEPOSITA APVT DEVM IN AETERNVM MANENt HIS CVI DIVINITVS INSPIRARE HOC IN ANIMO DIGNATVS EST · NOMINA EORVM VENERANDAQVE CORPORA ANACLITIS LAPIDEIS CVM HERMVLIS ADQVE MENSA CONCLVSIT · VNDE DIVINE CLEMENTIAE CVM SVIS OMNIBVS GRATIAS AGIT · QVI MEMORIAE MARTYRVM MERITA EXOPTATA VOTA CONPLEVIT ... FELIX SEMPER VIVAT QVI INTENTISSIME LEGERIT FELICIOR QVI DEO OMNIPOTENTI PER CRISTVM EIVS TOTA FIDE CRAEDIDERIT

P. XV-XVI. Même texte, avec la variante :

L. 8 et suiv. :

38) ERMVLIS ADQE MENSA CONCLVSIT VNDE DIVINE CLE
MENTIE CVM SVIS OMNIB MARCELLVS ILLVSŘ
GRATIAS AGIT QVI MEMORIAE MARTYRVM ME
RITA EXOPTATA VOTA COMPLEVIT FELIX

P. XIX. Noms des martyrs, sur deux colonnes.

Mars.

P. XII. Soulié et E. Albertini. A Tiklat *(Tubusuctu).*

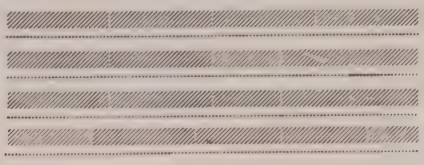
39)
IMP · CAESARi
AVG VESPAS
P · M · TRIB *pot.*
V̄I · IMP · X̄II · P*p.*
COS · V DESIG
V̄I · CENSORI
COL · COL · IVLI
· TVBVSVCTITNÆ
LEG · VII · IMMVṄS
P · P · P · C ⊠

P. XIII-XXIII. Nombreuses épitaphes du même endroit.

Mai.

P. XV. L. Leschi . A Timgad.

40)



IMP · CAES · M · AVRELIO ·
COMMODO · FELICI · AVG

M · VALERIVS · MAXIMIANVS
LEG · AVG · PR · PR · V C⊃COS · AM
PLISSIMVS · OPVS⊃AQVAE
PALVDENSIS · CONQVRREN
DAE · CONCLVDENDAEQ ·
INCHOARR · FIERIQ · CVRA
VIT · IDEMQ · DEDICAVIT
D · D · P · P

L. 5-6 : regravées dans un martelage.

Juin.

P. VIII et suiv. L. Chatelain. A *Banasa* (Maroc).

P. IX.

41)

MINERVAE ⊃ AVG SACR
M TERENT PRIMVLVS
TERENT MARCIANAE
LIBERTVS
OB HONOREM IIIIIIVIR
⊃D · D · D · P D ⊃

P. X.

42) ISIDI · AVG · SACRVM
L · ANTONIVS⊃CHA
RITO · L · ANTONI
VALENTIS⊃LIB OB
HONOREM IIIIII
VIRATVS D · D · D · D ·

Ibid.

43) IMP CÆS
M · · AVR*elio*
PIO FEL INVICTO
*a*VG *pontifici*
MAXIM*o trib.*
POTESTATE.....
COS PRO*cos.*
RESPVBL BANASEN*s.*
DEVOTA NVMI*ni ma*
IESTATIQ EIVS

Ibid.

44) VLPIAE SEVE
RINAE AVG
CONIVGI⊃
IMP CAES L DOM
AVRELIANI · PF
AVG
RESP BANASE*ns.*
DEVOTA NV
MINI MAIES
TATIQ EORVM
⊃POS⊃

P. XII. L. Chatelain. A *Thamusida*.

45)

M SEN*tio*
VICTO*ri* *coh.*
ASTRV*m et callaecorum domo*
FAVENT*ia ann.*
STIP · XVI · H S *e.*
LATIVRVS

L. 6 : A revoir.

P. XIV. L. Poinssot. A Kasrin.

46)

T · FLAVIVS · LONG
INVS · MAMAI ·
VIXIT ANNIS
L
CVRA · EG*er.*
VICTOR ·
ET · CELSVS
F · EIVS

L. 2 : *Mamai* est le nom du père du défunt.

BULLETIN DE CORRESPONDANCE HELLÉNIQUE, LVII, 1933.

P. 308 et fig. p. 307. Y. Béquignon. A Smyrne, au pied du mont Pagus.

47)

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΤΡΑΙΑΝΟΝ ΑΔΡΙΑ
ΝΟΝ ΚΑΙ ΣΑΡΑ ΣΕ
ΒΑΣΤΟΝ ΟΛΥΜΠΙΟΝ
ΣΩΤΗΡΑ ΚΑΙ ΚΤΙΣΤΗΝ
ΟΙ ΤΟΥ ΜΕΓΑΛΟΥ ΠΡΟΠΟ
ΛΕΩΣ ΒΡΕΙΣΕΩΣ ΔΙΟΝΥ
ΣΟΥ ΜΥΣΤΑΙ ΕΠΙΜΕΛΗ
ΘΕΝΤΟΣ ΔΙΚΑΙΟΥ ΗΛΙΟ
ΔΩΡΟΥ ΤΟΥ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ϛ ΤΟΥ ΤΑΜΙΟΥ ΑΥΤΩΝ

P. 313-379. P. Collart. Inscriptions trouvées à Philippes en 1932 et 1933.

P. 315 et fig. p. 314 et 316. Sur trois blocs d'architrave du temple oriental du forum :

48) ANA PROBA *ex u*OL*u*NTATE . . . . . *resti*TVIT ϛ
NIANVS Q PR PR ET CVRAT*or r.p. philipp.* (blanc)

L. 2 : il s'agit de [*C. Modius Laetus Rufi*]*nianus*, connu par ailleurs (cf. plus loin, nos 51 et 55).

Cf. *Ann. épigr.*, 1933, n° 81 (dédicace du temple occidental du forum), où il faut probablement lire à la ligne 2 : [*curante C. Modio Laeto Rufiniano q. pr. p*]*r. provinc. Maced.*

P. 317 et fig. p. 317-318. Neuf fragments d'une dédicace monumentale, très incomplète, trouvés vers l'angle sud-est du forum. Nous ne reproduisons que les quatre premiers à gauche, qui se font suite, les autres étant très mutilés.

49) IN HO*n*OREM · DIV*i*NAE · DO*m u*S · ET · COLO
IVNIOR · . . S . . ONI . . . . . OPTATVS · OPVS · BYBL*iothecae*

L. 1 : *et colo[niae Jul(iae) Aug(ustae) Philipp(iensium)...]*.

P. 320 avec fig. Nouveau fragment de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 82, qui confirme la restitution proposée.

P. 321 avec fig. Bloc d'architrave, ayant appartenu à un édifice situé au centre du grand côté nord du forum.

50) . . . *fi*RMVS TRIB · MIL *leg.* IIII · *Macedonicae* . . . . .
. . . ORVM · PRAEF NATI*on*VM PRAE*f*. . . . .
. . . S SVI Q BVRREN*i* . . . *f. uol. fir*MI P . . . .

L. 1 : d'après le *C. I. L.*, III, n° 646, l'auteur propose de restituer [...*Burrenus*.... *f. Vol. Fi*]*rmus*.

P. 328 et fig. p. 329. Fragments d'une base, probablement placée dans la cella du temple oriental du forum.

51)
GENIO COLO*niae*
IVL *au*G PHI*lipp.*
*et rei*PVBLI*cae*
c. modius LAET*us*
ruf inianus q. pr.
pr. prouinc. maced.
cur. r. p. philipp.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .IN HA*c aede*
*facien*DAM CVR*auit*

Cf. n^{os} 48 et 55.

P. 332 et fig. p. 331. Sur l'assise supérieure d'un mur, à gauche du temple oriental.

52)
DEANA*e lu*CI*f e r a e*
Q S*t*ELLIVS Q *f. u*OL · VOPISCVS
TESTAMENTO FIERI · IVSSIT ·

P. 336 et fig. p. 337. Base trouvée sur le long côté nord du forum.

53) VICTORIAE · GER
MANICAE ·

L'inscription se rattache sans doute au voyage de Caracalla traversant la Macédoine en 214, quand il faisait route vers l'Orient.

P. 340 avec fig. Base trouvée

dans la cella du temple oriental du forum.

54)
FAVSTINAE AVG
C OPPIVS MONTA
NVS IVNIOR

Il convient de restituer C *oppius* dans un texte mutilé des environs de Philippes (*C. I. L.*, III, n° 7340).

P. 342 et 344 et fig. p. 343-344. Deux bases, portant un texte identique avec quelques variantes dans la disposition, se dressaient symétriquement dans le pronaos du temple oriental, de chaque côté de la porte de la cella ; nous donnons le texte de l'une d'entre elles.

55)
C M O D I O
L A E T O R V
F I N I A N O Q
PR PR PROVINC
5 M A C E D · C V R
RP PHIL CL V
L · V E L L E I V S
V E L L I A N V S
A M I C O B M

L. 6 : *cl(arissimo) v(iro)*.
Cf. nos 48 et 51.

P. 348-360. Dalles de marbre (nos 56 à 62) trouvées dans le bassin d'une fontaine sur le long côté nord du forum.

P. 349 avec fig. Deux dalles se faisant suite.

56)
a) *l. decimius* · L · F · VOL · BASSVS · AED · PHILIPPIS · TE
q. iiuiro patri (?) et · C · DECIMIO · L · F · VOL · MAXSIMO · F
b) STAMENTO · SIBI · ET · L · DECIMIO · L · F · VOL ·
RATRI · FIERI · IVSSIT IS ∝|ɔɔ ∝|ɔɔ ∝|ɔɔ

L'inscription se complète d'après les textes que voici :

P. 350 avec fig.

57)
L · DECIMIO · L · F ·
VOL · BASSO · AED ·

P. 351 avec fig.

58)
L · DECIMIO · L · F
VOL · Q · $\overline{II}$ · VIR ·

P. 352 et fig. p. 353.

59)
C · DECIMIO · L · *f.*
VOL · MAXVMO

P. 352 et fig. p. 353.

60)
*l. d*ECIMIO *l. f.*
uol. BASSO · AE*d.*

P. 354 et fig. p. 355.

61)
C · MVCIO · Q · F · FAB
SCAEVAE · PRIMOPILO
LEG · $\overline{VI}$ · FERRATAE · PRÆF
CHORT · EX · TESTAMENTO
IPSIVS C · MVCIVS · C · F · FAB
SCAEVA · POSVIT ·

P. 355 et fig. p. 356.

62)
P · MVCIO · Q · F · VOL ·
ɔ · LEG · $\overline{VI}$ · FER · $\overline{II}$ VIR · I · D
PHILIPP · EX · TESTAMẼNTO
C · MVCI · Q · F · FAB · SCAEVÆ
C · MVCIVS · C · F · SCAEVA · POSVIT

P. 368 et fig. p. 369. Couronnement d'une grande base, trouvé dans le bassin d'une fontaine sur le long côté nord du forum.

63) LEGIO · II · A*diutrix*

P. 369 et fig. p. 370. Couronnement d'une grande base, trouvé au même endroit que le précédent.

64)

CL*assis aug. ale*XAND*rina*

P. 372 et fig. p. 371. A Raktcha. Liste de noms mutilée sauf à droite ; on y lit deux fois (à la fin des lignes 6 et 15) *pec(unia) inlata.*

P. 377. Au musée de Raktcha.

65)
...i Sp....
Iusto mil.
coh. xi ur[b.]
Iulia M....

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE D'ALGER, 1934.

P. 80. Maitrot de la Motte Capron. Au douar Dramehna (mechta Dahria) près de Bône.

66)
IOVI AVG
SACRVM
CVLTORES
IOVI
DE SVO · FE
CERVNT ET DC

L. 4 : *Jovi[s].*

Ibid.

67)
CLAVDIA
FORTVNAT*a*
XII LIBERO
RVM MATER
V · ANN L ·
HIC SITA *e*ST

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DU MUSÉE DE SLOVÉNIE *(Glasnik Muzejskega Društva za Slovenijo)*, XII, 1931.

P. 5. Balduin Saria. A *Savaria.*

68)
AECORNAE
AVG · SAC
EMONIENSES
Q V I
CONSISTVN̄
FINIBVS
S A V A R
V · S · L · M

L. 3 : il s'agit de gens d'*Emona,* en Pannonie Supérieure.

ID., XIV, 1933.

P. 5-27. Balduin Saria. Nouvelles inscriptions trouvées en Carniole.

P. 6. Plaque murée dans le château de Sonneck, près d'Igu.

69)
NAMMO · ET · T · FILI
PARENTIBVS · D · S
VIVI · F
ET BVQVORSA
VCCIO NVRO

P. 11. A Sava, près de Litija. Autel.

70)
I O M · C V L
V A L E R I V
S I N G E N V
S P S · E S V
V · S · M L ·

L. 1 : *Cul(minali) ;* l. 4 : *p(ro) s(e) et su(is).*

P. 11. A Radeče, près de Zidanimost.

71)
S · ET · ATS *al.*
C · IVL · IVS*tus*
V · S · L *m.*

L. 1 : *S(avo) et Als*[*al(ulae)*] ; cf. *C. I. L.*, III, nº 5138.

P. 12. A Lanišče, à l'est de Ljubljana. Stèle.

72)

P *p* A E T *i n i u s* / *f.*
C L E M E N T I *n i a n u s*
O C C I S S V S *i n* *(sic)*
s t A B V L O S C E L E *r e*
A N N . . X V I I I *et*
*pat*ERNIAE · SEX · F · GALL*ae*
*p? paeti*NIVS · PEREGRINVS
f r a TRI ET MATRI · V · F

L. 8 : *v(ivus) f(ecit).*

P. 15. A Trebnje. Autel.

73)

I O M
E GEN · LOCI
CANDIDIVS
VRSVS · BF
COS · LEG $\overline{\text{XIIII}}$
GEM · V · S · L · M
IDIB · OCTOSR *(sic)*

L. 7 : *idib(us) Octo*[*b*]*r(ibus).*

P. 16. *Ibid.* Fragment d'autel.

74)

n A T V R A E
*fla*VIVS · EXORAT
ex V O T

P. 17. A Jezero. Stèle.

75)

D M
C AVREL FIRMINO
DEC IVL EMONA ▨▨▨▨

Suivent cinq lignes très mutilées.

L. 3 : *dec(urioni) Jul(ia) Emona.*

P. 20. A *Neviodunum*. Autel.

76)

I · O · M
C · VALERIVS
AVITVS
BF · COS
V · S · L · M

P. 21. *Ibid.*

77)

I O M
E T G E N O
LOCI · L · SEPT
AVITVS MI
LES LEG X · G
BF COS V S · L · L ·
M

P. 21. *Ibid.*

78)

I O M
E T G E N L O C I
P R O S A L V T E
S V A E T S V I S
M A V R Z E N A S
BF COS LEG XIIII
G M V V O B V Q S
L M
SEVERO ET QVINTIANO

L. 7 : *G(eminae) M(artiae) V(ictricis), v(otum) ob v(aletudinem) q(uaerendam ?) s(olvit)*, lit l'auteur.

Date consulaire (235 ap. J.-C.) incertaine.

P. 22. *Ibid.*

79)

DEÆ · CORYPHEAE
SIVE CÆLESTI *N*G
M *A*R ALEXANDE*r*
BF COS LEG X GEM
V S L M
·LVPO·ET·MAXIMO COS

Date : 232 ap. J.-C.

Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, LIV, 1933.

P. 391. E. Albertini. A Takembrit (l'ancienne *Siga*).

80)

PRO SALVTE D *n. imp. caes.* M AVRELI ANTO*nini p. f. aug.* THERMAS · AN*toninianas* RES · P · MVNIC*ipi sigensium* DEVOT*a numini maiestatique eius*

P. 393-396. P. Courtot. A Lamoricière. Quatre épitaphes.

Bullettino comunale di Roma, LX, 1932.

P. 239-247. G. Patriarca. Trois inscriptions relatives au culte de Mithra trouvées au pied de l'Aventin, près de « l'arc de Saint-Lazare ».

P. 239-240 et pl. Stèle.

81)

Δι[ι] Η[λι]ω
Μεγαλω
Μιθρα ανει-
κητω και τοις
συνναιος θε-
οις δωρον
ανεθηκαν
λυχνους χαλ-
κους εξαμυ-
ξους δυο
Καστος πατη[ρ]
και Καστος υιο[ς],
ιερος κοραξ,
και καθιερωσ(α)ν,
υπηρετουντων
Λ. Σατυριου Σπο-
ρου και Πακτουμ.
Λαυσου πατερων,
Μο(δ)εστου, Παραλι-
ου, Αγαθημερου,
Φηλικος, Απαμη-
νιου, Κηλωηδι
λεοντων.

L. 22 : la lecture Κηλωήδι (= peut-être *Calvedi*) est de M. F. Cumont, *Rev. de l'hist. des Religions*, CIX, 1934, p. 63.

P. 245 et pl. Pilastre cannelé avec cartouche.

82)

Δι Ηλιω Μιθρα
ανεικητω Καστος
πατηρ και Καστος
υιος, ιερος κοραξ.

P. 246 et fig. p. 245. Console remployée.

83)

ΔΙΙ · ΗΛΙΩ · ΜΙΘΡΑ
ΦΑΝΗΤΙ
ΙΕΡΕΥC · ΚΑΙ · ΠΑΤΗΡ
ΒΕΝΟΥCΤΟC · CΥΝ ΤΟΙC ·
ΥΠΗΡΕΤΑΙC ΘΕΟΥ · ΑΝΕΘ

L. 2 : Mithra est assimilé au Phanès orphique.

Bullettino del Museo dell'Impero Romano, III, 1932 (appendice au tome LX, 1932 du *Bullettino comunale di Roma*).

P. 3-34. G. Patriarca. Inscriptions de l'Asklépieion de Cos.

P. 3. Base circulaire.

84)

Ο ΔΑΜΟΣ ΕΤΙΜΑΣΕ
ΙΟΥΝΙΑΝ ΔΕΚΜΟΥ ΘΥΓΑΤΕΡΑ
ΓΥΝΑΙΚΑ ΔΕ ΠΟΠΛΙΟΥ
ΣΕΡΟΙΛΙΟΥ ΠΟΠΛΙΟΥ ΥΙΟΥ
ΙΣΑΥΡΙΚΟΥ ΑΝΘΥΠΑΤΟΥ

P. Servilius Isauricus fut proconsul d'Asie de 46 à 44 av. J.-C.

P. 5. Base circulaire.

85)

ο δαμος ετι ΜΑΣΕ
.....ΚΙΟΝ ΒΑΛ
ΒΟΝ πρεσΒΕΥΤΑΝ ΚΑΙ ΑΝ
(sic) ΤΙΣΤΡΑΤΟΝ ΤΟΝ ΕΑΤΟυ
ΠΑΤΡΩΝΑ αΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ
ΚΑΙ ΕΥΝΟΙαΣ τΑΣ ΕΣ ΑΥΤΟΝ

La première apparition de la forme tardive ἑατοῦ pour ἑαυτοῦ dans les inscriptions attiques remonte à 74 av. J.-C.

P. 6. Base.

86)

ο δαμος ετιμασε
ΑΥΛΟΝ ΔΙΔΙΟΝ ΠΟΣΤΟΜΟΝ ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ
ΚΥΠΡΟΥ ΑΝΤΙΛΑΒΟΜΕΝΟΝ ΤΑΣ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ
ΔΑΜΟΣΙΑΣ ΑΜΩΝ ΕΝ ΚΥΠΡΩΙ ΧΩΡΑΣ ΚΑΙ ΠΡο
ΝΟΑΘΕΝΤΑ ΤΩΝ ΤΑΣ ΠΟΛΙΟΣ ΔΙΚΑΙΩΝ
ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ
ΤΑΣ ΕΙΣ ΑΥΤΟΝ

D'après la forme des lettres, l'inscription est de la fin du 1er siècle av. J.-C. ou du début de notre ère.

Sur ce texte, cf. R. Herzog, *Heilige Gesetze von Kos (Abhandlungen der preussischen Akademie*, 1928, 6e fasc.), p. 45.

P. 9. Bloc.

87) Ο ΔΑΜΟΣ ΜΑΡΚΟΝ ΑΙΜΙΛΙΟΝ
ΛΕΠΙΔΟΝ ΤΟ ΔΕΥΤΕΡΟΝ ΑΝΘΥ
ΠΑΤΟΝ ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΠΑΤΡΩΝΑ
ΚΑΙ ΕΥΕΡΓΕΤΑΝ

Il s'agit probablement du personnage qui fut consul en 6 ap. J.-C. et proconsul d'Asie en 21.

P. 9. Base.

88) Ο ΔΑΜΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΝΙΚΟΜΑΧΟΝ ΘΕΥΚΛΕΟΥΣ
ΝΙΚΑΣΑΝΤΑ ΕΓΚΩΜΙΩΙ ΤΩΙ
ΕΣ ΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ ΚΑΙΣΑΡΑ
ΘΕΟΥ ΥΙΟΝ ΣΕΒΑΣΤΟΝ

Il s'agit d'une *laudatio* en l'honneur d'Auguste.

P. 11. Base portant un texte analogue avec le nom d'Eutychidès, fils de Démosthène, dont une autre inscription (p. 11-12) commémore la femme, Paula Euphrania.

P. 14. Base.

89) ΙΛΑΣΤΗΡΙΟΝ ΘΕΟΙΣ ΥΠΕΡ ΤΑΣ ΣΩΤΗ
ΡΙΑΣ ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ
ΘΕΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ ΚΑΙ ΙΟΥΛΙΑΣ ΣΕΒΑΣ
ΤΑΣ ΙΕΡΟΦΥΛΑΚΕΣ ΜΑΡΚΟΣ ΣΘΕΝΙΟΣ
5 ΛΕΥΚΙΟΥ ΥΙΟΣ ΚΑΙ ΘΥΡΣΟΣ Β ΚΑΙ ΑΠΟΛ
ΛΩΝΙΔΗΣ ΘΕΑΡΗΤΟΥ Φ ΔΕ ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ΔΟΥ ΦΙΛΟΚΑΙΣΑΡΕΣ

L. 5 : β' indique l'homonymie du père ; l. 6 : φ(ύσει).

Date : avant 29 ap. J.-C., date de la mort de Livie.

P. 16. Bloc.

90) ο δΑΜΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ ΓΝ
αιΟΝ ΚΑΠΙΤΩΝΑ ΤΙΒΕΡ
ιου ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤ
ου θεΟΥ ΕΠΙΤΡΟΠΟΝ αρε
τας εΝεΚΑ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ
τας ες αυΤΟΝ

P. 17. Base.

91) Ο ΔΑΜΟΣ ΕΤΙΜΑΣΕ ΓΑΙΟΝ ΙΟΥΛΙΟΝ
ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΥ ΥΙΟΝ ΘΕΥΠΟΜΠΟΝ
ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ ΚΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ
ΤΑΣ ΕΣ ΑΥΤΟΝ

Il s'agit de C. Julius Theopompus, ami de César (Plut., *Caes.*, 48 ; inscr. de Rhodes : *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, nº 1120).

P. 21. Base.

92)

α βουλα ΚΑΙ Ο ΔΑΜΟΣ
τιβεριοΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΤΙΒΕΡΙ
ου ΥΙΟΝ ΞΕΝΟΦΩΝΤΑ ΦΙΛΟ
ϰΑΙΣΑΡΑ ΑΡΕΤΑΣ ΕΝΕΚΑ
ϰΑΙ ΕΥΝΟΙΑΣ ΤΑΣ ΕΣ ΑΥΤΟΝ

Ti. Claudius Xenophon était cousin germain de C. Stertinius Xenophon, le fameux médecin de l'empereur Claude (cf. le numéro suiv.). Voir le tableau généalogique dressé p. 22.

P. 21-22. Base.

93) ΑΣΚΛΑΠΙΩΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΣΕΒΑΣΤΩΙ ΚΑΙ ΥΓΙΑΙ
ΚΑΙ ΗΠΙΟΝΗ·Ο ΙΕΡΕΥΣ ΑΥΤΩΝ· ΔΙΑ ΒΙΟΥ
ΓΑΙΟΣ ΣΤΕΡΤΙΝΙΟΣ ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥ
ΥΙΟΣ ΚΟΡΝΗΛΙΑ·ΞΕΝΟΦΩΝ ΦΙΛΟ
ρΩΜΑΙΟΣ· [illegible] ·ΦΙΛΟ
ΚΑΙΣΑΡ ΦΙΛΟΣΕΒΑΣΤΟΣ · ΦΙΛΟ
ΠΑΤΡΙΣ ΔΑΜΟΥ ΥΙΟΣ ΕΥΣΕΒΗΣ
ΕΥΕΡΓΕΤΑΣ ΤΑΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΗΡΩΣ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

L. 5 : le martelage a dû faire disparaître φιλονέρων.

De C. Stertinius Xenophon, dont parle Tacite (*Ann.*, XII, 61 et 67), nous possédons dix-huit inscriptions.

P. 24. Base.

94)

Α ΒΟΥΛΑ ΚΑΙ Ο ΔΑΜΟΣ
ΠΟΠΛΙΟΝ ΚΑΛΟΥΣΙΟΝ
ΡΟΥΣΩΝΑ
ΤΟΝ ΑΝΘΥΠΑΤΟΝ

P. Calvisius Ruso fut proconsul d'Asie sous Domitien, vers 92-95 (*Ann. épigr.*, 1914, nº 267).

CAHIERS D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE D'ALSACE, nos 99-100, 1934.

P. 219. P. Medinger. Au Titelberg, près de Rodange (Luxembourg). Autel.

95)

G E N O
V O S V
G O N M
S A B I N V S
SER · P

CLASSICAL PHILOLOGY, XXVII, 1932.

P. 284-287. K. Scott. Le rédac-

teur du texte grec, au chapitre 9 des *Res gestae divi Augusti*, n'a pas traduit l'expression *vivo me*, parce qu'en Orient l'attribution des honneurs divins à un prince vivant était usuelle.

P. 401-403. L. F. Smith. Remarques sur des milliaires d'Espagne.

THE CLASSICAL QUARTERLY, XXVII, 1933.

P. 142-148. R. Syme. Le M. Vinicius d'une inscription récemment découverte à *Cales* (*Ann. épigr.*, 1929, n° 166) n'est pas le consul de 19 av. J.-C., mais son petit-fils, consul en 30 ap. J.-C., consul II en 45 ; ses *ornamenta triumphalia* doivent se rapporter à l'expédition de Claude en Bretagne.

En revanche, le général, dont les opérations militaires, relatées dans Dessau, *I. L. S.*, n° 8965, se placent très probablement entre 6 av. J.-C. et 4 ap., semble être M. Vinicius, consul en 19 av. J.-C., qui aurait été légat de l'*Illyricum* en 2-1 av. J.-C., immédiatement après L. Domitius Ahenobarbus. On peut ainsi compléter la liste des légats de l'*Illyricum* entre 9 av. J.-C. et 6 ap.

COMPTES RENDUS DES SÉANCES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 1933.

P. 426. Germain de Montauzan. A Lyon.

96)

. . . . . *sexto*
IVL*io sexti filio*
OB·C *uram* . . . . . .
AB EO STR*enue* . . . . . .
MINISTRA*tam*
PVBL DE SVA PECV*nia*
POSVERVNT
CVIVS·STATVAE·DEDI
CATION·IIIIIVIRIS·AVG
⋊V·DEDIT·DEDICAT VII K
OCT·SEVERO·II·ET POMPEIAN·II
COS

Date : 25 septembre 173 ap. J.-C.

Ibid.

97)

C·SATRI . . . . . .
IIIIIVIR *aug.*
QVI·ET STATVAM·AR*gen*
TEAM·LIBERTATIS · EX
*li*BRIS· CENTVM QVIN
QVAGINTA·TESTAMENTO
PON*i iussit*·ET·DEDICA
TION ⋊ *cent(?)*VM·DARI
DECVRI*on*IBVS · ET
IIIIIVI *viris aug. bi*NOS

ID., 1934.

P. 12. R. Thouvenot. A Sidi-Ali-bou-Djenoun *(Banasa)*. Diplôme militaire.

Recto :

98) *imp. caes. diui traiani par*thici f. diui ner
*uae nep. traianus hadri*anus aug. pontif.
max. trib. potest. . . . . cos. III procos.
*equit. et pedit. qui milit*auerunt in alis
*sex et cohortibus septe*m quae appellantur
. . . . . *et flauia* gallor. taurian.
. . . . . ur. et Ī hamior.
. . . . . ir. c. r. et V̄ delma
tarum . . . . . *et* IIĪ gallor. c. r. et
. . . . . *et s* uror. sagittar. ∞
et . . . . . anorum c. r. et Ī le
. . . . . *.et sunt in* mauretania tin
gitana sub . . . . . dito quinis et
uicenis pluribusue stipendis emerit.
dimissis honesta missione quorum nomi
*na subscripta sunt ipsis li*beris posteris
que eorum ciuitatem dedit et conubium
etc.

Verso :

*mau*retan. tingitan. *sub*
quin. et uic. plur*ibusve*
*di*missis honest. *missione*
subscripti sunt ips*is*
eor. ciuit. ded. et *conubium*

P. 63-67. J. Gagé commente deux passages des Actes des Jeux séculaires de 204 ap. J.-C. (*Année épigr.*, 1932, n° 70), l. 63 et *C. I. L.*, VI, n° 32326, l. 21.

P. 142. M. Jusselin et Ad. Blanchet. A Courbehaye, arrt de Châteaudun. Cachet d'oculiste.

99)

a) TIB · CLAVD · CARPI
DIALEPID · AD ASPR

b) TIB · CLAVDI · CARPI
EVVODES AD CLAR

c) CARPI
DIALE

d) CARPI
EVVO

Dacia, III-IV, 1927-1932.

P. 391-410. S. Lambrino. Inscriptions d'*Histria*.

P. 407.

100)

αγαθη τυχη
αυτοΚρατορΑ και
σαρα μ. αυρ. αντω
νεινον σεβ. υιον
αυτοκρα
ΤΟΡΟΣ Λ ΣΕΠΤΙ
ΜΙΟΥ CΕΟΥΗΡΟΥ
ΕΥΣΕΒ ΠΕΡΤ CΕΒ
ΑΡΑΒΙΚΟΥ
ΑΔΙΑΒ ΠΑΡΘΙΚΟΥ
ΒΟΥΛΗ ΔΗΜΟΣ
ΙΣΤΡΙΗΝΩΝ

P. 409.

101)

IMP CAE
M ANTO
NIO GOR
diano

P. 457. T. Sauciuc-Saveanu. Fac-similé de l'inscription de *Callatis* reproduite *Ann. épigr.*, 1933, n° 106.

P. 498-512 avec fig. Gr. Florescu. Inscriptions de Calachioi *(Capidava ?)*.

P. 498. Partie supérieure d'un autel.

102)

I O M TONAN
ET IVNONI REGINAE
ET PRO SALVTE IMP T AEL
ANTONINO AVG PII ET *(sic)*
VERI AVRELII CAESARE *(sic)*
POSVIT AELIVS CARA

L. 1 : *J. O. M. Tonan(ti)*.

P. 500. Partie supérieure d'un autel.

103)

I O M
TONANTI · ET IV
NONI REG · ET
PRO SALVTE IMP.
T · AEL · ANTONI
N PII · AVG MARC
au RELI · VERI · C
ae SARAIS POSV *(sic)*

P. 501. Partie inférieure d'un autel.

104)

LI VERI CAS
EBRENVS MA
GISTRAS VICI *(sic)*
SCENO PESIS
POSVIT
VSLM

La partie supérieure de l'autel, antérieurement publiée, porte : *I. O. M. pro salutem Imp. T. Ael. Antontonini* (sic) *Pii et Aure.*

P. 502. Autel.

105)

I O M
I V N O N I R E
E T P R O S A L V T E
I M P M A V R E
LI VERI ET L VERI
POSVIT EFTACE
N T V S B I T I M A S
A P R O N I A N O ·
II ET PAVLO II *cos.*

Date : 168 ap. J.-C.

P. 503. Autel.

106)

i. o. M ET
iunoni REG · ET
PRO · SALVTI · IMP *(sic)*
RMTORERO AVG · *(sic)*
ANTONINI ET LVCI
VERI PEOSVIT AELI *(sic)*
LONGINVS · VET
RANVS ALA II ARAVAC
PRO SEN · VSV · LIBES *(sic)*
soluit

L. 3-4 : *imp[e]ra<mt>to-r[i(s)]* ; l'auteur lit ensuite *ro-(mani)* ou *Ro(manorum) ?* ; l. 8 : il s'agit de l'*ala II*ª *Aravac(orum)* ; l. 9 : les neuf premières lettres ne donnent aucun sens satisfaisant.

P. 505. Piédestal.

107)

t. IVL T FIL · FAB SAT*ur*
NINVS PRAEF VEH*i*
CVL TRḂ MḶ LEG I ITAL PR
AEF COH I CL EQVITATAE
SCRIBA TRIBVNIC AP
PARITOR IMP CAES TI
TI AELII HADRIANI *(sic)*
ANTONINI AVG PII
p. p. COND ILLYRICI
*u*TRIVSQV*e* ET RIPÆ
*t*HRACICAE

L. 2 : l'*i* final était peut-être lié à l'H ; l. 4 : il s'agit de la *cohors Ia Cl(audia) equitata* ; l. 5 : *tribunic(ius)* ; l. 9 et suiv. : comprendre, avec l'auteur, *con-d(uctor) (portorii publici) [u]triusqu[e]* : *Illyrici et ripae thracicae.*

Le personnage est déjà connu par de nombreuses inscriptions (*Prosop. imp. rom.*, II, p. 212, nº 360) ; il a tenu en location les *portoria publica* de l'*Illyricum* entre 146 et 157 ap. J.-C.

P. 508. Fragment brisé de tous côtés.

108)

Q A
LLIV
CIDI
PRC

Il s'agirait, d'après l'auteur, de P. Vigelius Raius Plarius Saturninus Atilius Braduanus Caucidius Tertullus, connu à *Troesmis* (*C. I. L.*, III, nº 6183 et p. 2102) comme *legatus Augusti.*

P. 509. Partie intérieure d'un autel.

109)

POSVIT DE
SV N AR · I · II
ET SILANO
CONS

L'auteur lit : *posuit de su(o) n(onis) Apr(ilibus) F(usciano) II et Silano [II] cons(ulibus).* Date : 5 avril 188 ap. J.-C.

P. 510. Autel.

110)

I O M
IVNONI REGI
NAE ET PRO SA
LVTE · IMP L · SEP
TIMI SEVERI AG
ET L · SEP · ANTO

POSVIT CL
COC · DE SVO
X · K IVL VIC · ET SE
VERO COS

L. 10 : *Vic(torino).*

Date : 20 juin 200 ap. J.-C.

L. 6 : le nom de Caracalla se présente sous une forme insolite : *L. Sep(timi) Anto(nini).*

P. 511-512. Fragment incomplet en haut et à droite.

111)

FILIO · D N
IVLI · VERI
MINI · P · F ·
CTI · AVG · F
CILIANI
AVG PR

L'auteur restitue : [*C. Jul(io) Vero Maximo nobilissimo Caesari*] *filio d(omini) n(ostri)* [*Imp(eratoris) Caes(aris) C.*] *Juli Ve[r]i [Maxi]mini P(ii) F(elicis) [invi]cti Aug(usti), F[l(avio) Luc]ilian(o) l[eg(ato)] Aug(usti) pr(o) [pr(aetore)].*

P. 516-556. C. Daicovici. Inscriptions de *Sarmizegetusa.* Déjà insérées dans l'*Ann. épigr.*, 1933, nos 241 à 250.

P. 564-570. P. Nicorescu. Inscriptions de *Tyras.*

P. 569 et fig. p. 567. Fragment.

112)
F A L C O *ni ?*
V E X I L · I I
S V B · C V R A
LEG · V · MA*cedonicae*

P. 620-625. V. Christescu. Inscriptions d'*Apulum*.

P. 620 et 621, fig. Sous un bas-relief de Mithra tauroctone.

113) *t. ael.(?)* a N V L I N V S I M A G · L · X I I I G

P. 622 et fig. p. 620. Plaque de marbre, avec scènes mithriaques. Sur un bandeau :

114) D I M T A V R F M A R C V S V E T L E G X I I I G
D(eo) i(nvicto) M(ithrae) . . . .

P. 623 et fig. p. 622. Autel.

115)
D E O · I N V I
C T O · M I T H
T · A V R · F Æ I A
M A R C V S
V E T · L E G · X I I I · G
D · D · D

P. 623 et fig. p. 622. Autel.

116)
S O L I · I N V I C T O
M Y T H R Æ
C · I V L I V S
M A R C I A N S *(sic)*
S I G N I F · L E G
X I I I · G E M
L I B E N S · P O S V I T

P. 625 et fig. p. 624. Stèle. (*Ann. épigr.*, 1933, n° 22).

117)
D M
C V A L C F I L D O M
C L V I R V N I S I L V A
N V S V E T · L E G X I I I G
V I X · A N · L X X T F L V A L
V A L E N S · M I L · L E G ·
X I I I G P A T R I P P

Egyetemes philologiai Közlöny, LVI, 1932.

P. 1-16. K. Kerényi. La philologie de Wilamowitz-Moellendorf et les monuments antiques de Hongrie. L'auteur souligne notamment l'intérêt porté par Wilamowitz à l'inscription *C. I. L.*, III, n° 3455.

P. 26-36, 116-120, 188-199. A. Dobó. Témoignages épigraphiques relatifs aux Pannoniens et à la Pannonie en dehors de la Hongrie. Pannoniens dans les troupes de Rome, les flottes, les légions et les corps auxiliaires ; civils d'origine pannonienne ; corps auxiliaires recrutés en Pannonie ; inscriptions se rapportant à la conquête de la Pannonie et aux guerres menées dans le pays jusqu'à Marc Aurèle ; inscriptions mentionnant des villes de Pannonie.

P. 92-99. L. Nagy. A *Aquincum*. Tablette de bronze avec inscription relative à un orgue hydraulique.

118)

C · IVL · VIATORINVS
DEC · COL · AQ · ÆDI
LICIVS · PRÆF · COLL
CEN · HYDRAM · COLL ·
S · S · DE SVO D · D · MODES ·
TO · ET · PROBO · COS ·

C(aius) Jul(ius) Viatorinus, dec(urio) col(oniae) Aq(uinci), aedilicius, praef(ectus) coll(egii) cent(onariorum), hydram coll(egio) s(upra) s(cripto) de suo d(ono) d(edit), Modesto et Probo co(n)s(ulibus).

Date : 228 ap. J.-C.

L'étude s'étend aux collèges professionnels d'*Aquincum*.

Eos, XXXIV, 1932-1933.

P. 427-459. H. Markowski. Étude des passages des *Res gestae divi Augusti* où il est question des provinces de Gaule et d'Espagne et de la Germanie ; restitution du début du chapitre 26. Nombreuses autres observations de détail : sur le serment prêté par Octave avant Actium (ch. 25), sur les causes de l'omission de l'*Illyricum (ibid.)*, sur l'ordre chronologique des fondations de colonies (ch. 28) et des reprises de *signa militaria* (ch. 29), enfin sur les rapports entre le texte latin et la traduction grecque.

Eranos, XXXI, 1933.

P. 31-52. H. Armini. Observations sur certaines inscriptions qui, en très grande majorité, ont paru dans les *Carmina latina epigraphica*.

Germania, XVIII, 1934.

P. 31. M. R. Hull. Liste des estampilles sur vases locaux ou importés qu'on trouve dans une fabrique de terra sigillata à Colchester *(Camulodunum)*.

P. 57. P. Steiner. Cachet d'oculiste trouvé à Trèves, au Kiewelsberg.

119)

a) C ER CRETIC
BASILICON
b) C E CRETICI
CHORON AD A
c) C ER CRETICI
CIPRHONAD
d) C T CRETICI
POSCOMIVIV

L. 2 : *b) chloron ad a(dustiones)* : cf. *C. I. L.*, XIII, n° 10021, 105 ; — *c) ci[r]rhon ad ;* — *d)* interprétation incertaine.

P. 104-108. O. E. Mayer. Estampilles et graffiti relevés sur les vases d'une fabrique de terra sigillata à Aix-la-Chapelle-Schönforst.

P. 216-217. K. Stade. Remarques au sujet de la dédicace *Nixibus sanctis* (*Ann. épigr.*, 1933, n° 127).

P. 223. P. Steiner. « Am Horst-Wessel-Ufer » (région de Trèves). Trouvailles faites au Céramique.

Canthare vernissé noir avec les dieux de la semaine et inscription en barbotine :

120) *Deo regi cupiti.*

Estampilles et graffites sur poterie.

GLOTTA, XXII, 1933.

P. 42-46. P. Wahrmann. Les mots κανναβάριοι et ἀσκομίσθαι, qui paraissent dans des inscriptions d'Éphèse (J. Keil, *Jahreshefte des oesterreichischen arch. Instituts*, XXIV, 1929, Beiblatt, p. 31 et suiv.), désignent respectivement les *stuppatores* (cf., *C. I. L.*, VI, n° 1649 ; XIV, n° 44) et les *utricularii* ; à ce propos remarques sur le rôle rempli par ceux-ci.

HESPERIA, II, 1933.

P. 149-169. B. D. Meritt. Inscriptions trouvées dans les fouilles américaines de l'agora d'Athènes.

P. 167-169. Deux fragments sans lien entre eux (fig. à la p. 166) ; deux autres petits fragments non rapportés ici.

121)

[Αυτοκρατωρ Καισαρ θεου Αντωνινου υος, θεου Ουηρου Παρθικου
αδελφ]ος, θ[εου Τραιανου Παρθικου εκγονος, θεου Αδρ]-
[ιανου υωνος, Μαρκος Αυρηλιος Αντωνινος Σεβαστος Γερμανικος,
α]ρχιερε[υς μεγιστος, δημαρχικης εξουσιας το ?,]
[αυτοκρατωρ το ?, υπατος το γ', πατηρ πατρι]δ[ος, ανθυπατος·
και Αυτοκρατωρ Και] |σαρ Λουκιο| [ς Αυρηλιος Κομμοδος, Μαρκου Αυ]-
[ρηλιου Αντωνινου υος, αυτοκρατ]ορος [θεου ευσεβους Αντωνινου
υων]ος, θεου Τραια[νου Αδριανου εκγονος, θεου]
[Τραιανου απογονος, Σαρματικο]ς, Γερμανικο[ς, αυτοκρατωρ το ?,
υ]πατος το 6', πατη[ρ πατριδος.....]
[.....]ια *vacat*
[.....]τον των εκ των χω [.....15.....]
ανδρασιν επι την των [.....]
[.....]ον Κουαδρατον διδασκ [....13...]α
διαταξαντες επεστειλατ[ε.....]
[.....]ν ανδρας αξιολογους οις τ[...12....]ν
ποιησασθαι βεβουλησθε υ[.....]
[.....τ]ω Κουαδρατω ταυθ' ημων ταλ[...9...]σθαι,
δηλον δ' ως ποιησεσθε α [.....]
[.....ε πιστειλας ποιησει φροντισας κα[ι..6..]ς
τετταρας ισας ως ραδιον ε[.....]
[.....]τε. Ορθως δε εποιησατε και επιστε[...6...]ε
ωσπερ δη και εις τας εκκλ[ησιας .....]
[.....]ιον υμιν εδιδομεν του γραφειν ωδη[ν και ου]νεκα
προσειμεθα ηδεω[ς.....]
[.....περι με]ντοι της του αρχοντος καταστασεως [λεγομε]ν
υμειν ευγνωμονως εκ[.....]
[.....επιτ]ροπους εξ ων επιλεξομεθα τον επιτρ[οπον ος]
την αυτην γνωμην υπ[.....]

[.....]τοιουτον επιστελειτε τα γραμματα εκ[ει.
Ευτυ] χειτε. *vacat*
[Αυτοκρατωρ Καισαρ θεο]υ Αντωνινου υος, θεου Ουηρου Παρθικου [αδελφο]ς,
θεου Τραιανου Π[αρθικου εκγονος, θεου Αδρ]-
[ιανου υωνος, Μαρκος Αυ]ρηλιος Αντωνινος Σεβαστος Γερμανικ[ος,
αρχι]ερευς μεγιστο[ς, δημαρχικης εξουσιας το ?,]
[αυτοκρατωρ το ?, υπα]τος το γ', πατηρ πατριδος, ανθυπατος · [και
Αυτοκ] [ρατωρ Καισα] [ρ Λουκιος Αυρηλιος Κομμοδος Μαρ]-
[κου Αυρηλιου Αντωνινου Σ]εβαστου υος, θεου ευσεβου[ς αυτοκράτορος
Α]δριανου [Αντωνινου υωνος, θεου Αδριανου]
[εκγονος, Γερμανικος, Σαρ]ματικος, δημα[ρχικης εξουσιας το ?,
αυτο]κρατω[ρ το ?, ...].

Lettre aux Athéniens (?) des empereurs Marc Aurèle et Commode, en 179 ou au début de 180.

Le Quadratus des lignes 8 et 10 est connu comme procurateur (*I. G.*, II², n° 1108 : lettre aux Athéniens des empereurs Marc Aurèle et Commode).

HESPÉRIS, XVII, 1933.

P. 1-24. J. Carcopino, *Volubilis regia Jubae*. Montre, en partie en s'appuyant sur les inscriptions, que *Volubilis* aurait été une capitale du roi Juba II.

P. 9, n. 1. Dans l'Enjera, entre Tetouan et Ceuta.

122)

D M S
TACNEIDIS
SECVRI EX MASAICVLIS VIXIT
ANNOS XXXXV

L. 3 : Il s'agit de la peuplade des Masaesyles.

P. 28. R. Thouvenot. A *Sala*.

123) IVNONI REG *inae*

HISTORIA, VII, 1933.

P. 46-54. M. Guarducci. A *Lebena* (Crète). Dédicace à Asklépios faite par Publius Granius Rufus, déjà connu par une autre dédicace du même endroit à Asklépios et une inscription de Gortyne (Dittenberger, *Sylloge*, 3e éd., n° 1171 ; *Monum. antichi dei Lincei* XVIII, 1907, p. 329, n° 27), qui appartiendrait à la fin de la République.

P. 479-502. A. Neppi Modona. Cinquième bulletin d'épigraphie romaine.

P. 672-673. M. Segre. Analyse d'articles relatifs au testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

JAHRBUCH DES DEUTSCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS, XLVIII, 1933. ARCHAEOLOGISCHER ANZEIGER.

Col. 75 - col. 85. G. Kazarow. Monuments trouvés en Bulgarie.

Col. 75-76 et fig. col. 77. Au nord de Paskalevetz (à 7 kilomètres à l'ouest de *Nicopolis ad Istrum*).

Relief du cavalier thrace.

124)

VAL·MAXIMVS·BVL·V·S·L·M·
Lire : *bul(euta)*.

Col. 76 et suiv. Autres dédicaces analogues de même provenance, en grec.

Col. 116 et fig. col. 117-118. **A.** Müfid. Stèle de la collection Huguenin, au musée d'Istamboul.

Soldat entouré de ses armes

125)

D M
SEVERIVS ACCEPTVS
MILES LEG VIIII AVG
STIP VI VIXIT ANN
XXVI
DVBITATIVS ATTIANVS
H F C
N C C C C

Col. 629. O. Brendel. A Rome, dans les fouilles du Largo Argentina, sur un autel de pépérin devant le temple C :

126)

A. Postumius A. f. A. n. Albinus. duo. uir. lege. Plaetoria. reficiundam. coerauit.

Le personnage et la *lex Plaetoria* sont déjà connus par l'inscription semblable d'un autel de Verminus (Dessau, *I. L. S.*, nº 4019).

JAHRESHEFTE DES OESTERREICHISCHEN ARCHAEOLOGISCHEN INSTITUTS IN WIEN, XXVIII, 2, 1933.

P. 137. Balduin Saria. A *Stobi*.

127)

δια ολυμπΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΑ ΚΕ ΗΡΑΝΒΑΣΙΛΙΑΝ
κε τον σωτΗΡΑ ΑΠΟΛΛΩΝΑ ΙΟΥΒΕΝΤΙΑ ΣΑΒΙΝΙ
ανη ψηφισΜΑΤΙ ΚΑΘΙΕΙCΡΟΜΕΝΗ ΥΠΟ ΤΗΣ
βουλης επΥΗΣΕΝ ΤΑ ΑΓΑΛΜΑΤΑ

L. 3 : καθιε<ιε>ρομένη.

P. 138. *Ibid.*

128)

C·SENTIus saturNINVS·VEter.legG·IIII·
SCHicae pos SIBI ET C sentiO
SATVRNINO militi coh. praetor·IIII EQVITI f. et gauiAE IVLIAE
con. et sentiae zOSVNI·LB SVAE

Γ ΣΕΝΤΙΟς σατουρνινοΣ ΟΥΕΤΡΑΝΟΣ λεγΙΩΝΟΣ Δ
ΣΚΥΘΙΚΗς εαυτω εποιΗΣΕΝ ΚΑΙ Γ ΣΕντιω ΣΑΤΟΥΡΝΙΝΟ
ΣΤΡΑΤΙΟΤΗ Σπειρας δ πρετοριαΝΗΣ ΙΠΠΕΙ υιω και ιοΥΛΙΑ ΓΑΥΙΑ
ΤΗ ΣΥμβιω και σεΝΤΙΑ ΖΟΣουνι τη αΠΕΛΕΥΘΕρα

P. 141. A. von Premerstein. A Frascati (*Ann. épigr.*, 1905, nº 14). Nouveau fragment qui confirme les restitutions proposées antérieurement. Longue dissertation sur l'offensive d'Auguste contre les Daces.

JOURNAL OF HELLENIC STUDIES, LIII, 1933.

P. 314. W. M. Ramsay). A Ancyre. Texte plus complet des *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, nº 155 (*C. I. G.*, nº 4042), finissant par la mention de T. Licinius Mucianus, *leg. pr. pr. prov. Galatiae* (en 176 ap. J.-C.).

KLIO, XXVII, 1934.

P. 122-148. R. Syme. La Galatie et la Pamphylie sous Auguste ; les gouvernements de Piso, Quirinius et Silvanus.

LISTY FILOLOGICKÉ, LIX, 1932.

P. 346-350. A. Salač. Remarques sur le *Carmen saeculare* de 204 ap. J.-C. nouvellement découvert (*Ann. épigr.*, 1932, nº 70).

MAINZER ZEITSCHRIFT, XXVI, 1931.

P. 118-120. A Mayence et dans les environs. Estampilles d'atelier sur des objets trouvés dans des tombes.

ID., XXVII, 1932.

P. 29-32. G. Behrens. Inscriptions romaines de Hesse rhénane.

P. 29. L'inscription de Mayence-Zahlbach, considérée comme fausse (*C. I. L.*, XIII, pars II, fasc. 1, nº 1281*), serait authentique et devrait s'entendre comme l'offrande à Apollon d'une image de Melpomène (?).

P. 29. A Bingen. Fragment d'autel funéraire.

129)
D Φ M
ꝑERPETVAE SECV
*ri*TATI AVITIO IER
*me*TI MEDICO CON
iux . . . . . .

Pour l'expression *perpetuae securitati*, l'auteur rapproche *C. I. L.*, V, nº 5929 : épitaphe d'un Médiomatrice, à Milan.

P. 29-30. A Bingen. Fragments d'une grande pierre tombale de famille. Personnages ayant été l'un *cornicularius*, d'autres *ar*[*morum custos* ou *chilectus ?*], soldats ou vétérans de la *legio XXII*ª *Primigenia Pia Fidelis*.

P. 30-31. A Bingen. Fragments de stèles funéraires.

P. 31. A Alzey. Dédicace à *J. O. M.* donnée dans l'*Ann. épigr.*, 1933, nº 142. L'auteur lit ainsi les l. 3-5 :

130)
VICTOR · CAR
MNI · LVCVNNESI
CASSI · MARTALIS

P. 32. A Alzey et à Planig. Estampilles sur briques ou tuiles, la plupart de la *legio XXII*ª *Primigenia*.

Id., XXVIII, 1933.

P. 58-59. Fr. Behn. Nouvelles fouilles d'Alzey. Estampilles sur poterie.

P. 110-111. Rapport sur les trouvailles faites à Mayence et aux environs d'avril 1932 à avril 1933.

A Mayence, dans une piscine romaine. Briques estampillées ; sur l'une d'elles :

131) LEG VIII AVG CINTVRI

D'autres au nom d'officines privées.

A Weisenau, fragment de stèle concernant un eques de l'*ala Indiana*, qui était en Germanie Supérieure au Ier siècle ap. J.-C.

A Mayence, fragment de pierre tombale.

Estampilles sur divers menus objets.

Mélanges de l'École française de Rome, L, 1933.

P. 50, n. 3. H.-I. Marrou. A El-Kantara (Algérie). Milliaire.

132) IMP · CAES · M
AVRELIO SEVERO
*an*TONINO · PIO
FEL · AVG · PAR*th.*
MAX · BRTANNICO
MAX · *g*ERMANICO
MAX PONF *m*AX
TRBN*i*CIA POTEST*a* *(sic)*
TIS XVII · IMP · II*i*
PP COS IIII · PR
o COS · A CAL
M P III

L. 11 : *a Cal(ceo Herculis).*

Date : 214 ap. J.-C.

Au même endroit, un autre milliaire portant le nom du César Maxime, fils de l'empereur Maximin, avec la même formule finale.

Mémoires de la Société des Antiquaires de France, LXXVIII, 1928-1933.

P. 1-11. A. Merlin et L. Poinssot. A Henchir-Haouli (Tunisie).

133) SAECVLO · FELIC*issimo*
· DDNN · FL · CONSTANTI · ET · FL · CON*stantis*
· ADMINISTRANTIBVS · ETIAM ·
FL · DARDANIO · AMP · PROC · C · V · ET · LAEGATIS
*p*VLCERRIMVM · FACTVM · CVM PORTICV
. . TVRPIA · FOEDABANTVR · AD STATVM · I
*p*iscINA LIS · AD RESTAVRATIONEM · D
. . . . . S · COLITVMQVE NITENT · SOLIAR*em cellam*
. . . . . OLEVM · A FVNDAMENTIS · PERC
. . . . . PRONEVM · AQVIDVCTI · AFV*ndamentis*
. . . . . IVM · SOLIVM · VERO · INST*aurauit ?*
. . . . . T · C · AVRELIVS · STAT*ianus*
. . . . . CVR · R · P · VNA CVM OMN*ibus decurionibus*
. . . . . SINSENSIVM · PERFECIT · ET *dedicauit*

Date : entre 340 et 350 ap. J.-C.

P. 66-74. L. Poinssot. Trois épitaphes chrétiennes de *Tubernoc*.

P. 68.

134)

M A R G A R I T A
F I D E L I S IN P A C E
V I X I I T · A N N (*sic*)
LXXXII DP · DIE V KLS
5 DECE MB
ANN XXXIII

L. 6 : il s'agit de l'ère de Carthage commençant soit lors de l'occupation vandale (octobre 439), soit lors de la reconquête byzantine (septembre 533).

Il Mondo classico, III, 1933.

P. 485-488. M. Segre. Sur l'inscription de l'Asklepieion de Pergame relative au droit d'asile (*Ann. épigr.*, 1933, n° 260).

Notizie degli Scavi di Antichità, 1933.

P. 118. C. Bruzin. A San Canziano d'Isonzo.

135) C BASSIO SP F
COLLINO
IIII VIR AED POT

P. 277 et suiv. M. della Corte. A Pompei. Nombreux graffites, ayant surtout un intérêt local, dont quelques-uns plus notables :

P. 286. Dans la maison des *Poppaei*.

136) NERATIVS
PANSA
CLEOPATRA

Il pourrait s'agir de M. Hirrius Fronto Neratius Pansa, légat propréteur de Galatie et de Cappadoce de 78 à 80, et de Cleopatra, amie de Poppaea Sabina femme de Néron.

P. 294.

137) NVCIIRIIA QVAIIRIIS AD PORTA ROMANA
IN VICO VIINIIRIO NOVIILLIAM
PRIMIGIINIAM

P. 296. Sur une amphore.

138) S V R
M · C · T
N E R
MARIO · ET · GALLO COS
5 ACET · ALEX

L. 1 : *Sur(rentinum vinum)* ; l. 3-5 : *Ner(one) (Caes. IV)? Mario et Gallo co(n)s(ulibus). Acet(um) Alex(andrinum)*.

Date : 62 ap. J.-C.

P. 309. Marbres utilisés comme couvercle d'un puteal dans un jardin.

139) L TERENTIVS L F ANI C TERENTIVS L F ANI
SECVNDVS FOROIVLI FRONTO FOROIVLI
MILES COH VI PR MILES COH IIII PR
MILIT ANN XIII VIX AN XXXVI SIBI ET FRATRI

P. 310. Graffite.

140) ΚΟΝΤΕΜΝΩ ΔΗΡΕΙΔΙΟΛΑ ΤΩΝΑΤΟΥ Α ΣΑΛΒΙΛΛΑΙ

Lire : *Contemno Deridiola Donati quae Salvilla.*

P. 315.

141)

C · ANNIVS
CAPITO
EQ · COH · X · PR
Ↄ · GRATI

Ibid.

142) AMANTES · VT · APES VITA MELLITA · XEXIGVNT

P. 322. Tablette de bronze à queue d'aronde.

143) L · SATRI · RVFI
EVOCATI · AVG
A · COMMENTAR

P. 382. A. Degrassi. A Valdarsa.

144)
matri MAG *nae*
DEORVM
*u*AL OPTA*ti f.*
FELICVL*a*
5 *u.* S · L · M

L. 3 : [*C. V*]*al(eri) Opta*[*li f(ilia)*].

P. 431-523 avec fig. R. Paribeni. Inscriptions trouvées dans les fouilles récentes des forums impériaux. Les plus notables sont les suivantes :

P. 431. Au forum de César.

145) *h e* RCVLI
i NVICTO
*t.*FL · AVG · LIB
eu TYCHVS
d. D

P. 433 et pl. IX. *Ibid.*

Sur la face :

146) DIVAE
SABINAE *Aug.*
SABRATH*enses*
EX AF*rica*

Sur le côté :

IVSSV IMP CAESARIS TRAIANI
HADRIANI AVG P P
LOCVS ADSIGNAT A VALERIO VRBICO ET
AEMILIO PAPO CVR OPERVM LOCOR
PVBLIC DED · IDIB DEC
P · CASSIO · SECVNDO ET NONIO MVCIANO COS

Date : 13 déc. 138 ap. J.-C.

P. 434 et pl. X. *Ibid.*

147)
D N A R C A D *i o*
p E R P E T V O · A *u g* .
*uirius nic*OMACHVS FLAVIAN*us*
PRAEF VRBI · ITERVM V*ice*
SACRA IVDICANS

P. 436 et pl. XI. *Ibid.* Fragment d'inscription où figurent les noms de Galla Placidia, d'Honorius et de Théodose.

P. 439 et pl. XII. *Ibid.* Fragments d'un autre texte épigraphique mutilé dont l'intitulé est : *excus*[*atio magisteri*].

P. 456. Au forum d'Auguste.

148) *aeneas* SIL*uius rex*
siluii regis F
*aeneae ne*POS
*regnauit a*NN XXXI

P. 458. *Ibid.*

149) A E *n e a e*
L A T I N *u s*
REGNAV*it annos*

Ibid. Fragment complémentaire du *C. I. L.*, I², p. 198, nº XXVII.

P. 459. *Ibid.*

150)
*c. iu*LIVS *c. f.*
*caesar p*ATER·D*iui iuli pr.*
*aed. cu*R·Q·TR·*mil.*
COLONOS CERCE*ios deduxit*

Il s'agit du père de César, mort à Pise en 85.

P. 460. *Ibid.*

151)
nero CL*audi*VS TI · F
*drus*VS GE*r*MAN*ic*VS
*cos. p*R VRB Q AVG · IMP
*est appellat*VS IN GERMANIA

Drusus, frère de l'empereur Tibère.

P. 462 et pl. XIII. *Ibid.* Cinq fragments de l'inscription qui figurait sur l'arc de triomphe construit sur le côté nord du temple de Mars Ultor (arc de Drusus).

P. 463. *Ibid.*

152)

LEG
LEGION EIVS PE *leg.*
$\overline{X}$ · GEMINA · EQVE
CENTVRIONES · E*t*
CLVPEVM · AVRA*tum*
M · V · V

L. 6 : *M(arti) U(ltori) v(otum) [s(olvunt)]*.

P. 464. *Ibid.*

153)

C · VMMID*ius*
SALL*ustius*
TOGA VIR*ili sumpta*
M · V

P. 466. *Ibid.*

154)

*i*MP · CAESARI · NERVAE · TRAIANO
AVG · GERM
*cn. oc*TAVIVS TITINIVS CAPITO PRAEF
coh. trib. MIL · DONATVS HASTA PVRA COROM
uallari proc. AB EPISTVLIS ET A PATRIMONIO
*iterum ab epis*TVLIS DIVI NERVAE
eodem auctore EX S C PRAET ORNAMENTIS
*ab epistulis tertio im*P CAESARIS · NERVAE
t r a i a n i *p r* AEF · VIGIL

Personnage connu par une inscription (*C. I. L.*, VI, nº 708) et par des lettres de Pline (*Epist.*, I, 17 ; VIII, 12).

P. 469. *Ibid.*

155)

c. au fidio VICTORINO · MVL
ELLINO RHESIO PE
CO RVFO ARRIO PAVL
*co*CCEIO CAL
IS SODALI FETIA*li*
*ma*RCIANO · LEG · AVG *pr. pr. prou. germ. sup. procos. prouinci*AE AFRICAE · LEGATO *aug. pr. pr. prou. tarraconensis* ET BAETICAE *comiti imperatorum marci aureli* ET VERI IN *expeditione germanica* VISNIC ·

C'est le consul de 183 ap. J.-C., connu par d'autres textes (*Prosop. imp. rom.*, I², p. 278, nº 1393).

P. 479. *Ibid.*

156)

s i MVLACRVM RESTITV
TVM DEO SOLI INVICTO
*sa*CRATIS SPELEVS PATET AP

L. 3 : *sacratis speleus patet, ap ?...*

Allusion à quelque épisode des luttes religieuses qui marquèrent la fin de l'époque impériale.

P. 485. Au forum de Trajan.

157)

C O *h o r s*
ROMAN*a*
PALATINA

P. 486. Même texte. Cohorte inconnue qui, serait contemporaine de la lutte de Maxence contre Constantin.

P. 489 et pl. XIV. *Ibid.*

158)

I M P C A E S F L C O N S T A N T I N V S
P F V I C T A C T R I V M F A T A V G V S T
P O N T M A X G E R M M A X I I I I S A R M M A X I I
G O T H I C M A X I I D A C M A X T R I B P O T E S T X X X I I I
5 C O N S V L I V I I I I M P X X X I I P P E T
F L C L C O N S T A N T I N V S A L E M A N E T
F L I V L C O N S T A N T I V S E T F L I V L
C O N S T A N S

N O B B C A E S S

10 CONSVLIBVS PRAETORIBVS TRIBVNIS PLEBIS
SENATVI SVO SALVTEM DICVNT SI VOS LIBERIQVE
VESTRI VALETIS BENE EST NOS EXERCITVSQVE
NOSTRI VALEMVS
REPETENTIBVS NOBIS INSIGNEM NOBILITATE
15 PROSAPIAM PROCVLI C V EIVSDEMQVE VIRTVTES
PRIVATIM ET PVBLICE DECVRSIS OFFICIIS COGNI
tas INTVENTIBVS P C FACILIS AESTIMA*tio est*
*pro*CVLVM V C TANTVNDEM GLORI*am*
*quam a pa*TRIBVS ACCEPERAT E

L. 17 : *p(atres) c(onscripti).*

Date : entre le 18 septembre 336 et le 22 mai 337 ap. J.-C. Le Proculus v. c. serait sans doute L. Aradius Valerius Proculus Populonius connu par ailleurs.

P. 491 et pl. XV. *Ibid.*

159)

A D Q V E C O N S T A N T I A A E Q P R O B A
T O V C T A V R O C O M I T I O R D I N I S P R I M I
Q V A E S T O R I S A C R I P A L A T I I P A T R I C I A D I G
N I T A T E P R A E F P R A E T P E R I T A L I A M A T Q
A F R I C A M D N V A L E N T I N I A N V S
E T V A L E N S V I C T O R E S A C T R I V M F A T O R E S
S E M P E R A V G V S T I S T A T V A M S V B A V R O
Q V A M A D P R O B A N T E A M P L I S S I M O S E N A T V
I A M D V D V M M E R V E R A T A D P E R P E T V A M
L A V D A B I L I S M E M O R I A M R E D D I
I V S S E R V N T

Date : 364-367 ap. J.-C.

Personnage connu par les Codes et qui fut consul en 361.

P. 494. *Ibid.*

160) ꝑETRONIO PROBo VC QVAESTOri
PRAETORI VRBANo *proconsuli africae praefecto*
PRAETORIO QVater *italiae illyrici africae galliarum cos.*
SVBLIMIV
TIPII

C'est le consul de 371 ap. J.-C. (Sex. Petronius Probus).

P. 505. Au marché de Trajan.

161)
P L I C I N I O
C O R N E L I O
S A L O N I N O
V A L E R I A N O
5 NOBILISSIMO
CAES
III PROVINCIAE
DEVOTAE NVMINI
MAIESTATIQ EIVS
10 DEDICANTE SEX
ACILIO FVSCO
V·E PROC AVG *a*
NN ET

L. 7 : *tres provinciae (Galliae)* ; l. 12 : *[a]nn(onae ?)*.

P. 509. *Ibid.*

162)
*c. domitio dex*TRO II
l.ualerio thrasea PRISCO
*phi*LIPPIANVM
M P P
NELIO
ATORE III

Date : 196 ap. J.-C.

Philippianum = *porticus Philippi*.

PALESTINE EXPLORATION FUND, LXIV, 1932.

P. 85-87. S. A. Cook. Remarques sur le rescrit impérial de Nazareth concernant la violation des sépultures (*Ann. épigr.*, 1930, n° 130).

ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΗΣ ΕΝ ΑΘΗΝΑΙΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ, 1931.

P. 80 et fig. p. 81. A. K. Orlandos. A *Pellene* (Achaïe). Plaque de marbre.

163)
Η ΠΟΛΙC ΤΩΝ ΠΕΛΛΗ
ΝЄΩΝ ΚΑΙ ΡΩΜΑΙΟΙ ΟΙ Κα
ΤΟΙΚΟΥΝΤЄC ΠΟΠΛΙΟν
ΚΑΝЄΙΝΙΟΝ ΑΓΡΙΠπαν
ΤΟΝ ЄΚ ΠΡΟΓΟΝων ευερ
ΓЄΤΗΝ

REVUE AFRICAINE, LXXIV, 1933.

P. 449-457. R. Gauthier - E. Albertini. L'emplacement, aujourd'hui connu, du VII[e] mille de la route-frontière de la Maurétanie Césarienne permet de rectifier le tracé du *limes* entre *Cohors Breucorum* (Tagremaret) et *Ala Miliaria* (Bénian).

ID., LXXV, 1934.

P. 23-41. E. Albertini. Sur la chronologie du *numerus Hemesenorum* et du *numerus Palmyrenorum* de Numidie ; sur la date où Hémèse est devenue colonie. Nouvelle lecture partielle de *Ann. épigr.*, 1926, n° 145 et 1933, n° 42.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1934, I.

P. 204-214. W. Seston. Nouvelle lecture d'une inscription gravée en cursive sur le rebord d'un *dolium* provenant de *Tigava* (*C. I. L.*, VIII, n° 21497) :

164)

Ora pro qui fecit quia ad magis erunos iam nouit et benefecit ora pro iscriptorem sic abes dm pro.

Erunos serait pour *aerumnos ; sic (h)abes D(eu)m* ou plutôt *D(ominu)m*, puis peut-être *p(ete), r(oga), o(ra).*

Rapprocher d'un fragment de *dolium*, trouvé à Hammam-Lif. (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1914, p. 25), où *pascas* serait un verbe.

REVUE BELGE DE PHILOLOGIE ET D'HISTOIRE, XIII, 1934.

P. 5-23. P. Aebischer. Le culte de *Feronia* et le gentilice *Feronius*. Relevé des inscriptions où figure ce nom, qui doit être d'origine sabine.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, CIX, 1934.

P. 63-72. F. Cumont montre ce que les dédicaces à Mithra trouvées à Rome *via Marmorata* (plus haut, nos 81-83) apprennent de nouveau sur la théologie et sur le rituel mithriaques ; il insiste sur le fait que la troisième de ces inscriptions « nous apporte pour la première fois la preuve certaine de l'introduction de doctrines orphiques dans les mystères du dieu perse » et il rapproche de ce texte certains monuments figurés.

P. 73-82. Ch. Picard. L'épithète de *conservatores* donnée aux *Castores* assesseurs du Jupiter Dolichenus s'explique par une survivance du caractère primitif des Dioscures, dieux-piliers dont la force conservatrice, qui protège le jour et la nuit, soutient le monde. De là vient que sur des inscriptions, à Rome, en Mésie et en Thrace, les noms des Dioscures grecs, Castor et Polydeukès, sont portés comme titres par des prêtres du Dolichenus.

REVUE DE PHILOLOGIE, LX, 1934.

P. 165-168. D. van Berchem. Note sur les diplômes honorifiques du IVe siècle à propos de la Table de patronat de Timgad (*Ann. épigr.*, 1913, n° 25), dont l'auteur commente les termes *praesidalis* et *patronatus*.

P. 276-278. L. Robert. Nouveaux compléments de l'inscription en l'honneur d'Hadrien, datée de 130, qui provient de *Gerasa* (*Ann. épigr.*, 1927, n° 148).

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, XXXVI, 1934.

P. 199-205. P. Wuilleumier. A Aix-les-Bains.

165) *decemlecti pos*
sessorvm aquen
SIVM DONAVER
LVCVM CVM SVA VI
NEA VICANIS Ꝺ A
QVENS · AD LVDOS
CELEBRAND · PRO
SALVTE IMP · AVG ·
ZMERTVCCIVS TI
TIANVS · P · V · ARAM
DƋ S Ƌ D

L. 10 : *p(atronus) v(ici)* ; l. 11 : *d(e) s(uo) d(at)*.

Le texte daterait de l'époque de Marc Aurèle.

P. 201, n. 8. Essai d'interprétation du texte mutilé, de tournure analogue, qui figure *C. I. L.*, XII, nº 2461.

REVUE DES ÉTUDES GRECQUES, XLVII, 1934.

P. 256-257. P. Roussel. Bibliographie relative au testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, nº 80). On peut y ajouter : P. Frezza, *La stele di Tolomeo Neoteros re di Cirene*, Rome, 1933.

REVUE DES ÉTUDES LATINES, XI, 1933.

P. 435-456. D. M. Pippidi. La date de l'*ara numinis Augusti* mentionnée par les *Fasti Praenestini* au 17 janvier : 9 ap. J.-C. ; à la date du 16 janvier, restituer : *Ti. Caesar ex Pa[nnonia laureatus urbem intr]auit.*

P. 458. S. Lambrino. A *Histria*.

166)

I O M
ET IVNONI REGINE
C R ET LAI CONSISTENTES
VICO SECVNDINI POSVER
VT PRO SALVTE IMP CAI IVLI *(sic)*
MARCI PHILIPPI PII AVG
ET IVLI PHILIPPI NOB
ILISSIMI CAESARIS
CVRA AGENTIBVS M
AGISTRATIS CLAVDI
VM ANTONINVM ET
COCCEIVM IVSTV
M PRES
ENTI ET ALBINO
COS

Date : 246 ap. J.-C.

L. 3 : *c(ives) r(omani)*. Cf. *Ann. épigr.*, 1924, n° 148 ; 1927, n^os^ 62 et 64.

REVUE HISTORIQUE DE DROIT, 4^e^ sér., XII, 1933.

P. 409-423. A. Piganiol. Observations sur le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

LA REVUE SAVOISIENNE, LXXIV, 1933.

P. 78. Fac-similé d'une inscription d'Alex, canton d'Annecy-Nord (*Rev. savois.*, 1932, p. 249 et suiv.).

167)
NVMINI
AVGVST
ORVM
PRO S IMP

P. 80. Ch. Marteaux. A Passy.

168)
MARTI AVG
M ARRIVS C *f.*
VOLT GEMELL*us*
QV*aes*TOR N̄ P
ii uir AERARI
flamen MARTIS
..... HONORIBVS
..... ICA SVNT
..V.....S...CON
VOTI ꝯ COM*pos*

L. 4 : *qu[aes]tor n(ummorum) p(ublicorum)*.

Autres dédicaces à Mars au même lieu (*C. I. L.*, XII, n^os^ 2349 et 2350).

P. 217-221. P. Broise. Estampilles sur poterie provenant d'Aoste en Dauphiné et des Fins d'Annecy.

P. 220, et p. 219, n° 10. Aux Fins d'Annecy. Médaillon avec le supplice de l'Amour incendiaire et la légende

169) *i*NCINDIARIVS

tiré du même moule que l'exemplaire de Trion, unique jusqu'ici (Déchelette, *Vas. céram.*, II, p. 256).

REVUE TUNISIENNE, 1933.

P. 240-248. L. Poinssot et Ch. Saumagne. Inscriptions latines de Gafsa.

P. 240. Reconstitution du texte dont les fragments ont été publiés au *C. I. L.*, VIII, n° 120, cf. p. 925 et 2349.

170)
NEPTVNO ET NIMPHIS · SACRVM
C̄N̄ IVNIVS C̄N̄ FILIVS PAPIR..... AQVAE*ductum*
FO*ntemque* SVA PEC*uni*A FECIT
ET *dedi*CAVITꝯ *d.d.*

P. 244-246. Nouvelle lecture des textes publiés au *C. I. L.*, VIII, n^os^ 101 et 102 (groupement avec les n^os^ 116 révisé, 11234, 23169 révisé).

ID., 1934.

P. 147-163. F. Icard. 91 sceaux et plombs marqués trouvés à Carthage.

RHEINISCHES MUSEUM FÜR PHILOLOGIE, LXXXII, 1933.

P. 362-380 et pl. Chr. Hülsen. Remarques sur les nouveaux fragments des *Fasti Ostienses* (*Ann. épigr.*, 1933, n° 30).

RIVISTA DI ARCHEOLOGIA CRISTIANA, VIII, 1931.

P. 23-52. R. Bartoccini. A *Leptis Magna*, sur le *forum vetus*, dans une église installée dans un édifice païen.

P. 26. Trois fragments :

171) *a)*

Volumnius . . . . . *Felix* . . . . . *b)*

Iddibal Balsillecis [*f.*] . . . . *lis n. Asmunis pro*[*n.*]

et exor[*nauerunt e*]*x hs. cc m. n. d. s. p. d.*

c)

. . . . *o pr* . . . .

Matris Magna[*e*]

enus maris e

P. 35 et fig. p. 36. Base.

172)

Cum basilica uetus ex maxima parte esset deformata conlabsu ac spatio sui breuiasset aream forensem (?) [*fato ?*] *diuino icta conflagrarat incendio adq. is locus saecul. fortunatissimo meliora deposceret tantae stragis labe auecta tripertita porticus magnitudine sua circa densium columnarum adornata operis prouincialium ac sumtu publico disponente Ennio Romulo u. p. rectore prouinciae intra anni spatium perfecta ac dedicata est adq. ad sempiternam memoriam statua*[*m*] *marmoream suo numine radiantem Domino nostro* ✠ *Constantino maximo uictori semper Aug. idem u. p. dicata mente constituit curante Cl. Aurel. Generoso u. e. cur. r. p. et splendidissimo ordine coloniae* ✠ *Lepcimagnensium* ☧

P. 39. Base.

173) N IIII

Vigiliis adque consilio domi et ruri et constanti integritate praecipuo iustitia et in publicum moderatione perpenso instauratori moenium publicorum
o ... m .....
uide ..... custod...
tis et ...amicissimo
Fl. Archontio Nilo u. p. cos. [des.] prae[sidi] prouin[ciae Tripolitanae].....
. . . . . nus et
C[n.] Momiu[s p]rouincia sua ... up. recreata Lepcimagnenses gratulan[ti con]sensu statuam decreuerunt ...
praecipuum eius meritum coloniae censuerunt esse iungendam (sic)

Pour Fl. Archontius Nilus, cf. *C. I. L.*, VIII, nº 11031 ; Cagnat et Merlin, *Inscr. lat. d'Afrique*, nº 11.

P. 91-109. J.-B. Frey. Vingt épitaphes juives, grecques et latines, de Porto.

P. 109-125. J.-B. Frey. Six épitaphes juives provenant de la *via Appia*, de la *via Portuensis*, de la *via Labicana*, d'Otrante et de Sicile.

P. 113. *Via Portuensis.*

174)

ЄNθαΔЄ K
ЄIτε δOMNO
CΠατHP CYNA
ΓωΓης BEPNAKΛω
NTPIC AρχωN KЄ ΔIC φ
PONTιστηC ЄNЄIPH
Nη η xOI
MησIS AY
τoY ⊵

La synagogue des Βερνάκλοι (Βερνακλήσιοι, Βερνακλώροι) est connue par les inscriptions de la catacombe de Monteverde (N. Müller, *Die jüdische Katacombe am Monteverde zu Rom*, 1912, p. 111 et suiv.).

P. 184-284. E. Josi. Cent-vingt épitaphes chrétiennes, grecques et latines, provenant du *cimitero dei Giordani*.

P. 292. P. Orsi. Près de Palazzolo Acreide *(Acrae)*, en Sicile.

175)

ΙΑΝΟΥΑΡΙΟΣ ΕΝΘΑΔΕ ΚΙΤΕ ΖΗΣΑΣ ΧΡΗΣΤΩΣ ΚΑΙ ΑΜΕΜΠΤΩΣ....
ΚΑΙ ΕΝ ΛΟΓΑΡΑΝΙΟΙΣ ΠΡΕΣΒΙΤΕΡΟΣ ΕΤΗ Μ̄ ΚΑΙ Δ

'Εν Λογαρανίοις doit représenter le nom de la localité où la pierre a été trouvée.

Rivista di filologia, LXI (XI), 1933.

P. 211-224. G. Funaioli commente le nouveau *Carmen saeculare* de 204 ap. J.-C. (*Ann. épigr.*, 1932, n° 70).

P. 393-400. P. Romanelli discute les observations présentées par divers savants à sa publication des Actes des Jeux séculaires de Septime Sévère (*Ann. épigr.*, 1932, n° 70).

Id., LXII XII, 1934.

P. 47-52. G. de Sanctis. Observations sur les lignes 6 à 12 du testament de Ptolémée (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

P. 52-54. G. de Sanctis revient sur l'inscription de *Stobi* concernant le père de l'empereur Théodose (*Ann. épigr.*, 1931, n° 53).

Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-historische Klasse, 1934, 3e fasc.

P. 3-52. A. von Premerstein revient sur l'inscription de Pergame *Ann. épigr.*, 1933, n° 268 ; comme R. Herzog (*ibid.*, n° 201), il croit que le personnage honoré est non pas C. Antius A. Julius Quadratus, mais C. Julius Bassus, « client de Pline le Jeune et général de Trajan ». Il étudie dans le détail la carrière de celui-ci (tableau récapitulatif, p. 69-71) ; pour lui, les l. 12 à 16, 21 à 24 de l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 268 devraient se lire et se compléter comme suit :

176)

12 χειας δακιαΣ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ ΛΕΓΙΩΝΟΣ ΙΓ ΕΠΙΜΕΛΗ
13 την χαλκοΥ ΧΡΥΣΟΥ ΑΡΓΥΡΟΥ ΧΑΡΑΓΜΑΤΟΣ
14 πρεσβευτην κρητΗΣ ΚΑΙ ΚΥΡΗΝΗΣ ΑΓΟΡΑΝΟΜΟΝ
15 κουρουλλιον(?) στρΑΤΗΓΟΝ ΔΗΜΟΥ ΡΩΜΑΙΩΝ
16 ξενικον ηγησαμενον λεγΙΩΝΟΣ ΙΑ ΚΛΑΥΔΙΑΣ ΕΥ
. . . . . .
21 ωνος . . . . . ΑΝΔΡΑ ΕΥΓΕΝΗ ΚΑΙ ΕΚ
22 βασιλεων το εαυτου γενος ΚΑΤΑΓΟΝΤΑ
23 τον ιδιον κτιστην και προστΑΤΗΝ ΣΕΛΕΥΚΕΩΝ
24 η πολις των προς τω ζευγΜΑΤΙ ΔΙΑ ΠΡΕΣΒΕΥΤΟΥ

Dans la partie manquante des l. 17, 20, 21, nous ne pouvons savoir de quelles légions il s'agissait.

Le cursus n'est pas conçu dans un ordre inverse rigoureux ; les magistratures et fonctions ont été groupées systématiquement et dans chaque groupe disposées selon l'ordre direct : du milieu de la l. 5 à la l. 12, les gouvernements provinciaux de rang prétorien (Judée) et consulaire (Cappadoce..., Syrie, Dacie) ; de la l. 12 à la l. 16, les premières magistratures et fonctions, du tribunat militaire à la préture, en passant par le triumvirat monétaire, la légation de Crète-Cyrénaïque, l'édilité ; de la l. 16 à la l. 21, les fonctions militaires, soit commandement de la légion *XI*ª *Claudia Pia Fidelis*, soit commandements extraordinaires de plusieurs légions ou vexillations légionnaires pendant la guerre dacique de Domitien (3) et la guerre parthique de Trajan (4).

Pour le complément de la l. 22, cf. *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, nº 173, où notre Quadratus figurerait à la l. 6.

P. 53-71. A. von Premerstein rapporte au même personnage des fragments venant d'*Heliopolis* (Baalbek), publiés au *C. I. L.*, III, nº 14387, *d* et *w*, qu'il complète ainsi (le début et la fin du texte manquent) :

177)

*tri*B · MI*l. leg. xiii gem. iii uir. a. a. a. f. f. leg. prop* R · PROV*inciae cretae et cyrenar. aedili cur. (?)* PRAET · P*eregr. (?) leg. aug. leg. xi cl. p. f. praepo sit* O LEG · IIII · S*cyt.* BELL*o dac. et uex..... xii ful. le*G · PROPR · PR*ouinciae iudaeae et leg. x fret. ad lec*TO · INTER · C*omites* AV*g. exped. dacic. ii ab imp. caes.* NERVA · TRAIANO *aug. germ. dacico parthico praeposi to* AB · EOD · IMP · PARTH*ico bello leg. iii gall.....xiii gem.... et* DONIS · MILITARIB · DO*nato bis ? leg. propr. imp. caes. neruae tr*AIANI · AVG · GERM · DA*cici parthici prou. cappadoc. et galati ae* ITEM · LEG · PROPR · EIVS *d. imp. caes. neruae traiani aug. prou.* SYRIAE P*hoenic. commag. huic senatus* C*ENSVIT · M*axi*mo principe imp. caes. nerua traiano aug. germ. dacico parthico auctore statuam in foro aug. pecun. publ. ponendam (?)*

SITZUNGSBERICHTE DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN IN WIEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, 214, 5e p., 1932.

P. 26-29. Ad. Wilhelm. Remarques concernant une inscription métrique d'*Elaea* en Mysie (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, IV, nº 272), où le Κίντος de la l. 6 serait Quintus Caepio, connu par ailleurs, notamment par une inscription de Pergame, l. 7, étudiée p. 21-24, et une inscription de *Bargylia* (*Rev. des Ét. anc.*, XXI, 1919, p. 1 et suiv.).

SRPSKA KRALJEVSKA AKADEMIJA, SPOMENIK *(Mémoires de l'Académie Royale de Serbie)*, LXXV, 1933.

P. 1-92 avec fig. N. Vulič. Monuments antiques de Serbie. Suite du très important recueil que l'auteur a fait paraître dans la même publication, LXXI, 1931.

P. 3. A Belgrade *(Singidunum)*. Stèle.

178)
D M
L ALBANIVS
L FIL · FL · SEPTI
MINVS · SIRMI
IMAG · LEG · IIII FL ·
STIP · XXIIII · IVS
SV IPSIVS SEPVLCR
VM C · TITIVS · CRES
CENS VET · LEG · IIII FL
L · ALBANIVS HERMES
ET PHILOMVSVS AN
DRONICI HEREDES
F E C E R V N T

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 3-4 : *Fl(avia) Septiminus Sirmi(o)*.

P. 4. Même provenance. Stèle.

179)
D · M
D O M I T I A
VRSA · VIXIT
ANN · XXV · AL
BANIVS SEP
TIMINVS HOS
PITAE · B · M · P
H · S · E · S · T · T · L ·

D M
S E R E N I
AE QVARTAE
I N T E R F E C
TE AB HOSTE
VIXIT ANN L
COC · MONTANVS
TVTOR TITIANVS
SCRIBENDVM
C V R A V I T

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

P. 12. A Bitol *(Heraclea Lyncestis)*.

180)
C · SIGNIVS
VALENS · MISSI
CIVS · LEG · IIII *f.f.*

Suivent cinq lignes très mutilées.

P. 21. A Velico Gradište *(Pincum)*. Brique.

181) LEG VII CL P S

Leg(io) VII *Cl(audia) P(ia) S(everiana).*

P. 22. A Gradsko *(Stobi)*. Base.

182)

A · P O N T I O
P O N T I · H O M V L
L I · F · T R O · Q V I E T O
X · V I R O · S T L I T I B V S
I V D I C A N D I S · T R I B
M I L · L E G · III G A L L I C A E
VI · V I R O · E Q · R O M A N O r.
T R A N S V E C T O R V M
T V R M A E S E C V N D A E
Q · V A T E R C I V S · Q · F · T R O M
OPTATVS · ET
L · V A T E R C I V S · Q · F · T R O · O P T A T V S
H C

L. 13 : *h(onoris) c(ausa).*

P. 29. A Ritopek *(Tricornium)*. Autel.

183)

I · O · M
PRO SALVTE
SVA · ET SVO
RVM · AVREL
MARCELLI
NVS · V · E · V · P

P. 30. *Ibid.* Briques.

184)

a) *c* ASTR FLA *u.*
[C]astr(a) Flav[(iensia)].

b) TRIC VAL PP
Tric(ornii). Val(ens) p(rae)p(ositus).

c) TRIC BONIO
Tric(ornii). Bonio [p(rae)p(ositus)].

d) *le*G IIII FL
[Le]g(io) IIII *Fl(avia).*

P. 42. A Ravna *(Timacum minus ?)*. Stèle.

185)

. . . . . .
AVREL · V . . . . .
IMAG COH II . . .
DD MIL · AN XXII
ET AVRELIA PRI
MITIVA CONIVX
EIVS VIX ANN L
AVREL · VALENS SIG
LEG VII CL PATRI
ET MATRI B M P

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 3-4 : peut-être [*Aur(eliae)*] *D(ar)d(anorum)*.

P. 42. *Ibid.* Partie supérieure d'un autel.

186)

AESCVLAPIO ET
SALVTI · T · FL · Ab
. . . TVS . . .

P. 43-44. *Ibid.* Stèle.

187)

D· *m.*
M · VLP · VIB *ius*
> · L · X · FRET · P · C

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

P. 47. A Lopata, près de Kumanovo. Autel publié *Ann. épigr.*, 1933, nº 160.

P. 49. A Malino, près de Kumanovo. Stèle.

188)

Κ ΜΑΡΙΟC ΛΟΝΓΕΙΝΟC
ΖΩΝ ΚΑΙ ΩΝ ΜΝΗΜΕΙΟΝ
ΕCΤΗCΕΝ ΕΑΥΤΩ ΚΑΙ
ΤΩ ΑΔΕΛΦΩ Γ ΜΑΡΙΩ
ΛΟΝΓΕΙΝΩ CΤΡΑΤΙΩΤΗ
ΚΕΝΤΥΡΙΩΝΙ ΤΡΙΤΗC ΓΑΛΛΙΚΗC
ΜΝΗΜΗC ΧΑΡΙΝ ΕΚΤΩ
Ν ΙΔΙΩΝ

P. 51. A Mitrovitza-Kosovska. Autel.

189)

I · O · M
T · AEL CEL
SINVS
DEC · L · P

Sur le côté gauche ALB ; sur le côté droit COR.

P. 53. A Nich *(Naissus)*. Autel.

190)

I · O · M ·
M AVR PO
SIDONIVS
DEC · M · N
VLP

L. 4 : *dec(urio) m(unicipii) N(aissi)*.

P. 56. A Novi Pazar (Touchimlié). Autel.

191)

MINERVÆ
AVG

P. 57. A Ochrida *(Lychnidus)*. Base.

192)
DD NN
*co*NSTANTIO AVG
CONSTANTIO
. . . . . .
. . . . . .
SOFRONIVS V P
*pra*ESES PROV NOV
EPIRI DALMATORVM

Dans *Dalmatorum*, il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

P. 58. *Ibid.* Autel.

193)
I O M
PRO SALVTE ET INCOLVMI
TATE IMP CAES P LICIN
EGNATI GALLIENI AVG
VEXILL LEG II PARTH
III · AVG · SVB · CVRA
AVR AVGVSTIANI DVCIS
IVSTISSIMI ET
C · *e*VF · I · SYNFORIAN ·
PRAEP · VEXILLATIO
num . . . . . .

P. 58. *Ibid.* Autel.

194)
ΑΓΑΘη τυχη
ΔΑΣΣΑ ρητιων
ΑΡΧΟΝΤΕς βουλη και
ΔΗΜΟΣ . . . . . πτολε
ΜΑΙΟΝ ΑΡΕτης ενεκα

P. 61. A Petch. Autel.

195)
SERAPI ·
INVICTO ·

P. 62-63. A Pirot *(Turres)*.

196)
μΑΡΚΙΑΝ ΩΤΑΚιλιαν
σευΗΡΑΝ ΣΕΒ Γυναικα
του ΚΥΡΙΟ ΗΜων φιλιπ
που Η ΣΕΡΔων πολις

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

P. 63. *Ibid.* Autel.

197)
SOLI IN
VICTO
VAL IVCVN
DVS EX
5 VOTO P
PERPETV ET
CORNETINO *(sic)*
COS

L. 7 : *Cornetino* pour *Corneliano*.

Date : 237 ap. J.-C.

P. 72. A Svrlig. Autel.

198)
IOM CETERISQVE
DIS DEABVSQVE
IMMORTALIBVS PRO SA
LVTE DOMINORVM NN
5 IMPERATORVM · *a*
VGG · L AVR IVSTI
NVS · V · NVMINI
MIESTATIQVE
e o RVM DICATIS
IO SIMVS

L. 7 : *v(eteranus)*.

P. 73. A Skoplié *(Scupi)*. Autel.

199)

SILVaN
SACRM *(sic)*
C·LVCI
LIVS M
LERINVS
ALP

L. 6 : *a(ram) l(ibens) p(osuit).*

Id., LXXVII, 1934.

P. 1-28 avec fig. D. Sergejevski. Monuments romains de Bosnie.

P. 6. A Pritok, près de Bihatch. Autel.

200)

LIBERAI
IVLIA MXIMINA *(sic)*
V·S·L·M

P. 7. A Iapra-Blagay, près de Bosanski Novi. Autel.

201)

IOM CON
*Seruat*ORI
.....NI....

P. 19. A Prekaya, près de Glamotch. Autel.

202)

SILVANO
T AVR PRO
CV*lus*.....

P. 19. A Bosansko Grahovo. Stèle.

203)

VALEN.....
MILITI LEGION*is* ...
AIVTRICIS DEFV*nc*
TO AN XXX MEMORI
AM POSVIT TATA PI
ENTISSIMA COIVX

P. 21. A Bastasi, près de Livansko Polié. Fragment de stèle.

204)

TORI·FILI
O INFELICI
SSIMO·DE
C·M·DEF·
AN·XXV

L. 3-4 : *dec(urioni) m(unicipii) def(uncto).*

P. 23. A Dubrava, près de Stolats. Stèle.

205)

D·M·S
C·FRESIO·
VALENTINO
VETER·EX›
COH II MIL

P. 29-83 avec fig. N. Vulič. Monuments antiques de Serbie.

P. 31. A Bitol *(Heraclea Lyncestis)*. Fragment de stèle.

206)

FAB·L.....
C·VETILIVSꝺC·*f*.
FAB·SEDATVS·HER
VET·LEG·VII·C·P·F·VA·N·L·
M·A·XXV·H·S·E

L. 3 : *Her(aclea)* ; l. 5 : *m(ilitavit) a(nnos) XXV.*

P. 46. A Nich *(Naissus)*. Autel.

207)

IOM
PATERNO
M VLPIVS
IECVLAN
POS

L. 1 : *He(r)culan(us).*

P. 47. *Ibid.* Autel.

208)

I ˚O *m.*
P IVL *hercv*
LANus *bf.*
COS *u. l. m.*
P PRO *se et*
SVIS IMP · D
N · ET · TITI
ANO COS

L. 3 : *bf.* ou *stal(or).*

Date : 245 ap. J.-C.

P. 52. A Petch. Stèle.

209)

D M
FL KAPITONI LIBER
TO QVI CASV VIMI
NACIVM DASMINI A
LATRONIBVS ATRO
CISSIMA MORTEM *(sic)*
*per*PESSVS EST FL VA
. . . . MATER FILIO
. . . . . S. . . .

P. 54. A Poduyevo. Plaque.

210)

DEABVS · S ·
VIRGINES
GAVDENS LI
VIE S · P · S ·
P Ø S
E S

Deabus s(acrum) Virgines [= *Virginibus*], *Gaudens, Li-vi(a)e s(ervus), p(o)s(uit) p(e-cunia) s(ua) e(t) s(uis?).*

P. 58. A Skoplié *(Scupi).*

211)

D M
L · ATILIVS
HILARVS · IIIIII
VIR · AVG · COL ·
SCVP · VIX · ANN ·
XXXV · H · S · E ·
L · ATIL · EVHA
RISTVS · PATER

P. 60-61. A Berovo. Fragment de pierre.

212)

IMP CAES M
AVREL ANTONINO
SEVERI AVG N
FILII TRIB POT▨ *(sic)*
COS III PROC
COH II CONCOr
DIA SEVERIANA

L. 7 : peut-être après NA, un P = *p(osuit).*

P. 61. A Belgrade *(Singidu-num).* Stèle.

213)

DIBVS MANIBVS
INFERNIS NVN
NIO PRISCIANO
DEC COL SING QVI
VIX ANN XXXVI
NON DIGNVS
CELERIVS INF
TA DECESSIT
AVR · PRISCILLIANVS
ET SEPT LVPERCILLA

Il y a des ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 6 et suiv., l'auteur propose : *non dignus celerius inf[r]a (?) decessit.*

P. 63. A Gradsko *(Stobi)*.

214)

ΚΑΛΙΤΥ
ΧΩ ΘΕC
CΑΛΟΝΙ
ΚΕΟ ΑΔΕΛ
ΦΟC ΑΓΑ
ΘΟΠΟΥC
ΜΝΙΑC ΧΑ
ΡΙΝ ΟC ΑΝ
ΔΕ ΠΙΡΑ
CΗ ΤΟΝ Β
ΟΜΟΝ Δ
ΟCΙ ΤΟ ΙΕ
ΡΟΤΑΤΟ
ΤΑΜΙΟ ΔΗ
ΝΑΡΙΑ ΧΙΛΝ

L. 2 et suiv. : θεσσαλονικε[ίῳ] ; l. 9 et suiv. : π(ε)ιράσῃ τὸν β[ω]μὸν δ[ώ]σ(ε)ι τ[ῷ] ἱεροτατ[ῳ] ταμι(εί)-[ῳ] δηνάρια χίλ(ια) ν.

Starinar, 3e sér., III, 1924-1925.

P. 114. Balduin Saria. A Tchepigovo (près Monastir).

215)

ΣΤΥΒΕΡΡΑΙΩΝ
Η ΠΟΛΙΣ ΚΑΙ ΟΙ ΣΥΝ
ΠΡΑΓΜΑΤΕΥΟΜΕ
ΝΟΙ ΡΩΜΑΙΟι ΑΡΧΕ
ΠΟΛΙΝ ΑΠΟΛΛΟ
ΔΩΡΟΥ ΤΟΝ ΕΥ
ΕΡΓΕΤΗΝ

Syria, XIV, 1933.

P. 385 et pl. XL, 1. F. Cumont. A Kamechlieh. Stèle.

En haut, figure à mi-corps d'un enfant entre deux mains gigantesques, ouvertes, la paume en avant.

216)

ΗΛΙΕ ΤΗΝ ΜΟΙΡΑΝ ΖΗΤΗCΗ
ΕΜΗΝ ΛΙΤΑΝΕΥΩ ΝΗΠΙC ΩΝ
ΑΝΟΜΟΙC ΧΕΡCΙΝ ΦΟ
ϐΝΕΩΝ ΔΙΟΛΩΛΑ ϐ
ΚΕΙΜαι δΕΝ ΠΑΡΟΔΩ
ΓΟΝΕΩΝ Δ ΟΛΟΛΥΓΜΑ ΥΠΑΡΧΩ
ΗΜΕΤΕΡΟΝ ΓΛΥΚΥ ΤΕΚΝΟΝ
ΛΟΥΚΙ ΚΑΙ ΚΑΤΑ ΓΑΙΑΝ Θαρ
CΕΙ

Invocation au Soleil justicier ; en appendice à la liste qu'il a dressée dans les *Memorie della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, sér. III, I, 1923, p. 65 et suiv., M. Cumont donne (p. 392 et suiv.) l'énumération de nouvelles inscriptions analogues et des monuments avec représentation de « mains supines ».

ID., XV, 1934.

P. 33-74 et pl. IX-X. P. Roussel. Dans la nécropole de *Rhosos*, dalle qui paraît être le vantail gauche de la porte d'un tombeau.

217)

Quatre documents, gravés simultanément et concernant plus ou moins directement Séleukos, fils de Théodotos, navarque d'Octave (l. 76 et 88 ; cf. *Ann. épigr.*, 1925, n° 93 : *quei militant Caesari navarchi et trierarchi*).

I. Lettre d'Octave accompagnant l'envoi de la pièce II, datée vraisemblablement entre la fin de 36 et la fin de 34 av. J.-C. ; la date locale de réception ou d'enregistrement à *Rhosos* (sur la côte, aux confins de la Syrie et de la Cilicie) mentionne le mois macédonien Apellaios (novembre ou décembre).

II. Décision accordant, en vertu d'une loi qui porte les noms des consuls de 42 av. J.-C., la cité romaine et l'immunité à Séleukos ; pour les § 1 à 4 (l. 19 à 35), rapprocher un édit d'Octave relatif aux vétérans (Wilcken, *Grundz. und Chrestom. der Papyruskunde*, I, 2e p., n° 462). Bien que l'expédition de l'acte faite pour *Rhosos* ne s'applique qu'à Séleukos, celui-ci a dû n'être qu'un des bénéficiaires d'une décision d'Octave et d'Antoine, intervenue peut-être en 41 av. J.-C. et procédant à « une fournée de nouveaux citoyens » (cf. les pluriels des lignes 11, 12, 13, 16 et 17). Le nom d'Antoine, disparu dans l'infamie, fut éliminé quand on grava l'inscription.

III. Seconde lettre d'Octave, des derniers mois de 31 av. J.-C., promettant, après Actium, de conserver à *Rhosos*, surtout par considération pour Séleukos, le régime de faveur dont jouissait cette ville « sacrée, inviolable, autonome », « amie et alliée » du peuple romain. Cette lettre fut enregistrée à *Rhosos* le 15 Dystros (février ou mars) d'une année inconnue.

IV. Troisième lettre d'Octave, datant de 30 av. J.-C., recommandant spécialement Séleukos à ses concitoyens ; la date locale donne le 9 Apellaios (novembre ou décembre).

TRIERER ZEITSCHRIFT, VIII, 1933.

P. 27-28, avec fig. E. Gose. A Trèves, terrain du temple de l'Altbachtal. Tablette de bronze brisée à gauche.

218)

NERVE
TVS GA
SVESSIO
ARIVS
S L M

Restitution proposée : [*Deae Mi*]*nerv(a)e* [*Restitu*]*tus, Ga*[*ti filius*], *Suessio*, [*aer?*]*arius v. s. l. m.*

P. 50-58. A. Oxé. Étude d'un datif « celtique » en *o*, dans le domaine linguistique des Trévires et des Médiomatrices. L'auteur s'appuie surtout sur les inscriptions *C. I. L.*, XIII, nos 4159, 4405 et 11385.

P. 119-123. J.-B. Keune. Au Titelberg (Luxembourg).

P. 120. Dédicace au *Genius Vosugonum* (plus haut, n° 95).

P. 121-123. 45 marques doliaires.

P. 143. Parmi les acquisitions du Provinzialmuseum en 1932, cachet d'oculiste (plus haut, n° 119).

P. 144. Dans la Moselle, à Trèves, casserole ; sur le manche :

219) ALPICVS

P. 145. Près de Nerdlen, serpe en fer.

220) SATIO F

Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung, LIII, 1933.

P. 497-505. A. Steinwenter reproduit et commente le testament de Ptolémée le Jeune, roi de Cyrène (*Ann. épigr.*, 1932, n° 80).

Id., LIV, 1934.

P. 312. R. Rau. Remarques sur les termes *hospita* et *tutor Titianus* d'une inscription de Belgrade (plus haut, n° 179) : *tutor Titianus* est le pendant du *tutor Atilianus* des textes juridiques.

2° PUBLICATIONS RELATIVES A L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

M. Abramič. Novi natpisi iz Poetovija (extrait du *Časopis za Zgodovino in Narodopisje*). 1931.

Nouvelles inscriptions de *Poetovio*.

P. 180. Petit autel.

221) *i.* O M
*f*IRMIN*us* E*t*
S A T V R N
INA POSV*er.*
PRO SALVTE
*s*VA

P. 181. Autel, peut-être dédié à *I. O. M.*, dont le haut manque.

222) *c*ORNIC · II
MEMORIAE
V · S · L · M

L. 1, l'auteur propose : *cornic(ularius) t*[*rib(uni)*].

P. 185. Bloc complet seulement à droite.

223) *milites le*G IIII · PAN*non.*
*qui su*NT · IN VEXIL
sub CVRA AEL*i*
. . . . I · V · E · DVCIS

L. 1 : il s'agit des légions *X*ª et *XIV*ª *Gemina* de Pannonie Supérieure, *I*ª et *II*ª *Adjutrix* de Pannonie Inférieure.

P. 187-188. Stèle.

224) . . . . . .
. . . . *satur*NINVS
. . . . . *has*TAT*us*
prim. LEG · VIII
AVG · AN · LXX
H · S · E · E T
SECVNDAE
. . . . NIS · F
*uxo*RI · V
et sibi POSIT

P. 189-190. Stèle.

225) C · M E M
M I V S C F
P R I M V S
F A B M I L
LEG XIII GEM
quatre lignes illisibles

P. 191 et suiv. Stèle très effacée.

226)
L F A N N I *u* S L F
C L Q V A D R A V S
O P T I *o* L E G I A D
P F M I S S I *o* N *e*
N V M M A *ria missus*
six lignes fort endommagées
P R I M I T I V S L I B F C

P. 195.

227)
A V R · H E R M . . . . .
a d i V T O R I · T A *b u l a r .*
*p.p.s.an*N · X L V . . . . .

L. 2-3 : [*adj*]*utori ta*[*bular(iorum) p(rovinciae) P(annoniae) s(uperioris)*].

Concetta Barini. Monumentum Ancyranum. Res gestae divi Augusti (*Bibliotheca della rivista Historia*, t. I). Milan-Rome, 1933.

Texte et commentaire historique ; préface de M. Pais.

Mélanges Bidez (Université libre de Bruxelles, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, t. II en deux volumes). Bruxelles, 1934.

Vol. I. P. 361-376. W. Ensslin. Le patriciat constantinien et sa signification au IVe siècle. Le titre de patrice, à l'origine, aurait été conféré à des parents de l'empereur ou du moins aurait fait en quelque sorte des titulaires des parents de l'empereur. Utilisation des inscriptions du Bas-Empire où figurent des patrices.

Vol. II. P. 627-638. A. D. Nock. Considérations sur le rôle respectif des *Seviri* et des *Augustales*. L'auteur insiste sur leur caractère mixte : quasi-magistrats en même temps que prêtres, et définit la place de l'institution dans le culte impérial.

E. Breccia. Le Musée gréco-romain 1925-1931. Bergame, 1932.

P. 19. A Alexandrie.

228) ▨Ω TIBEPIOC
α NEΘHKAN L Z
MAΞIMΩ ЄΠAPXω

Date : 20-21 ap. J.-C.

Magius Maximus fut deux fois préfet d'Égypte (Philon, *In Flacc.*, 10) : sous Auguste, en 10-11 ap. J.-C. ; sous Tibère, en 20-21.

Ibid.

229) *g* E T E L I V S
E Π A P H P A
NATVS ROMAE
▨ ANNORVM · XVI

L. 2 : Ἐπα[φ]ρᾶ(ς) ?

G. Brusin. Gli Scavi di Aquileia (1929-1932). Udine, 1934.

P. 73-95. Inscriptions remployées comme matériaux dans les murs de fortification.

P. 73 et fig. 39. Autel.

230)

I · O · M
IVNONI · MINERVAE
MARTI · PROTECTOR VICTOR
PRO SALVTE · ET · VICTORIA
D D D · N N N
IMPP · CAESARVM
[illegible] AVGGG · ET *(sic)*
M · ANTONI · GORDIANI
NOBILISS · CAES
EX VOTO
FL · SERVILIANVS · A MIL
ET · FL · ADIVTOR
PRAEF · COH · I · VLPIAE
GALATARVM · PRAEPOSIT
MILITVM · AGENTIVM
IN PROTENSIONE · AQVILEIA *(sic)*

L. 7-9 : les mots *M. Clodi Pupieni et D. Caeli Calvini Balbini* et les deux premières lettres de *Auggg.* ont été martelés ; l. 13 : *a mil(itiis)* ; l. 16 : plutôt *praeposit(i)* que *praeposit(us)*.

Date : 238 ap. J.-C., à la suite de la mort de l'empereur Maximin sous les murs d'Aquilée (mai ou juin) et avant la mort de Pupien et de Balbin (juin ou juillet).

P. 76 et fig. 40. Base.

231)

C · QVINCTIVS
C · FIL · VEL
CERTVS · POBLICIVS
MARCELLVS · COS
AVGVR · LEGAT · DIVI
HADRIAN · PROVINC
SYRIAE · ET · GERMAN
SVPERIOR · ORNAMENT
TRIVMPHALIBVS

Cf. *C. I. L.*, V, n° 1354. Le personnage a été consul suffect en mai-juin 120 (*Ann. épigr.*, 1925, n° 76) ; pour sa légation de Syrie, cf. *Inscr. gr. ad res rom. pert.*, III, n^{os} 174-175 (*C. I. G.*, n^{os} 4033 et 4034).

P. 77-78. Base.

232)

T I · C L A V D I O
T I · F I L · P A L
S E C V N D I N O
L · S T A T I O · M A C E D O N I
P · P · LEG · IIII · F · F · TRIB · COH · I · VIG
TRIB · COH · XI · VRB · TRIB · COH · IX
PR · P · P · ITERVM · PRAEF · LEG · II
TRAIAN · F · PROC · AVG · XX · HER
PROC · PROVINC · LVGVDVN · E
AQVITAN · A · RATIONIB · AVG
PRAEF · ANNON
FLAMINI · DIVI · VESPASIANI
P · CASSIVS · FORTVNATVS
IIIII · VIR · ET · AVG · AMICO
L D D D

Il y a des lettres liées que nous n'avons pas reproduites.

L. 6-8 : *trib(uno) coh(ortis) IX pr(aetoriae), p(rimo) p(ilo) iterum, praef(ecto) leg(ionis) II Trajan(ae) F(ortis).*

Cf. *C. I. L.*, V, n° 867. Le personnage fut *a rationibus Antonini Pii* (*C. I. L.*, XIV, n° 2008 *a*).

P. 79. Base.

233)

T I · C L A V D I O
T I · F · P A L · R V F O
S T A T I O · M A C E D O N I
X · V I R · S T L I T · I V D
T R I B · M I L I T
D · D

Cf. *C. I. L.*, VI, 31703. Peut-être le fils du précédent.

P. 80-81. Base.

234)

I · O · M
E T · N V M I N I · D O M · N
I M P · A N T O N I N I
P I I · F E L I C I S · A V G
E T · G E N I O · S P L E N D
C O L · A Q V I L E I A E
E V T Y C H E S · A V G · N
S E R · V I L · V E C T · I L L Y R I C
P R A E P · QQ · S T A T I O N E S
V T R A S Q · E M P O R I · E X
C O M M · S V I S · A M P L I A V I T · E T
R E S T I T V I T

L. 8-9 : *vil(icus) vect(igalis) Illyric(i), praep(situs) q(uin)-q(uagesimae)* ; l. 11 : *comm(odis)*.

Date : entre 211 et 217 ap. J.-C.

Les deux *stationes empori* seraient l'une pour les droits sur les marchandises importées par voie de mer de l'Illyricum, l'autre pour les droits sur les marchandises exportées vers l'Illyricum.

P. 83 et fig. 41. Autel.

235)

I O · M ·
e T · SANCT · SILVA*n*
O L Y M P V *s*
A C T O R
/*a*ELI · SPERATI · >
ob *u*ETVSTAT · RESTI*t*.
L M

P. 84. Linteau d'architrave brisé aux deux bouts.

236)

*uale*N T I N I A N O ✻ T H E O D O S I O ✻ E T *Arcadio*
*ui*CTORIBVS ✻ AC TRIVMFATORIBVS
*ual*ERIO ADELFIO BASSO ✻ V ✻ C ✻ CONSV*l*.

L. 1 : il s'agit de Valentinien II, de Théodose et d'Arcadius (382-391 ap. J.-C.) ; l. 3 : [*cur(ante) Val*]*erio Adelfio Basso, v(iro) c(larissimo), consu*[*l(ari) Ven(etiae) et Histr(iae)*].

P. 85. Autel brisé en haut.

237)

*ne*PTVNO · AVG
S A C R V M
L · TITIVS · FELIX
IIIIII · VIR
D E D I T

P. 86 et fig. 42. Fragment d'autel.

238)

N I X I B V S
et LVCINIS
. . . PARIA
.....S

Cf. Ovide, *Métam.*, IX, 294 : *Lucinam Nixusque pares clamore vocabam ;* voir aussi *Ann. épigr.*, 1933, n° 127.

...paria est la fin d'un gentilice comme [*Cae*]*paria*.

P. 88 et fig. 43. Autel.

239)

N V M I N I · P R A E
S T A N T I S S I M O · E T
D I A N A E · A V G
M · A P P I V S · H E L P I
5 DIANVS · PERICVLO
EIIBERAT PRO SALV*te* *(sic)*
*su*A · ET · SVORV*m* *u.s.l.m.*

L. 6 : *[l]iberat(us)*.

P. 89. Autel brisé en haut.

240) SVMMAR

Restituer *dispensator*, *vilicus* ou *actor summar(um)* ; à Aquilée on connaît un *vilicus* (*C. I. L.*, V, n° 737) et un *actor summarum* (inscr. inédite), un *dispensator* à *Pola* (*C. I. L.*, V, n° 83 ; cf. IX, n° 5177).

P. 90. Bloc.

241) RVTILIAE · M · CLE
MENTIS·PR F·PRISCAE
SABINIANAE CAESER
NI · MACEDONIS

Rutilia Prisca est fille de M. Rutilius Clemens Priscus et femme de Caesernius Macedo, lequel, vu la simplicité de notre pierre, ne semble pas pouvoir être le consulaire du *C. I. L.*, V, n^{os} 865, 866.

P. 91. Dé.

242) T · CAESERNIO
T · LIB · ALYPO
IIIIVIR · AVGVSTALI
IONICVS · LIB · IIIIVIR

P. 164. Autel incomplet en haut.

243) REGIN
EX · VISV
T · FLAVIVS
CASTVS

Sans doute restituer *Isidi* en tête du texte ; la déesse compte déjà de nombreuses inscriptions à Aquilée.

P. 165. Autel incomplet en haut.

244) CVM FACELLIS
ET · BASIBVS
M A G D D

L. 3 : *mag(istri)* ou *mag(istrae) d(ono) d(ederunt)*.

P. 166. Autel.

245)
ΑΡΝΟΥΦΙC
ΙЄΡΟΓΡΑΜΜΑΤЄΥC
ΤΗC·ΑΙΓΥΠΤΟΥ ΚΑΙ
ΤЄΡЄΝΤ·ΠΡЄΙCΚΟC
ΘЄΑ·ЄΠΙΦΑΝЄΙ

P. 197-235. Fouilles dans les nécropoles. Inscriptions provenant des monuments funéraires.

P. 203 et fig. 122. Dé.

246) L APPVLEIO
MAXIMIANO
DECVRIONI
AQVILEIAE
HEREDES
FACIVNDVM CVR

P. 236-245. Fouilles dans la propriété Tuzet.

P. 240. Autel.

247) D A
FL · CHARITE

L. 1 : *D(eo) a(eterno)*.
On connaît déjà à Aquilée cinq dédicaces à cette divinité.

P. 242. Fragment de base, donnant des débris d'un texte en l'honneur de T. Caesernius Statius Quinctius Macedo Quinctianus, concordant pour la suite du cursus avec *C. I. L.*, V, n° 865.

COROLLA ARCHAEOLOGICA PRINCIPI HEREDITARIO REGNI SUECIAE GUSTAVO ADOLPHO DEDICATA. Lund, 1932.

P. 140-144. T. Kleberg. Deux noms de consuls romains : Q. Tineius Rufus (182 ap. J.-C.) et Nummius Faustianus (associé à Gallien lors de son cinquième consulat), connus par des inscriptions d'Ostie.

CORPUS INSCRIPTIONUM LATINARUM, VOL. XIV, SUPPL., fasc. 2. Berlin, 1933.

Ce fascicule (p. 821 à 860), rédigé en allemand par L. Wickert, donne la répartition topographique des découvertes d'inscriptions à Ostie et à *Portus*.

A. DOBÓ. INSCRIPTIONES AD RES PANNONICAS PERTINENTES EXTRA PROVINCIAE FINES REPERTAE. Budapest, 1932 (en hongrois).

Voir plus haut l'*Egyetemes philologiai Közlöny*, LVI, 1932.

G. W. ELDERKIN. ANTIOCH ON-THE-ORONTES ; I, THE EXCAVATIONS OF 1932. Princeton-Londres-La Haye, 1934.

P. 53. Bloc muré dans la maçonnerie à l'entrée orientale du stade byzantin.

248)

l. MAECIO L · FILIO
*p*OSTVMO · X · VIRO
STL · IVDIC · TRIB · LEG · XIII GEM*inae*
*qu*AEST · DIVI VESPASIANI ET DIVI *titi*
TRIB · PLEB PRAET · FRATRI AR*uali*

Le personnage était *promagister* du collège des Arvales en 69 et en 72 (cf. *Prosop. imp. rom.*, II, p. 320, n° 46).

FOUILLES DE DELPHES ; III, ÉPIGRAPHIE, 3e fasc., 1re partie, p. 1-146, par G. DAUX ET A. SALAC. Paris, 1932.

P. 49-55. Textes relatifs à la famille d'Hérode Atticus, dont l'un (n° 75) a été remployé pour l'empereur Constant.

F. HERMET. LA GRAUFESENQUE *(Condatomago)* ; I, VASES SIGILLÉS ; II, GRAFFITES. Paris, 1934.

INSCRIPTIONES ITALIAE, VOL. X, REGIO X, fasc. II, PARENTIUM. Rome, 1934.

Suite de la publication entreprise par l'Union académique nationale d'Italie. 263 numéros. Le présent fascicule a pour auteur A. Degrassi.

J. JOHNSON. EXCAVATIONS AT MINTURNAE ; II, INSCRIPTIONS : part I, REPUBLICAN MAGISTRI. Rome-Philadelphie, 1933.

Vingt-neuf stèles, datant de la première moitié du Ier siècle av. J.-C., remployées dans le podium d'un temple qui fut érigé sur le

forum de Minturnes au début du Ier siècle ap. J.-C. Ces stèles portent les noms, en général au nombre de douze, de *magistri* (23 textes) ou de *magistrae* (6 textes), sans doute annuels, tantôt esclaves seuls, tantôt esclaves et affranchis, ayant appartenu à certains cultes de la cité, qui sont parfois explicitement désignés.

Voici quelques spécimens de ces inscriptions :

P. 29, nº 12.

249)

HEISC · MAG · SPEI · D · D
ANTIOCHVS · PVLLI · Q · S
BACCHIDES · PAC · M · S
SELEVCVS · AVR · M · C · S
PHILIN · COSCON · C · S
PHILOCLES · FVRI · N · S
PHILOMVSVS · CAHI · L · S
GORGIA · ALLENI · C · S
ALEXSAND · ANTI · M · S
BARNAE · MORAS · A · S
DEIPHIL · CVRT · TITINI · P · C · S
AFRIO · STATI · C · M · S
SOSIA · BADI · M · S

Il y a quelques ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 1 : *Heisc(e) mag(istreis) Spei d(onum) d(ant)* ; l. 4 : *Aur(eliorum) M. C.* ; l. 11 : *Curt(ili) P. (et) Titini C. s(ervus)* ; l. 12 : *Stati(orum) C. M.*

Dédicaces analogues : au nº 23 (p. 42) également à Spes, dont le nom revient à la fin du nº 21 (p. 40) ; au nº 22 (p. 41) à Cérès ; au nº 25 (p. 44) à Mercurius Felix, celle-ci datée par la mention des *duo viri* qui occupe les trois premières lignes :

250) P · HIRRIO · M · F
P · STAHIO · P · F
DVO · VIR ·

Suivent seulement neuf noms d'esclaves (sept) et d'affranchis (deux) ; un des esclaves est qualifié de *mensor* ; un autre, au nº 28 (p. 47), est *magister ludi*.

P. 25, nº 8. Dédicace à Vénus, qui commence ainsi :

251) DVO · VIR
HASC · MAG · V · D · D

L. 2 : *hasc(e) mag(istras) V(eneri) d(onum) d(ant)* ; suivent douze noms de femmes, dont certains sont mutilés.

Mention *duo vir(is)* également en tête du nº 29 (p. 48).

P. 23, nº 6. Une liste de douze noms d'hommes se termine par la mention

252)

L · MANLIO · L · AVRELIO *cos.*

Date : 65 av. J.-C.

P. 27, n° 10. Une liste de noms, assez endommagée, finit ainsi :

253) ISDEMQVE · LV*dos*
FECER · SCAEN*icos*

P. 31, n° 14.

254)

APELLA · CAREISI · P · S
M · METILI · M · M · L · CLE
ANTIOC · SAL · SOC · S
MARIO · CAECIL · L · S
EPAGATVS · PEIR · S
DEMETRI · AKA · SEX · S
AMPHIO · LVT · CN · S
PHILEMO · PIC · SOC · S
NEICIA · EPIDI · M · S
ANTIOC · PVBL · PV · S
SVRVS · STAHI · P · S

Il y a quelques ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 2 : *Cle(anthus)* ; l. 3 : *sal(inatorum) soc(iorum) s(ervus)* ; des esclaves des *salinatores socii* reviennent aux n^{os} 16 (p. 34), 21 (p. 40) et 26 (p. 45) ; l. 5 : *Peir(anae)* ; l. 6 : *Aka(dii)* ou *Aka(nii)* ; l. 8 : *pic(ariorum) soc(iorum) s(ervus)* ; des esclaves des *picarii socii* se retrouvent aux n^{os} 1 (p. 18), 7 (p. 24), 16 (p. 34) et 19 (p. 38).

Au n° 13 (p. 30), figure un *public(us) s(ervus)*.

P. 49-113. Étude sur les noms de maîtres, d'affranchis et d'esclaves qui figurent dans ces inscriptions.

G. Oliverio. I conti di demiurgi (*Documenti antichi dell' Africa italiana*, t. I, *Cirenaica*, fasc. 2). Bergame, 1933.

P. 169-170 et pl. XXXI. A Cyrène, sur le *piazzale*. Stèle.

255)

ΤΗΝ ΑΡΤΕΜΙΝ ΕΚ
ΤΩΝ ΑΝΑΘΗΜΑΤΩΝ
ΤΩΝ ΤΕΘΕΝΤΩΝ ΑΥ
ΤΗ ΝΟΥΜΙΣΙΟΣ ΜΑΡ
ΚΕΛΛΙΑΝΟΣ ΑΝΘΥ
ΠΑΤΟΣ ΑΦΙΕΡΩΣΕΝ
ΔΙΑ ΙΕΡΕΟΣ ΤΙ ΚΛ·
ΒΑΤΤΟΥ·

Suivent les noms de 22 prêtresses, avec le montant de leur consignation, et d'autres indications que nous négligeons ici.

Numisius Marcellinus a dû être proconsul de Cyrénaïque vers 215 ap. J.-C.

P. 181 et pl. XXXV. A Cyrène, sur l'Acropole. Sur des blocs de calcaire répartis en trois séries :

256)

a) *imp.* CAESARE · AVGVSTO PON$^{\text{T}}$ MAX
b) Q LVCANIVS · PROCVLVS PRO · COS
c) MVROS ARCIS · REFICIEND CVR ·

Cette inscription permet de restituer une autre inscription de Cyrène déjà connue (*Inscr. gr. ad res rom. pert.*, I, n° 1032 ; *C. I. G.*, n° 5136).

G. Oliverio. La stele dei nuovi comandamenti e dei cereali (*Documenti antichi dell' Africa italiana*, t. II, *Cirenaica*, fasc. 1). Bergame, 1933.

P. 101 et pl. XV. A Cyrène, sur le *piazzale*. Inscription métrique avec allusion à un Μαρμαρικὸς πόλεμος (cf. *O. G. I.*, nº 767 et Florus, II, 31 (IV, 12, 41).

P. 102 et pl. XVI. A Cyrène, sur la colline ouest. Bloc.

257)

ΑΥΤΟΚΡ ΚΑΙC Μ ΑΥΡ ΚΛΑΥΔΙΟC CEB
ΟΠΛΟΙC ΑΝΑCΤΙΛΑC ΤΗΝ ΠΟΛΥΧΡΟΝΙΟΝ
ΜΑΡΜΑΡΙΤΩΝ ΘΡΑCΥΤΗΤΑ ΚΛΑΥΔΙΟΠΟΛΙΝ
ΕΠΩΝΥΜΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΕΚ ΝΕΑC ΙΔΡΥCΑΤΟ ΗΓΟΥΜΕΝΟ
ΤΟΝ ΠΟΛΕΜΟΝ ΚΑΙ ΚΤΙΖΟΝΤΟC ΠΡΟΒΟΥ ΤΟΥ ΔΙΑCΗΜΟΤ ΕΠΑΡ ΑΙΓΥΠ

Il y a quelques ligatures que nous n'avons pas reproduites.

L. 4 : ἡγουμένο(υ) ; l. 5 : τοῦ διασημοτ(άτου) ἐπάρ(χου) Αἰγύπ-(του).

Date : 268-269 ap. J.-C.

S'il s'agit, à la ligne 3, de Cyrène, la ville se serait appelée pendant un certain temps *Claudiopolis*.

P. 108 et pl. XXI, fig. 31. A Cyrène, sur l'agora. Fragment d'une inscription dédiée à l'empereur Hadrien : πατὴρ πατρίδος, κτίστης καὶ σωτήρ, par ἁ πόλις ἁ Κυραναίων.

P. 108 et pl. XXII, fig. 32. A Cyrène, sur l'agora. Fragment d'architrave.

258)

ΟΥΕΣΤΑΛΙΣ·ΑΝΘΥΠΑΤΟΣ

Cf. *Ann. épigr.*, 1933, nº 99.

P. 109 et pl. XXIII. A Gortyne (*Ann. épigr.*, 1933, nº 101).

Cippe trouvé au voisinage de la *basilica di S. Tito*, près de l'Odéon :

259)
ORBIS SVI
CLARIS LVMINIBVS
DIOCLETIANO ET
MAXIMIANO
INVICTIS AVGVSTIS
AGLAVS
PROCONSVLE

P. 129 et pl. XLVII-XLVIII. Près de Gasr Taurgùni. Cippe.

260)

nero CLAVDIVS DIVI
*elau*DI F GER CAESARIS
n. TI CAESARIS·AVG*ust*i
*pr. diu*I AVG·ABN·CAESAR AVG
*g*ERMANICOS·PONTIF·
MAX· TRIB· POT·IMP·OCS *(sic)*
PER·L·ACILIVM STRABONEM
LEG SVVM·FINES·OCCV
*p*ATOS·A·PRIVATIS P R RES
*ti*TVIT

Suit le début d'un texte grec, qui se continue sur deux autres faces du cippe et dont la rédaction est la même.

Cf. Tacite, *Ann.*, XIV, 18.

P. 132 et pl. XLIX. A Tolmetta. Cippe.

261)

*i*MP CAESAR · VESPA
SIANVS · AVG · PONT · M
TR · POT · $\overline{\text{III}}$ · IMP · $\overline{\text{VIII}}$ P · P
COS · $\overline{\text{IIII}}$ · DESIG · $\overline{\text{V}}$ PER
Q · PACONIVM · LEG
SVVM · HORTVM ·
P · R · REST · ꝺ

Suit un texte grec rédigé de même, où le légat est ainsi désigné : διὰ Κ. Παχω[νίου] Ἀγριππείνου.

L. 3 : le lapicide avait écrit $\overline{\text{IIII}}$ au lieu de $\overline{\text{III}}$; il a ensuite réuni la première haste à la seconde par deux traits obliques.

Date : première moitié de 72 ap. J.-C.

Rapprocher des bornes analogues de Cyrène, datant du second semestre 71 (*Ann. épigr.*, 1919, nos 91 et 92).

A. Poidebard. La trace de Rome dans le désert de Syrie (*Le limes de Trajan à la conquête arabe, Recherches aériennes*, 1925-1932). Paris, 1934.

P. 200, n. 1. A Tyâs (62 kilomètres de Palmyre sur la voie Émèse-Palmyre).

262)

D N
IMP CAES G VAL
DIOCLETIANO PL
INVICTO AVG COL
PALM MIL · XXXVIII

L. 3 : peut-être *P(io)* [*F(elici)*.

N. Putorti. L'Italia antichissima, fasc. VII-VIII. Reggio-Calabria, s. d.

P. 32-33. Q. Sattius Vettius Gratus, mentionné dans l'*Ann. épigr.*, 1923, n° 61, serait le consul de 250 ap. J.-C.

P. 44-50. Épitaphes de basse époque qui attestent la pénétration de la langue latine dans les classes populaires de la région de *Regium* et de Locres.

Der roemische Limes in Oesterreich, XVII. Vienne et Leipzig, 1933.

Recherches à *Carnuntum*.

Col. 1-72. F. Miltner. Dans le second amphithéâtre, situé à l'ouest de Petronell.

Col. 36 et fig. col. 35.

263)

LOCA
AVGVSTAL
IVM · M · A · K

L. 3 : *m(unicipi) A(eli) K(arnuntini)*.

Col. 36 et fig. col. 38.

264)
L O C A
P A G I
AELENI

La division du territoire de *Carnuntum* en *pagi* était connue par *C. I. L.*, III, n° 11122.

Col. 61-67. Marques sur vases en terra sigillata, lampes et briques.

Col. 77 à 84. E. Braun. Stèles funéraires, provenant de la nécropole située à l'ouest du camp.

Col. 77 et fig. col. 78.

265)
G N A T A · S V
SI · F · AN · XXX
XV · H · S · E · MVL
VIVS · VICTOR
SIG · MATRI
P· P

L. 5 : *sig(nifer)* ; l. 6 : *p(ro) p(ietate)*.

Col. 79 avec fig.

266)
C · MAXIMIVS
BILENIVS · MILI *(sic)*
LEG XV · APOLINA
POSIERVNT MATER *(sic)*
ET PRATER R VALE *(sic)*
RIVS PROCLVS
STIP · X · IIII

L. 2 : *mili(s* ou *x)* ; l. 5 : *[f]rater [P(ublius)]*.

Col. 80 avec fig.

267)
S E X TREBO
N I V S Q F A B
P R O C V L V S
B E R Y © R N I
CVLAR · LEG
XV APOL STIP
XIIII AN · XXX
H *s. e.*

L. 4 : *Bery(to)*.

Col. 81 avec fig.

268)
. . . . . .
EM*ona mil. leg. xu*
APO*l. ann.* . . . . . .
STIP · X . . . . . *h. s. e.*
S *t. t. l.*

Col. 82 avec fig.

269)
M GEMINIVS
M/ CLA VET
LEG XV APOL
A N L H S E
M/ G*e*MINIVS
ARIA P*atrono* P

L. 2 : *M(anii filius)* ; l. 5 : *M(anius)* ; l. 6 : *p(osuit)*.

Col. 84 et fig. col. 83.

270)
D C · APRILIVS M
C · F · SVRVS
BF · LEG · MED
I O L A N O
l e g . XIIII
g. m. u. an. . . .
stip . . . . . .

L. 3 : BF, ED liés ; *b(ene) f(iciarius) leg(ati)*.

Col. 85-116. J. Schicker. Près de *Lauriacum*.

Col. 88-89, 93, 96-97. Marques de lampes.

Col. 93. Tuiles estampillées.

271)
a) LIIG $\overline{\text{II}}$ ITA
b) LIIG $\overline{\text{II}}$ ITALICA

Col. 117-144. J. Schicker. Dans un cimetière chrétien près du camp de *Lauriacum*.

Col. 130. Tuiles estampillées.

272)

a) TEMP VRSIC V P DVC
LEG II ITAL ALAR

Temp(onio) Ursic(ino) v(iro) p(erfectissimo) duc(e), (figulinae) leg(ionis) II Ital(icae) Alar(icianae ?).

b) FIG LEG II ITAL SAB
TEMP VRSIC V P DVC

Fig(ulinae) leg(ionis) II Ital(icae) Sab(inianae ?), Temp(onio) Ursic(ino) v(iro) p(erfectissimo) duc(e).

Date : 369 ap. J.-C., année où Ursicinus commença la fortification et la restauration du limes du Danube.

Rappel d'estampilles semblables venant de *Lauriacum* et d'ailleurs ; voir aussi col. 140.

Col. 133. Briques estampillées.

273)

a) LEG $\overline{\text{II}}$ IT ANT
b) LIIG $\overline{\text{II}}$ ITA

Col. 142. Marque de potier.

Col. 159. P. Karnitsch. A Ueberackern. Marques sur vases en terra sigillata.

M. I. Rostovtzeff. The excavations at Dura-Europos, t. V. New Haven et Londres, 1934.

P. 159-160 et pl. XXVII, 2. C. Hopkins et M. Rostovtzeff. Dans une pièce du temple d'Azzanathkona, sur le mur est. Lettres peintes en rouge.

274)

ROTAS
OPERA
TENET
AREPO
SATOR

Cryptogramme chrétien de caractère magique, qu'on retrouve deux autres fois dans le même monument et qui a été largement répandu par tout le monde antique ; les exemples de Doura seraient les plus anciens connus.

P. 161. C. Hopkins. Même pièce, mur ouest.

275)

ΖΕΥ ΚΥΡΙΕ CΩΖΕ
ΤΗΝ ΟΥΗΞΙΛΛΑΤΙΩΝΑΝ
ΤΩΝ ΑΝΤΩΝΙΝΩΝ

L. 3 : sans doute Ἀντωνι[νια]νῶν.

Il s'agit d'une *vexillatio*, peut-être de la légion *IV*ª *Scythica*, ou de la légion *III*ª *Cyrenaica*, ou encore de ces deux légions, qui était à Doura au temps de Caracalla ; ces légions ont toutes deux porté le surnom d'*Antoniniana*.

P. 218-234. C. Hopkins et H. T. Rowell. Inscriptions et graffites du *praetorium*.

P. 218 et fig. 9. A la porte principale du *praetorium*, grand bloc incurvé en haut portant sans doute la dédicace de l'édifice : inscription très mutilée en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna, qui semble se terminer ainsi (nº 276) :

276) *uex. legg. iii cyr. et iiii scyth.* ANTON *et iii gall.*

P. 221 et pl. XXIX, 1. Porte ouest, sur une plaque.

277)

LEG III CYR ANTONIN*iana*

P. 221 et fig. 10. A gauche de la porte de la chapelle des *signa*, restes d'une dédicace à Géta (noms martelés) et à Julia Domna ; Septime Sévère, dans la filiation, est qualifié de *diuus* : l'érection du *praetorium* date donc de la période février 211-février 212.

P. 223 et fig. 10 p. 221. A la droite de l'inscription précédente.

278) *s e n a t u s*
a u r e l i o r u m
AN*toninianorum*
EVROPA*eorum*
DEVOTI NVM*ini*
MAIESTATIQVE
EIVS

P. 224-225 et pl. XXVII, 1. Dans un corridor du *praetorium*. Lettres peintes en noir sur du plâtre blanc. Les principaux textes sont :

279)

a) *I m p e r a* [*t o r i*]
C a e s a r i [. . . .]
b o n a f o r t u n a n o b i s
s u m m o *s u m m o*
senatui populoque romano.

Sous ces cinq lignes, en capitales hautes de 0,28 :

b) S P Q *r.*

A l'intérieur de la lettre Q :

c) S p e m b o n a m
I u l i o D o m n i n o l i b.
e t A u r e l. A n t i o c h o
et D o n n i o P a s i a
et S e p t i m i o S i g i l l i a n o
et A u r e l i o M a g n o
a d i u t o r i b u s
l e g. i i i i S c y.

a) Après la l. 2, suppléer *feliciter ;* la l. 4 est de lecture douteuse.

b) Spes dans le *sermo castrensis* signifie l'espoir d'une promotion. Le *lib(rarius)* de la l. 8 semble avoir appartenu à l'*officium* du chef (probablement un centurion) de la *vexillatio* détachée à Doura par la légion *IIII*ª *Scythica ;* les *adjutores* étaient sans doute ses assistants.

P. 226-227 et pl. XXIX, 2. Inscription peinte en lettres rouges sur un mur du temple d'Azzanathkona.

280)

I O M
CONSERVATORI *cete*
RISQVE DIS INMOR*tali*
BVS PRO SALVTEM ET VIC
TORI D·N·IMP·L·SEP·SEVERI
*p*ERT·AVG·II D CL ALB·*caes.* II
*min*ERVAE SANCT·SACRVM FECI*t*
.....EVS MOCIMI ACTVAR·N PER TRE*b*
IVM MAXIMVM TRIB COH II VLP EQ
*uo*TVM SOLVIT LIBENS L*aetus*
MERVIT

L. 8 : le nom est peut-être *Abrieus ; actuar(ius) n(umerorum)* ou *n(umeri)*, cf. p. 228, note 15 de M. Rostovtzeff.

Date : 194 ap. J.-C.

P. 229. Graffite sur un mur du *praetorium*.

281) LEG III GALL

P. 295-303. E. T. Silk et C. B. Welles. Liste des papyrus recueillis dans le temple d'Azzanathkona, qui ont appartenu aux archives militaires de Doura durant la première moitié du IIIe siècle ; on y trouve notamment celui que nous avons donné dans l'*Ann. épigr.*, 1933, n° 107.

C. E. Stevens. A roman inscription from Beltingham (extrait de : *Archaeologia Aeliana*, 4e sér., XI, 1934, p. 138-145).

Nouvelle lecture du *C. I. L.*, VII, n° 712.

282)

DEAE
SAIIADAE
CVRIA TEX
TOVERDORVM
V· S· L· M

Fr. Weilbach et E. Dyggve. Recherches a Salone, t. II. Copenhague, 1933.

P. 78-84. Menus débris de l'inscription dédicatoire qui était gravée sur le mur du podium de l'amphithéâtre et des inscriptions que portaient les gradins ; marques de tailleurs de pierres.

P. 84. Dans l'amphithéâtre. Autel.

283)

DIA . . . .
IA EX IV
SSO DEAE
n E M I S I
s. V L M

P. 85-90 avec fig. Inscriptions de gladiateurs figurant presque toutes au *C. I. L.*, III.

P. 86 avec fig. Urne cinéraire trouvée sous la basilique des Cinq Martyrs.

284)

D M
HOMINI · PAGANO
THELONICO · QVENDAM
RETIARIO · QVI PIETATE
POPVLI · RVDE
LIBERATVS · EST
XVSTVS · AMICVS
ET · PEPTICIVS · SODALIS

Paganus désigne le civil, le non-combattant ; ici le gladiateur libéré du service actif (cf. sur notre inscription R. Egger, *Bull. d'archéol. et d'hist. dalmate*, L, 1928-1929 (1932), p. 15-17).

Hélène Wuilleumier. Étude historique sur l'emploi et la signification des signa. Paris, 1932 (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, t. XIII, 2e partie).

Étude sur les sobriquets d'après les inscriptions.

R. Cagnat et Alf. Merlin.

TABLES ANALYTIQUES
DE LA REVUE DES PUBLICATIONS ÉPIGRAPHIQUES

1° Table des périodiques et ouvrages cités

A. — Périodiques

Aegyptus, 1933.
American Journal of archaeology, 1933, depuis la p. 529 ; 1934, p. 1 à 327.
American Journal of philology, 1933, depuis la p. 305 ; 1934, p. 1 à 292.
Annales du Service des antiquités de l'Égypte, 1933 ; 1934, p. 1 à 96.
Annali della Reale Scuola normale superiore di Pisa, 1933 ; 1934, p. 1 à 284.
L'Antiquité classique, 1933 ; 1934, p. 1 à 362.
Universitatea Regele Ferdinand I din Cluj, anuarul de anii 1928-1932, 2e partie.
Anzeiger der Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Klasse, 1933.
Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, 1934, p. 1 à 224.
O Archeologo português, 1930 et 1931.
Archiv für Papyrusforschung, 1933, p. 1 à 164.
Archivo español de arte y arqueologia, 1934.
Atti della Pontificia Accademia romana di archeologia. Rendiconti, 1934.
Bollettino storico per la provincia di Novara, 1931.
Bonner Jahrbücher, 1933.
Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques, procès-verbaux des séances, 1933, novembre-décembre ; 1934, janvier à juin.
Bulletin de Correspondance hellénique, 1933.
Bulletin de la Société de géographie d'Alger, 1934.
Bulletin de l'Association du Musée de Slovénie, 1931 ; 1932 ; 1933.
Bulletin trimestriel de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran, 1933.
Bullettino comunale di Roma, 1932.
Bullettino del Museo dell'Impero romano, 1932.
Cahiers d'archéologie et d'histoire d'Alsace, nos 99-100, 1934.
Classical philology, 1932.
Classical quarterly, 1933.
Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1933, depuis la p. 385 ; 1934, p. 1 à 224.
Dacia, III-IV, 1927-1932.
Egyetemes philologiai Közlöny, 1932.
Eos, XXXIV, 1932-1933.
Eranos, 1933.
Germania, 1933, depuis la p. 349 ; 1934, p. 1 à 248.
Glotta, 1933, p. 1 à 152.
Hesperia, 1933 ; 1934, p. 1 à 128.
Hespéris, 1933.
Historia, 1933.

Jahrbuch des deutschen archäologischen Instituts, 1933, *archäologischer Anzeiger*.
Jahreshefte des österreichischen archäologischen Instituts in Wien, XXVIII, 1933, 2e fasc.
Journal of Hellenic Studies, 1933 ; 1934, p. 1 à 108.
Klio, XXVII, 1934, p. 1 à 208.
Listy filologické, 1932.
Mainzer Zeitschrift, 1931 ; 1932 ; 1933.
Mélanges de l'École française de Rome, 1933.
Mémoires de la Société des Antiquaires de France, LXXVIII, 1928-1933.
Il Mondo classico, 1933.
Notizie degli Scavi di antichità, 1933.
Palestine exploration fund, 1932 ; 1933.
Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1931 ; 1932.
Revue africaine, 1933, depuis la p. 193 ; 1934, p. 1 à 123.
Revue archéologique, 1933, II ; 1934, I.
Revue belge de philologie et d'histoire, 1934, p. 1 à 614.
Revue de l'histoire des Religions, 1934, I.
Revue de philologie, 1933 ; 1934, p. 1 à 332.
Revue des Études anciennes, 1933, depuis la p. 257 ; 1934, p. 1 à 440.
Revue des Études grecques, 1933, depuis la p. 273 ; 1934, p. 1 à 280.
Revue des Études latines, 1933, depuis la p. 281 ; 1934, p. 1 à 248.
Revue historique de droit, 1933 ; 1934, p. 1 à 596.
Revue savoisienne, 1933.
Revue tunisienne, 1933 ; 1934, p. 1 à 274.
Rheinisches Museum, 1933, depuis la p. 289 ; 1934, p. 1 à 288.
Rivista di archeologia cristiana, 1931 ; 1932, p. 1 à 150.
Rivista di filologia, 1933 ; 1934, p. 1 à 288.
Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-philosophisch-historische Klasse, 1933 ; 1934, fasc. 1 à 6.
Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Klasse, t. 214, 1932.
Srpska Kraljevska Akademija, Spomenik, LXXV, 1933 ; LXXVII, 1934.
Starinar, 1924-1925.
Syria, 1933, depuis la p. 229 ; 1934, p. 1 à 216.
Trierer Zeitschrift, 1933.
Zeitschrift der Savigny-Stiftung, Romanistische Abteilung, 1933 ; 1934.

B. — Publications relatives a l'antiquité romaine

M. Abramic, *Novi natpisi iz Poetovija*.
C. Barini, *Monumentum Ancyranum*.
Mélanges Bidez.
E. Breccia, *Le Musée gréco-romain*, 1925-1931.
G. Brusin, *Gli Scavi di Aquileia* (1929-1932).
Corolla archaeologica Principi... Gustavo Adolpho dedicata.
Corpus inscriptionum latinarum, XIV, suppl., 2.
A. Dobo, *Inscriptiones ad res pannonicas pertinentes extra provinciae fines repertae*.
G. W. Elderkin, *Antioch on-the-Orontes* ; I, *The excavations of* 1932.
Fouilles de Delphes, III, Épigraphie, 3, 1.
E. Hermet, *La Graufesenque (Condatomago)*.
Inscriptiones Italiae, X, *regio* X : 2, *Parentium*.
J. Johnson, *Excavations at Minturnae* ; II, *Inscriptions*, 1.
G. Oliverio, *I conti di demiurgi*.
G. Oliverio, *La stele dei nuovi comandamenti e dei cereali*.
A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie*.
N. Putorti, *L'Italia antichissima*, VII-VIII.
Der roemische Limes in Oesterreich, XVII.
M. I. Rostovtzeff, *The excavations at Dura-Europos*, V.
C. E. Stevens, *A roman inscription from Bellingham*.
Fr. Weilbach et E. Dyggve, *Recherches à Salone*, II.
H. Wuilleumier, *Étude historique sur l'emploi et la signification des signa*.

2° Table des provenances

N. B. — Les nombres qui suivent chaque article renvoient, non aux pages, mais aux numéros (en caractères gras) qui accompagnent les inscriptions.

I. Rome

Aventin (au pied de l'), 81, 82, 83.
Forum d'Auguste, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156.
Forum de César, 145, 146, 147.
Forum de Trajan, 157, 158, 159, 160.
Largo Argentina, 126.
Marché de Trajan, 161, 162.
Via Portuensis, 174.

II. Italie

Aquilée, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247.
Minturnes, 249, 250, 251, 252, 253, 254.
Palazzolo Acreide, 175.
Pompei, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143.
San Canziano d'Isonzo, 135.
Valdarsa, 144.

III. Péninsule ibérique

Cordoue, 23, 24, 25.
Lardosa, 20.
Montalvão, 22.
Nisa, 21.
Seurros, 19.

IV. Gaule

Aix-les-Bains, 165.
Alex, 167.
Courbehaye, 99.
Fins d'Annecy, 169.
Lyon, 96, 97.
Nîmes, 32.
Passy, 168.
Rodange (environs), 95.

V. Grande-Bretagne

Beltingham, 282.

VI. Helvétie

Vindonissa, 18.

VII. Germanie

Alzey, 130.
Bingen, 129.
Mayence, 131.
Nerdlen, 220.
Trèves, 119, 218, 219.
Trèves (environs), 120.

VIII. Provinces danubiennes

1. *Norique.*

Lauriacum, 271, 272, 273.

2. *Pannonie.*

Aquincum, 118.
Carnuntum, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270.
Neviodunum, 76, 77, 78, 79.
Poetovio, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227.
Savaria, 68.

3. *Dalmatie.*

Novi Pazar, 191.
Salone, 283, 284.

4. *Macédoine.*

Bitol *(Heraclea Lyncestis)*, 180, 206.
Gradsko *(Stobi)*, 127, 128, 182, 214.
Ochrida *(Lychnidus)*, 192, 193, 194.
Philippes, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64.
Raktcha, 65.
Tchepigovo *(Stubera)*, 215.

5. *Mésie.*

Belgrade *(Singidunum)*, 178, 179, 213.
Histria, 100, 101, 166.
Kumanovo (environs), 188.
Mitrovitza-Kosovska, 189.
Nich *(Naissus)*, 190, 207, 208.
Nicopolis ad Istrum (environs), 124.
Ravna, 185, 186, 187.
Ritopek *(Tricornium)*, 183, 184.
Velico Gradište *(Pincum)*, 181.

6. *Thrace.*

Pirot *(Turres)*, 196, 197.
Skoplié, 199, 211.

7. *Dacie.*

Apulum, 12, 113, 114, 115, 116, 117.
Calachioi, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111.
Cluj, 14, 15, 16.
Sarmizegetusa, 11, 13.

Turda *(Potaissa)*, 17.
Tyras, 112.

Bosnie.

Bastasi, 204.
Bosansko Grahovo, 203.
Dubrava, 205.
Iapra-Blagay, 201.
Prekaya, 202.
Pritok, 200.

Carniole.

Igu, 69.
Jezero, 75.
Lanisče, 72.
Radeče, 71.
Sava, 70.
Trebnje, 73, 74.

Serbie.

Berovo, 212.
Petch, 195, 209.
Poduyevo, 210.
Svrlig, 198.

IX. **Grèce et îles**

Athènes, 121.
Corinthe, 1, 2, 3, 4.
Cos, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94.
Gortyne, 259.
Pellene, 163.

X. **Asie**

1. *Mysie.*

Pergame, 176.

2. *Lydie.*

Smyrne, 47.

3. *Syrie.*

Antioche sur l'Oronte, 248.
Baalbek, 177.
Doura-Europos, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281.
Kamechlieh, 216.
Rhosos, 217.
Tyâs, 262.

XI. **Afrique**

1. *Égypte.*

Alexandrie, 228, 229.
Égypte, 5, 6.
Louxor, 7, 8, 9, 10.

2. *Cyrénaïque.*

Cyrène, 255, 256, 257, 258.
Gasr Taurgùni, 260.
Tolmetta, 261.

3. *Tripolitaine.*

Leptis Magna, 171, 172, 173.

4. *Tunisie.*

Beni-Khaled, 29.
Gafsa, 170.
Haïdra, 37, 38.
Henchir-Bedd, 34.
Henchir-Haouli, 133.
Kasrin, 46.
Mateur, 30.
Meninx, 35.
Sidi-Medien (environs), 31.
Tubernoc, 134.

5. *Algérie.*

Bône (environs), 66, 67.
El-Kantara, 132.
Lambèse, 33.
Takembrit *(Siga)*, 80.
Tigava, 164.
Tiklat *(Tubusuctu)*, 39.
Timgad, 36, 40.
Zana, 26, 27, 28.

6. *Maroc.*

Banasa, 41, 42, 43, 44, 98
Enjera, 122.
Sala, 123.
Thamusida, 45.

Provenance inconnue, 125

3° Table des Matières

I

NOMS ET SURNOMS

[Abri ?]eus Mocimi, 280.
Sex. Acilius Fuscus v. e., 161.
L. Acilius Strabo, 260.
A. Adius Aurel. T. f., 32.
Aelius....us v. e., 223.
[T. Ael. ? A]nulinus, 113.
Aelius Cara..., 102.
T. Ael. Celsinus, 189.
Aeli. Longinus, 106.
Aelius Speratus, 235.
P. Ael. Stefanus, 12.
Ael. Super, 17.
M. Aemilius M. f. Pap. Felix Junior, 26.
M. Aemilius Lepidus, 87.
Aemilius Papus, 146.
C. Aemilius Serenus, 36.
Afrio Stati. C. M. s., 249.
Agathemeros, 81.
Agathopus, 214.
Aglaus, 259.
L. Albanius Hermes, 178.
Albanius Septiminus, 179.
L. Albanius L. fil. Septiminus, 178.
Alexsand. Anti M. s., 249.
Alpicus, 219.
Amphio. Lut. Cn. s., 254.
C. Annius Capito, 141.
Antioc. s.. 254.
Antioc. Publ. Pu. s., 254.
Antiochus Pulli Q. s., 249.
L. Antonius Charito L. Antoni Valentis lib., 42.
Apamenius, 81.
Apella. Careisi P. s., 254.
Ap(o)l(l)ari(o)n, 5.
Apollonides Thearetou, 89.
M. Appius Helpidianus, 239.
L. Appuleius Maximianus, 246.
C. Aprilius C. f. Surus, 270.
Archepolis Apollodori, 215.
Arnouphis, 245.
M. Arrius C. f. Volt. Gemellus, 168.
[At]iliu[s Braduanus Cau]cidi[us], 108.
L. Atil. Evharistus, 211.
L. Atilius Hilarus, 211.
C. Aufidius Victorinus..., 155.
Aurelia Primitiva, 185.
M. Aur. Alexander, 79.
Aurel. Antiochus, 279.
Aur. Augustianus, 193.
C. Aurel. Firminus, 75.
Aur. Herm..., 227.
L. Aur. Justinus, 198.
Aurelius Magnus, 279.
Aurel. Marcellinus v. e., 183.
T. Aur. Fabia Marcus, 114, 115.
Aurel. Maximinus v. p., 7, 8.
M. Aur. Posidonius, 190.
Aur. Priscillianus, 213.
T. Aur. Procu[lus], 202.
Aurel. Reginus v. p., 9.
C. Aurelius Statianus, 133.
Aur. Titus, 15.
Aurel. V..., 185.
Aurel. Valens, 185.
M. Aur. Zenas, 78.
C. Avilia It[...]na, 25.
Q. Avitius Hermes, 129.
Bacchides Pac. M. s., 249.
....cius Balbus, 85.
Barnae. Moras. A. s., 249.
C. Bassius Sp. f. Collinus, 135.
Bonio, 184.
Buquorsa, 69.
Q. Burren[ius... f. Vol. Fir]mus, 50.
M. C. T., 138.
C. Caelius C. fil. Ouf. Martialis, 2.
T. Caesernius T. lib. Alypus, 242.
Caesernius Macedo, 241.
Calt[...]o Num., 25.
Calvedius (?), 81.
P. Calvisius Ruso, 94.
Candidius Ursus, 73.
Publius Caninius Agrippa, 163.
Cn. Capito, 90.
P. Carmius Macer, 21.
P. Cassius Fortunatus, 232.
Castus, 81, 82.
Celtius Tongi f., 22.
C. Ceri... 3.

Chaeremon Anubionis, 6.
Chalituchos, 214.
Claudia Fortunata, 67.
Claudius Antoninus, 166.
Cl. Aurel. Generosus v. e., 172.
Ti. Cl. Battus, 255.
Tib. Claudius Carpus, 99.
Cl. Coc., 110.
Ti. Claudius Ti f. Pal. Rufus Statius Macedo, 233.
Ti. Claudius Ti. fil. Pal. Secundinus L. Statius Macedo, 232.
Ti. Claudius Ti. f. Xenophon, 92.
Cleopatra, 136.
Cocceius Justus, 166.
Coc. Montanus, 179.
T. Corbul. Priscianus, 13.
L. Decimius L. f. Vol., 56, 58.
L. Decimius L. f. Vol. Bassus, 56, 57, 60.
C. Decimius L. f. Vol. Maximus, 56, 59.
Deiphil. Curt. Titini P. C. s., 249.
Demetri. Aka. Sex. s., 254.
Deridiola Donati quae Salvilla, 140.
A. Didius Postumus, 86.
Δίκαιος Ἡλιόδωρος ὁ Αλεξάνδρου, 47.
Dionisia Denatiai ancilla, 23.
Domitia Ursa, 179.
Domnus, 174
Donnius Pasia, 279.
Dubitatius Attianus, 125.
Ebrenus, 104.
Eftacentus Bitimas, 105.
Ennius Romulus v. p., 172.
Epagatus Peir. s., 254.
C. Euf. Synforian., 193.
Eutyches Aug. servus, 234.
Falco, 112.
L. Faunius L. f. Cl. Quadratus, 226.
...Felicula [C. V]al. Optati f., 144.
Felix, 81.
Felix, 171.
Firminus, 221.
Fl. Charite, 247.
T. Fl. Adj..., 186.
Fl. Adjutor, 230.
Fl. Archontius Nilus v. p., 173.
T. Flavius Castus, 243.
(Flavius) Celsus, 46.
Fl. Dardanius c. v., 133.
L. Flavius A... Donatus, 28.
[T.] Fl. Aug. lib. [Eu]tychus, 145.
[Fla]vius Exorat., 74.
Fl. Kapito libertus, 209.
T. Flavius Longinus Mamai, 46.
Fl. Lucilianus, 111.
Fl. Servilianus, 230.
Fl. Va..., 209.
T. Fl. Val. Valens, 117.
(Flavius) Victor, 46.
Focaria, 36.
C. Fresius Valentinus, 205.
Q. Fullonius Felix, 29.
Gaudens Livie s., 210.
Gavia Julia, 128.
L. Gellius Menander, 2, 3.
M. Geminius M(anii) Cla., 269.
M(anius) Geminius Aria, 269.
Getelius Epaphras (?), 229.
Gnata Susi f., 265.
Gorgia. Alleni C. s., 249.
Gratus, 141.
P. Hirrius M. f., 250.
Iddibal Balsillecis [f.]... lis n. Asmunis pron., 171.
Ionicus lib., 242.
Ioulas, 5.
Januarius, 175.
Julia M..., 65.
Julia Maximina, 200.
[Sextus] Jul[ius Sexti f.], 96.
[C. Ju]lius [C. f. Caesar p]ater d[ivi Juli], 150.
Julius Domninus, 279.
Jul. Flaccin(us), 11.
P. Jul. [Her]culanus, 208.
C. Jul. Jus[tus], 71.
C. Julius Lepidus Tertullus c. v., 26.
C. Julius Marcianus, 116.
Jul. T. fil. Fab. Saturninus, 107.
Julius Servandus Samsala, 30.
C. Julius Artemidori f. Theopompus, 91.
C. Jul. Viatorinus, 118.
Junia Decimi f. conjux P. Servili P. f. Isaurici, 84.
Cn. Junius Cn. filius Papir..., 170.
Juventia Sabiniana, 127.
M. Licinius Senecio, 18.
Q. Lucanius Proculus, 256.
C. Lucilius Valerianus, 199.
L. M... [Fel]ix Quad[ratus] ?, 35.
L. Maecius L. filius Postumus, 248.
T. Manlius T. f. Col. Juvencus, 4.
Marcellus illustris, 38.
Margarita, 134.
Mario. Caecil. L. s., 254.
C. Marius Longinus, 188.
C. Maximius Bilenius, 266.
Maximus, 228.
Melas, 5.

C. Memmius C. f. Primus Fab., 225.
M. Metili. M. M. l. Cle., 254.
Modestus, 81.
C. Modius Laetus Rufinianus c. v., 48, 51, 55.
Cn. Momius, 173.
P. Mucius Q. f. Vol., 62.
C. Mucius C. f. Fab. Scaeva, 61, 62.
C. Mucius Q. f. Fab. Scaeva, 61, 62.
Mulvius Victor, 265.
Nammo, 69.
Neicia. Epidi M. s., 254.
Neratius Pansa, 136.
Νικόμαχος Θευκλέους, 88.
Novellia Primigenia, 137.
Nucerea, 137.
Num. Fra[terni]a, 25.
C. Num. Ae[ta]cinus, 25.
C. Num. Epa [...]aopi, 25.
Numisius Marcellinus, 255.
C. Num. Pilem[on], 25.
C. Nu. Sex., 25.
Nunnius Priscianus, 213.
[Cn. Oc]tavius Titinius Capito, 154.
Ocunus Oconis f., 20.
Olympus, 235.
C. Oppius Montanus Junior, 54.
Pactum. Lausus, 81.
P. [P]aet[inius. f.] Clementi[nianus], 72.
[P. Paeti]nius Peregrinus, 72.
Paralius, 81.
[Pat]ernia Sex. f. Galla, 72.
Peducaeus Cestianus Apolloniates, 1.
Pepticius, 284.
Petronius Probus v. c., 160.
Philemo. s., 254.
Philin. Coscon. C. s., 249.
Philocles Furi N. s., 249.
Philomusus Andronici, 178.
Philomusus Cahi L. s., 249.
A. Pontius Ponti Homulli f. Tro. Quietus, 182.
A. Postumius A. f. A. n. Albinus, 126.
...ana Proba, 48.
Probus, 257.
Proculus c. v., 158.
... Ptolemaeus, 194.
...us Quadratus, 121.
C. Quinctius C. fil. Vel. Certus Publicius Marcellus, 231.
[Restitu]tus Ga[ti filius], 218.
Rutilia M. Clementis Pr. f. Prisca Sabiniana, 241.
Sabinus, 36.
Sabinus ser., 95.
Satio, 220.
C. Satri[us...], 97.
L. Satrius Rufus, 143.
L. Saturius Sporus, 81.
Saturnina, 221.
...[Satur]ninus, 224.
Scinti[ll]a Num., 25.
Secunda, 224.
Seleucus Aur. M. C. s., 249.
Seleukos, fils de Theodotos, 217.
Senpicôs, 5.
Sentia Zosuni lib., 128.
C. Sentius Saturninus, 128.
M. Sen[tius] Victo[r], 45.
Sept. Lupercilla, 213.
L. Sept. Avitus, 77.
Septimius Sigillianus, 279.
Serante (abl.), 19.
Serenia Quarta, 179.
P. Servilius P. f. Isauricus, 84.
T. S[e]rvius Vi[t]alis, 14.
Severius Acceptus, 125.
C. Signius Valens, 180.
... Sofronius v. p., 192.
Sosia. Badi M. s., 249.
Sp... Justus, 65.
P. Stahius P. f., 250.
Q. Stellius Q. f. Vol. Vopiscus, 52.
C. Stertinius Heracliti f. Corn. Xenophon, 93.
M. Sthenius L. f., 89.
Surus Stahi P. s., 254.
Tacneis Securi, 122.
Tapenis, 5.
Tata, 203.
Taurus v. c., 159.
Temponius Ursicinus v. p., 272.
C. Ter. Creticus, 119.
C. Terentius L. f. Ani. Fronto, 139.
M. Terent. Primulus Terent. Marcianae libertus, 41.
Terentius Priscus, 245.
L. Terentius L. f. Ani. Secundus, 139.
Thelonicus, 284.
Thyrsus Thyrsi f., 89.
Tiberius, 228.
C. Titius Crescens, 178.
L. Titius Felix, 237.
Trebius Maximus, 280.
Sex. Trebonius Q. Fab. Proculus, 267.
Tridia Modesti f. Seurra, 19.
Uccius, 69.
M. Ulpius Herculanus, 207.
M. Ulp. Vib[ius], 187.
C. Ummidius Sall[ustius], 153.

... Valen..., 203.
Valens, 184.
Valerius, 19.
Valerius Adelfius Bassus v. c., 236.
C. Valerius Avitus, 76.
Val. Evethius v. p., 10.
Valerius Ingenus, 70.
Val. Jucundus, 197.
M. Valerius Maximianus v. c., 40.
Val. Maximus, 124.
P. Valerius Proclus, 266.
C. Val. C. fil. Silvanus, 117.
Valerius Urbicus, 146.
L. Vatercius Q. f. Tro. Optatus, 182.
Q. Vatercius Q. f. Trom. Optatus, 182.
L. Velleius Vellianus, 55.
Venustus, 83.
Vestalis, 258.
C. Vetilius C. f. Fab. Sedatus, 206.
Victor, 130.
[Virius Nic]omachus Flavianus, 147.
Volumnius, 171.
Xustus, 284.
Zmertuccius Titianus, 165.

II

DIEUX, DÉESSES, HÉROS

Aecorna Aug., 68.
Aesculapius Caesar Augustus et Hygia et Epione, 93.
Aesculapius et Salus, 186.
Artemis, 255.
Coryphea dea sive Caelestis Aug., 79.
Deo regi cupiti (dat.), 120.
Deus aeternus, 247.
Deus invictus, 16.
Diana Aug., 239.
Deana Lucifera, 52.
Genius coloniae Jul. Aug. Philipp. et reipublicae, 51.
Genius Vosugonum, 95.
Hercules invictus, 145.
Isis Aug., 42.
Isis Regina, 243.
Juno, 34.
Juno Regina, 123.
Jupiter Aug., 66.
Jupiter dominus, 275.
Jupiter Olympius Rex et Juno Regina et Apollo Soter, 127.
Jupiter Optimus Maximus, 76, 104, 183, 189, 190, 193, 208, 221.
J. O. M. Conservator, 14, 201.
J. O. M. Conservator ceterique Dii immortales, 280.
J. O. M. Culminalis, 70.
J. O. M. Paternus, 207.
J. O. M. Tonans et Juno Regina, 102, 103.
Jupiter Optimus Maximus ceterique Dii Deaeque immortales, 198.
J. O. M. Dii Deaeque paterni, 12.
J. O. M. et Genius loci, 73, 77, 78.
J. O. M. et Juno Regina, 105, 106, 110, 166.
J. O. M. Juno Minerva Mars protector victor, 230.
J. O. M. Mars Aug., 11.
J. O. M. et Numen Imperatoris et Genius coloniae Aquileiae, 234.
J. O. M. et sanctus Silvanus, 235.
Jupiter Repulsor, 22.
Liber pater et Libera Conservatores, 17.
Libera, 200.
Mars Aug., 168.
Mars Ultor, 152, 153.
Mater Magna. 171.
Mater Magna deorum, 144.
Minerva Aug., 41, 191.
Minerva dea, 218.
Minerva sancta, 280.
Mithra deus invictus, 114, 115.
Natura, 74.
Nemesis dea, 283.
Neptunus Aug., 237.
Neptunus et Nymphae, 170.
Nixus et Lucinae, 238.
Numen Augustorum, 167.
Saiiada dea, 282.
Saturnus Aug., 29.
Savus et Atsaluta, 71.
Serapis invictus, 195.
Silvanus, 199, 202.
Silvanus domesticus, 13, 15.
Sol, 216.
Sol deus invictus, 156.

Sol invictus, 197.
Sol invictus Mythra, 116.
Spes, 249.
Trebaronne (dat.), 20.
Venus, 251.
Virgines deae, 210.
Ζεὺς Ἥλιος Μέγας Μίθρας ἀνείκητος καὶ οἱ σύνναοι θεοί, 81.
Ζεὺς Ἥλιος Μίθρας ἀνείκητος, 82.
Ζεὺς Ἥλιος Μίθρας Φάνης, 83.

III

PRÊTRES ET CHOSES RELIGIEUSES

1° *Sacerdoces païens.*

Augur, 17.
Augustales, 263.
Corax *(culte mithriaque)*, 81, 82.
Cultores Jovis, 66.
Flamen divi Vespasiani, 232.
Flamen Martis, 168.
Frater Arvalis, 248.
Ierogrammateus Aegypti, 245.
Ἱεροφύλακες, 89.
Leones *(culte mithriaque)*, 81.
Magistrae, 251.
Magistri, 249.
Magistri (ou magistrae), 244.
Οἱ τοῦ μεγάλου Διονύσου μύσται (ταμίας), 47.
Pater *(culte mithriaque)*, 81.
Pontifex, 4.
Sacerdos, 255.
Sacerdos et pater *(culte mithriaque)*, 83.
Sacerdos Lavinatium Laurentium, 27.
Sacerdos perpetuus, 93.
Sacerdos Saturni, 29.
Sacrati (dei Solis invicti), 156.
Sevir, 41, 42, 237, 242.
Sevir et Augustalis, 232.
Seviri Augustales, 96, 97, 211, 242.
Sodalis fetialis, 155.
Sodalis Marcianus, 155.
Ὑπηρέται *(culte mithriaque)*, 81, 83.

2° *Particularités du culte païen*

Aedes, 27.
Agonotheta Isthmion et Caesareon, 4.
Ara, 165, 199.
Cryptogramme chrétien de Sator, 274.
Simulacrum dei Solis invicti, 156.
Speleus, 156.

3° *Antiquités judaïques.*

Ἄρχων, 174.
Inscription juive, 174.
Πατὴρ συναγωγῆς Βερνάκλων, 174.
Φροντιστής, 174.

4° *Antiquités chrétiennes.*

Inscriptions chrétiennes, 37, 38, 134, 164, 175.
Martyres, 37, 38.
Mensa, 37, 38.
Presbiter, 175.

IV

NOMS GÉOGRAPHIQUES

Aelenus pagus (à *Carnuntum*), 264.
Alexandria, 5.
Alexandrinum acetum, 138.
Aquenses vicani, 165.
Aquileia, 230.
Aquileia *(decurio)*, 246.
— *(stationes utraeque empori)*, 234.
Aquileia splendidissima colonia, 234.
Aquincum colonia *(decurio)*, 118.
Banasensium respublica, 43, 44.
Berytus, 267.
Βρεισίς, 47.
Calceus Herculis, 132.
Carnuntum municipium Aelium *(Augustales)*, 263.
Cerceii, 150.

Claudiopolis (Cyrène), 257.
Galeria Clunia, 36.
Corinthus metropolis, 1.
Cyprus, 86.
Cyrène *(muri arcis)*, 256.
Dacia, 2.
Δασσαρητίων ἄρχοντες, βουλὴ καὶ δῆμος, 194.
Emona, 268.
Julia Emona *(decurio)*, 75.
Emonienses qui consistunt finibus Savariae, 68.
Europaei Aurelii Antoniniani *(senatus)*, 278.
Faventia, 45.
Forojulii, 139.
(Galliae) tres provinciae, 161.
Germania, 151.
Heraclea, 206.
Hispanus, 36.
Histriani *(ordo, populus)*, 100.
Illyricum, 107.
Lai consistentes (au *vicus Secundini*, à *Histria*), 166.
Lepcimagnenses, 173.
Lepcimagnensium colonia *(curator reipublicae, ordo)*, 172.
Leptis Magna *(basilica vetus, area forensis, tripertita porticus)*, 172.
— *(moenia publica)*, 173.
Λογαρανίοι, 175.
Μαρμαρίται, 257.
Masaiculi, 122.
Mauretania Tingitana, 98.
Mediolanum, 270.
Memphis nomus, 6.
Naissus municipium *(decurio)*, 190.
Palmyra colonia, 262.
Τῶν Πελληνέων ἡ πόλις καὶ Ῥωμαῖοι οἱ κατοικοῦντες, 163.
Philippi *(aedilis)*, 56.
— *(curator reipublicae)*, 48, 51, 55.
— *(duumvir jure dicundo)*, 62.
Philippiensium colonia Julia Augusta, 49, 51.
Pompei *(porta Romana, vicus Venerius)*, 137.
Potaissa municipium Septimium, 17.
Raetia, 2.
Roma, 229.
Ῥωμαῖοι, 163, 215.
Romani cives, 166.
Rome *(Forum d'Auguste)*, 177.
— *(Philippianum)*, 162.
Sabrathenses ex Africa, 146.
Scenopesis vicus, 104.
Scupi colonia *(sevir Augustalis)*, 211.
Secundini vicus (à *Histria*), 166.
Σελευκέων ἡ πόλις τῶν πρὸς τῷ Ζεύγματι, 176.
Σερδῶν πόλις, 196.
[Sigensium] municipium, 80.
Singidunum colonia *(decurio)*, 213.
Sinsensium respublica, 133.
Flavia Sirmium, 178.
Στυβερραίων ἡ πόλις καὶ οἱ συνπραγματευόμενοι Ῥωμαῖοι, 215.
Suessio, 218.
Surrentinum vinum, 138.
Textoverdorum curia, 282
Thessalonicensis, 214.
Thracica ripa, 107.
Transminiensis, 19.
Tricornium, 184.
Tubusuctitana colonia Julia legionis VII immunis, 39.
Vallis colonia, 31.
Viminacium, 209.
Claudia Virunum, 117.

V

EMPEREURS, PRINCES ET PRINCESSES

1° *Empereurs romains.*

Imperator Caesar Divi filius Augustus, 88.
Imp. Caesar Augustus pont. max., 256.
Tiberius Caesar Augustus Deus, 90.
Tiberius Caesar Divi filius Deus Augustus et Julia Augusta, 89.
Nero Caes., 138.
Nero Claudius divi Claudi f. Ger. Caesaris n. Ti. Caesaris Augusti pr. divi Aug. abn. Caesar Aug. Germanicos pontif. max. trib. pot. imp. cos., 260.
Imp. Caesar Vespasianus Aug. pont.

m. tr. pot. III imp. VIII p. p. cos. IIII desig. V, 261.
Imp. Caesar Aug. Vespas. p. m. trib. pot. VI imp. XII p. p. cos. V desig. VI censor, 39.
Divus Vespasianus et divus Titus, 248.
Divus Nerva, 154.
Imp. Caesar Nerva Trajanus Aug. Germ., 154.
Imp. Caesar Nerva Trajanus Aug. Germanicus Dacicus, 2.
Imp. Caes. Nerva Trajanus Aug. Germ. Dacicus Parthicus, 177.
Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Aug., 3.
Imp. Caesar Trajanus Hadrianus Aug. p. p., 146.
Imperator Trajanus Hadrianus Caesar Augustus Olympius Soter et conditor, 47.
Imp. Caesar divi Trajani Parthici f. divi Nervae nep. Trajanus Hadrianus Aug. pontif. max. trib. potest... cos. III procos., 98.
Divus Hadrianus, 231.
Imp. Caes. Ti. Aelius Hadrianus Antoninus Aug. Pius p. p., 107.
Imp. T. Ael. Antoninus Aug. Pius et Verus Aurelius Caesar, 102.
Imp. T. Ael. Antonin. Pius Aug. Marc. Aurelius Verus Caesar, 103.
Imp. T. Ael. Antoninus Pius et Aurelius Verus Caes., 104.
Imperator Aug. Antoninus et Lucius Verus, 106.
Imperatores Marcus Aurelius et Verus, 155.
Imp. M. Aurelius Verus et L. Verus, 105.
Imp. Caes. M. Aurelius Commodus Felix Aug. (regravé dans un martelage), 40.
D. n. Imp. L. Sep. Severus Pert. Aug. II D. Cl. Alb. Caes. II, 280.
Imp. L. Septimius Severus Aug. et L. Septimius Antoninus (puis un martelage), 110.
Dom. n. Imp. Antoninus Pius Felix Aug., 234.
Imp. Caes. M. Aurelius Pius Fel. invictus Aug. pontif. maximus trib. potestate... cos. procos., 43.
Imperator Caesar M. Aur. Antoninus Aug. filius Imperatoris L. Septimi Severi Pii Pertinacis Aug. Arabici Adiab. Parthici, 100.
Imp. Caes. M. Aurel. Antoninus Severus Aug. n. filius trib. pot... cos. III proc., 212.
Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Pius Fel. Aug. Parth. max. Britannicus max. Germanicus max. pontif. max. tribuniciae potestatis XVII imp. III p. p. cos. IIII procos., 132.
Imp. Caes. M. Aurelius Severus Antoninus Pius Felix Aug. fortissimus felicissimus et Julia Domna Aug. mat. Aug. et castrorum et senatus et patriae totiusque domus divinae, 35.
D. n. Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus P. F. Aug., 80.
D. n. Imp. Caes. M. Aurelius Severus Alexander Aug. et Julia Mamea Aug. mater Aug. n. castror. et exercitus, 33.
.... filius d. n. Imp. Caes. C. Juli Veri Maximini Pii Felicis invicti Aug., 111.
Ddd. nnn. Impp. Caesares M. Clodius Pupienus et D. Caelius Calvinus Balbinus Auggg. et M. Antonius Gordianus nobiliss. Caes., 230.
Imp. Cae. M. Antonius Gordianus, 101.
Imp. Caius Julius Marcus Philippus Pius Aug. et Julius Philippus nobilissimus Caesar, 166.
Imp. Caes. P. Licinius Egnatius Gallienus Aug., 193.
P. Licinius Cornelius Saloninus Valerianus nobilissimus Caes., 161.
Imp. Caes. M. Aur. Claudius Aug., 257.
D. n. Imp. Caes. G. Val. Diocletianus P. F. invictus Aug., 262.
Diocletianus et Maximianus, 37.
Diocletianus et Maximianus invicti Augusti, 259.
D. n. Flavius... Constant... nob. Caes., 31.
D. n. fortissimus ac benignissimus Gal. Val. Maximianus nobilissimus Caesar, 10.
D. n. Gal. Valerius Maximianus P. F. invictus Aug., 7.

D. n. Fl. Val. Constantinus nob. Caesar, 8.
Dominus noster Costantinus maximus victor semper Aug., 172.
Imp. Caes. Fl. Constantinus P. F. vict. ac triumfat. August. pont. max. Germ. max. IIII Sarm. max. II Gothic. max. II Dac. max. trib. potest. XXXIII consul VIII imp. XXXII p. p. et Fl. Cl. Constantinus Aleman. et Fl. Jul. Constantius et Fl. Jul. Constans..... nobb. Caess., 158.
Dd. nn. Constantius Aug..., 192.
Dd. nn. Fl. Constantius et Fl. Constans, 133.
D. n. Valentinianus et Valens victores ac triumfatores semper Augusti, 159.
... Valentinianus Theodosius et Arcadius... victores ac triumfatores..., 236.
D. n. Arcadius perpetuus Aug., 147.

2° *Personnages de la famille impériale.*

Nero Claudius Ti. f. Drusus Germanicus, 151.
Diva Sabina Aug., 146.
Faustina Aug., 54.
Marcia Otacilia Severa Aug. conjux d. n. Philippi, 196.
Ulpia Severina Aug. conjux Imp. Caes. L. Dom. Aureliani P. F. Aug., 44.

3° *Rois d'Albe.*

Aeneas Silvius rex Silvii regis f. Aeneae nepos, 148.
Aeneae... Latinus, 149.

VI

POUVOIRS PUBLICS

1° *Consulats.*

L. Manlio L. Aurelio cos. (65 a. C.), 252.
Mario et Gallo cos. (62 p. C.), 138.
P. Cassio Secundo et Nonio Muciano cos. (138 p. C.), 146.
Aproniano II et Paulo II cos. (168 p. C.), 105.
Severo II et Pompeiano II cos. (173 p. C.), 96.
Fusciano II et Silano II cos. (188 p. C.), 109.
C. Domitio Dextro II L. Valerio Thrasea Prisco (196 p. C.), 162.
Victorino et Severo cos. (200 p. C.), 110.
Modesto et Probo cos. (228 p. C.), 118.
Lupo et Maximo cos. (232 p. C.), 79.
Severo et Quintiano (235 p. C.), 78.
Perpetuo et Cornetino cos. (237 p. C.), 197.
Imp. D. n. et Titiano cos. (245 p. C.), 208.
Presente et Albino cos. (246 p. C.), 166.

2° *Fonctions supérieures.*

Adlectus inter comites Aug., 177.
Aedilis curulis, 150.
Aedilis curulis (?), 176, 177.
Augur, 231.
Comes imperatorum in expeditione Germanica, 155.
Comes ordinis primi, 159.
Consul, 151, 160, 231.
Consul amplissimus, 40.
Consul designatus, 173.
Consularis Venetiae et Histriae, 236.
Consules, 158.
Curatores operum locorum publicorum, 146.
Curator operum locorumque publicorum, 27.
Decemvir stlitibus judicandis, 182, 233, 248.
Duovir, 126.
Dux Aegypti et Thebaidos utrarumque Libyarum, 7, 8.
Imperator, 151.
Legatus (de l'empereur), 260, 261.
Leg. Aug. pr. pr. (Dacie), 11, 111.
Legatus Aug. pr. pr. prov. Germaniae Superioris, 155.
Leg. Aug. pr. pr. (Numidie), 26, 40.
Legatus Aug. pr. pr. prov. Tarraconensis et Baeticae, 155.
Legatus Cretae et Cyrenaicae, 176.
Legatus pr. pr. (Asie), 85.

Leg. pro pr. provinciae Cretae et Cyrenarum, 177.
Legatus pro pr. provinciae Judaeae, 177.
Legatus pro pr. prov. Syriae Phoenic. Commag., 177.
Legatus prov. Cappadociae et Galatiae, 177.
Legatus provinc. Germaniae superioris, 231.
Legatus provinc. Syriae, 231.
Patricia dignitas, 159.
Praefectus Aegypti, 257.
Praefectus (Égypte), 228.
Praefectus annonae, 232.
Praefectus praetorio per Italiam atque Africam, 159.
Praefectus praetorio quater Italiae Illyrici Africae Galliarum, 160.
Praefectus Urbis, 147.
Praefectus vehiculorum, 107.
Praefectus vigilum, 154.
Praeses prov. nov. Epiri Dalmatorum, 192.
Praeses provinc. Thebaidos, 9.
Praeses provinciae Tripolitanae, 173.
Praetor, 150, 248.
Praetor peregrinus, 176.
Praetor populi Romani peregrinus, 176.
Praetor urbanus, 151, 160.
Praetores, 158.
Praetoria ornamenta, 154.
Proconsul Africae, 160.
Proconsul (Afrique), 133.
Proconsul provinciae Africae, 155.
Proconsul (Asie), 84, 87, 94.
Proconsul Cypri. 86.
Proconsul (Crète et Cyrénaïque), 255, 256, 258, 259.
Procurator ab epistulis, 154.
Procurator Augusti, 90.
Procurator Aug. annonae (?), 161.
Procurator provinciae Achaiae, 2, 3.
Procurator provinc. Lugudun. et Aquitan., 232.
Quaestor, 150, 160, 248.
Quaestor Augusti, 151.
Quaestor pr. pr. provinc. Macedoniae, 48, 51, 55.
Quaestor sacri palatii, 159.
Rector provinciae (Tripolitaine), 172.
Senatus, 158, 159, 177.
Senatus populusque Romanus, 279.
Sevir equitum Romanorum transvectorum turmae secundae, 182.
Tribuni plebis, 158.
Tribunus plebis, 248.
Triumvir aere auro argento flando feriundo, 176, 177.

3° *Fonctions inférieures.*

Apparitor, 107.
Aug. libertus, 145.
Aug. servus, 234.
Praepositus (à des figlinae ?), 184.

4° *Finances.*

Adjutor tabulariorum provinciae Pannoniae superioris, 227.
A rationibus Aug., 232.
Conductor Illyrici utriusque et ripae thracicae, 107.
Praepositus quinquagesimae, 234.
Procurator a patrimonio, 154.
Procurator Aug. XX hereditatium, 232.
Procurator ferrariarum, 2.
Rationalis, 10.
.... summarum, 240.
Vilicus vectigalis Illyrici, 234.

VII

CORPS DE TROUPES

1° *Légions.*

Leg. I Adjutrix Pia Fidelis *(optio)*, 226.
Leg. I Italica *(tribunus militum)*, 107.
Leg. II Adjutrix, 63.
Leg... Adjutrix *(miles)*, 203.
Leg. II Italica, 271, 273.
Leg. II Italica Alariciana, 272.
Leg. II Italica Antoniniana, 273.
Leg. II Italica Sabiniana, 272.
Leg. II Parthica *(vexillatio)*, 193.
Leg. II Trajana Fortis *(praefectus)*, 232.

Leg. III Augusta *(vexillatio)*, 193.
Leg. III Cyrenaica *(vexillatio)*, 276.
Leg. III Cyrenaica Antoniniana, 277.
Leg. III Gallica, 281.
Leg. III Gallica *(centurio)*, 188.
— *(praepositus)*, 177.
— *(tribunus militum)*, 182.
— *(vexillatio)*, 276.
Leg. IIII Flavia *(castra)*, 184.
— *(imaginifer)*, 178.
— *(veteranus)*, 178.
Leg. IIII Flavia Felix *(missicius)*, 180.
— *(primipilus)*, 232.
Leg. IIII Macedonica *(tribunus militum)*, 50.
Leg. IIII Scythica *(adjutores)*, 279.
— *(librarius)*, 279.
— *(praepositus)*, 177.
— *(veteranus)*, 128.
— *(vexillatio)*, 276.
Leg. V Macedonica, 112.
Leg. VI Ferrata *(centurio)*, 62.
— *(primipilus)*, 61.
Leg. VII Claudia *(signifer)*, 185.
Leg. VII Claudia Pia Fidelis *(veteranus)*, 206.
Leg. VII Claudia Pia Severiana, 181.
Leg. VII Gemina Felix *(veteranus)*, 36.
Leg. VIII Augusta *(briques)*, 131.
— *(hastatus primus)*, 224.
— *(miles)*, 125.
Leg. X Fretensis *(centurio)*, 187.
— *(legatus)*, 177.
Leg. X Gemina *(beneficiarius consularis)*, 77, 79.
Leg. XI Claudia Pia Fidelis *(legatus)*, 176, 177.
Leg. XII Fulminata *(vexillatio)*, 177.
Leg. XIII *(tribunus)*, 176.
Leg. XIII Gemina *(imaginifer)*, 113.
— *(miles)*, 117, 225.
— *(praepositus)*, 177.
— *(signifer)*, 116.
— *(translatus in leg. XIII G.)*, 11.
— *(tribunus)*, 248.
(tribunus militum), 177.
(veteranus), 114, 115, 117.
Leg. XIII Gemina quae tendit in Dacia *(tribunus)*, 2.
Leg. XIIII Gemina *(beneficiarius consularis)*, 73.
Leg. XIIII Gemina Martia Victrix *(beneficiarius consularis)*, 78.
(beneficiarius legati), 270.
Leg. XV Apollinaris *(miles)*, 266, 268.
— *(cornicularius)*, 267.
— *(veteranus)*, 269.
Leg. XXI Rapax *(legatus Aug.)*, 18.
Legiones IIII Pannonicae *(vexillationes)*, 223.

2° *Ailes.*

Ala II Aravacorum *(veteranus)*, 106.
Ala Flavia Gallorum Tauriana *(equites)*, 98.
Ala I Hamiorum *(equites)*, 98.

3° *Cohortes.*

Coh. Asturum et Callaecorum, 45.
Coh. II Campestris *(tubicen)*, 14.
Coh. I Claudia equitata *(praefectus)*, 107.
Coh. II Concordia Severiana, 212.
Coh. II Aurelia Dardanorum (?) *(imaginifer)*, 185.
Coh. V Delmatarum *(pedites)*, 98.
Coh. I Ulpia Galatarum *(praefectus)*, 230.
Coh. III Gallorum civium romanorum *(pedites)*, 98.
Coh. I Le... *(pedites)*, 98.
Coh. II milliaria *(veteranus ex centurione)*, 205.
Coh. I Raetorum quae tendit in Raetia *(praefectus)*, 2.
Coh... Surorum sagittariorum milliaria *(pedites)*, 98.
Coh. II Ulpia equitata *(tribunus)*, 280.

4° *Garnison de Rome.*

Coh. III Praetoria *(miles)*, 139.
Coh. IIII Praetoria *(miles, eques)*, 128.
Coh. VI Praetoria *(miles)*, 139.
Coh. IX Praetoria *(tribunus)*, 232.
Coh. X Praetoria *(eques, centuria Grati)*, 141.
Coh. Romana Palatina, 157.
Coh. XI Urbana *(miles)*, 65.
— *(tribunus)*, 232.
Coh. I Vigilum *(tribunus)*, 232.

5° *Flotte.*

Classis Aug. Alexandrina, 64.

6° *Grades et emplois.*

Actor, 235.
Actuarius numerorum, 280.
A militiis, 230.

Beneficiarius consularis, 76, 208.
Briques légionnaires, 131, 181, 184, 273.
Centurio, 235.
Centuriones, 152.
Cornicularius tribuni, 222.
Dux, 193, 223, 272.
Evocatus Aug. a commentariis, 143.
Navarque, 217.
Praefectus cohortis, 61, 154.
Praepositus militum agentium in protensione Aquileiae, 230.
Praepositus vexillationum, 193.
Scriba tribunicius, 107.
Signifer, 265.
Tribunus militum, 150, 154, 233.
Veteranus, 198.

7° *Particularités.*

Bellum Dacicum, 177.
Bellum Parthicum, 177.
Copiarum curam adjuvans (dans la seconde guerre dacique), 2.
Diplôme militaire, 98.
Dona militaria, 2, 154, 177.
Expeditio Germanica, 155.
Expeditio qua universa Dacia devicta est, 2.
Missione nummaria missus, 226.
Ornamenta triumphalia, 231.
Tuiles légionnaires, 271, 272.
Vexillatio, 112.
Vexillatio Antoninianorum, 275.
Victoria Germanica, 53.

VIII

ADMINISTRATION PROVINCIALE ET MUNICIPALE

Aedilicius, 118.
Aedilis, 4, 57, 60.
Aedilis quaestoriciae potestatis, 26, 28.
Aerarium, 214.
Ἡ βουλή (à Cos), 92, 94.
Ἡ βουλή (à *Stobi*), 127.
Buleuta, 124.
Centuria, 19.
Coloni, 150.
Curator reipublicae, 133, 172.
Décision accordant la cité romaine et l'immunité, 217.
Décrets des décurions, 1, 3, 232, 233.
Decurio, 189.
Decurio coloniae, 13.
Decurio municipii, 204.
Decuriones, 97, 133.
Duoviri, 250, 251.
Duumvir, 4, 56, 58.
Duumvir aerari, 168.
Duumvir quinquennalis, 28.
Magister vici, 104.
Magistri vici, 166.
Metropolis (du nome Memphite, en Égypte), 6.
Municipes, 27
Patronus vici, 165.
Praefectus jure dicundo, 4, 26.
Praefectus jure dicundo pro duoviris, 28.
Praefectus nationum, 50.
Provinciales, 172.
Quaestor, 28, 56, 58.
Quaestor nummorum publicorum, 168.
Quatuorvir aedilicia potestate, 135.
Tribus Agrippia (à Corinthe), 4.

IX

COLLÈGES

Cives Romani et Lai consistentes (au *vicus Secundini*, à *Histria*), 166.
Decemlecti possessorum Aquensium, 165.
Picarii socii *(servus)*, 254.
Praefectus collegii centonariorum, 118.
Ῥωμαῖοι οἱ κατοικοῦντες (à *Pellene*), 163.
Ῥωμαῖοι οἱ συγπραγματευόμενοι (à *Stuberra*), 215.
Salinatores socii *(servus)*, 254.

X

PARTICULARITÉS DIGNES D'ÊTRE SIGNALÉES

Acetum Alexandrinum, 138.
Anaclyta lapidea cum hermulis, 37, 38.
Aquaeductus fonsque, 170.
Ara, 214.
Bases, 244.
Basilicon, 119.
Bornes milliaires, 31, 132, 262.
Bybliothecae opus, 49.
Cachets d'oculistes, 99, 119.
Chloron, 119.
Cirrhon, 119.
Clupeus auratus, 152.
Columnae, 172.
Dialepidos, 99.
Envoi de blé, 5.
Envoi d'orge, 6.
Ère de Carthage, 134.
Euodes, 99.
Facellae, 244.
Fines occupati a privatis populo Romano restituti, 260.
Gubernator, 6.
Hortus populo Romano restitutus, 261.
Hospita, 179.
Hydra, 118.
Incendium, 172.
Inscriptions sur briques, 131, 181, 184, 273.
Inscription sur une casserole, 219.
Inscription sur un dolium de terre cuite, 164.
Inscription sur un médaillon de terre cuite, 169.
Inscriptions sur mosaïques, 37, 38.
Inscriptions sur des murs, 136, 137, 140, 141, 142, 274, 275, 279, 280, 281.
Inscriptions sur poterie, 5.
Inscription sur un sachet de cuir, 6.
Inscription sur une serpe en fer, 220.
Inscriptions sur tablettes de bronze, 118, 143, 218.
Inscriptions sur tuiles, 271, 272.
Inscription sur vases de terre cuite, 120, 138.
Lampes de bronze à six becs, 81.
Latrones, 209.
Laudatio en l'honneur d'Auguste, 88.
Lettre de Constantin et ses fils, 158.
Lettre de Marc Aurèle et Commode, 121.
Lettres d'Octave, 217.
Lex Plaetoria, 126.
Liberta, 128.
Libertus, 41, 42, 209, 242, 254.
Lucus cum sua vinea, 165.
Ludi, 165.
Ludi scaenici, 253.
Mater XII liberorum, 67.
Medicus, 129.
Meurtres, 72, 179, 209, 216.
Nummularius, 32.
Oleum, 133.
Opus aquae paludensis conquirendae concludendaeque, 40.
Orgue hydraulique, 118.
Paganus homo, 284.
Patronus, 269.
Porticus, 133.
Prix d'un monument funéraire, 125.

Pronaus aquiducti, 133.
Retiarius, 284.
Rhetor, 1.
Rude liberatus, 284.
Senatus consultum, 154.
Sepulcrum, 178.
Servus, 95, 210, 249, 254.
Soliaris cella, 133.
Solium, 133.
Stabulum, 72.
Statuae, 35, 96, 127, 173, 177.
Statua argentea Libertatis, 97.
Statua marmorea (de Constantin), 172.
Statua sub auro, 159.
Tablettes magiques *(tabellae defixionum)*, 23, 24, 25.
Teinture de la laine, 5.
Testamentum, 52, 56, 61, 62, 97.
Thermae Antoninianae (à *Siga*), 80.
Toga virilis, 153.
Tutor Titianus, 179.
Vinum Surrentinum, 138.

TABLES

DU TOME IV DE LA SIXIÈME SÉRIE

PAGE

Edmond Pottier, par R. LANTIER et Ch. PICARD v
Un fond de cabane néolithique au Fort-Harrouard, par l'abbé J. PHILIPPE... 3
Recherches archéologiques dans la vallée du Spercheios, par Y. BÉQUIGNON... 14
Jason μονοκρήπις, par J. BRUNEL 34
Le trésor d'argenterie donné par saint Didier aux églises d'Auxerre (VII^e siècle), par Jean ADHÉMAR 44

Variété : Les fouilles du Domplein à Utrecht, par J. VANNÉRUS 55

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Edouard Cuq. — L. R. Farnell. — Corrado Ricci. — Simos Menardos. — Découverte de sculptures sumériennes. — Les bronzes chinois de l'Orangerie. — Un nouveau « gorget » irlandais. — Les transformations de « Mnemosyne ». — *Sic vos non vobis.* — Les fouilles de Doura-Europos en 1932-1933. — Les Romains connaissaient-ils le fer à cheval ? — Les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1932. — Le Congrès archéologique de France. — Biographie de Theodor Mommsen. — Musées d'antiquités de Stamboul. — Opinions téméraires 61

Bibliographie : Ch. KUENTZ. — CHASSINAT. — B. BRUYÈRE. — E. F. SCHMIDT. — H. FRANKFORT. — P. DELOUGAZ. — G. A. BARTON. — James A. MONTGOMERY. — *Hesperia.* — Mabel GUDE. — *Monumenta Asiae Minoris antiqua.* — M. ROSTOVTZEFF. — *The Cambridge ancient history.* — E. RITTERLING. — Richard DELBRUCK. — E. COMBE, J. SAUVAGET et G. WIET 81

Illustrations : Un fond de cabane néolithique au Fort-Harrouard (fig. 1, p. 5) ; fragments de statuettes néolithiques en pierre cuite (fig. 2, p. 11). — Recherches archéologiques dans la vallée du Spercheios : région des Thermopyles (fig. 1, p. 17) ; le mur byzantin de la passe Est (fig. 2, p. 18) ; les Thermopyles vus de l'Est (fig. 3, p. 21) ; la colline du *Polyandreion* (fig. 4, p. 22) ; plan du *Polyandreion* (fig. 5, p. 23) ; dalles de poros (fig. 6, p. 24) ; le mur Sud du *Polyandreion* (fig. 7, p. 25) ; le mur des Phocidiens (fig. 8, p. 27) ; les restes de la caserne turque (fig. 9, p. 29) ; le *péribole* d'Anthéla (fig. 10, p. 30) ; le mur Nord du péribole d'Anthéla (fig. 11, p. 31). — Les fouilles de Doura-Europos : synagogue (fig. 1 à 3, p. 71-73).

Les débuts de l'écriture, par Amelia HERTZ 109
Motifs iraniens dans l'art grec archaïque et classique, par Anne ROES 135
Anios de Délos, par Roger TEXIER 155
L'ermite du polyptyque de Cardona, par Guy DE TERVARENT 165

Variétés : Une campagne de fouilles à Doura, par Franz CUMONT 173

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Mgr F. Bulić. — Christos Tsountas. — Les fouilles de Hama. — L'antre du Dicté. — Découverte du sanctuaire d'Héra Argeia, près de Paestum. — Peintures et gravures rupestres du Tassili des Touaregs Ajjers. — Le monument de Tin-Hinan. — Oppida de Provence. — Ensérune, « colline sacrée » de la France méditerranéenne. — Domus Aurea. — Enfant joueur de « sabot ». — La quatrième campagne de fouilles au temple des sources de la Seine. — A propos du « long mur » de la région trévire. — Un legs d'art byzantin à la Grèce. — Opinions téméraires. 180

PAGES

Bibliographie : Leo FROBENIUS. — H. FRANKFORT. — Thorkild JACOBSEN. — H. H. VON DER OSTEN. — L. LEGRAIN. — F. A. Cl. SCHAEFFER, Ch. VIROLLEAUD, Ed. DHORME. — Alexis MALLON, S. J., Robert KŒPPEL, S. J., René NEUVILLE. — *Amer. School prehist. research.* — Hazel D. HANSEN. — Gaston COLIN. — David M. ROBINSON. — Gerhard ROHLFS. — St. CASSON. — Louis ROUGIER. — Aldo NEPPI MODONA. — Piero BAROCELLI et Josephus CORRADI. — Jotham JOHNSON. — Willy HÜTTL. — Erik J. HOLMBERG. — Frederick W. SHIPLEY. — A. W. VAN BUREN. — Ernst STEIN. — J. C. CLARKE. — V. KUZSINSKI. — E. JUNYENT. — Gudmund SCHÜTTE. — Haakon SHETELIG. — Ivar SCHNELL. — H. PIRENNE, G. COHEN et H. FOCILLON. — *Comitato nazionale italiano per il dizionario latino dell'alto medioevo.* — Phyllis ACKERMAN 201

Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine, 1934... 233

Illustrations : Les débuts de l'écriture (fig. 1 à 8, p. 111 à 132). — Motifs iraniens dans l'art grec archaïque et classique (fig. 1 à 12, p. 135 à 150). — L'ermite du polyptyque de Cardona (pl. I et II). — Une campagne de fouilles à Doura (fig. 1, p. 176). — Mgr F. Bulić (p. 180). — L'oppidum des Bringasses (p. 192).

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

ADHÉMAR (J.). — Le trésor d'argenterie donné par saint Didier aux églises d'Auxerre (VII^e siècle) 44
BÉQUIGNON (Y.). — Recherches archéologiques dans la vallée du Spercheios . 14
BRUNEL (J.) — Jason μονοκρήπις 34
CAGNAT (R.). — *Revue des publications épigraphiques* 233
HERTZ (A.). — Les débuts de l'écriture 109
LANTIER (R.) et PICARD (Ch.). — Edmond Pottier v
MERLIN (A.). — *Revue des publications épigraphiques* 233
PHILIPPE (J.). — Un fond de cabane néolithique au Fort-Harrouard 3
PICARD (Ch.) : cf. LANTIER.
ROES (A.). — Motifs iraniens dans l'art grec archaïque et classique 135
TERVARENT (G. DE). — L'ermite du polyptyque de Cardona 165
TEXIER (R.). — Anios de Délos 155

Le gérant : E. SCHNEIDER.

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER et Charles PICARD

Conservateur du Musée des Antiquités nationales, Professeur à l'École du Louvre.

Membre de l'Institut, Professeur à la Sorbonne.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME IV

JUILLET-SEPTEMBRE 1934

PARIS (6e)

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

1934

Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON

Pages

Edmond Pottier, par R. Lantier et Ch. Picard v

Un fond de cabane néolithique au Fort-Harrouard, par l'abbé J. Philippe 3

Recherches archéologiques dans la vallée du Spercheios, par Y. Béquignon ... 14

Jason μονοχρήπις, par J. Brunel 34

Le trésor d'argenterie donné par saint Didier aux églises d'Auxerre (VII^e siècle), par Jean Adhémar 44

Variété : Les fouilles du Domplein à Utrecht, par J. Vannérus 55

Nouvelles archéologiques et Correspondance : Edouard Cuq. — L. R. Farnell. — Corrado Ricci. — Simos Menardos. — Découverte de sculptures sumériennes. — Les bronzes chinois de l'Orangerie. — Un nouveau « gorget » irlandais. — Les transformations de « Mnemosyne ». — *Sic vos non vobis.* — Les fouilles de Doura-Europos en 1932-1933. — Les Romains connaissaient-ils le fer à cheval ? — Les fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges en 1932. — Le Congrès archéologique de France. — Biographie de Theodor Mommsen. — Musées d'antiquités de Stamboul — Opinions téméraires. 61

Bibliographie : Ch. Kuentz. — Chassinat. — B. Bruyère. — E. F. Schmidt. — H. Frankfort. — P. Delougaz. — G. A. Barton. — James A. Montgomery. — *Hesperia.* — Mabel Gude. — *Monumenta Asiae Minoris antiqua.* — M. Rostovtzeff. — *The Cambridge ancient history.* — E. Ritterling. — Richard Delbruck. — E. Combe, J. Sauvaget et G. Wiet 81

Illustrations : Un fond de cabane néolithique au Fort-Harrouard (fig. 1, p. 5) ; fragments de statuettes néolithiques en pierre cuite (fig. 2, p. 11). — Recherches archéologiques dans la vallée du Spercheios : région des Thermopyles (fig. 1, p. 17) ; le mur byzantin de la passe Est (fig. 2, p. 18) ; les Thermopyles vus de l'Est (fig. 3, p. 21) ; la colline du *Polyandreion* (fig. 4, p. 22) ; plan du *Polyandreion* (fig. 5, p. 23) ; dalles de poros (fig. 6, p. 24) ; le mur Sud du *Polyandreion* (fig. 7, p. 25) ; le mur des Phocidiens (fig. 8, p. 27) ; les restes de la caserne turque (fig. 9, p. 29) ; le *péribole* d'Anthéla (fig. 10, p. 30) ; le mur Nord du péribole d'Anthéla (fig. 11, p. 31). — Les fouilles de Doura-Europos : synagogue (fig. 1 à 3, p. 71-73).

Conditions de l'abonnement pour l'année 1934

Pour la France. Un an.... 100 » Pour l'étranger. Un an.. 125 »
Les numéros 1, 2, 3, ch..... 30 »
Le n° 4 contenant *L'Année épigraphique*. 40 »

On s'abonne chez tous les Libraires des Départements et de l'Étranger

Les Éditeurs rachètent les numéros des années écoulées

AVIS IMPORTANT AUX ABONNÉS

Les demandes en duplicata des numéros non arrivés à destination ne pourront être admises que dans un délai maximum de 15 jours après réception du numéro suivant.

F 02. 014

REVUE
ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

Raymond LANTIER
Conservateur
du Musée des Antiquités nationales,
Professeur à l'école du Louvre.

Charles PICARD
Membre de l'Institut,
Professeur à la Sorbonne.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. AUBERT. — A. BLANCHET. — R. CAGNAT. — J. CARCOPINO. — FR. CUMONT. — CH. DIEHL. — CH. DUGAS. — R. DUSSAUD. — E. ESPÉRANDIEU. — G. GLOTZ. — P. JAMOT. — A. MERLIN. — E. MICHON. — P. MONCEAUX. — S. DE RICCI. — L. ROBERT. — P. ROUSSEL.

SIXIÈME SÉRIE. — TOME IV
OCTOBRE-DÉCEMBRE 1934

PARIS (6e)
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1934
Tous droits réservés

PUBLICATION PÉRIODIQUE TRIMESTRIELLE

LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
108, boulevard Saint-Germain, PARIS (6e)
Téléphone : Danton 05-07 R. C. Seine 226.007 B Ch. post. : Paris 1024-92

MINISTÈRE
DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DES BEAUX-ARTS

MÉMOIRES DE LA MISSION ARCHÉOLOGIQUE DE PERSE

TOME XXV

Mission en Susiane
sous la direction de MM. R. de Mecquenem et V. Scheil

ARCHÉOLOGIE, MÉTROLOGIE ET NUMISMATIQUE SUSIENNES

par

Le Colonel ALLOTTE DE LA FUŸE, le Colonel N. T. BELAIEW
R. DE MECQUENEM et J.-M. UNVALA

avec 14 planches et nombreuses figures

Table des matières. — Inventaire des monnaies trouvées à Suse, par ALLOTTE DE LA FUŸE et J.-M. UNVALA. — Métrologie élamite : Examen des documents pondéraux, par N. T. BELAIEW. — Fouilles de Suse (1929-1933), par R. DE MECQUENEM. — Tessères et médaillons, par J.-M. UNVALA.

Un volume (27×34 cm.), 248 pages, 14 planches hors-texte, nombreuses figures, 1934..... **350 fr.**

Imp. PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE – VENDÔME–PARIS, FRANCE

MAR 16 1935